


BIBLIOTHECA
Ottaviensis



LE
THEATRE
ITALIEN.
TOME TROISIE'ME,

PIECES CONTENUES
dans ce troisiéme volume.



Frontispice



LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI
Tome III.

C. Mathey Sculp.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL de toutes les Comedies & ſcénes françoiſes jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI, pendant tout le temps qu'ils ont été au ſervice.

Enrichi d'eſtampes en taille douce à la tête de chaque Comedie & des airs gravés notés à la fin de chaque volume.

TOME TROISIE'ME.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

MDCCXLI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.




LES FILLES ERRANTES

LES FILLES ERRANTES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur Regnard, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-quatriéme jour d'Aouſt 1690.

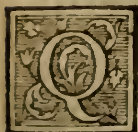


SCENES FRANÇOISES DES FILLES ERRANTES.

SCENE DE LA CIVILITÉ.

MEZZETIN, PIERROT, COLOMBINE.

MEZZETIN.



QUE vois-je, Pierrot? ai-je la berlue, oui.... non.... ſifait.... C'eſt elle, c'eſt ma ſœur.

PIERROT.

Votre ſœur? je n'en croi rien, monſieur, ſi je n'y touche.

MEZZETIN.

C'eſt elle-même: & que faites-vous donc ici, madame la coureuſe?

COLOMBINE.

Ah, mon frere, ne vous emportez point, je vous dirai. . . .

MEZZETIN.

Et que me diras-tu, éfrontée ? tiens, il me prend envie de faire une capilotade de ton foye, de ta fressure, de ton gesier.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot. . . . .

PIERROT.

Mon pauvre Pierrot : votre frere a raison ; j'aime l'honneur moi, & je ne veux pas qu'une fille courre le guilledou.

MEZZETIN.

Parles-donc, dis-moi quelle raison as-tu eue de sortir de la maison paternelle ? carogne, carognissime !

PIERROT.

Voulez-vous parier, monsieur, que c'est l'amour qui l'a mise en campagne ; les filles sont des vaisseaux, qui ne vont d'ordinaire que de ce vent-là.

COLOMBINE.

Je vous dirai, mon frere, que si-tôt que vous fûtes parti, il vint un jeune cavalier le plus civil du monde, demander à loger dans notre hôtellerie ; pour ne pas paroître moins civile que lui, je lui fis toutes les honnêtetés dont j'étois capable ; aussi pourquoi me laissez-vous seule ? *Elle dit ceci en pleurant.*

PIERROT.

Je vous l'ai toujours dit, monſieur, il faut de la compagnie aux filles, quand ce ne ſeroit qu'un manche à balai.

MEZZETIN.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Si-tôt qu'il fut arrivé, il me pria (mais le plus honnêtement du monde) de lui donner une chambre ; pour lui faire plaiſir je le remenai moi-même (par civilité) dans la belle chambre, qui eſt de plein-pied à la cour.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il ne voulut point y demeurer, apprehendant qu'elle ne fut mal ſaine à cauſe de l'humidité.

MEZZETIN.

Il avoit raiſon.

COLOMBINE.

Voyant qu'il faiſoit difficulté de reſter dans cette chambre-là, & qu'il étoit ſi civil, je le conduiſis dans une autre, qui donne ſur la rue, au-deſſus de l'écurie.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il me temoigna encore qu'il ne pourroit pas y coucher, à cauſe

qu'étant fatigué, & ayant besoin de repos, les chevaux pourroient interrompre son sommeil pendant la nuit.

MEZZETIN.

Ouais, voilà un homme bien difficile à coucher.

PIERROT.

Peut-être pas tant que vous pensez.

COLOMBINE.

Je trouvai qu'il n'avoit pas mauvaise raison; car quand on repose, comme vous savez, on n'est pas bien aise d'être interrompu. Voyant donc qu'il avoit besoin de repos, & qu'il continuoit toujours avec des maniéres les plus civiles du monde, je me crus obligée de le mettre dans un lieu éloigné du bruit; vous savez que ma chambre est au bout du jardin, je l'y menai.

PIERROT.

Par civilité?

COLOMBINE.

Assurément: est-ce que tu ne l'aurois pas fait à ma place, dis, Pierrot?

PIERROT.

Sans doute, & j'enragerois qu'un autre fût plus civil que moi.

MEZZETIN.

Voilà du civil qui pourroit bien nous mener au criminel.

COLOMBINE.

Il trouva que ma chambre l'accommo-

doit assez, & me fit entendre qu'il seroit ravi d'y rester ; je lui dis aussi-tôt, que puisque cet endroit lui plaisoit, j'y ferois mettre un lit pour lui à côté du mien.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Comment l'entendez-vous donc ? mais comme il est extrêmement honnête, il refusa l'offre que je lui faisois de peur de m'incommoder, & dit qu'il ne souffriroit point que ma chambre fût embarassée, pour l'amour de lui, & qu'il coucheroit plutôt dans l'écurie, que de me causer la moindre incommodité.

PIERROT.

Oh, dans une écurie, le pauvre jeune homme ! cela me fait pitié.

COLOMBINE.

Son honnêteté me fendit le cœur, une fille n'est pas de bois, & voyant que ma chambre lui plaisoit si fort, je lui dis. . . . . mais vous allez vous fâcher ?

MEZZETIN.

Non, non.

COLOMBINE.

Je lui dis. . . . . me promettez-vous que vous ne vous mettrez point en colere ?

PIERROT.

Ouf, garre la civilité.

COLOMBINE.

Je lui dis qu'il n'avoit qu'à ſe coucher dans mon lit.

PIERROT.

Par civilité ? ma foi, monſieur, vous avez là une ſœur bien élevée.

MEZZETIN.

Oh, ma ſœur ſait vivre, ce n'eſt pas-là un grand malheur. . . . tu allas coucher dans une autre chambre ?

COLOMBINE.

Bon, je n'en fus pas la maîtreſſe : il ne voulut jamais permettre que je m'incommodaſſe pour l'amour de lui, il dit qu'il ſeroit au deſeſpoir de m'avoir découchée, &c. . .

PIERROT.

Que voilà un garçon bien honnête !

MEZZETIN.

Comment donc, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

COLOMBINE.

Il me dit qu'il y avoit long-temps qu'il m'aimoit, & qu'il vouloit être mon mari, & il m'en donna ſa promeſſe que j'ai encore.

MEZZETIN.

Ah, malheureuſe ! faut-il, juſte ciel. . . . . mais tu n'échapperas pas à ma vengeance, &c. . . .

PIERROT.

Allez, monſieur, un bon mariage raccommodera tout cela.

COLOMBINE.

Je ne vois pas qu'il y ait un grand mal de coucher avec ſon mari.

MEZZETIN.

Il faut tâcher de remedier à tout ceci, entrez dans cette hôtellerie-là, & prenez garde de dire que vous me connoiſſez.

PIERROT.

Ma foi, je n'en ſaurois revenir, voilà une fille bien civile, donner juſqu'à la moitié de ſon lit à un garçon: & la pauvre enfant, la pauvre enfan t!

SCENE

DE M. CROQUIGNOLET.

ARLEQUIN à viſage découvert, tenant un ſac de nuit ſur ſon épaule, MEZZETIN en Croquignolet, ISABELLE ſervante d'auberge.

ARLEQUIN.

PArbleu, monſieur, je ne peux plus aller, j'ai les feſſes toutes écorchées, la peſte ſoit du voyage; on vous envoye ſolliciter un procés, & vous allez voir l'armée?

MEZZETIN.

C'eſt que j'ai le cœur martial.

ARLEQUIN.

Je croi que monſieur Croquignolet, votre pere, & madame Croquignolet, votre mere, vont être bien ſurpris, quand ils verront arriver dans leur boutique monſieur Mathurin Blaiſe Croquignolet leur fils l'avocat, qui revient de Flandres.

MEZZETIN.

Oh, je le croi.

ARLEQUIN.

Tous les badaux du quartier vont venir fondre dans votre boutique, pour ſavoir de vous des nouvelles du combat.

MEZZETIN.

Cela eſt aſſez drôle-da, à un jeune praticien comme moi, d'avoir déja vu une bataille contradictoire, & d'en être revenu ſain & ſauf.

ARLEQUIN.

Oh, parbleu, monſieur, vous pouvez aller à toutes les occaſions du monde, comme à celle-là, je vous ſuis garand que vous n'y ſerez jamais bleſſé.

MEZZZETIN.

Il y faiſoit pourtant chaud.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, mais vous preniez le frais ſur le mont-Pagnote, à trois bonnes portées du canon.

MEZZETIN.

Je n'y allois pas pour m'y faire tuer, quelque niais; cela n'auroit pas été honnête à moi d'y mourir, & j'aurois enragé tout le reste de ma vie, si j'étois mort là comme un sot.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison : mais monsieur, gagnons pays, s'il vous plaît, allons vîte chez votre pere, visiter son vin de Bourgogne, car je sens que j'ai besoin de forces.

MEZZETIN.

Ho, je n'ai garde de descendre chez mon pere.

ARLEQUIN.

Et d'où vient?

MEZZETIN.

On m'a mandé à l'armée que ma grande sœur Toinon avoit la petite verole, & je ne serois pas bien-aise d'en être marqué.

ARLEQUIN.

C'est morbleu bien fait de conserver votre tein, & il seroit bien fâcheux qu'un jeune homme, que le canon a respecté, fût exposé au caprice d'une maladie aussi insolente : entrons donc dans la premiere hôtellerie; je croi que voilà notre affaire.... Hola. *Il bat à la porte d'une auberge.*

ISABELLE *sous le nom de Glaudine, servante de l'auberge.*

Bon-jour, messieurs, que vous plaît-il?

ARLEQUIN.

Allons, ma fille, une chambre, du feu, & grande chere; je m'arrête volontiers où il y a bon vin & jolie ſervante.

ISABELLE.

Meſſieurs, vous allez avoir tout ce qu'il vous faut, il ne manque de rien chez nous.

MEZZETIN.

Allons, ma fille, viens me débotter. *Il preſente ſon pied botté à Iſabelle.*

ISABELLE *le repouſſant.*

Vous débotter? pardi, monſieur, cherchez vos débotteuſes, ce n'eſt pas là mon affaire.

MEZZETIN.

Eſt-ce que tu n'es pas auſſi le valet d'écurie?

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Monſieur, voilà une dondon qui me paroit aſſez réſolue, mais il me ſemble qu'elle vous ſaboule un peu.

MEZZETIN.

La friponne eſt ma foi jolie; viens-çà, ma fille, es-tu mariée?

ISABELLE.

Non, monſieur, dieu merci, à moi n'apartient pas tant d'honneur, l'année n'eſt pas bonne pour les filles, tous les garçons ſont à la guerre.

ARLEQUIN.

En voilà pourtant encore un qui n'y eſt

pas. Si cette friponne-là vouloit, nous aurions bien-tôt conclu l'affaire.

MEZZETIN.

Je ſens quelque choſe-là qui me chatouille... hé...tu m'entens bien ?

ISABELLE *hauſſe les épaules.*

Voilà un vrai niquedouille.

ARLEQUIN *à Iſabelle, bas.*

C'eſt un nicodéme qui n'a pas le ſens commun.

MEZZETIN *faiſant des mines auprés d'Iſabelle.*

Si tu voulois un peu pour me délaſſer de mes exploits guerriers.... j'ai de l'argent, oui.

ISABELLE.

Bon, me voilà bien chanſeuſe avec votre argent, ce n'a jamais été ça qui m'a tentée, j'aime mieux un homme qui me plaît, que tous les tréſors du monde, & ſi vous voulez que je vous parle franchement, j'aimerois mieux votre valet que vous. *Elle frappe Arlequin dans l'eſtomach.*

ARLEQUIN.

La coquine, eſt ma foi de bon goût : allons, monſieur, retirez-vous, ce n'eſt pas là de la viande pour vos oiſeaux. *Il repouſſe Mezzetin.*

MEZZETIN *ſe rapprochant d'Iſabelle.*

Sais-tu bien, petite ſcelerate, que je viens de l'armée ?

ISABELLE.

Vous de l'armée ? Vous voilà plaiſamment fagotté avec votre habit noir : c'étoit donc vous qui portiez les billets d'enterrement des Hollandois qu'on y a tué?

MEZZETIN.

Comment, morbleu, ſi quelqu'un en doutoit, je lui ferois bien voir ce que c'eſt que Mathurin Croquignolet, volontaire en pied, ſuivant l'armée.

ARLEQUIN.

Et avocat en parlement.

ISABELLE.

Oh, vous êtes un valeureux perſonnage ! je croi qu'il ne faudroit encore qu'un Mathurin Croquignolet, pour faire fuir tous les poulets de notre baſſe-cour.

MEZZETIN.

Cette friponne-là, n'eſt pas prévenue de mon mérite. . . . . Je ſuis pourtant un drôle avec les filles. . . . *Il badine avec elle.*

ISABELLE.

Je vous prie, monſieur, encore une fois de vous tenir en repos, je n'aime pas moi, à être tarabuſtée. Si vous voulez entrer chez nous, voilà la porte ouverte, ſi non je ſuis votre trés-humble ſervante. *Elle veut rentrer dans l'auberge.*

MEZZETIN *la tenant par le bras.*

Je ne ſaurois la quitter. Le joli bouchon ! *Il veut entrer dans l'auberge aprés elle.*

CINTHIO *qui l'a apperçue, sort de l'auberge, repousse rudement Mezzetin, & dit :*

En vertu de quoi, monsieur, s'il vous plaît, prenez-vous des familiarités avec cette fille-là ?

MEZZETIN.

En vertu de quoi... en vertu que c'est mon plaisir.

CINTHIO.

C'est votre plaisir : croyez-moi, mon petit visage botté, ne m'échauffez pas les oreilles, car je pourrois prendre le mien à telle chose qui vous déplairoit fort.

MEZZETIN.

Monsieur, on ne traite pas comme cela un gentilhomme Parisien, qui revient de Flandres.

CINTHIO.

Vous de Flandres ?

ARLEQUIN *qui s'étoit caché dans un coin de peur, se raproche.*

Je veux que le diable m'emporte si nous n'en venons, & du camp de Fleurus.

CINTHIO.

Cet homme-là ? *montrant Mezzetin.*

MEZZETIN *en se carrant.*

Eh non, je n'y étions pas, quand notre general fit signifier un avenir aux ennemis ; ils ne comparurent pas le dernier Juillet, à une heure de relevée, pour plaider sur le champ de bataille, eh non, non, nous n'y étions pas ?

CINTHIO.

Oh, oh ! voilà un ſtile de guerre tout nouveau.

MEZZETIN.

La cauſe fut appellée, qui dura plus de huit heures; mais en vertu de bonnes piéces de canon, dont nous étions porteurs, nous fîmes bien vîte déguerpir l'ennemi. Il voulut deux ou trois fois revenir par appel, mais il fut toujours débouté de ſon opoſition, & condamné en tous les dépens, dommages & interêts, & aux frais, morbleu, aux frais. . . . Eh, y étions nous? eh, non, non, c'eſt que je me mocque.

CINTHIO.

Voilà, je vous l'avoue, un plaiſant recit du combat : je vois bien, monſieur, que vous avez vu la bataille dans quelque étude de procureur.

ARLEQUIN.

Je vais vous raconter cela bien mieux que mon maître : car entre nous, c'eſt un dadais. Premierement, voilà les ennemis & nous voilà : le combat commença par les tambours : à l'inſtant, nous fîmes avancer nos vivandiers, les ennemis voyant cela, détacherent cinq eſcadrons de leur meilleures voiliers. Ho, c'étoit-là où nous les attendions, car auſſi-tôt on lâcha toutes les galeres pour enfoncer leur demie lune. ... aprés cela, la mouſquetterie, pif, paf, ha

je

je ſuis mort. . . . les brûlots . . . les canons. . . les trompettes qui étoient chargées à cartouches, pan, bedon, don. . . . les. . . . je ne ſaurois vous dire le reſte, car la fumée du canon m'empêcha de le voir.

CINTHIO.

Voilà qui eſt le plus joli du monde : mais je vous prie monſieur le vivandier, & vous mon petit clerc de procureur, de paſſer votre chemin, & de ne pas regarder derriere vous : m'entendez-vous ?

MEZZETIN *ſe faiſant courage.*

Monſieur, prenez garde à ce que vous faites : ſi vous m'inſultez. . . . *Il prend ſon épée & la leve, Cinthio met la main ſur la ſienne.*

CINTHIO.

Hé bien ?

MEZZETIN.

Vous aurez à faire à mon valet. *Il ſe cache derriere Arlequin.*

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, il aura bien à faire à vous ; je ne ſuis pas obligé à me faire tuer à votre place.

CINTHIO.

Allez, mon petit ami, je ne daigne ſeulement pas vous repondre : mais ſi vous jettez ſeulement les yeux ſur cette fille-là, je vous ferai mourir ſous le bâton. *Il lui donne de ſes gands dans le nez, & s'en va.*

MEZZETIN *aprés qu'il est parti.*

Il s'en va pourtant.... Hé, que dis-tu à cela ? je ne lui ai pas mal rivé son clou.

ARLEQUIN.

Ho, fort bien, monsieur, voilà ce que c'est que d'avoir été à l'armée. *Ils s'en vont tous dans l'hotellerie.*

SCENE

DE LA POULARDE.

Pour l'intelligence de cette scene, il faut savoir qu'Isabelle est une fille de famille, qui ayant été abusée par Cinthio, le suit par tout; & comme l'indignation l'a fait changer de nom, & se mettre servante dans l'hôtellerie d'Arlequin, elle y rencontre son perfide, avec lequel en presence de l'hôte se passe cette scene équivoque.

ISABELLE sous le nom de Glaudine, poussant Cinthio hors la porte, CINTHIO, & ARLEQUIN, qui survient au bruit.

ISABELLE.

EH bien, infidele, me connois-tu presentement ? Suis-je Isabelle, que tu as trahie, que tu as obligée de quitter sa patrie pour venir te reprocher ton inconstance, & se déguiser sous un habit de servante ?

CINTHIO.

Je vous dis encore une fois, que je ne vous connois point ; Isabelle n'est pas capable d'un pareil emportement, ni de se jetter à la tête de tout venant, comme moi-même tantôt je vous ai vu faire : vous vous moquez demoi.

ARLEQUIN *qui vient au bruit.*

Quel diable de bruit fait-on ici? on diroit que le diable emporte la maison : il me semble, monsieur, que vous pressez de prés ma servante. Vous croyez donc que l'on soit obligé de vous tenir hôtellerie de filles? ma foi c'est pour votre nez qu'on vous en garde.

CINTHIO.

Oh, oh, voilà un hôte bien rebarbatif, je vois bien que cet homme ici ne parle d'ordinaire qu'à des chevaux : Monsieur, c'est un petit different que j'avois avec Glaudine, je lui demandois quelque ustencile dont j'avois besoin.

ARLEQUIN.

Comment donc, monsieur, pour qui prenez-vous ma servante? je vous prie de croire que ce n'est point une ustencile.... ouais...

CINTHIO.

Sans tant de bruit, voyons, monsieur, ce que je vous dois; quand vous voudrez tenir hôtellerie, faites provision de servantes qui considerent les gens de qualité.

ARLEQUIN.

Comment donc, coquine, d'où vient que monſieur ſe plaint de vous ? Ne vous ai-je pas dit qu'une ſervante d'hôtellerie doit être douce & avenante aux étrangers.

CINTHIO.

He, monſieur, elle ne l'eſt que trop.

ARLEQUIN.

Comment, elle ne l'eſt que trop ? Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'en doute : voyez-vous la carogne comme elle eſt brave : je ne l'avois priſe que pour ſervir à la cuiſine, mais je vois bien que la friponne ne s'en tient pas là.

ISABELLE.

Si je ſuis brave ce n'eſt pas à vos dépens : eſt-ce que vous voulez que j'aille toute nue ?

ARLEQUIN.

Oui, je le veux : une fille ne gagne pas tant d'argent à ne faire que des lits dans une hôtellerie.

ISABELLE *à part.*

Il faut ſe tirer d'affaire. *Haut.* Et qu'ai-je donc fait, pour faire tant de bruit ? Ce beau monſieur-là eſt bien plaiſant, d'amener des filles dans notre hôtellerie pour le ſervir, & emporter tous nos profits.

ARLEQUIN.

Comment donc, eſt-ce qu'il y a un peu de graveleure à ſon fait ?

ISABELLE.

Il dit que c'eſt ſa ſœur. Hé oui, voila en-

core une belle parenté. Il ne paſſe point de monſieur dans une hôtellerie dont je ne puiſſe bien être de même] la ſœur, ſi je voulois m'en donner la peine. Ho bien, monſieur, je ne veux point ſouffrir qu'un autre prenne ma place.

ARLEQUIN.

Glaudine a raiſon, monſieur, cela ne ſe fait point; quand il y a une ſervante dans une hôtellerie, on ne doit ſe ſervir que d'elle; & d'ailleurs Glaudine eſt trés-habile *in utroque*, c'eſt-à-dire, qu'elle fait auſſi-bien une chambre qu'un ragoût.

CINTHIO.

Je connois, monſieur, qu'elle ſait parfaitement bien ſon métier de fille; mais c'eſt une petite imprudente qui ſert au premier venu ce qu'elle ne devroit ſervir qu'à moi ſeul; n'ai-je pas lieu de me plaindre?

ARLEQUIN.

Aſſurément elle a tort. Je vous dirai cependant, monſieur, qu'on eſt ici fort exact à donner aux compagnies ce qu'elles demandent; tout à l'heure encore je n'ai pas voulu donner au coche un chat de garenne que le meſſager avoit retenu. D'où vient donc, coquine, que vous faites de ces impertinences-là?

ISABELLE.

Moi, ſervir à un autre ce que je vous ai promis? dites plutôt, monſieur, que vous

n'avez pas voulu vous contenter de ce que vous aviez choiſi vous-même, & que l'appetit vous eſt venu en mangeant.

ARLEQUIN.

Pardi, monſieur, ſi vous êtes ſi fantaſque, il n'y a pas moyen de vous contenter.

ISABELLE.

Voyez, je vous prie, ſi ce n'eſt pas aſſez pour le repas d'un homme ſeul. Je lui preſente une jeune poularde, tendre, graſſe juſqu'au bout des ongles comme moi; monſieur n'eſt pas content, il en veut encore une autre.

ARLEQUIN.

Diable, monſieur, comme vous y allez, il ne faudroit encore qu'un homme comme vous pour mettre toute une rotiſſerie à feu & à ſang.

CINTHIO.

Eh, ne la croyez pas, je me ſerois fort bien contenté de la poularde, je ne ſuis pas ſi grand mangeur: mais je ſai qu'on la preſente à tout venant. On l'a déja ſervie ſur vingt tables differentes, & je ne ſuis pas un homme à m'accommoder du reſte de toute la terre.

ARLEQUIN.

Ah, parbleu, monſieur, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que vous dites, je ne m'entens point à ce tripotage-là, & l'on ne ſert chez moi que des viandes neuves. Parlez, a-t-on jamais vu manger ici la même poularde deux fois?

ISABELLE.

Bon ! ne voyez-vous pas bien que monſieur ne ſait ce qu'il dit ? Jamais perſonne n'y avoit touché : c'étoit une volaille délicate, que j'avois pris ſoin d'élever, & que je nourriſſois à la brochette, avec autant de plaiſir que ſi c'eût été moi-même : elle faiſoit envie de manger à tous ceux qui la voyoient: & cependant je ne la gardois qu'à monſieur. Allez cela eſt bien vilain de reconnoître ſi mal les ſoins qu'on prend pour vous.

ARLEQUIN.

C'eſt peut-être que vous n'aimez pas la viande bardée, une autrefois on vous la fera larder.

CINTHIO.

Bardé, lardé, cela m'eſt indifferent, quand les choſes ſont bonnes, je les trouve telles, je ne m'y laiſſe point attraper.

ISABELLE.

Il faudroit pour ſatisfaire le goût de monſieur, lui ſervir quelque vieille volaille racornie, quelque doyenne de baſſe-cour, oh, ce ſeroit-là le moyen de gagner ſes bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oh, parbleu, monſieur, ſi vous aimez la viande coriaſſe, nous vous en donnerons tout votre ſaoul.

CINTHIO.

Eh, monſieur !

ARLEQUIN.

J'ai une oye qui me ſert depuis trois mois à faire mes ſoupes, vous en aurez la fleur. Il n'y a point encore eu de poſtillons aſſez hardi pour mettre la dent deſſus.

ISABELLE.

Voilà juſtement l'affaire de monſieur.

ARLEQUIN.

Allons, taiſez-vous, que je ne vous entende pas ſouffler : rentrez là-dedans. Je voi bien que monſieur ne ſe connoît pas mieux en ſervantes qu'en poulardes : on vous mettra une aîle de bœuf ſur le gril.

SCENE

D'ISABELLE & de COLOMBINE.

Sur les mœurs des François & ſur leur maniere de faire l'amour.

COLOMBINE.

Rien n'eſt plus vrai que ce que je vous dis ; ce gentilhomme appellé Cinthio, qui vous aimoit, qui vous juroit un amour éternel, m'en a dit tout autant ; & ſans la connoiſſance que vous me donnez de ſon infidelité, je ne ſai dans la ſuite s'il ne m'auroit point un peu écorné le cœur.

ISABELLE.

Eſt-il poſſible, mademoiſelle, que tant d'amour ſoit ſuivi de tant de perfidie ? Non,

je ne croirai jamais que les hommes ſoient infideles juſqu'à ce point.

COLOMBINE.

Les hommes, c'eſt bien la plus maudite engeance! Je ne ſai qu'un ſecret pour n'en être point trompée, c'eſt de les tromper les premiers.

ISABELLE.

Le perfide! aprés m'avoir engagé ſon cœur par une promeſſe de mariage.

COLOMBINE.

Promeſſe de mariage? Ah! je n'y croirai jamais; trebuchet à duppes, trébuchet à duppes.

ISABELLE.

Il fut obligé de me quitter pour un duel, où il tua ſon ennemi; l'amour me fit voler ſur ſes pas. Je ſuis venue à Paris, je m'y ſuis déguiſée ſous l'habit d'une ſervante, & ſous le nom de Glaudine. Je ſuis venue loger dans la maiſon où je demeure, je l'ai revu avec plaiſir dans le temps que je devois l'oublier pour toujours. Mais helas! le moyen quand on a le cœur ſincere, & qu'on n'eſt pas née ſcelerate.

COLOMBINE.

Oh, il la faut devenir: on ne fait rien en amour autrement, & la vertu la plus neceſſaire à une femme dans le ſiécle où nous ſommes, c'eſt un peu d'inconſtance, aſſaiſonnée quelquefois de perfidie.

ISABELLE.

D'où vient donc, mademoiſelle, qu'a-

vec toutes vos connoiſſances, vous vous êtes laiſſée attraper comme une novice? car il me paroît dans votre hiſtoire, que vous avez été un peu maltraitée.

COLOMBINE.

J'avoue que je n'en ai pas été quitte à meilleur marché que vous: mais je ne ſavois pas ce que je ſai, & avec le temps je me rendrai encore plus connoiſſeuſe.

ISABELLE.

C'eſt-à-dire, mademoiſelle, que vous ne prétendez pas en demeurer là, & que vous ne voulez pas être fille à une aventure?

COLOMBINE.

J'ai quitté Rome comme vous, pour ſuivre un amant infidele, appellé Octave. Cinthio eſt venu à la traverſe pour prendre parti ſous mes étendarts; & ſi vous ne me l'aviez fait connoître pour un deſerteur de profeſſion, je ne ſai ſi je ne l'aurois pas enrôlé: dame, dans un temps de guerre on prend ce que l'on trouve.

ISABELLE.

Quel bonheur, mademoiſelle, de pouvoir changer ſi facilement! & que je ſerois contente, ſi pour me venger de mon infidele, je le pouvois hair autant qu'il le merite.

COLOMBINE.

Ne vous embaraſſez point de votre vengeance: remettez ſeulement vos interêts

entre les mains d'une coquette de ce pays-ci, dont il ſera amoureux. Je vous promets qu'elle le fera aller bon train.

ISABELLE.

Non, non: je ne me croirois pas aſſez vengée de m'en rapporter à une autre. Si une femme l'aimoit une fois, elle l'aimeroit toujours, & puis on n'eſt peut-être pas ſujette au changement en France.

COLOMBINE.

Oh, l'on n'a garde. Vous ne ſavez donc pas que Paris eſt la boutique de la legereté? Il ne vient point d'étranger qui n'en emporte ſa proviſion: bon je vous dis que c'eſt le magaſin de toute l'inconſtance qui ſe débite en Europe.

ISABELLE.

Eſt-il poſſible! Je ne l'aurois jamais cru. Helas! quand un françois dit qu'il vous aime, il vous le dit d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il ſemble que ſon amour doive durer pour le moins vingt ans aprés ſa mort.

COLOMBINE.

Vingt ans aprés ſa mort! .... hé oui.... les femmes ſeroient trop heureuſes ſi leur tendreſſe duroit ſeulement vingt jours.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez.

COLOMBINE.

La varieté de leurs modes, ne marque-

t-elle pas l'inconſtance de leur humeur ? Aujourd'hui ils portent des perruques qui leur pendent juſqu'aux genoux, demain ils en auront d'autres qui ne leur paſſeront pas les oreilles. Ils ſont quelquefois habillés le plus ſimplement du monde:deux jours aprés il les faut chercher dans leurs dentelles & dans leurs rubans : tantôt ils ſont ſerrez dans leurs habits,& empaquetés comme des momies, & quelquefois une piéce de drap ne ſuffit pas pour leur faire une manche d'été. Enfin tout eſt girouette dans un françois,depuis les pieds juſqu'à la tête.

ISABELLE.

Cela peut-être vrai pour l'ajuſtement, & les manieres de s'habiller : mais pour le cœur je ne les croi point ſi ſujets au changement.

COLOMBINE.

Oh, vous avez raiſon, ce ſont des miroirs de fidelité. Voulez-vous que je vous repreſente un françois qui veut ſurprendre la tendreſſe d'une jeune perſonne ? Premierement, je vous avertis que la braiſe n'eſt pas plus chaude. Ah, ma chere enfant ! ma princeſſe, que de beautés, que de charmes! les dieux ont-ils jamais rien fait de ſi parfait que vous ? Non, mon amour ne peut aller plus loin : & je ſuis au deſeſpoir de n'avoir que des termes ordinaires pour vous l'exprimer : voulez-vous que j'expire à vos

pieds ? vous ne me dites rien : Il faut donc mourir, puiſque votre cruauté l'ordonne : Là-deſſus on pleure, on laiſſe échapper un gros ſoupir, on ſe donne de la tête dans une carne de cheminée : il n'en faut pas davantage ; voilà une femme dans la naſſe.

ISABELLE.

Mais vraiment, je le croi bien, un homme qui s'explique de la ſorte, eſt fort aimable ; le moyen de reſiſter à ces gros ſoupirs-là ? J'avoue qu'il ne m'en faudroit pas beaucoup d'un pareil ſtile pour me perſuader. Je ſens que j'ai le cœur françois.

COLOMBINE.

Voilà qui eſt le plus joli du monde ; mais regardons le revers de la médaille. Je m'en vais vous faire voir un françois ſur ſon retour de tendreſſe, c'eſt-à-dire, huit jours après la déclaration.

ISABELLE.

Voyons donc ?

COLOMBINE *paſſée de l'autre côté, contrefait l'amant.*

Ma foi, madame, je ſuis bien las de vos manieres, je ne viens point chez vous que je n'aye quelque ſujet de chagrin ..... vous y venez ſi peu, monſieur, qu'au moins n'en avez-vous pas ſouvent .... Parbleu, madame, on a ſes affaires .... Quand vous commenciez à m'aimer, vous n'en aviez point d'autre que votre amour. Eſt-

ce là la tendreſſe que vous m'aviez jurée.... Mais, madame, cela ne peut pas toujours durer..... Vous m'aviez tant fait de ſermens que votre paſſion ſeroit éternelle.... Madame, je le croyois.... Ingrat, infidele..... Oh, madame, point d'injures, vous pouvez mettre écriteau à votre porte, prendra le bail de votre cœur qui voudra..... Adieu, voilà mon françois parti.

ISABELLE.

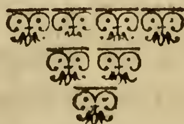
Mais vraiment, mademoiſelle, ſi cela eſt, comme vous voulez me le faire entendre, un françois pour une femme n'eſt pas une meilleure pratique qu'un italien.

COLOMBINE.

Encore pis. Croyez-moi, tenons-nous comme nous ſommes; pour moi infidele, pour infidele, j'aime autant Octave qu'un autre. Adieu, mademoiſelle; je vous promets que je n'entreprendrai rien ſur le cœur de votre amant, & qu'à mon égard vous n'aurez point de ſujet de crier au voleur.

ISABELLE.

Un cœur eſt pourtant un larcin dont les femmes aujourd'hui ne font pas grand ſcrupule.



SCENE DES REMONTRANCES DE PIERROT.

ARLEQUIN, PIERROT, & GLAUDINE qui arrive.

ARLEQUIN.

VIens-ça, Pierrot, je vais à une grande expedition ; je te laiſſe le maître en ma place, prend bien garde à la maiſon, & ſur tout, qu'il ne ſe paſſe rien autour de nos filles.... *Il ſort.*

PIERROT.

Oh, mordi, laiſſez-moi faire, ſi elles me trompent, elles ſeront bien fines ; c'eſt pourtant un maudit bétail à gouverner, & du naturel des anguilles, cela fretille toujours. Il faut appeller Glaudine, & lui faire une petite exaltation. *Elle arrive.*

PIERROT *prend un fauteuil.*

Regardez-moi, Glaudine..... l'honneur eſt un joyau, mais un joyau qui ſe gâte quand on le laiſſe expoſé à l'air ; une fille eſt comme une bouteille d'eau de la reine d'hongrie, elle perd ſa vertu ſi elle n'eſt bien bouchée : C'eſt ce qui fait qu'un grand philoſophe dit, qu'il faut qu'une femme demeure enfermée dans ſon logis. Il n'a pas parlé des filles, car elles étoient fort

clairsemées dans son temps, aussi bien que dans celui-ci.

GLAUDINE.

Que veux-tu donc dire, avec tout ton galimathias ? Es tu fou ?

PIERROT.

Comment, si je suis fou ! vous ne savez donc pas que je suis presentement votre pedagogue.

GLAUDINE.

Me voilà vraiment dans de bonnes mains.

PIERROT.

Je suis à votre égard, ce que la bride est à un cheval, un bâton à un aveugle, un gouvernail à un vaisseau : je suis la bride, & vous êtes le cheval ; je suis le bâton, vous êtes l'aveugle ; vous êtes le vaisseau, & moi un gouvernail : mais un gouvernail avec lequel j'empêcherai que vous n'alliez donner contre les rochers des garçons, car ce monde est une mer, & les vents soufflent dans cette eau qui bouillonne.... ce qui fait que la raison dans .....cette mer....

GLAUDINE.

Vîte, vîte, au secours, voilà un homme qui se noye.

PIERROT.

Que la raison, dis-je, la.... Enfin, Arlequin ma laissé dans la maison pour vous garder.

GLAUDINE.

Je te ſuis trop obligée, je t'aſſure que je me garderai bien moi-même.

PIERROT.

Nenni pas, s'il vous plaît, je ne me fie plus aux filles, j'y ai été attrappé.

GLAUDINE.

Comment donc, eſt-ce que tu entretiens commerce avec des filles?

PIERROT.

Bon, quand on eſt fait d'une certaine maniere, on en a à revendre de cette marchandiſe-là.... Une petite carogne me pria de lui donner un baiſer: dame moi, il ne me le faut pas dire deux fois; je ne fus ni fou ni étourdi, je m'approchai, elle me donna un grand ſoufflet: depuis ce temps-là, j'ai bien juré que je n'en baiſerois plus.

GLAUDINE.

C'eſt très-bien fait, Pierrot: crois-moi, ne te joues point aux filles, il n'y a rien à gagner.

PIERROT.

Si ce n'eſt quelque bon ſoufflet à la rencontre. Allons, point tant de raiſonnement, rentrez & marchez devant moi. *Il la regarde aller.* Perdez cela de vue, autant de gobé.

SCENE DU BRAVE.

ARLEQUIN en brave, accompagné de PASQUARIEL, & trois autres ſoldats, CINTHIO.

ARLEQUIN.

HE', l'eſperance, briſe-fer, poudre à canon, l'effroi des poulets? hé bien mes enfans, que vous dit le cœur, y a-t-il long-temps que vous n'avez mangé de chair humaine?

PASQUARIEL.

Vous n'avez qu'à dire, mon capitaine, je fais d'abord-main baſſe. *Il tire l'épée & fait des lazzi.*

ARLEQUIN.

Voilà mordi un bon garçon, ce drôle-là a plus tué de poulets à lui ſeul, que toute ma compagnie enſemble.

Paſquariel fait encore des lazzi.

ARLEQUIN.

Hola, hola, en voilà aſſez d'échignés: il ne faut pas laiſſer refroidir cette ardeur-là. Allons chercher Cinthio. Qui eſt cet homme-là? Il me ſemble qu'il a aſſez l'encolure d'un dénicheur de filles. Qui êtes-vous, mon ami, ne vous appellez-vous pas Cinthio?

CINTHIO *le regardant haut & bas.*

Hé, qu'en avez-vous à faire?

ARLEQUIN.

Comment, ventre-bleu, ce que j'en ai à faire? si vous étiez Cinthio, ou que vous fussiez seulement cousin, petit cousin, arriere-cousin de Cinthio: par la ventre-bleu, je veux que le diable m'emporte, vous verriez beau jeu....

CINTHIO.

Ne pourroit-on pas savoir, monsieur, en quoi ce Cinthio vous a tant offensé? car vous me paroissez bien échauffé.

ARLEQUIN.

Assurément, je le suis: c'est un drôle qui va de fille en fille, avec une promesse de mariage circulaire: Oh, parbleu, si je vous rencontre, mon petit ami, vous tiendrez la parole que vous avez donnée à ma sœur, ou vous aurez les étrivieres de ma façon.

CINTHIO.

Cela est bien scelerat, de tromper comme cela des filles!

ARLEQUIN.

Par la tête, par la mort, je voudrois le tenir pour cent pistoles.

CINTHIO.

Touchez-là, monsieur, je veux vous faire gagner plus de cinquante louis aujourd'hui: donnez m'en trente, je vous di-

rai où eſt Cinthio : & afin de ne vous pas tenir plus long-temps en ſuſpens, c'eſt moi.

ARLEQUIN *tout étonné.*

C'eſt vous : c'eſt vous ! ha par ma foi, j'en ſuis bien aiſe. Vous ne voulez donc pas, monſieur, épouſer ma ſœur ?

CINTHIO.

Bon, ſommes-nous dans un ſiécle à épouſer ?

ARLEQUIN.

Non ? oh parbleu nous verrons : vous la prendrez, quand je devrois vous la faire avaler dans une medecine. Laiſſez-moi faire ſeulement.

CINTHIO.

Je me mocque de vos menaces, & pour vous faire voir que je ne vous crains, ni vous ni vos ſpadaſſins, je vais vous attendre dans cette hôtellerie-là.

ARLEQUIN *aux ſoldats.*

Qu'on me ſuive cet homme-là, & qu'on me le garde à vue : voilà, mordi, comme il faut ſortir vigoureuſement d'une affaire.



SCENE DU HOLLANDOIS.

MEZZETIN en capitaine Hollandois, avec une jambe de bois, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

GOuten tag, miñer, gouten tag.

ARLEQUIN.

Gouten tag, gouten tag.

MEZZETIN.

Moi l'être un étrangir qui cherchir à logir dans ſti vil.

ARLEQUIN.

Sti vil, monſir, l'être à vous bien obligir. Voilà, ma foi, un crouſtileux corps.

MEZZETIN.

Enſeignir moi, s'il plaît, à monſir, où être un logiment pour mon chevau, & pour mon perſonne.

ARLEQUIN.

C'eſt une hôtellerie que vous cherchez, n'eſt-ce pas, monſieur?

MEZZETIN.

Oui, monſir, l'être une hôtellerie.

ARLEQUIN.

Tenez, monſieur, en voilà une où vous ſerez parfaitement bien : il y a de bon vin, & vous y trouverez auſſi de jolies filles, &

voilà ce que vous demandez, j'entens à demi-mot.

MEZZETIN.

Moi demandre excuſe à monſir, ſi ne parlir pas bon françois . . . mais mon penſir l'être beaucoup meilleur que mon parlemente.

ARLEQUIN.

Allez, monſieur, vous ne l'écorchez pas mal : croyez-moi, monſieur, allez-vous repoſer dans cette hôtellerie-là : car un homme qui n'a qu'une jambe doit être une fois plus las qu'un autre.

MEZZETIN.

Adieu, monſir, moi remercir vous bien fortiment. . . . *Il frappe à la porte.*

ARLEQUIN.

Il faut que je ſache un peu, qui eſt cet étranger qui va loger chez moi. Venez ça, monſieur : Ne peut-on pas ſavoir de quel pays vous êtes, & le ſujet qui vous amene en cette ville ?

MEZZETIN.

Moi l'extre un gentilhomme Hollandois de Hollande, qui vient dans ſti vil pour affaire de grand importement.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'eſt un de ces ſots qui ſe ſont laiſſés prendre.

MEZZETIN.

Moi avoir toujours fait mon ſervice ſur

la mer, & j'ai commandir un vaiſſeau de guerre des Etats, dans le combat naval.

ARLEQUIN.

Comment diable, monſieur, hé que venez-vous faire ici ? apparemment que vous avez un bon paſſeport ?

MEZZETIN.

Moi venir expreſſément de mon pays de la part des Etats, pour demandir à la cour qu'on me rende mon vaiſſeau, que ſti diaple de françois avoir fait griller comme du poudin.

ARLEQUIN.

Oh, vous avez raiſon ; voilà de méchans diables que ces françois : il falloit crier au feu, quelqu'un ſeroit venu à votre ſecours.

MEZZETIN.

N'être pas là tout, monſir ; moi avoir encore perdu mon jambe, que ſti enragés m'ont emportée dans la bataille.

ARLEQUIN.

Si vous avez perdu votre jambe, ce n'eſt pas ma faute, je vous aſſure, monſieur, que je ne l'ai point trouvée.

MEZZETIN.

Moi redemandir mon membre à la cour.

ARLEQUIN.

Ma foi, monſieur, ſi vous voulez que je vous parle ſincerement, je ne croi pas qu'on vous rende votre jambe.

MEZZETIN.

Hé, pourquoi, monſir ?

ARLEQUIN.

Bon, s'il faloit à la cour qu'on rendît à vos confreres les hollandois, tous les membres que les françois leur ont emportés cette année, hé, il n'y auroit plus ni bras ni jambes en France.

MEZZETIN.

Mais, monſir, comment faire pour ſervir, moi n'avoir plus, ni jambes, ni vaiſſeau.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille, monſieur, d'aller ſervir aux invalides : à ce que je vois, monſieur le hollandois, vous avez été un peu dématé, hé, hé, hé...

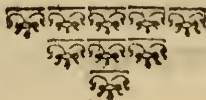
MEZZETIN.

Moi ne rire point, monſir, moi l'être un gentilhomme : das, dick, der, dondre, vernette.

ARLEQUIN.

Das, dick, &c. mon petit ami, vous ſentez votre vieux roſſé : je vous renverrai à Fleurus.

Ils ſe battent. Le Hollandois tombe & fait plusieurs lazzi avec ſa jambe.



SCENE
DU COMMISSAIRE.

CINTHIO, ISABELLE, ARLEQUIN en Commiſſaire, PIERROT en Clerc.

ARLEQUIN.

ALlons, dépêchons-nous vîte, tires ton écritoire, fermes la porte, chaſſes les chiens, prens une chaiſe, mouches ton nez, laiſſes de la marge, écris gros.

PIERROT *tirant une groſſe écritoire, & une petite plume de dedans.*

Monſieur, faiſons vîte, s'il vous plaît: j'ai un cours de ventre, comme vous ſavez, qui ne me permet pas d'être long-temps en place.

ARLEQUIN.

J'aurai bien-tôt fait. *A Cinthio.* Comment vous appellez-vous? Dites-moi votre nom, ſurnom, qualité, patrie, rue, paroiſſe, logis, appartement. Avez-vous un pere, une mere, des freres, des parens? Que faites-vous à Paris? Y a-t-il long-temps que vous y êtes? qui voyez-vous? où allez-vous? d'où venez-vous? Ecrivez donc, greffier. *Il donne un coup ſur l'épaule à Pierrot.*

PIERROT *jettant ſon écritoire.*

Ah, j'ai l'épaule caſſée. Voilà un clerc eſtropié.

ARLEQUIN.

C'eſt *punctum interrogationis.* Quel diable d'ignorant ! *A Cinthio.* Et vous, mon petit gentillatre, vous ne voulez donc pas repondre ? écrivez qu'il n'a rien dit.

CINTHIO.

Comment voulez-vous, monſieur que....

ARLEQUIN.

Vous croyez donc, mon ami, que j'aye le loiſir d'entendre toutes vos ſottiſes ; ſavez-vous que j'ai encore aujourd'hui trois fripons à faire pendre ſans vous?

PIERROT.

Et cinq ou ſix demoiſelles à faire démenager.

CINTHIO.

Monſieur, je m'appelle Cinthio, je loge chez Arlequin.

PIERROT.

Je le connois, c'eſt un fripon.

ARLEQUIN *lui donne encore un coup.*

Songe à ce que tu fais animal, *punctum admirationis.* Connoiſſez-vous cette ſoi-diſante fille-là ? *En montrant Iſabelle.* Et vous, la belle aux yeux eſcarbillars, connoiſſez-vous ce pelerin-ci ?

ISABELLE.

Helas, monſieur, je ne le connois que

trop, c'eſt un ingrat qui m'a trompée avec une promeſſe de mariage.

PIERROT.

Voilà qui eſt bien noir.

ARLEQUIN.

Si toutes les filles d'aujourd'hui avoient autant de maris que de promeſſes de mariage, elles en auroient aſſez pour en changer par ſaiſon. *Vers un clerc.* Qu'on aille dire à la chaîne qu'elle ne parte pas encore, j'ai ici de quoi l'augmenter. *A Iſabelle* Mais cela eſt-il bien vrai? ISABELLE.

Tenez, monſieur, la voilà, liſez.

ARLEQUIN *l'ouvre.*

Me voilà bien embaraſſé. J'ai depuis deux jours un rhumatiſme ſur l'oreille qui fait que je ne vois goutte.

LE CLERC *qui étoit ſorti, rentre & dit au commiſſaire :*

Monſieur, la chaîne ne partira pas que vous n'y ſoyez.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Tenez, liſez. PIERROT.

A moi, monſieur, vous ſavez bien que je n'ai jamais appris à lire.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Liſez donc, je vous cede mes droits de magiſtrature.

PIERROT *écrit.*

Lequel a declaré ne ſavoir, ni lire, ni écrire, attendu ſa qualité de juge.

ISABELLE.

Je soussigné.

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

En voilà assez : que dites-vous à cela ; monsieur le fripon ?

CINTHIO.

Je dis , monsieur , qu'on ne traite point de la sorte un homme de ma qualité.

ARLEQUIN.

Ah , mon petit compagnon ; vous voulez faire le plaisant ; nous allons voir si vous avez bon air à danser au bout d'une ficelle.

ISABELLE.

Non , monsieur le commissaire , il n'y a point de supplice assez cruel pour punir sa perfidie. A quoi le desespoir ne m'a-t-il point réduite ? j'ai quitté mes parens pour le suivre , je me suis exposée à mille hasards , car vous savez les risques que court une fille toute seule.

ARLEQUIN.

Elle en court encore plus , quand elle est avec quelqu'un.

ISABELLE.

Je me suis mise servante dans l'auberge d'Arlequin , où j'ai caché mon nom sous celui de Glaudine : il est venu loger dans cette hôtellerie pour son malheur & pour le mien : car enfin , il est bien rude de voir pendre ce qu'on a si tendrement aimé. . . . . hi , hi. *Elle pleure.*

PIERROT *pleure.*

Hé, hé.

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

Tu me le payeras, coquin, de faire pleurer mon ſecretaire. Que la corde ſoit bien groſſe, voilà un fripon qui a la vie dure.

CINTHIO.

J'avoue ma faute, mais, monſieur le commiſſaire, il faut pardonner à l'amour.
Il tire ſa bourſe, & donne de l'argent au commiſſaire.

ARLEQUIN *prenant l'argent.*

Non, non, je prétens faire ma charge avec honneur.... je me ſervirai de cet argent-là pour vous faire une pompe funébre.

CINTHIO.

Mais, monſieur le commiſſaire, un peu de quartier, je ſuis prêt à l'épouſer.

PIERROT.

Il a raiſon, il vaut encore mieux être marié que pendu.

ISABELLE.

Moi, traître, t'épouſer aprés toutes les infidelités.... je renonce à ta tendreſſe, je ne veux point d'un cœur auſſi corrompu que le tien.

CINTHIO *à ſes genoux.*

Hé de grace, mademoiſelle, que l'amour vous faſſe oublier un crime, que l'amour même a fait commettre.

ARLEQUIN & PIERROT *se jettant aussi à genoux.*

Ecoutez, mademoiselle, quand il sera sec, vous n'en serez pas plus grasse, vous l'êtes assez.

PIERROT.

Pourvu qu'il paye grassement mes écritures, je vous conseille de lui pardonner, il est assez puni d'avoir une femme.

ISABELLE.

Ingrat, je devrois vous hair & je sens que je ne le puis.

ARLEQUIN.

Ah, vous voilà donc bons amis. Presentement que l'affaire est toisée, il est bon de vous dire que le commissaire & le clerc sont deux fripons, qui ont pris cet habit-là pour vous faire marier ensemble.

PIERROT.

Cela est vrai: ma foi, voilà une procedure qui m'a donné bien de la peine.

ARLEQUIN.

Monsieur, en faveur de cette nôce-là, il faut se divertir. Allons, qu'on fasse venir les violons, & qu'on appelle toute l'auberge. *Tous les comediens sortent avec une guittarre chacun, & parodient la chaconne de Cadmus.*

LE CHOEUR.

Suivons, suivons l'amour, laissons-nous enflâmer,
Ah, ah, ah qu'il est doux d'aimer.

MEZZETIN *chante*;

Pour l'hymen qu'on destine,
Tous d'un même ton,
Chantons une chanson:
Morbleu vive Glaudine,
Car dans sa saison,
On verra la coquine,
Donner un fils de sa façon.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons, &c.

MEZZETIN.

Une fille a beau feindre,
L'Hymen est charmant,
Elle a beau se contraindre,
Il lui faut un amant.
Et rien n'est tant à craindre,
Que l'âge de quinze ans.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons, &c.

UN TRIO.

MEZZETIN, PASQUARIEL, ARLEQUIN.

Un amant aux abois,
Las d'un choix,
Veut quitter prise;
Mais l'on n'est pas de bois,
Et l'on fait quelquefois,
Une sottise.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons l'amour, laissons nous enflâmer;
Ah, ah, ah qu'il est doux d'aimer.



LA FILLE SAVANTE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par M. D * * * & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le dix-huit Novembre 1690.

SCENES




LA FILLE SÇAVANTE



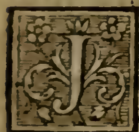
SCENES FRANCOISES DE LA FILLE SAVANTE.



SCENE

DE TORTILLON & DE PIERROT.

TORTILLON.



JE pense que c'est pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le mariage. Hé ventrebleu, falloit-il tant de pelerinages, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager!

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moi, je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là entre tes dents?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, monsieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que madame toute seule n'en seroit jamais venue à bout.

TORTILLON.

Je ne sai qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me ressemblent. Angelique ne parle que de livres, Isabelle ne se plait qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moi, qui n'ai ni cœur ni étude, & qui me fais un emploi de vivre bourgeoisement dans Paris? Chienne de destinée, tu m'as bien pris par mon endroit sensible!

PIERROT.

Tout franc, monsieur, vous êtes à plaindre. Il n'y a pas jusqu'au crapeau qui ne fasse son semblable. Cependant, vous n'êtes qu'une bête, ou peu s'en faut, & vous n'avez pas eu le plaisir de faire une fille aussi ignorante que vous. Moi je vous parle à cœur ouvert. A votre place je me desespererois.

TORTILLON.

A ma place, tu serois plus embarassé que moi. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille! si on la tient de court, elle s'échappe. A-t-elle de la liberté, elle en abuse. La veut-on marier, la voilà religieuse. Qu'un galand-homme la recherche, elle se

rend la proye d'un faquin. Toujours gâtée de son mérite : jamais traitable sur ses défauts : se figurant sur tout, qu'un peu de jeunesse répare à coup sûr & sa naissance & sa fortune. Enfin, vous diriez que la téte d'une fille, est le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foi, monsieur, je m'en dédis. Vous n'étes pas la moitié si bête que je pensois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juste.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je suis !

PIERROT.

Hélas, monsieur ! là .... ne vous affligez point. Vous ne l'êtes peut-être pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore si j'avois demeuré auprès de quelque college, patience, je dirois que la démangeaison du latin auroit pris à ma femme, & que la hantise d'un pédant auroit apporté cette malediction-là chez nous. Mais dans le cœur de la ville, morbleu, dans la rue saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maison un attelier de philosophie ! Non, je n'en reviendrai jamais. Dans le desespoir où je suis, je veux

jetter tous les livres par la fenêtre, toute la geographie, & tous les inſtrumens de mathématique.

PIERROT.

Ah, monſieur! quartier pour les inſtrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeuneſſe ſe divertiſſe à quelque choſe.

TORTILLON.

Qu'elle ſe divertiſſe à ſe marier. N'eſt-ce pas un aſſez bon emploi?

PIERROT.

C'eſt ſelon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, monſieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prends un bâton, maraut, je vous apprendrai à...

PIERROT.

Vela-t-il pas comme vous faites, dès qu'on vous parle raiſon.

TORTILLON.

O ça, monſieur le raiſonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je lui veux parler? *Pierrot s'en va, & Tortillon le rappelle.* St, ſt, ne t'aviſe pas de lui dire, que je ſuis de mauvaiſe humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, monſieur, je lui dirai que vous êtes gai comme un pinçon,

& que depuis trois quarts d'heures, vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

Te dépêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh, je vous l'amenerai morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de résoudre ma fille au mariage. Car, feu mon frere, ne lui ayant laissé cinquante mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entêtement lui fît perdre un avantage si considérable. La pauvre enfant, regarde peut-être un homme, comme quelque chose de bien terrible. Mais, je suis persuadé qu'à la fin, elle prendra plus de plaisir à feuilleter un mari qu'un livre. La voici : prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.



SCENE

D'ANGELIQUE, de TORTILLON & de PIERROT.

PIERROT.

HE' bien, monsieur, est-ce que je suis un si méchant valet? Vela pourtant votre enfant que je vous amêne. *A Angelique.* Allons, une reverence bien bas à votre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah ciel, ne vous déferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens!

PIERROT.

Hé fy, monsieur, fy.

TORTILLON.

Comment donc? Est-ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon-jour à sa fille?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne lui appartient point; parce qu'un don, suivant les jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de proprieté. Or,

pour me donner un bon jour, il faudroit necessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain, que la faculté intelligible se révolte toutes les fois qu'on lui fait un aussi brutal compliment ; & que, pour parler juste, il faut dire tout uniment : Ma fille, je vous souhaite le bon jour.

PIERROT.

He fy, monsieur, fy, fy...

TORTILLON.

Que je suis heureux, d'avoir une fille d'un si bon esprit ! *En s'approchant d'elle amiablement.* Ma mie, puisque tu te chagrines du bon jour que je te donne, je te vais faire un present qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre délire, aussi choquant que le premier ! *Se tournant vers son pere.* Apprenez, mon pere, qu'une ame raisonnable ne se laisse jamais seduire par l'interêt : que la vertu seule est capable de me toucher, que les presens m'effarouchent, & que je m'éconnois jusqu'à mon pere, quand mon pere est assez grossier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, monsieur, que dites-vous à cela ?

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé.... Mais, ma chere enfant, si je te faisois une proposition, l'écouterois-tu ?

ANGELIQUE.

J'écouterai avec respect tout ce qui sera dicté par le bon sens, & renfermé dans les bornes d'une élocution réguliere.

TORTILLON.

Si je te disois, ma mie, que je mourrois content, pourvû. . . .

ANGELIQUE.

Hé, parlons positivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse ?

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela est au-dessus de vos forces, & que le veritable bonheur dérive immédiatement du ciel.

TORTILLON.

Point, point. Va, je ne le ferai pas descendre de si haut. *A l'oreille.* Je te veux donner un mari.

ANGELIQUE.

A moi, un mari! Un mari brutal comme tous ceux d'aujourd'hui! un yvrogne, un jaloux, un joueur, un débauché!

TORTILLON.

A dieu ne plaise, que je te rende un si méchant office! Je prétens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moi ?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela étant, je ne veux point me marier. Moi, je me soûmettrois aux inegalités d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours à sa fortune, ou un obstacle à son plaisir ? point de mari, mon pere, point de mari. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous demander misericorde. Mais la facilité de notre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand ils s'abaissent jusqu'à nous épouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille ! c'est mordi tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu, mon enfant, que dans tout le genre humain, il ne se trouvera pas quelque honnête homme ? Quant à moi, il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de robe ?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaisans magots, avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées ! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie au petit pied, pour replâtrer leurs affaires.

Encore le plus ſouvent, le mariage n'eſt pas ſuffiſant pour payer la charge. On a un carreau à la verité....

PIERROT.

Oui : mais en récompenſe le tournebroche n'a guére de pratiques. Car toute leur maiſon eſt attelée le ſoir ſur une miſerable éclanche : encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le ſai que de rèſte. J'ai demeuré trois ans dans une de ces boutiques-la.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme!

TORTILLON.

Hé, bien, ma fille; ne te contrains point, prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'eſt encore bien pis. La plûpart ſont des hableurs; qui n'ont ni jugement ni conduite, toujours enyvrés de leur naiſſance, fatigués de leur bonne fortune, occupés de perruques, de livrées, de tabatiéres, érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en mérite, & ſe donnant par tout des airs de ſuffiſance & de diſtinction, qui ne ſervent qu'à les rendre inſuportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoissez mal, mon pere! jamais financier ne me sera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces messieurs-là. Aujourd'hui le palais d'un prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois aprés on les trouve dans une conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main, sur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens, souvent miserables, & toujours accablés de maledictions. Je ne sai pas comment leurs femmes l'entendent: mais pour moi, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied-là, ma mie, votre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donné en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied-là, mon pere, j'aime encore mieux un bon livre qu'un méchant mari. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote, il est à naître que nous ayons eu le moindre petit démêlé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un fort honnête homme: mais...

ANGELIQUE.

Mais vous avez beau dire, je n'en veux

point démordre ; je hais votre argent, je hais la noce, je hais les hommes, je hais l'attirail du ménage, tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moi que des charmes. *D'un ton ſerieux & poſé.* Adieu, mon pere, je vous quitte pour aller faire une experience de mathématique. *Elle s'en va.*

TORTILLON *en colere.*

Ho, je vous regalerai bien avec vos experiences. Il ne ſera pourtant pas dit, madame la philoſophie, que vous ruinerez votre établiſſement pour être ſavante. Malepeſte, je vous en empêcherai bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moi dans ma maiſon.

PIERROT *en s'en allant avec lui.*

Si cela eſt, monſieur, donnez-moi mon congé.

TORTILLON *ſe retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique eſt ſortie.*

Comment, mort de ma vie, des experiences de mathematiques, quand je parle de mariage ! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure. . . .

PIERROT.

Hé fi, monſieur, faut-il être comme cela homicide de ſa vie ? Le medecin vous a dit mille fois qu'une mirancolie étoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.

SCENE

D'ISABELLE ET D'ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoi, ma chere ſœur, tu ne veux rien accorder à mes raiſons & à mes priéres? toujours infectée d'auteurs, toujours la duppe des livres, tu pretens ſacrifier ton établiſſement à ta manie, & préferer le nom de fille ſavante à celui de femme raiſonnable? Pour moi, je ne comprens point ta létargie. Aimable, jeune, ſpirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de bibliotheque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raiſonnemens?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morveuſe de votre âge ſe melât de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons? Apprenez, petite écervelée, que la liaiſon du ſang ne me rend point vos fadaiſes ſuportables. Je ſuis votre ſœur: mais graces au ciel, exemte des fatales impreſſions de la vanité & de la coqueterie.

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta

ſœur, qui t'aime plus que ſa vie? Je te jure, mon cœur, que je n'ai ni l'air ni l'eſprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le deſeſpoir où tu le mets, ſans te faire connoître que ton obſtination lui coutera peut-être la vie. *En l'embraſſant.* Hé, ma ſœur, ſonges qu'en te mariant tu t'aſſures le bien de mon oncle, & que tes noces ſeront bien tôt ſuivies des miennes.

Tortillon paroît, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah! c'eſt donc la noce qui vous gourmande, ma mignone, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'aſſervir ſi indignement la raiſon à la nature, & de precipiter dans l'eſclavage des ſens la ſuperiorité de l'eſprit? Quoi, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foibleſſe du cœur? & l'ombre d'un plaiſir l'emportera ſur un torrent de malheurs attachés au mariage? Puiſque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le parti de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre ſœur, voilà bien de la morale perdue: car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que ſoit la guerre, avec cela il faut encore ſe marier.

ANGELIQUE.

Oui, quand on eſt ſotte comme vous, & qu'on n'a pas l'eſprit de comprendre qu'un

homme eſt cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'eſt donc que je n'ai point étudié: mais il me ſemble pourtant, qu'un homme eſt bien quelque choſe?

TORTILLON *à part.*

Elle a raiſon.

ISABELLE.

Je ne ſuis pourtant pas toute ſeule de mon avis, puiſque tout le monde ſe marie. Ma ſœur, avec ta philoſophie, que répons-tu à cet argument?

ANGELIQUE.

Je repons, que ſi tout le monde ſe marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentirai avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le deſeſpoir d'une folle, qui ne prend conſeil que de ſon miroir: qui paſſe les jours entiers à ſa toilette, & qui laiſſe les beautés de l'ame en friche, pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon dieu, ma petite, pourquoi cet air farouche contre le ſoin qu'on prend de ſa perſonne. Il me ſemble que l'amour propre a ſes bornes, & que l'on peut ſans crime être à ſa toilette, ménager ſes talens, & ſe prévaloir de ſa jeuneſſe. Tout cela n'eſt

point condamnable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce ſoit, vous voulez donc être mariée? *Tortillon ſe fait voir, & aborde Angelique.*

SCENE

DE TORTILLON, D'ANGELIQUE, ET D'ISABELLE, PIERROT ſurvenant.

TORTILLON.

Elle a raiſon de le vouloir: & vous n'êtes qu'une ſotte de l'en détourner. Sachez une fois pour toutes, que je ſuis votre pere, & que je trouverai le moyen de me faire obéir. A la fin je me laſſe de vos grands mots, & des galimathias dont j'ai la tête rompue à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taiſez-vous, inſolente: je penſe que votre orgueil vient juſqu'à moi. *En la menaçant de ſon bâton.* Par la mort de ma vie...

ISABELLE.

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous emportez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous, ma sœur ? Le galimathias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoutes, tu me pousses à bout : mais je te jures que tu seras mariée, où je ferai ta sœur si grande dame, que tu en creveras de dépit.

ISABELLE.

Dispensez-moi, mon pere, de profiter de la disgrace de ma sœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, monsieur ! il y a je ne sai quoi là-bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton je ne sai quoi ? Est-ce un accident, une substance, un être materiel, ou un être de raison.

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foi, avec votre subsistance ! Je vous dis que cela est comme un phantôme. Cela pleure, cela est vétu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit-ce point une veuve qui a tantôt envoyé demander si j'y étois ?

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt une veuve, elle eſt bien affligée, car ſon viſage eſt auſſi noir que ſon habit.

TORTILLON.

Fais-la entrer. *Pierrot ſort.*

ISABELLE.

Ne ſeroit-ce point auſſi de ces gens déguiſés, qui vont le poignard ſur la gorge demander de l'argent dans les maiſons? il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant ſa ſœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma ſœur, point de comparaiſon ſur le courage. Vous étes ſavante, & puis c'eſt le tout.



SCENE DE LA CONSULTATION.

PIERROT, ARLEQUIN en veuve, & les mêmes acteurs de la scene précedente.

PIERROT.

VOilà cette chose noire, monsieur, qui vous a demandé.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah, ah, ah, monsieur Tortillon, je suis ruinée!

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procès, volontiers.

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mari qui a dix mille écus de rente! Ah, ah, ah, quelle angoise, monsieur, quel desespoir!

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas-là tant de quoi pleurer. D'autres s'en réjouiroient.

TORTILLON.

Madame, serois-je assez heureux pour pouvoir soulager votre douleur?

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, monsieur, je suis inconsolable!

TORTILLON.

En ces rencontres-là, madame, il faut avoir recours à la raiſon.

ARLEQUIN.

Il n'y a raiſon qui puiſſe tenir contre. . . . Ah, ah !

ISABELLE.

La pauvre créature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement, il y a de bons cœurs de femmes.

TORTILLON.

Il faut eſperer, madame, que le tems. . . .

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me conſoleroient pas.

TORTILLON.

Si le tems ne peut rien, la conſideration de meſſieurs vos enfans doit. . . .

ARLEQUIN.

Ce ſont mes enfans, monſieur, qui m'aſſaſſinent. Les coquins me diſputent mon douaire, que j'ai ſi bien gagné. *De toute l'étendue de ſa voix.* Ah, ah, ah ! c'eſt pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer ſon mari.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher monſieur Tortillon, puis qu'on n'ignore rien chez vous, faites-moi la grace de me dire bonnement, dans combien

de temps je pourrai me remarier ? Appa-
remment cela est reglé par la coutume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme ! Je croyois, ma foi, que cette carogne-là pleuroit son mari.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voilà les affronts où tu m'exposes avec ton latin. *Se tournant vers Arlequin.* Madame, je n'ai point de honte de vous dire que je n'ai pas étudié, à peine sai-je lire, & tout mon emploi est de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voilà ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, saluez madame, & lui rendez raison de ce qu'elle vous demande. *A Arlequin.* Je vous laisse parler de vos affaires en liberté. Isabelle, suivez-moi, & qu'il ne vous arrive plus, sur les yeux de votre téte, de vous laisser corrompre par votre sœur.

ISABELLE.

Je sai trop le respect que je vous dois, pour y manquer. *Tortillon & Isabelle sortent.*

ARLEQUIN *après quelques ceremonies muettes, s'asseyant auprès d'Angelique,*

Ma belle demoiselle, par quel bonheur les loix sont-elles tombées en quenouille ? Ah, que je sai bon gré à feu mon mari d'être mort, pour me donner occasion de vous consulter !

ANGELIQUE.

Je lui ſai bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté, que vous lui aviez imprudemment ſacrifiée le jour de vos noces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là, mademoiſelle ? Jamais femme n'a été plus libre que moi en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaiſoit point à monſieur votre mari ?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchaſſoit mes ſottiſes comme des oracles, & n'avoit pas de plus grand plaiſir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel.

ANGELIQUE.

Quoi, il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne ſe mêle point d'un ſi vilain métier. Savez-vous qu'il y a du ménage à n'être point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglément à ſa femme, jamais elle n'en abuſe. Elle verra peut-être par préference un ami ou deux qui prennent ſoin de lui plaire ; mais quand le mari fait le malingre, & qu'il haraſſe une femme ſur le choix de ſes viſites & de ſes connoiſſances ; ma foi, on ne lui fait point de quar-

tier. Une femme mutinée ſe vange autant de fois qu'on ſe défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, madame, jamais ces ſortes de rancunes ne vous ont priſe.

ARLEQUIN.

J'euſſe été bien malheureuſe ! Grace au ciel, on ne m'a jamais contrainte. J'ai joué, j'ai fait des parties, j'ai écrit des billets, j'ai couru le bal, j'ai donné des rendez-vous, j'ai fait des voyages, j'ai vu des hommes tant que bon m'a ſemblé ; jamais monſieur de la Duppardiere n'y a trouvé à redire. Oh, c'étoit un vrai homme pour une femme !

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés...

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! *En ſe laiſſant aller.*

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, madame, vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere demoiſelle ! c'eſt une vapeur de noces qui me prend toutes les fois que je penſe à mon pauvre mari. *En ſe frottant les yeux avec ſon mouchoir.* Mon cher cœur, je ne te reverrai plus !

ANGELIQUE.

Le malheur n'eſt pas grand.

ARLEQUIN.

Telle que vous me voyez, mademoiſelle, j'ai eu dix-ſept enfans ; & ſi il n'y paroît point à mon viſage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ai jamais accouché, que mon mari ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail ?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction !

ARLEQUIN.

Il me diſoit ſi affectueuſement : Que ne puis-je te ſoulager du mal que je te fais ſouffrir ! Helas, le pauvre homme, il parloit à coup sûr ; car il n'eſt que trop vrai que je ſuis une honnête femme.

ANGELIQUE.

Quoi, madame, le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage ?

ARLEQUIN.

Vous mocquez-vous, mademoiſelle ? c'en eſt la friandiſe. De bonne foi, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appetit pour la noce ?

ANGELIQUE.

Non, je vous aſſure. Cela m'en donneroit plutôt de l'horreur. Il me ſemble, madame, que vous étiez venue ici pour conſulter quelque choſe ?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raiſon. C'eſt que l'amour de mon mari m'a entrainée un peu

loin. Oh çà, parlons à cœur ouvert. Par vos sages conseils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mari, sans en rendre compte à mes enfans? Diable, il a laissé deux cens bons mille écus, & avec cela, comme vous pouvez croire, je serois bien-tôt remariée.

ANGELIQUE.

C'est-à-dire, en bon françois, qu'à l'exemple de beaucoup de mere, vous ne seriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous?

ARLEQUIN.

Justement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en possession de tout, sans misericorde.

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juste!

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme: & pour l'engager à une joyeuse reconnoissance, vous ne manqueriez pas de lui donner une partie de votre bien en l'épousant?

ARLEQUIN.

Non. Je lui voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, madame?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moi, de ne leur avoir pas laissé de bien, pour leur épargner des procès.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma ſœur, quelqu'un, venez me délivrer d'une megere ſi abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu ſur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mari, mon cher petit homme, ne te verrai-je plus? *Il ſort en pleurant.*

SCENE
DE L'ENROLLEMENT.

TORTILLON, L'ARC-EN-CIEL ami de Tortilllon, ISABELLE en capitaine, MEZZETIN en ſergent, & un TAMBOUR qui ſurviennent.

TORTILLON *ſeul.*

A La fin j'ai gagné ſur moi de ne plus prendre à cœur la doctrine de ma fille aînée. Ce n'eſt pas la premiere à qui l'étude a tourné la cervelle. Le ciel me fait encore beaucoup de grace, quand il me laiſſe de quoi me conſoler dans ma cadette, qui eſt une fille ſimple, douce, obéiſſante, & toujours appliquée à faire mes volontés.

Aussi celle-là n'a jamais eu qu'une quenouille, des aiguilles & de la tapisserie pour bibliotheque. Si tous les peres savoient combien il est périlleux de souffrir qu'une jeune fille écrive & fourre son nez dans les livres, je suis sûr ..... *Il apperçoit l'Arc-en-ciel.* Ah, monsieur, l'Arc-en-ciel, que j'ai de joye d'un si heureux rencontre!

L'AR-EN-CIEL.

Que savez-vous ce qui m'amene? Je viens peut-être vous apprendre une des plus fâcheuses nouvelles .....

TORTILLON.

Votre fils ne seroit pas malade? car je pense que vous n'avez rien de plus cher dans la vie.

L'ARC-EN-CIEL.

Malgré le chagrin qu'il me donne, j'en suis aussi fou que vous l'êtes de vos filles; mais laissons-là nos enfans. *En regardant autour de lui.* Sommes-nous en liberté?

TORTILLON.

Hé, vous pouvez tout dire.

L'ARC-EN-CIEL.

Savez-vous, mon voisin, que les anciens marguilliers n'ont plus de rang, & que ces ânes d'avocats marchent presentement devant nous à toutes les ceremonies?

TORTILLON.

Il n'y a pas grand mal à cela.

L'ARC-EN-CIEL.

Comment diable, pas grand mal. Vous

êtes donc ladre ? Eſt-ce que vous ne comptez pour rien de perdre la qualité d'ancien marguillier, qui relevoit tous nos billets d'enterrement ? Cela étoit pourtant bien doux à des gens de boutique ; d'avoir un titre honorable ſans en rien payer.

TORTILLON.

Puis qu'il ne nous a rien couté, pourquoi ſe deſeſperer quand on nous l'ôte ?

L'ARC-EN-CIEL.

Nous, ventre-bleu, marcher derriere un avocat ! moi, derriere un gueux qui ne tapiſſe ſa chambre qu'avec des livres, qui ſe loue par heure comme une chaiſe roulante, & qui ſe fait mieux payer d'une mauvaiſe cauſe que d'une bonne ! Non, par la ſangbleu, non, je ne marcherai jamais derriere ces ignorans-là.

TORTILLON.

Mais à quoi bon s'eſtomaquer d'une choſe reglée par la juſtice.

L'ARC-EN-CIEL.

La juſtice radote quand elle fâche les marchands. Meſſieurs les gens de robe, vous n'avez preſentement qu'à venir rechercher nos filles en mariage..... J'en aurois trois mille, oui, trois mille.....

TORTILLON.

En verité, mon compere, c'eſt pouſſer le reſſentiment trop loin.

L'ARC-EN-CIEL.

Ho voilà qui est fait, je me retire le reste de mes jours à mon village de la Pissote, pour ne point rencontrer d'avocats en mon chemin. Ha jernie, me voir précéder à mon âge par......

TORTILLON.

Pour vous ôter ce chagrin-là de l'esprit; trouvez bon que je vous propose une matiere plus joyeuse, & qui peut-être ne vous déplaira pas.

L'ARC-EN-CIEL.

C'est selon, car il y a matiere & matiere.

TORTILLON.

Vous savez qu'Angelique a renoncé au mariage.

L'ARC-EN-CIEL.

Que m'importe?

TORTILLON.

Vous savez encore que faute de se marier, les cinquante mille écus que mon frere lui a laissés, passent sur la tête d'Isabelle ma cadette?

L'ARC-EN-CIEL.

Tant mieux pour elle.

TORTILLON.

Que vous en semble d'Isabelle, n'est-ce pas une fille bien née?

L'ARC-EN-CIEL.

Comme les autres.

TORTILLON.

J'en conviens, mais elle eſt fort avenante: & je ſuis perſuadé qu'un honnête homme en ſera content.

L'ARC-EN-CIEL.

Peu-être qu'oui, peut-être que non.

TORTILLON.

Il y a long-temps, mon compere, que j'enviſage votre fils, comme un très-bon ſujet pour faire un gendre, il a de l'eſprit, il eſt bien fait, c'eſt votre fils en un mot. Et il ne tiendra qu'à vous qu'un prompt mariage n'uniſſe nos familles & nos fortunes.

L'ARC-EN-CIEL.

Ha, mon voiſin, que vous a fait Iſabelle pour lui vouloir tant de mal. Octave eſt un garnement qui n'a ni raiſon ni conduite: il s'eſt amouraché depuis peu d'une veuve qui a déja des enfans mariés. Le coquin! ne pas prendre une femme toute neuve!

TORTILLON.

Les peres diſent rarement du bien de leurs enfans.

L'ARC-EN-CIEL.

Pour moi je le renonce pour mon fils. Je l'avois placé dans la meilleure étude de Paris, où ſans vanité, au bout de trois ſemaines, il enfloit déja une déclaration de dépens avec autant de hardieſſe qu'un ancien procureur.

TORTILLON.

Le beau naturel !

L'ARC-EN-CIEL.

Le miserable ! au lieu de faire valoir un si heureux talent, s'est accosté d'un tas de libertins qui lui ont mis le vent dans la tête, & qui lui persuadent, parce que j'ai du bien .....

TORTILLON.

Mon compere, il ne faut pas toujours gêner l'inclination de la jeunesse ; cela peut avoir par fois de fâcheuses suites

L'ARC-EN-CIEL.

Croiriez-vous que depuis un temps le maraut se fait appeller monsieur le baron de Tricolor ?

TORTILLON.

Et pourquoi cela ?

L'ARC-EN-CIEL.

Parce que le nom de l'Arc-en-ciel lui semble trop mesquin. Fripon ! il y a plus de cent cinquante ans, que de pere en fils, nous avons le même nom, & la même enseigne à notre boutique.

TORTILLON.

Ho, il a tort.

L'ARC-EN-CIEL.

Je vous dis, mon voisin, qu'il a l'insolence de me traiter de bourgeois.

TORTILLON.

Ce n'est pas tout-à-fait vous méconnoître.

L'ARC-EN-CIEL.

Non, morbleu; mais je lui apprendrai qu'il ne laiſſe pas d'être mon fils, quoi qu'il ait déguiſé ſa naiſſance, avec une brette & un manteau rouge..... A la fin la patience m'échappera.

TORTILLON.

Mon cher compere, ce n'eſt pas un vice à un jeune homme d'avoir un peu d'ambition. Je vous jure, moi, s'il épouſe ma fille, qu'elle le réduira au point où vous ſouhaitez; c'eſt une creature adroite, douce, engageante, & qui rendra un mari ſouple comme un chamois.

L'ARC-EN-CIEL.

Mais croyez-vous qu'une fille poſée comme Iſabelle, veuille épouſer un fanfaron qui.....

TORTILLON.

Il ſuffit que je le veuille, moi; ma fille n'a jamais eu d'autres volontés que les miennes. C'eſt un mouton, vous dis-je, qui ſe fait un plaiſir de m'obéir, & de ſuivre....

ISABELLE *en capitaine, entre en grondant Mezzetin.*

Ecoutez, ſergent, ſi ma recrue n'eſt faite dans trois jours, ſans autre forme de procès je reprends la hallebarde. Comptez là-deſſus.

MEZZETIN.

Voilà une belle récompenſe, à un pau-

vre diable, qui se crève à vous faire des soldats; est-ce ma faute, à moi s'ils désertent ?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de ma porte, brisez-moi lui la tête d'un coup de pistolet; cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL.

Voilà un cadet qui ne ressemble pas mal à votre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce soir à quelque assemblée. *Vers Isabelle.* Ma mie, tu commences le carnaval de bonne heure, car il me semble que les masques ne courent guéres pendant le printems.

ISABELLE *vers Mezzetin.*

Hé, oui, les masques!

MEZZETIN *fumant sa pipe.*

Le vieux fou! *Il lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc-en-ciel.*

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, je suis englouti!

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, monsieur l'Arc-en-ciel, qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN *vers l'Arc-en-ciel.*

Ma foi, vive la pipe : c'est le salut du grivois.

TORTILLON.

Dis-moi donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal ?

ISABELLE.

Avec une armée de ſoixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre ſur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable. *Il ſort.*

L'ARC-EN-CIEL *à l'oreille de Tortillon.*

C'eſt ſur cette fille-là que vous faites repoſer toutes vos eſperances ?

TORTILLON.

Avec une armée de quatre-vingt mille hommes ! Ouais, que veut dire tout cela ?

ISABELLE.

Pour faire ceſſer votre ſurpriſe, ſachez, mon pere, que la moleſſe & l'oiſiveté des femmes m'ont donné une telle averſion de mon ſexe, que ne le pouvant changer, je tâche, du moins, de le déguiſer par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre eſt la veritable école de la gloire, en attendant mieux, je me fais d'abord capitaine d'infanterie.

TORTILLON.

Plait-il ?

ISABELLE.

Oui, morbleu, capitaine d'infanterie ; & je prétens que toutes les ſemaines, la ga-

zette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL *en montrant le doigt à Tortillon, & ſe mocquant.*

Une fille douce, raiſonnable !

ISABELLE.

O ça, de bonne foi, mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retrouſſé me coeffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes ? qu'une plume a tout une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes ?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette eſt encore plus malade que l'aînée.

MEZZETIN *rentrant bruſquement.*

Le pere de Jolicœur, mon capitaine, qui apporte trente loüis d'or pour dégager ſon fils.

ISABELLE.

C'eſt un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'eſt ce que je lui ai dit, moi. Je lui vas diablement river ſon clou, avec ſes trente louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-ciel.*

Mon compere, que je ſuis malheureux en enfans !

L'ARC-EN-CIEL.

Point du tout. C'est une fille qui n'a d'autres volontés que les vôtres.

TORTILLON *vers Isabelle.*

Ma chere fille, je vois bien que tout ceci n'est qu'une gageure pour te réjouir, n'est-il pas vrai ? Mais plaisanterie à part, sais-tu, ma belle, que je songe tout de bon à te marier, & que je te destine un des plus jolis hommes.....

ISABELLE.

Hé fi! Révez-vous, de me faire une aussi brutale proposition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

ISABELLE.

Quoi, je passerois comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je serois toujours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de juppes, de dentelles, de fichus, de parfums & de toutes les drogues qui font la félicité, ou pour parler juste, la misere de notre sexe ? Non, non, mon pere, non, j'ai l'ame plus élevée. Je ne blesse les hommes qu'à bons coups de pistolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma réputation ; & de peur de me mésallier, je n'épouserois jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité, vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordi point de

périls que je n'affronte, pourvu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventrebleu, de la guerre, pour me distinguer !

L'ARC-EN-CIEL.

C'est un mouton, qui se fait une joye de vous obéir.

TORTILLON.

Non, compere, ce sont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez, je vous prie, de l'amuser, pendant que je vais dire à ma femme de la mettre au lit. *Vers Isabelle.* Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon cabinet chercher un colletin de buffle, & des paremens de pistolets brodés de semences de perles, dont je te veux faire present. Jamais capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de damas ? Je n'en ferois, mordi, point à deux fois pour abattre une tête.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature, ne peut être tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL *à Isabelle.*

Dites donc, ma belle voisine, est-ce tout de bon, que vous ne voulez point vous marier ? Prenez garde au moins de fâcher monsieur votre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc-en-ciel, que je t'aime avec

tes remontrances ! O ça, vieux coquin, es-tu bon à quelque choſe ? Me voudrois-tu bailler deux cens louis pour achever mon équipage ? Je vois déja à ta mine uſuriere, que tu aimeras mieux les prêter ſur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce ſeroit, ma foi, de bon cœur ; mais comme vous ſavez, mon fils me ruine.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie aſſez bien le gentilhomme, & que le nom de baron ne lui meſſied point. Il a beau faire, il faut avec cela deux campagnes pour le décraſſer tout-à-fait. Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon capitaine ?

ISABELLE.

Il me ſemble qu'il y a long-temps que j'ai ſoif. Fais-nous apporter une tranche de jambon. Monſieur l'Arc-en-ciel ne ſera pas fâché de boire un coup de vin à la glace.

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur-là, mais...

ISABELLE.

Qu'eſt-ce à dire, mais. . . . Vous boirez ma foi, & dans mon verre encore. Allons, vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Diſpenſez-moi de cela, je vous en prie.

Il faut que je ſois à quatre heures dans la ſalle du palais, pour regler un petit compte avec un marchand de bonnets qui tient de moi une boutique.

ISABELLE.

Un marchand de bonnets? Ah, vous ne me refuſerez pas une grace? *Vers Mezzetin.* St, ſt. *A l'Arc-en-Ciel.* Je vous prie, monſieur, achetez-moi un de ces beaux bonnets de brocard d'or, bordés de fourrure. J'y mettrai juſqu'à trois louis, que je vais vous bailler, s'entend, car ſans argent, les commiſſions ne ſont point agréables. *En lui mettant trois louis d'or dans la main.* Tenez, monſieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il ſoit des mieux étoffés, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y ferai de mon mieux, & je vous le porterai demain à votre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon ſergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moi? je ne ſais point les rues: & puis je n'ai point de mémoire. Jamais il ne me ſouviendra de ce diable de ce mot-là, à moins que je ne l'écrive ſur mes tablettes. Monſieur l'Ar... l'Ar... l'Ar....

L'ARC-EN-CIEL.

L'arc-en-ciel, rue cocatrix.

MEZZETIN.

Lar.... cor... lic.... di.... tris... diable emporte, ſi j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargnerai la peine. *Il écrit ſon nom & ſa rue.* L'Arc-en-ciel, rue cocatrix. Vous ne ſauriez manquer. Tous les enfans du quartier me connoiſſent.

L'ESCHALOTTE *tambour, à Iſabelle.*

Voilà la femme de ce fripier qui a fait enrôler ſon mari.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCHALOTTE.

Elle vous apporte vingt piſtoles, pour ne lui pas donner ſon congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là, je mettrai ma foi ma compagnie à cent hommes. *A l'Arc-en-ciel.* Ça, mangeons un petit morceau en liberté. *En ſe mettant à table.* Allons, notre cher, mets-toi là, à côté de moi. L'Eſchalotte ?

L'ESCHALOTTE.

Mon capitaine ?

ISABELLE.

N'entens-tu pas à demi mot ? du vin à monſieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je ſors de boire, mademoiſelle ; il n'y a

pas demie-heure que je ſuis ſorti de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons! *Elle le fait aſſeoir.* Nous autres gens de guerre, nous ſerions bien-tôt ſur la litiere, ſi nous ne mangions à toutes les heures du jour. *On apporte deux verres, l'un à Iſabelle, & l'autre à l'Arc-en-ciel.* Allons, voiſin, à ta ſanté.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *à l'Eſchalotte, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient-il que je ne te paſſe mon épée au travers du corps? Preſenter un verre ſans le rincer!

L'ARC-EN-CIEL.

Oh, quartier, monſieur, je vous en prie! le verre eſt plus net cent fois qu'à moi n'appartient.

ISABELLE *s'étant aſſiſe.*

Ne mens point, vieux l'Arc-en-ciel, combien y a-t-il que tu es marié?

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes pechez.

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'être un peu diableſſe, oui.

L'ARC-EN-CIEL.

Tout l'enfer enſemble n'eſt pas ſi méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Al-

lons, l'Eſchalotte, à boire à monſieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je penſe que c'eſt le mieux. *Il prend un verre.* Derechef à ce que vous aimez ?

ISABELLE.

Je n'aime, ma foi, que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles ?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit, ma foi, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh, que je te ſai de gré, vieux fou, de tes quolibets. Va, va, pagnotte, dors en repos. Nous avons un maître qui les menera bon train. Allons, buvons à ſa ſanté. L'Eſchalotte, du vin à monſieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Vîte une raſade.

ISABELLE.

Allons, mordi, j'en ſuis avec plaiſir. *On leur apporte chacun un verre de vin.*

L'ARC-EN-CIEL *ſe levant.*

A la ſanté du roi. Mon capitaine, je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne penſe pas ſi bien dire. *Haut.* Et moi, je vous en fais raiſon, a rouge bord, comme vous voyez. *Ils ſe raſſoient.* Et bien, que dites-vous de mon vin ?

L'ARC-EN-CIEL.

Il est délicieux.

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de parmesan, avec un saucisson de Boulogne. L'Eschalotte, à boire à monsieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez ! Je ne songe pas que mon locataire m'attend. Allons, c'est le vin de l'étrier. *Aprés avoir bu.* Je m'enfuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moi faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. *A part.* Pauvre monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! *Il s'en va.*

ISABELLE.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantôt réjouir monse du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, monsieur. . . .

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais ?

MEZZETIN.

C'eſt-à-dire que tous ces enrôlemens-là nous porteront guignon , & qu'à la fin le ſergent & le capitaine pourront bien. . . . .

ISABELLE *courant aprés lui un piſtolet à la main.*

Ah , poltron , tu repliques à ton officier ! Par la mort. . . . *Mezzetin fuit ; elle le couche en joue. Il tombe de peur.*

MEZZETIN *roulant ſur le theâtre.*

Miſericorde ! Je ſuis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obéir , il faudra que je tue cinq ou ſix hommes par échantillon.

SCENE DU TAMBOUR.

L'ARC-EN-CIEL , TORTILLON , MEZZETIN en ſergent , un tambour & des ſoldats.

L'ARC-EN-CIEL *revenant du palais avec un beau bonnet de brocard d'or , garni de fourrure au bord , qu'il tient à ſa main.*

QUand les hommes font des enfans , ils devroient bien demander au ciel la grace de les faire raiſonnables. Voyez , je vous prie ! ce pauvre monſieur Tortillon n'a que deux filles ; l'aînée veut épouſer Ci-

ceron, & la cadette se fait capitaine d'infanterie. Si je ne le voyois pas j'aurois de la peine à le croire. Malheureux pere, que je te plains! Je m'en vais pourtant m'acquitter de ma commission, & voir si cette brave officiere en sera contente.

TORTILLON *venant à la rencontre de l'Arc-en-ciel, il l'embrasse, & lui dit.*

Mon cher compere, je mourois d'envie de vous rencontrer. Hé bien, vos sages conseils ont-ils reduit Isabelle; avez-vous gagné quelque chose sur son esprit?

L'ARC-EN-CIEL.

Non, mais j'ai gagné quatre grands coups de vin de champagne, qu'elle m'a fait avaler fort brusquement; si je n'eusse décampé, il n'en falloit plus que deux verres pour me jetter sur le côté. Ah, la rude buveuse!

TORTILLON.

Non... absolument, je n'ai point fait ces filles-là.

L'ARC-EN-CIEL.

On ne laisse pas pourtant de vous en faire honneur dans le monde.

TORTILLON *montrant le bonnet que l'Arc-en-ciel tient à la main.*

A qui portez-vous cette braverie-là?

MEZZETIN *en sergent, un tambour, quatre soldats le mousqueton sur l'épaule & la méche allumée, suivant Mezzetin. Le tambour*

bat autour de l'Arc-en-ciel & de Tortillon.

MEZZETIN *s'approche d'eux & leur dit :*

Chapeaux bas, messieurs.

TORTILLON *à l'Arc-en-ciel.*

C'est le décris de quelque monnoye. *Ils se découvrent.*

MEZZETIN *lit.*

De par le roi. Il est enjoint à maître Anastase l'Arc-en-ciel, enrôlé dans la compagnie de monsieur le chevalier de Finbec, capitaine d'infanterie, de se rendre incessamment au drapeau, pour partir demain à quatre heures du matin avec le reste de la recrue : & faute par lui de s'y rendre, il sera puni comme deserteur suivant la rigueur des ordonnances. *Le tambour rebat, & après qu'il a battu :*

L'ARC-EN-CIEL.

Moi, messieurs, enrôlé ?

MEZZETIN.

Vous appellez-vous l'Arc-en-ciel ?

LARC-EN-CIEL.

Oui, monsieur, je n'ai jamais changé de nom.

MEZZETIN.

Comment, belître, vous prenez l'argent du roi, & vous ne le voulez pas servir ! Par la mort..... *Il lui presente la halebarde dans le ventre.*

TORTILLON *à Mezzetin.*

Un marchand de son âge ne songe guere à s'enrôler.

MEZZETIN *tenant son épée à deux mains.*

Je vous dis, moi, qu'il a reçu trois louis d'or, & qu'il a signé sur mes tablettes. *En mettant l'epee moitie hors du fourreau.* Ventre-bleu, est-ce que vous raisonnez, vous qui prenez son parti ?

TORTILLON *se mettant quasi à genoux.*

A dieu ne plaise, monsieur : je dis qu'il a grand tort, & qu'il doit faire la campagne, puisqu'il a pris l'argent du roi.

L'ARC-EN-CIEL *vers Mezzetin.*

Quoi, monsieur le sergent, vous ne vous souvenez pas que les trois louis d'or m'ont été baillés par mademoiselle votre capitaine, pour lui acheter un bonnet ?

MEZZETIN.

Ha, vieux coquin, tu employes notre argent à donner des bonnets de brocard d'or à ta maitresse ! Tenez, l'en voilà t-il pas saisi ?

L'ARC-EN-CIEL.

Eh, monsieur, je l'apportois chez-vous.

MEZZETIN *aux soldats qui sont avec lui.*

Soldats, qu'on se saisisse de cet homme-là.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, monsieur !

MEZZETIN.

Il n'y a monſieur qui tienne, par la jernie, vous viendrez au drappeau. *On lui lie les mains.*

L'ARC-EN-CIEL *vers Tortillon.*

Ha, mon cher compere, ne m'abandonnez pas.

MEZZETIN *à Tortillon.*

Cet homme-là veut-il que je l'enrôle ?

TORTILLON *en faiſant paſſage.*

Dieu m'en préſerve, monſieur, je dis qu'il en vaudra mieux d'avoir aſſiſté à deux ou trois ſiéges.

Le tambour rebat, Mezzetin marche le premier avec ſa hallebarde, & deux ſoldats le ſuivent en tenant l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL *aux ſoldats.*

Hé, meſſieurs, quartier, je vous donnerai quatre cens louis d'or.

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas pour le tambour: allons, marchons, nous parlerons de cela tantôt. *Ils s'en vont en battant le tambour.*

TORTILLON *ſeul après qu'ils ſont partis.*

Mes filles ſont folles, monſieur l'Arc-en-ciel s'enrôle à ſoixante & dix ans. Du moins je ne ſuis pas tout ſeul à plaindre. N'eſt-ce point quelque mauvais vent qui démonte comme cela toutes les cervelles ? on ne ſauroit trop tôt avertir madame l'Arc-

en-ciel

en-ciel de la diſgrace de ſon mari. Il faut tout mettre en uſage pour le tirer du bourbier : mais auſſi quelle folie à un marchand de s'enrôler ! Voilà ce que fait l'avarice.

SCENE
DU PROFESSEUR D'AMOUR.

ANGELIQUE, PIERROT, ARLEQUIN en profeſſeur d'amour.

ANGELIQUE *ſeule ſur un lit de repos, ayant pluſieurs livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la ſolitude qui puiſſe garantir notre ſexe de l'importunité des hommes ? Ah, le maudit état que celui d'une fille ! A chaque pas, à chaque moment, ſe voir expoſée aux fades & langoureux diſcours d'un tas d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oiſiveté pour emploi ! Quand le malheur veut qu'on ſoit abordée par ces ſortes de gens, vous n'entendez auprès de vous qu'un ramage de ſoupirs, une grêle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, eſt-il poſſible que ma douleur. . . . Quoi, ma perſeverance & ma tendreſſe. . . . Ah, ſi jamais mon martyre. . . . Et puis on ſoupoudre toutes ces

ſottiſes d'un peu de deſeſpoir ; & voilà les hameçons où ſe prennent la plûpart des filles, qui ſont aſſez ſottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moi, je ſuis ſi rebutée de la fadaiſe ; j'ai une telle horreur de l'amour, & une ſi forte averſion pour les hommes, que jamais.... Non jamais....

PIERROT *entrant bruſquement & allant à Angelique :*

C'eſt, ma foi, ce coup-ci, qu'il en faut découdre. Vous n'avez, mordi, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Pierrot ?

PIERROT.

Cela veut dire, qu'il y a là-bas un homme.... Parbleu, c'eſt un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoi, la terre ne ſera jamais purgée de cette malediction-là !

PIERROT.

Qu'ai-je affaire, moi, de vos maudiſſons ? Tant y a que c'eſt un compere qui fait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une concluſion avec vous : Non, non, je me trompe, c'eſt une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une converſation.

PIERROT.

Oui, à propos, c'eſt comme vous dites.

Dame, on a l'esprit tarabusté de tant de sortes de besognes, que les mots ne viennent pas sous le pouce, comme on voudroit

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, quelle sorte d'homme est-ce?

PIERROT.

C'est un homme qui a un nez au visage, & qui vous va diablement donner votre reste. Son valet m'a dit qu'il enseigne tout plein de curiosités, & qu'il vous montrera plus de choses dans un quart-d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laisse pas, quand ils sont savans, de les trouver supportables. Puisqu'il est si habile, va le faire monter. *Pierrot s'en va.* On peut risquer un quart d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en soit le profit, on est toujours suffisamment dédommagée de son temps & de son attention.

Arlequin professeur d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la françoise, entre.

PIERROT *à Arlequin, en lui montrant Angelique.*

Tenez, voilà cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *après avoir consideré Angelique.*

Ah, ciel ! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée ?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette sont fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, mademoiselle; & je vous soutiens qu'un air dégingandé est la marque infaillible d'un merite farouche, & d'un savoir capricieux.

PIERROT.

Voila ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. *Vers Angelique.* Dieu nous devoit cet homme-là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise. Selon moi, rien n'est plus tuant que ces loueurs de profession, qui nous brident le nez de notre merite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuser du temps si cher & si précieux, oserois-je vous demander, mademoiselle, quelles sont vos occupa-

tions ; quels livres vous liſez , & de quelle maniere vos heures ſont partagées ?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact, je vous dirai, monſieur, que je dors très-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis.

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis.

ANGELIQUE.

Et que la philoſophie étant ma paſſion dominante, j'ai toujours devant les yeux Seneque, Ariſtote, Socrate, ou quelque autre fameux modele de la ſageſſe.

ARLEQUIN.

Toujours de pis en pis. Hé fi, mademoiſelle, vous ne liſez que des auteurs à beurieres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer, ont plus gâté d'eſprits, que tous les livres du monde n'en ont façonnés.

PIERROT.

C'eſt pour cela, que je n'y ai jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille, que je plains le temps que vous avez perdu à feuilleter tant de vieux bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment, monſieur, vous ne ve-

nez chez moi, que pour m'insulter?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si méprisables, oserois-je, monsieur, vous demander à mon tour, qui vous êtes, & quelle est votre profession.

ARLEQUIN.

Je suis, trop aimable savante, un operateur infaillible pour les fractures de la raison, pour les dislocations de l'esprit, pour les entorses du bon sens, & generalement pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre, ou par ignorance, ou par temperamment; c'est-à-dire, en un mot, que j'apprivoise les humeurs farouches, par la délicatesse de mon art, & que par la douceur de mes préceptes, j'insinue l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoi, monsieur, vous voulez persuader que l'amour s'apprend par regles?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos préceptes peuvent déterminer une ame à la tendresse ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces sortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons! J'avoue que je n'ai jamais été curieuse : mais je la deviendrois volontiers pour .....

ARLEQUIN.

Je vous entends. Vous voulez être mon écoliere.

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude, on est toujours bien aise d'apprendre quelque chose de nouveau.

ARLEQUIN.

Ça, commençons par vous nettoyer l'esprit, & par chasser toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes est, que l'amour & la philosophie sont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant votre doctrine, il ne faut donc point de raiſon en amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, elle n'y ſert pas de grand'choſe : car d'abord que notre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens ſont inutiles pour nous en détourner. Un ſeul mouvement du cœur a plus de crédit ſur l'ame, que les galimathias de Seneque & d'Ariſtote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu, ſi-tôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne ſai point ce qui arrivera : mais je prens déja beaucoup de plaiſir à vos expreſſions, qui n'ont point cet air ſauvage que je trouve dans tous les auteurs.

ARLEQUIN.

Fi ! ce ſont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politeſſe ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'eſt une lime douce, qui uſe peu à peu tous les défauts ; & qu'un filet de paſſion donne un certain luſtre au diſcours, une bonne grace aux manieres. Je paſſe bien plus avant : Je maintiens qu'une damoiſelle occupée d'une tendre amitié,

en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh, pour le coup, vous pouſſez la gageure trop loin. Quoi, il ſeroit poſſible qu'une fille devint belle à meſure qu'elle deviendroit ſenſible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une fille ſavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'eſt-il pas vrai, mademoiſelle, que le viſage eſt le miroir de l'ame ?

ANGELIQUE.

Rien n'eſt plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame enſevelie dans la froideur, communique au viſage une eſpece de létargie, qui rend tous ſes traits inanimés, & qui jette une indolence inſupportable dans tout le reſte de la perſonne ?

ANGELIQUE.

Cela me paroît vrai-ſemblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire, une ſeule étincelle d'amour, allumée à propos dans un jeune cœur, rend l'imagination plus prompte, l'eſprit plus aiſé, la converſation plus animée, les yeux plus brillans, & répand ſur tout le viſage ce je ne ſai quoi, vif & touchant, dont il eſt impoſſible de ſe défendre.

ANGELIQUE *à part.*

Depuis que je suis au monde, je n'ai encore vu personne s'expliquer avec tant de facilité. *Vers Arlequin.* Vous devez avoir bien des écolieres, monsieur ; car il est peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moi, par exemple, croyez-vous que je fusse plus aimable, si j'avois moins d'aversion pour les hommes?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitterai point que vous n'en soyez convaincue.

ANGELIQUE.

Quoi, sur le champ vous m'allez faire devenir belle ? il n'y a pas de magie, au moins, à votre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez, s'il vous plaît, à vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin ?

MUSCADIN *laquais.*

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. *Vers Arlequin.* Mais à quoi bon, monsieur, ce préparatif ?

ARLEQUIN.

Vous ne savez donc pas que l'amour fuit

les gens mal-propres , & qu'il faut être ſur le bon pied pour le recevoir.

ANGELIQUE.

Je vois bien que j'ai trés-mal employé mon temps , & que j'ignore les choſes les plus néceſſaires. *La femme de chambre entre.* Toinon , habilles-moi. *Elle paſſe ſon manteau , & s'habille dans le moment. Puis parlant à Arlequin.* Vous voyez comme je ſuis obéïſſante.

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier , des bracelets , beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité , j'en ai de paſſables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fi , l'horrible choſe !

ARLEQUIN.

Croyez conſeil. Mettez-en ſeulement ſept ou huit. Les mouches n'offenſent pas la bienſéance , quand on en uſe moderément.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéirai juſqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une écoliere du grand air.

ANGELIQUE.

Tout de bon , me trouvez-vous à votre gré ?

ARLEQUIN.

Je ſerois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans votre fauteuil, & vous ſouvenez ſeulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me répondre de bonne foi, ſuivant les mouvemens de votre cœur.

ANGELIQUE.

Serieuſement, monſieur, ſi j'aime, deviendrai-je plus jolie?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas. Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit aſſez de bien, & aſſez de mérite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je ſuis beaucoup plus ſenſible au mérite. Ainſi, monſieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les ſentimens de perſonne.

ARLEQUIN *ſon chapeau à la main, & d'un ton fort reſpectueux.*

Puiſque vos bontés previennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute ſa tendreſſe, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui aſſaiſonnent d'ordinaire les déclarations des amans: il ne lui échappera, ni deſeſpoir, ni ſanglots, ni martyres....

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe!

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne ſont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires qui ſe laiſſent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible éloquence pour perſuader un eſprit auſſi éclairé que le vôtre , c'eſt la ſincerité avec laquelle je rends juſtice à tout ce que vous valez. Je n'employe que mon eſtime pour meriter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'eſt jouer à coup sûr.

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire ; jamais vous n'éprouverez d'inegalité dans mon humeur ; jamais de contrarieté dans mes ſentimens ; jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vrai , monſieur , cela ſeroit bien rare ; & en même tems bien doux.

ARLEQUIN.

Quoi , vous me faites l'outrage d'en douter ?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on ſouhaite.

ARLEQUIN.

Hé , madame , traitez plus favorablement ma bonne foi , croyez que ma bouche eſt le fidéle interprete de mon cœur , & qu'aucune de mes actions ne démentira la perſeverante attache que j'aurai pour vous le reſte de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoi, ſi j'étois votre femme, vous m'aimeriez toujours?

ARLEQUIN.

Que vos ſcrupules ſont cruels! oui, charmante écoliere, je vous aimerai toujours. Mais vous n'ignorez pas que de tous les ſupplices, le plus cruel eſt celui d'aimer ſeul. A mon exemple, votre cœur deviendroit-il ſenſible? & pourrois-je me flatter d'autant de tendreſſe que je vous en promets. Ma belle, vous détournez vos yeux, vous ne me répondez rien. Ah! ſans doute, ma leçon commence à vous ennuyer?

ANGELIQUE.

Tout au contraire, monſieur, je m'apperçois que j'en profite peut-être trop, & que mon ſilence répond aſſez juſte à ce que vous me demandez. Toinon?

TOINON.

Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. *Aprés s'être regardée & faiſant un grand ſoupir de joye, elle ſe tourne vers Arlequin, & lui dit tendrement:* Ah, le bon maître!

ARLEQUIN.

Serois-je aſſez heureux....

ANGELIQUE.

Vous êtes aſſez heureux pour m'avoir tenu parole: oui je conviens de bonne foi que

je ſuis plus jolie dès la premiere leçon. Quand me viendrez vous donner la ſeconde ?

ARLEQUIN.

Votre heure ſera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien, revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Trés-volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, monſieur; ce ſoir, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien ſi vous voulez, à l'iſſue du dîner. Enfin, vous ne ſauriez revenir trop tôt, pourvu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, monſieur, juſqu'à tantôt; mais ſoyez ponctuel au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois-je negliger une ſi belle & ſi bonne écoliere : ah l'heureuſe leçon ! Amour, ſecondes-moi juſqu'au bout. *Il ſort.*

ANGELIQUE *à Toinon.*

Toinon ?

TOINON.

Mademoiſelle ?

ANGELIQUE.

Dis-moi, de bonne foi, comment me trouves-tu? TOINON.

Ah, mademoiſelle, vous êtes charmante; & je ne vous ai jamais vu ſi belle.

ANGELIQUE.

Allons, Toinon, jettes-moi tous ces diantres de livres-là par la fenêtre, ou fais-en ton profit. TOINON.

Mademoiſelle, eſt-ce quelque vapeur qui vous prend? ANGELIQUE.

Que tu es bête, avec tes vapeurs. Apprens que l'étude m'avoit gâté le tein, & que ſans le ſecours de cet honnête homme qui ſort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'eſt lui qui remet mon viſage ſur pied

TOINON.

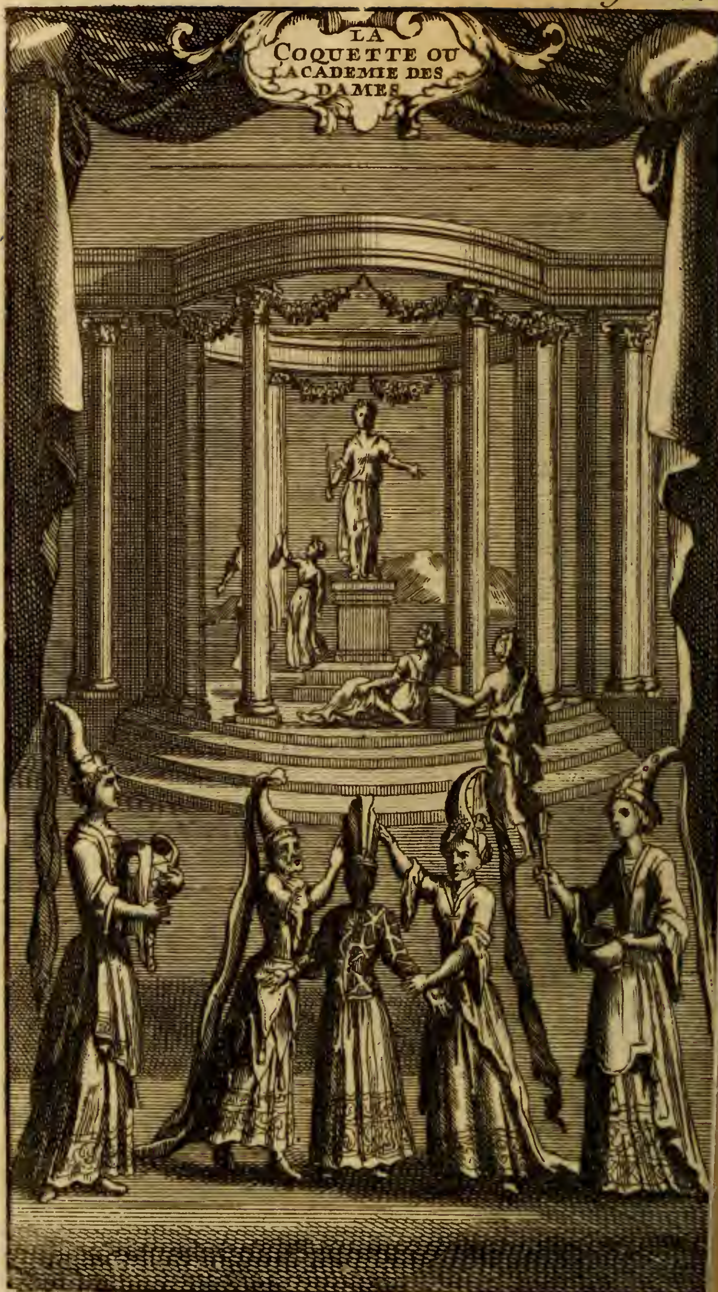
Le bon dieu le conſerve. Mademoiſelle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moi?

ANGELIQUE.

Voilà qui eſt fait, je l'épouſe ce ſoir, il me fera belle, il m'aimera toujours; n'eſt-ce pas pour être heureuſe? Ho, mademoiſelle ma ſœur, avec votre bravoure vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon oncle. Il faut avouer que j'aurois été bien ſotte de m'enfermer le reſte de mes jours avec Seneque & Iſocrate. A ce que je vois, la vraye ſcience d'une femme, c'eſt d'être belle; l'étude & les livres ne ſervent qu'à la rendre inſupportable.

LA




LA
COQUETTE OU
L'ACADEMIE DES
DAMES

LA COQUETTE OU L'ACADEMIE DES DAMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur Regnard, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le dix-ſeptiéme jour de Janvier 1691.

ACTEURS.

TRAFIQUET.
COLOMBINE, fille ⎫
ISABELLE, niéce ⎬ de Trafiquet.
MARINETTE, ſervante ⎭
PIERROT, MEZZETIN, Valets de Trafiquet.
OCTAVE, amant de Colombine.
PASQUARIEL, valet d'Octave.
ARLEQUIN, baillif du Maine.
UN CONSEILLER, Mezzetin.
UN CAPITAINE, Arlequin.
DEUX BOHEMIENNES, Iſabelle, & Colombine.
D'autres Acteurs qui ne parlent point.

La ſcene eſt à Paris.



LA COQUETTE OU L'ACADEMIE DES DAMES.



ACTE I.

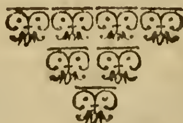
SCENE I.

ARLEQUIN *en baillif, ſortant en fureur, & parlant a la cantonade.*



Ous en avez menti, meſſieurs les commis de la barriere, je ne dois rien ; vous êtes des fripons. On eſt plus aſſuré au milieu des bois que dans ce maudit pays-ci : On ne ſauroit faire

un pas qu'on ne trouve un filou. Il n'y a pas une demie-heure que je ſuis arrivé dans Paris, & me voilà déja preſque tout deshabillé.... Au voleur, au voleur! Quelle maudite nation! à peine ſuis-je entré dans la ville, qu'on fait derriere mon cheval l'operation à ma valize; on en tire les hardes, & on la fait accoucher avant terme. En deſcendant à l'hôtellerie, on m'eſcamotte ma caſaque; je fais deux pas dans la rue, un fiacre me couvre de boue depuis les pieds juſqu'à la tête : un porteur de chaiſe me donne d'un de ſes bâtons dans le dos: il vient un homme me ſaluer, je lui ôte mon chapeau, un coquin par derriere m'arrache ma perruque; & pour comble de friponnerie, on me veut faire payer l'entrée à la porte, comme bête à corne, parce que je viens pour me marier... Attendez donc que je ſois..... *Appercevant Mezzetin.* Monſieur, n'êtes-vous pas un coupeur de bourſes? *Il ſe fait ici une ſcene Italienne entre Mezzetin & Arlequin, & ce ſont des ces choſes qui conſiſtant plus dans le jeu, que dans les paroles, ne ſauroient avoir nul agrément ſur le papier; c'eſt pourquoi je la paſſe.*



SCENE II.

Le theâtre repreſente la chambre de Colombine, dans laquelle il y a un claveſin.

ISABELLE préludant ſur le clavéſſin, COLOMBINE ſe mettant des mouches devant un miroir. UN LAQUAIS.

COLOMBINE.

HOla, quelqu'un, n'ai-je là perſonne, Caſcaret, Jaſmin, Bagatelle, Bagatelle... D'où vient petit garçon qu'il faut vous appeller tant de fois?

BAGATELLE.

Mademoiſelle, c'eſt que j'achevois ma main au lanſquenet.

COLOMBINE.

N'eſt-il venu perſonne me demander?

BAGATELLE.

Il eſt venu cinq ou ſix perſonnes, mais j'ai oublié leur nom, & ce qu'ils m'ont dit.

COLOMBINE.

Le petit étourdi.

PIERROT.

Monſieur le conſeiller a dit qu'il alloit revenir; il eſt venu auſſi cette grande femme qui a le viſage ſi creux, qui vous viendra voir tantôt, quand elle aura été chez ſon libraire.

COLOMBINE.

C'eſt notre bel eſprit, je la tiens quitte de ſa viſite dés à preſent. Venez ça, allez chez ma couturiere, & dites-lui que je veux avoir mon habit aujourd'hui.

BAGATELLE.

Ne lui dirai-je pas auſſi de nous faire des culottes ; la mienne eſt toute déchirée entre les jambes, & ma chemiſe paſſe, reverence parler, par .....

COLOMBINE.

Taiſez-vous petit ſot, & faites ce que je vous dis. *Pierrot & bagatelle ſortent.*

ISABELLE.

Hé bien, couſine, as-tu bien-tôt mis la derniere main à ton viſage ?

COLOMBINE.

Dis-moi, je te prie, comment me trouves-tu aujourd'hui ?

ISABELLE.

A charmer.

COLOMBINE.

J'ai beau arranger mes traits, il me ſemble qu'il y en a toujours quelqu'un qui ſe révolte contre mon économie.

ISABELLE.

Je t'aſſure que tu es d'un air à faire payer contribution à tous les cœurs de la ville.

COLOMBINE.

Je ſai bien, ſans vanité, que j'ai quelque agrément, mais avec un peu de beauté,

& trois ou quatre mouches ſur le nez, une fille ne va pas loin dans le ſiécle où nous ſommes; il faut de cela pour plaire. *Elle ſe touche au front.* Et pour attraper un époux, qui eſt le point difficile. Nous commençons tout doucement à monter en graine, & nous ſommes aſſez fortes pour ſoutenir fort bien une theſe en mariage.

ISABELLE.

J'en tombe d'acord. Crois-tu, couſine, que j'aye le cœur plus dur que toi? Je ſens quelque fois qu'une fille n'eſt pas née pour vivre ſeule; je t'avouerai même que j'employe tout mon eſprit, pour attirer quelque amant dans le filet conjugal; mais les hommes ſont des peſtes de poiſſons ruſés, qui viennent badiner autour de l'apas, & qui mordent rarement à l'hameçon. Le mariage ſe décrie de jour en jour, je croi pour moi que nous allons voir la fin du monde.

COLOMBINE.

Que tu es folle! quoique le mariage ne ſoit plus guéres à la mode, les hommes ont beau faire, ils ne ſauroient ſe paſſer de nous. Leur répugnance pour le mariage, vient de la ſimplicité des filles, qui ne ſavent pas jouer leur rôle: l'homme eſt un animal qui veut être trompé.

ISABELLE.

Je ne m'applique nuit & jour à autre choſe: je releve avec l'art les agrémens que

la nature m'a donnez. Je joints à quelques brillants d'esprit, les talens de la poesie & de la musique; pour mes manieres, elles sont douces & insinuantes, & avec tout cela, point d'épouseurs.

COLOMBINE.

Mais que prétendent donc tous ces petits messieurs-là?

ISABELLE.

C'est ce que je ne conçois pas. On sait bien qu'il y a de certaines avances qui accrochent quelquefois; mais vous en aurez menti, messieurs les soupirans, & si j'accorde quelque faveur, ce ne sera, ma foi, que pardevant notaire, & en vertu d'un bon parchemin bien signé.

COLOMBINE.

Cependant, ce n'est pas une chose si difficile que tu penses d'engager un homme; savoir risquer un billet dans son temps, marcher sur le pied à l'un, tendre la main à l'autre, se brouiller avec celui-ci, se racommoder avec celui-là; crois-moi avec ce petit manége-là, il faut bon-gré malgré que quelque bête donne dans les toiles.

ISABELLE.

Il me semble que tu copies assez bien une coquette d'après nature; prends-y garde au moins, on ne fait plus guére de fortune à ce métier-là.

COLOMBINE.

Bon, il n'y a plus que les ſottes qui ſe perſuadent d'attrapper les hommes par des airs compoſés. Couſine, le monde m'en a plus appris qu'à toi, & je te ſuis caution qu'une fille n'eſt piquante qu'autant qu'elle a pris ſel dans la coquetterie.

ISABELLE.

Vraiment, ce ne ſont pas là les maximes de ma mere, qui me prône tous les jours que la coquetterie eſt l'antipode du mariage; & j'ai oui dire cent fois à mon oncle, qu'une fille coquette reſſemble à ces vins petillans dont tout le monde veut tâter, & dont perſonne ne veut acheter pour ſon ordinaire.

COLOMBINE.

Voilà-t-il pas mes contes de grand-mere qui condamnent dans leurs enfans les plaiſirs que l'âge leur refuſe; je veux moi te donner des conſeils pour le mariage, plus courts & plus faciles, & afin que tu les retienne mieux, je vais te les dire en vers.

ISABELLE.

En vers, ma petite : ha, c'eſt ma folie!

COLOMBINE.

N'en perds pas une ſillabe. *Elle lit.*

LE PORTRAIT D'UNE COQUETTE,

OU LA MORALE D'UNE FILLE A MARIER.

Une fille qui veut se faire
Un époux parmi ses amans,
Doit changer à tous les momens
Et de visage & de maniere.
Tantôt d'un air modeste elle entre dans son cœur
Sous un faux semblant de sagesse,
Et tantôt rallumant un feu de belle humeur,
Elle y porte à la fois la joye & la tendresse.
Elle sait finement par un mélange heureux
Délayer la douceur avecque la rudesse ;
Du frein ou de l'éperon usant avec adresse,
Suivant que l'animal est vif ou paresseux.

ISABELLE.

Je ne sais pas comment sera le reste, mais le début est fort vif.

COLOMBINE.

Rien ne se démentira. *Elle continue de lire.*

Pour conserver les cœurs qu'elle a sû préparer,
Elle tient toujours la balance
Entre la crainte & l'esperance,
Laissant un pauvre amant doucement s'enferrer.
Si quelqu'un rebuté de son trop long martyte
Cherche à s'échapper du filet,
Par de fausses bontés alors on le retire.
On écrit, & dieu sait le stile du billet :
Un roi ne payeroit pas tout ce qu'on lui promet,
On se desespere, on soupire ;
Trac, l'oiseau rentre au trébuchet.

ISABELLE.

Au trébuchet : un mari ne se prend pas comme un oiseau, il faut bien d'autres piéges.

COLOMBINE.

Je te dis qu'en amour ils sont si niais, qu'une fille qui sait un peu son métier, en va dupper trente à la fois.... *Elle poursuit sa lecture.*

Lui parle-t-on......

ISABELLE.

Encore ?

COLOMBINE.

Voici le dernier. Oh, dame, il entre bien des ingrédiens dans la composition d'une coquette.

Lui parle-t-on d'amour, vante-t on ses appas ?
Elle impose silence en faisant la novice,
Elle fait expliquer ceux qui n'en parlent pas,
Et sait se démonter à visse.
D'un rire obéissant son visage est paré,
Le robinet des pleurs s'ouvre & ferme à son gré ;
Et dispensant ainsi la rigueur, la tendresse,
Crois moi, cousine, en cet état,
C'est jouer de malheur après tant de souplesse,
Si quelque duppe enfin, ne tâte du contrat.

ISABELLE.

Savante, comme tu es, tu devrois te mettre à montrer le coquetisme en ville, tu serois bien-tôt riche.

COLOMBINE.

Je n'y gagnerois pas de l'eau, toutes les filles savent cela : dans le fond, on n'a

que de bonnes intentions ; & quel reproche peut faire un homme quand une fille ne le trompe qu'en vue de mariage ?

UN LAQUAIS.

Ha, mademoiſelle, voilà monſieur le comte Octave.

COLOMBINE.

Qu'il entre.

ISABELLE.

Je te laiſſe avec lui ; car apparemment c'eſt un épouſeur, & ma mere m'attend.

COLOMBINE.

Bon, ta mere t'attend : va, va, elle eſt la maîtreſſe, elle attendra tant qu'elle voudra. Demeures ici, tu en apprendras plus avec moi en un quart-d'heure, que tu ne feras en toute ta vie avec ta mere. C'eſt une façon de mari.

ISABELLE.

Tu l'aimeras donc ?

COLOMBINE.

Que tu es ſotte ! ne t'ai-je pas dit cent fois que j'aime tout le monde ſans aimer perſonne ? Mon pere m'a défendu de le voir, parce qu'il me deſtine à un baillif du Maine qui doit arriver dans peu : ne ſuis-je pas bien malheureuſe ! car imagines-toi ce que c'eſt qu'un baillif, & un baillif du Maine. Mais voici Octave.

SCENE III.

OCTAVE, MEZZETIN son valet, COLOMBINE, ISABELLE.

OCTAVE.

MAlgré la rigueur de votre pere, je viens vous aſſurer, mademoiſelle, que je perdrai plutôt la vie, que l'eſperance d'être un jour votre époux.

MEZZETIN.

Oui, mademoiſelle, nous avons reſolu cela : & s'il ne vous épouſe, je vous épouſerai moi.

ISABELLE *bas à Colombine.*

Couſine, voilà un gibier à trébuchet.

COLOMBINE.

Monſieur le comte, vous ſavez quels ſont mes ſentimens pour vous, cela vous doit ſuffire ; ne parlons point d'amour ſi ce n'eſt en chanſons. Vous chantez bien ; voilà ma couſine qui accompagne parfaitement du claveſin, je veux vous entendre enſemble.

OCTAVE.

Mais, mademoiſelle, chanter en l'état où je ſuis, penetré de douleur, deſeſperé....

MEZZETIN.

Il s'eſt ce matin arraché... un cor, &

ſi je ne l'avois empêché, il alloit avaller une bouteille.... de vin d'eſpagne de cette hauteur-là. *Il montre la hauteur de ſon coude.*

COLOMBINE.

Bon, bon, ſi vous n'avez pas la force de chanter, vous ſoupirerez ; c'eſt la langue la plus familiere aux amans. Allons, qu'on approche le claveſin. Mezzetin, prenez bien garde que mon pere ne vienne.

ISABELLE.

Tu me mets-là, couſine, à une rude épreuve. *On chante, & après qu'on a chanté arrivent*

SCENE IV.

TRAFIQUET, PIERROT.

TRAFIQUET.

HOla, quelqu'un, Pierrot, Pierrot?

PIERROT.

Me voilà, me voilà, monſieur : & vous criez plus fort qu'un fiacre mal graiſſé.

TRAFIQUET.

Mais avec qui diable es-tu donc? il faut toujours t'appeller vingt fois.

PIERROT.

Je ſuis avec l'amour.

TRAFIQUET.

Ho, ho, voilà du nouveau : tu es donc amoureux ?

PIERROT.

Je ne dors ni ne veille, je ſens toujours là un tintamarre, comme s'il y avoit un regiment de lutins.

TRAFIQUET.

Il faut prendre patience : mais que vois-je ! c'eſt Octave. Hé que faites-vous ici, s'il vous plaît ? Ne vous avois-je pas prié de n'y plus venir ? *Octave & Mezzetin font une reverence.*

PIERROT.

Puiſque monſieur vous l'a dit, pourquoi y revenez-vous ?

TRAFIQUET.

Eſt-ce que vous pretendez, mon petit monſieur, épouſer ma fille malgré moi ? *Octave & Mezzetin repondent par des reverences.*

PIERROT.

Monſieur, n'allez pas ſouffrir cela, on vous prendroit pour un inſenſé.

TRAFIQUET.

Mais, monſieur encore une fois, je n'ai que faire de toutes vos reverences, repondez à ce que je vous demande. *Octave & Mezzetin continuent leurs reverences, & ſortent.*

TRAFIQUET.

Vous ferez bien, meſſieurs de la reverence, de ne regarder ma porte qu'avec une lunette : je vous y ſaluerois d'une maniere... Quelle plaiſante converſation, toujours des reverences !

PIERROT.

Va, va, tu n'as qu'à y revenir, je te ferai danſer un branle de ſortie ſans violons.

TRAFIQUET *à ſa fille.*

Et vous, madame l'impertinente, ne vous ai-je pas défendu de le voir ? ſavez-vous que quand je commande je veux être obéi ? *Colombine & Iſabelle font une reverence.*

PIERROT.

Elles ont appris à danſer du même maître.

TRAFIQUET.

Ne t'ai-je pas dit, que je ne voulois pas que tu ſongeaſſes davantage à cet homme-là pour être ton époux ? *Colombine & Iſabelle font encore une revererence.*

PIERROT.

Fi ! ce n'eſt pas là votre fait.

TRAFIQUET.

Ecoutez, ne m'échauffez pas les oreilles, il y a des maiſons à Paris où l'on reduit les filles deſobéiſſantes, merci de ma vie..... *Colombine & Iſabelle ſortent en faiſant une grande reverence.*

PIERROT.

PIERROT.

Ma foi, monsieur, il faut dire la verité, voilà des filles bien civiles.

TRAFIQUET.

Mais que veulent donc dire toutes ces ceremonies-là? Voilà une nouvelle maniere de répondre. Allons, allons, il faut faire cesser tout ce manége-là; j'attens aujourd'hui un gendre qui me vient du bas Maine, je veux envoyer savoir s'il est venu. Pierrot?

Pierrot fait une reverence en fille.

TRAFIQUET.

Ha, monsieur le maraut, je croi que vous voulez rire aussi; si je prens un bâton.

Pierrot fait une autre reverence.

TRAFIQUET.

Quoi, tu t'en méles aussi?

PIERROT.

Mais, monsieur, est-ce que vous voulez m'empêcher d'être civil? Qu'est-ce que vous me voulez?

TRAFIQUET.

Je veux que tu passes chez monsieur Fesse-matthieu, pour le prier de passer ici, & que tu ailles de-là dans la rue de la Huchette, savoir si le messager du Mans est arrivé.

PIERROT.

Bon, bon, bon, monsieur, vous attendez donc quelque panier de volaille?

TRAFIQUET.

J'attens le baillif de Laval, qui vient pour être mon gendre.

PIERROT.

Quoi, tout de bon, un homme du Maine pour être le mari de votre fille ?

TRAFIQUET.

Assurément.

PIERROT.

Fi, monsieur, n'en faites rien, il ne vient que des chapons de ce pays-là.

SCENE V.

COLOMBINE sur un petit bureau, pliant une lettre. PIERROT derriere elle faisant lazzi d'être amoureux.

Avant cette scene il s'en passe plusieurs autres à l'Italienne, qui ne se peuvent imprimer pour les raisons qu'on en a dites ailleurs.

COLOMBINE.

UNe bougie.... Est-ce que tu n'entens pas que je demande une bougie pour cachetter une lettre ?

PIERROT.

Pardonnez-moi.... Mais c'est que..... en verité...mademoiselle, je m'en vais.

COLOMBINE.

Pour moi je ne ſai plus quelle maladie a attaqué le cerveau de cet animal-là ; il ne voit plus, il n'entend plus ; il a aſſurément quelque choſe de brouillé dans ſon timbre. *Pierrot apporte le manchon de ſa maitreſſe.* Tu veux donc que je cachette une lettre avec un manchon ? Je te demande une bougie, m'entens-tu ? je croi qu'il me fera perdre l'eſprit. . . . *Pierrot fait des mines.* Ho, ho, voilà une nouvelle folie que je ne lui connoiſſois pas encore. Depuis quand as-tu perdu la parole ? Parles, repons; dis donc à qui tu en as.

PIERROT.

Je n'oſerois, je ſens là comme un tourbillon. . . un étouffement en la nature. . . . heurtant contre l'amour; tenez voilà une lettre qui vous dira tout cela.

COLOMBINE.

Mais que ſignifie donc cette ceremonie ici ? je trouve cela aſſés plaiſant ; voyons donc que dit cette lettre. *Elle lit.*

,, Comme il n'y a point d'animal dans
,, le monde qui n'aime quelqu'autre ani-
,, mal, c'eſt ce qui fait que je vous aime ;
,, autre choſe ne peut vous dire, votre trés-
,, humble ſerviteur & fidele amant Pier-
,, rot. . . .

Mon trés-humble ſerviteur & fidele amant Pierrot ; ha, ha, voilà donc où le bât

vous blesse, monsieur l'amoureux : en verité je suis ravie d'avoir fait une pareille conquête.

PIERROT.

Hé, mademoiselle, je sai bien que mon mérite n'est pas capable de mériter..... Mais d'un autre côté... voilà que l'occasion.... votre beauté..... Je ne suis pas bien riche, mais, ma foi, je suis un bon garçon.

COLOMBINE.

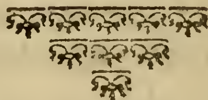
J'entens cela le mieux du monde; mais je vous prie, monsieur Pierrot, d'étouffer un peu vos hoquets de tendresse, & d'aller porter cette lettre-là à monsieur de la Matotiere.

PIERROT *s'en allant.*

Ha, petit cocodrille... Ouf.

COLOMBINE.

La conquête de Pierrot n'est pas bien illustre, je sens néanmoins une secrette joye de voir que rien ne m'échape. Quelque severité qu'affectent les femmes, elles ne sont jamais fâchées de s'entendre dire qu'on les aime.



SCENE VI.

COLOMBINE, MEZZETIN en conseiller, en habit de ville avec une épée. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdemoiselle, voilà monsieur le conseiller Nigaudin.

COLOMBINE *appercevant Nigaudin.*

En verité, monsieur Nigaudin, j'ai lieu de louer votre diligence ; nous ne devons partir pour la comedie que dans deux heures, & je suis ravie de pouvoir pendant ce temps-là profiter de votre conversation.

NIGAUDIN *en toussant.*

Mademoiselle, quand il s'agira de venir vous offrir ses hommages, on n'obtiendra point de défaut contre moi ; en cas de rendez-vous auprés des dames, je ne me laisse jamais contumacer, & je me rens bien vîte à l'ajournement personnel.

COLOMBINE.

Ha, monsieur, que vous dites les choses galamment. Vous avez un tour aisé & naturel dans vos expressions, que les autres n'ont point ; & il semble toujours que vous demandiez le cœur, quelqu'indifferente chose que vous puissiez dire.

NIGAUDIN.

Moi, mademoiſelle, je ne vous demande rien; vous me prenez donc pour un eſcroc? Il eſt vrai que nous autres gens de robe la plûpart, nous avons la belle élocution à commandement, tout franc, mademoiſelle, les gens d'épée n'ont point le boute-dehors comme nous.

COLOMBINE.

Fi! ne me parlez point des gens d'épée; ils n'auroient jamais rien à dire, s'ils ne vous étourdiſſoient de leurs bonnes fortunes, & s'ils ne vous faiſoient le calcul du nombre des bouteilles qu'ils ont vuidées. Pour moi je ne conçois pas bien la manie de la plûpart des femmes d'aujourd'hui, on ne ſauroit leur plaire ſi l'on ne revient de Flandre ou d'Allemagne: & ſi on ne rapporte à leurs pieds un cœur tout perſillé de poudre à canon.

NIGAUDIN.

Ma foi il y a bien de l'entêtement; car entre nous il n'y a point de gens qui tienne une procedure ſi irreguliere auprès des dames que les gens de guerre. Ils ſont bruſques & entreprenans ſur le fait des faveurs, & n'obſervent jamais les délais portés par l'ordonnance de l'amour.

COLOMBINE.

Il eſt vrai qu'on n'eſt point en sûreté contre leurs entrepriſes; & quand ils ſont chez

les dames, ils s'imaginent d'être dans un quartier d'hyver à vivre à discretion.

NIGAUDIN.

A propos de quartier d'hyver, mademoiselle, il me semble qu'ils sont venus cette année quinze jours plutôt pour moi.

COLOMBINE.

Pourquoi donc monsieur?

NIGAUDIN.

J'avois hypotêque speciale sur votre cœur sans ce visage d'épetier qui est arrivé, & qui se prétend privilegié sur la chose: mais ventre bleu nous verrons.

COLOMBINE.

Hé que craint-on, monsieur, quand on est fait comme vous?

NIGAUDIN.

Il est vrai qu'un juge craint fort peu de chose: mais la plûpart de ces gens de guerre sont des brutaux qui usent d'abord des voyes de fait: nous autres nous faisons notre affaire en douceur, & nous n'aimons pas le fracas de la brette.

COLOMBINE.

Vous avez assez d'autres endroits pour vous faire distinguer.

NIGAUDIN.

Ce n'est pas ventre bleu, qu'on n'ait du cœur: je voudrois que vous me vissiez aux buvettes, je fais tout trembler: & si tous mes confreres les praticiens me ressem-

bloient, il ne se recevroit pas le quart des nazardes qui se donnent tous les jours.

COLOMBINE.

Je gagerois à votre air que vous opinez l'épée à la main, & je vous prendrois quelquefois pour un colonel de robe.

NIGAUDIN.

Vous trouvez donc mon habit joli ? c'est un petit deshabillé de chasse que je me suis fait faire pour la cour : n'est-il pas vrai que l'épée me sied bien ?

COLOMBINE.

A charmer.

NIGAUDIN.

Je sens quelquefois des convulsions de bravoure, que je ne saurois retenir. *Il tousse.* J'étois né pour la guerre, mais mon pere voyant que j'avois trop d'esprit pour ce métier-là, me mit dans notre presidial de Beauvais, & m'acheta une charge d'assesseur.

COLOMBINE.

Ah, monsieur l'assesseur, si vous débrouillez aussi bien un procés que vous savez vous faire jour dans un cœur, que vous êtes un juge éclairé !

NIGAUDIN.

Tout franc, mademoiselle, je ne me plains point de mes lumieres, & je vous avoue que j'ai une penetration d'esprit qui me surprend quelquefois. Je jugeai dernie-

rement un gros procés à l'audiance, dont je n'avois pas entendu un mot.

COLOMBINE.

Pas un mot! & comment avez-vous pû rendre justice?

NIGAUDIN.

Bon, dans tous les procés il n'y a qu'une routine: une des parties m'avoit envoyé un carosse de cent pistoles, & l'autre deux chevaux gris de six cens écus, vous jugez bien qui avoit le bon droit?

COLOMBINE.

Ho, je sai que deux chevaux gris menent un procés bien rondement.

NIGAUDIN.

Ma foi, vous avez raison, les chevaux entraînerent le carosse.

SCENE VII.

ARLEQUIN en capitaine, COLOMBINE, NIGAUDIN.

LE CAPITAINE *en dedans.*

PArbleu, mon ami, je croi que tu ne me connois pas.

COLOMBINE.

Ha, monsieur, vous êtes perdu si cet homme-là vous trouve ici.

NIGAUDIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

C'eſt un officier qui eſt jaloux à la fureur : il a déja tué cinq ou ſix hommes pour n'avoir fait que me regarder.

NIGAUDIN.

Cinq ou ſix hommes ! voilà qui eſt bien brutal. *Il ſe deshabille, met ſon rabat & appelle ſon laquais.*

COLOMBINE.

Hé, que faites-vous, monſieur, à quoi vous amuſez-vous là ?

NIGAUDIN.

Je ſai bien ce que je fais, il faudra qu'il ſoit bien lâche s'il me bat ſans épée. Pour plus grande ſûreté, vîte qu'on me donne ma robe.

COLOMBINE.

Votre robe, & où eſt-elle ?

NIGAUDIN.

Je ne vais jamais ſans cela, on ne ſait pas ce qui peut arriver.

COLOMBINE.

Ha, monſieur, ne vous y fiez pas, vous auriez toutes les robes du palais ſur le corps, qu'il....

LE CAPITAINE *en dedans.*

Par la mort, par la tête, ſi tu ne me laiſſes entrer, je mettrai le feu à la maiſon.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe ! le voilà qui en-

tre, tenez, cachez-vous vîte ſous cette table-là, & ne remuez pas.

NIGAUDIN *ſe mettant ſous la table.*

Ha, ma maudite toux me va trahir.

LE CAPITAINE *ſortant.*

Comment mordi, mademoiſelle, il eſt plus difficile d'entrer chez vous que de prendre trois demi-lunes l'épée à la main. Si vous ne changez de portier, ma foi il faudra rompre tout commerce avec vous : malepeſte, une cravate de malines qui n'eſt plus propre qu'à faire de la charpie : voilà qui eſt fait je ne rends plus de viſites qu'à des portes bâtardes.

COLOMBINE.

Monſieur, je ſuis bien fachée de l'accident de votre cravatte : mais....

LE CAPITAINE.

Mais, mademoiſelle, on eſt bien-aiſe de conſerver le peu qu'on a de linge ; je ſuis revenu trente fois de l'aſſaut en meilleur équipage : il eſt vrai qu'une jolie perſonne comme vous eſt un redoutable ouvrage à corne. *Il rape du tabac, Nigaudin touſſe ; le capitaine, aprés avoir regardé de tous côtez, dit :* Plaît-il ?

COLOMBINE.

Ce n'eſt rien, monſieur.... Que voilà un habit bien entendu !

LE CAPITAINE.

Je ne ſuis pas mal fait, oui : je dois ma

taille à une douzaine de bouteille de vin ; que je bois reglément par jour. Un grand ventre ſied bien à la tête d'un bataillon, & il faut qu'un homme de guerre ait du boyau. . . . *Nigaudin touſſe.* Ouais, qu'eſt-ce que j'entens ?

COLOMBINE.

Ce n'eſt rien, vous dis-je. Voilà vos inquiétudes qui vous prennent : vous voudriez déja être hors d'ici, & vous ne ſongez pas qu'il y a un ſiécle qu'on ne vous a vu.

LE CAPITAINE.

J'y viendrois plus ſouvent, mais tout le genre humain y aborde ; voyez, mademoiſelle, je ſuis le gentilhomme de France du meilleur commerce : mais ventrebleu je ne m'accommode point de vos neutralités.

COLOMBINE.

Mon dieu, monſieur, je ménage tout le monde pour des raiſons particulieres : mais je ſai donner la préference à qui le mérite, je me diſtingue en voyant les gens de cour, les officiers me font plaiſir, je trouve des reſſources parmi les financiers, & pour peu qu'on aime les bagatelles, c'eſt le moins qu'on puiſſe avoir que deux ou trois petits abbés dans une maiſon.

LE CAPITAINE.

Pour les abbés paſſe, on ſait bien que

cette graine-là est necessaire aux femmes : mais j'enrage de voir à vos trousses un tas de gens de robe, qui sont pour la plupart des croquans, à qui l'esprit n'a été donné que comme le sel aux jambons pour les conserver.

COLOMBINE.

Bon, l'été les femmes les souffrent faute d'officiers : mais ce sont des oiseaux semestres qui disparoissent avec les hyrondelles : & puis les affaires viennent sans qu'on y pense, on a tous les jours malgré soi des procés : & vous savez qu'auprés d'un juge sensible, l'enjouement d'une jolie femme est toujours la meilleure piéce d'un sac.

LE CAPITAINE.

Vous voyez entr'autres un certain.... Trigaudin.... Nigaudin, un petit friquet de chicanne : par la ventrebleu, si jamais je l'y rencontre, je n'aime pas le bruit, mais assurément je lui couperai les oreilles. *Nigaudin tousse, & Colombine tousse aussi de peur que le capitaine ne l'entende.*

COLOMBINE.

Hé fi, monsieur, ne m'en parlez point, je ne le saurois souffrir ; c'est une éponge à sottises. *Elle tousse.*

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle, vous me paroissez bien enrhumée?

COLOMBINE.

Ce n'est rien, monsieur, on ne peut pas

toujours se porter si bien que vous : mon dieu que vous avez bon visage!

LE CAPITAINE.

Je le croi ma foi qu'il est bon, il y a plus de trente ans que je m'en sers jour & nuit : je ne suis pas comme ces femmes qui le mettent le soir sous leur toilette.

SCENE VIII.

UN SERGENT & les mêmes.

LE SERGENT.

MOn capitaine, ne voulez-vous pas arrêter les parties de ce marchand qui a fourni les justes-au-corps de la compagnie?

COLOMBINE.

C'est-à-dire, monsieur le capitaine, que vous ne manquez pas de moyens pour trouver de l'argent.

LE CAPITAINE.

Je veux être un infâme, si j'ai le premier sou pour faire ma compagnie; ce qui me console c'est que je dois beaucoup. *Il écrit & sent quelque chose sous la table.* Allons, tirez; pour une demoiselle il me semble que vous avez-là un vilain mâtin sous votre table.

COLOMBINE.

Vous rêvez, je croi avec vos mâtins ?

LE CAPITAINE.

Brin d'Amour ?

LE SERGENT.

Mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Chassez-moi ce chien de dessous cette table.

LE SERGENT *avec sa canne.*

Allons, tirez, à la paille. *Nigaudin sort.*

LE CAPITAINE.

Ho, ho, mon petit ami, & que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ?

NIGAUDIN.

La Violette, laquais, prenez ma robe.

LE CAPITAINE.

Mon petit ami, si vous ne dénichez au plus vîte, je vous ferai amoureusement descendre par la fenêtre.

COLOMBINE.

Ha, monsieur le capitaine, vous êtes un extravagant de vous emporter sans raison ; n'ai-je pas fait mon devoir de faire cacher monsieur pour vous épargner du chagrin ? tant pis pour vous si vous allez chercher où vous n'avez que faire : & vous, monsieur, de quoi vous avisez-vous de faire du bruit mal-à-propos ? il n'y a qu'un homme de robe, & un officier d'un presidial capable de tousser quand on le cache sous une table;

puisque vous avez fait la sottise, démélez la fusée comme il vous plaira. *Elle sort.*

NIGAUDIN.

Adieu, monsieur, nous ne serons pas toujours seul à seul; & s'il vous tombe jamais quelque decret sur le corps, je vous apprendrai ce que c'est que de scandaliser un juge chez des femmes.

LE CAPITAINE.

Va, va, petit regratier de justice, je me mocque de toi & de tes decrets, je suis en garnison dans une bonne citadelle.

NIGAUDIN.

On ne traite pas comme ça un conseiller-assesseur, & je m'en plaindrai à votre citadelle. *Ils s'en vont l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.*





ACTE II.

SCENE I.

TRAFIQUET, PIERROT.

PIERROT.

MOnſieur, je viens de chez votre notaire; il vous prie bien fort de l'excuſer, il ne ſauroit venir aujourd'hui.

TRAFIQUET.

Il faut prendre patience, pourvu qu'il vienne demain.

PIERROT.

Ni demain non plus, il lui eſt ſurvenu une petite affaire, je ne croi pas qu'il puiſſe venir ſi tôt.

TRAFIQUET.

Et quelle eſt donc cette affaire?

PIERROT.

C'eſt, monſieur, qu'il eſt mort.

TRAFIQUET.

Il eſt mort: tu as raiſon, je ne croi pas qu'il revienne de long-temps; c'eſt bien dommage; c'étoit le ſeul honnête homme de notaire que j'aye encore trouvé. Hé, dis-

moi, as-tu eu des nouvelles de notre homme.

PIERROT.

Hé oui, monſieur, pour celui-là on m'a dit qu'il étoit arrivé par le poulaillier du Maine, & qu'il demeuroit tout raſibus chez nous.

TRAFIQUET.

Le ciel en ſoit loué, je me déferai peut-être à la fin de ma fille; & je ne verrai plus dans ma maiſon des animaux de toute ſorte d'eſpece, & particulierement cette aſſemblée de femmes, ou plutôt cette académie de folles qui s'y tenoit.

PIERROT.

Tout franc, monſieur, je commençois à être bien las de toutes ces viſagereſſes, & j'étois réſolu de prendre mon congé, ou de vous donner le vôtre; mais, monſieur, je voudrois bien vous lâcher un petit, mot tandis que je ſommes ſur la choſe du mariage.

TRAFIQUET.

Parles, Pierrot, que me veux-tu?

PIERROT.

Monſieur, regardez-moi bien, tel que vous me voyez, je me vais marier.

PIERROT.

Toi, te marier! tu es fou.

TRAFIQUET.

Ce qui me conſole, monſieur, c'eſt que celle que j'épouſe eſt auſſi folle que moi.

TRAFIQUET.

Et qui eſt-ce donc cette malheureuſe-là ?

PIERROT.

Ho, monſieur, vous la connoiſſez bien, c'eſt.... mademoiſelle votre fille.

TRAFIQUET.

Ma fille ! ma fille Colombine ?

PIERROT.

Vraiment, monſieur, cela eſt tout prêt, on n'attend plus que votre conſentement, & le ſien.

TRAFIQUET.

Je ne ſai, maraut, à qui il tient que je ne t'aſſomme de coups.

PIERROT.

Mais, monſieur, il ne faut pas ſe fâcher, cela n'eſt pas ſi inégal. Je ſuis un garçon une fois, & elle eſt une fille : & puis, monſieur, je ne ſai ce que c'eſt que de faire le blêche : vous me donnez quinze écus par an, j'aime mieux n'en gagner que dix, & être votre gendre. Voilà comme je parle, moi.

TRAFIQUET *donne des coups de canne à Pierrot.*

Et moi voilà comme je répons.

PIERROT.

Eh, fi donc, monſieur, eſt-ce comme ça qu'on parle de mariage ? Tenez, voilà votre diable de baillif ; eſt-ce qu'il eſt mieux fait que moi ? La peſte l'étouffe & vous auſſi encore par-deſſus le marché.

SCENE II.

LE BAILLIF, TRAFIQUET, PIERROT.

LE BAILLIF.

JE croi, monſieur, que vous avez plus d'impatience de me faire votre gendre, que je n'en ai de vous voir mon beau-pere. Vous avez une fille; *ergò*, vous êtes pourvu d'une drogue dont vous voudriez être défait; car une fille, c'eſt une fleur qui ſe fanne ſi elle n'eſt cueillie dans ſa ſaiſon; c'eſt un carteau de vin de Champagne, qui jaunit, s'il n'eſt bu dans ſa primeur.

PIERROT.

Monſieur du carteau, vous n'en aurez peut-être que la beſſiere.

TRAFIQUET.

J'eſpere, monſieur, que vous ne vous repentirez pas de l'affaire que vous faites; car je puis vous aſſurer que je vous livre une fille toute neuve, & qui vous fera dans la ſuite un trés-bon uſé.

LE BAILLIF.

Ha, cette marchandiſe-là ne dure toujours que trop. Vous pouvez auſſi vous vanter, que vous ſerez le beau-pere de France le mieux engendré: je n'ai aucune mau-

vaiſe qualité ; je hais le vin à la mort, j'ai une averſion incroyable pour le jeu, je ſuis fort aiſé à vivre. Je ne croi pas avoir aſſommé plus de vingt payſans, & ſi ce n'étoit que pour des bagatelles, quelques rentes ſeigneuriales. *En diſant cela, il tire de ſa poche ſon mouchoir, & laiſſe voir un piſtolet, une bouteille, & fait tomber des dés & des cartes.*

TRAFIQUET *appercevant tout cela, dit bas :*

Voilà cet homme ſi doux, qui ne joue & qui ne boit pas. Vous dites donc, monſieur, que ma fille ſera doucement avec vous; & qu'eſt-ce que c'eſt que ça, s'il vous plaît ? *Il lui montre le piſtolet.*

LE BAILLIF.

Je porte toujours cela ſur moi, car je n'aime pas à être contredit.

PIERROT.

Monſieur, voilà un jeune homme qui eſt doux comme un agneau, vous ne ſauriez mieux faire que de lui donner votre fille.

TRAFIQUET.

Vous m'aſſurez que ſa dot ne court point de riſque entre vos mains; car vous ne jouez point. *Il montre des cartes à terre.*

LE BAILLIF.

Fi ! monſieur, il n'y a que des fripons qui s'amuſent à ces mêtiers-là. Je porte quelquefois des cartes & des dés par complaiſance, mais je ne m'en ſers qu'en com-

pagnie, & je vous assûre que si j'étois seul, je ne jouerois jamais.

PIERROT.

Je vous l'ai toujours dit, monsieur, il n'y a que les mauvaises compagnies qui gâtent la jeunesse.

TRAFIQUET.

Pour du vin, vous n'en buvez pas?

LE BAILLIF.

La crapule me fait horreur, est-ce que les honnêtes gens boivent du vin?

TRAFIQUET.

Je vois pourtant là quelque chose qui a assez la phisionomie d'une bouteille.

PIERROT.

Bon, monsieur, vous avez la berlue.

LE BAILLIF.

Oui, parbleu il l'a, ce n'est que de l'eau-de-vie que je porte à une femme de qualité qui est en couche.

TRAFIQUET.

Allons, allons, il faut passer par là-dessus, on ne fera pas un homme exprés pour moi. Apparamment vous n'épouserez pas ma fille sans la voir? Pierrot, dis à Colombine qu'elle vienne saluer monsieur.

PIERROT.

Elle n'est pas ici.

TRAFIQUET.

Elle n'est pas ici!

PIERROT.

Non, monſieur, j'ai vu un chevalier avec un abbé, qui ſont venus l'emprunter pour juſqu'à ſept heures.

LE BAILLIF.

L'emprunter ! comment donc, eſt-ce-là cette fille ſi neuve? Si on me l'emprunte comme ça quand elle ſera ma femme, elle ne durera pas ſi long-tems que je penſois. Mon garçon, la fille de monſieur ſe prête donc quelquefois de main en main, quand on la demande ?

PIERROT.

Oui, monſieur, tous les jours il y a tout plein d'honnête monde qui la vient prendre pour la divertir.

LE BAILLIF.

Oui, monſieur du beau-pere, en tout cas ſi dans ſix mois ou un an je ne m'accommodois pas de votre fille, en perdant quelque choſe deſſus, vous la reprendriez ?

TRAFIQUET.

Il n'y a rien à perdre ſur cette fille-là, vous en trouverez toujours votre argent.

PIERROT.

On ne parle point du loup qu'on n'en voye la queue, tenez, la voilà. Ne vous avois-je pas bien dit qu'elle viendroit ſouper avec vous ? Il n'y a point de fille à Paris ſi bien moriginée, elle ne couche jamais en ville.

TRAFIQUET.

Ma fille, voilà le baillif en queſtion, tu ne voudras peut-être pas lui ouvrir ton cœur en ma preſence. Monſieur, je ne vous rends pas un mauvais office de vous laiſſer ſeul avec votre maîtreſſe. *Pierrot fait des mines en quittant ſa maîtreſſe.*

SCENE III.

COLOMBINE, LE BAILLIF.

LE BAILLIF *ſe reculant.*

NE vous étonnez pas, mademoiſelle, ſi vous me voyez reculer trois pas au frontiſpice de vos charmes; vous avez des yeux capables d'embraſer tout le baillage de mon cœur; & depuis qu'on porte des bouches, on n'a jamais bouchonné un bouchon ſi bouchonnable.

COLOMBINE.

Je ſuis confuſe de vos civilités, monſieur, & il faudroit avoir plus d'eſprit que je n'en ai, pour répondre à un compliment ſi arrangé.

LE BAILLIF.

Il eſt vrai que pour des complimens, il n'y a point d'homme dans notre province qui m'oſe prêter le collet. J'ai harangué une

fois notre intendant pendant deux heures avec tant d'éloquence, qu'il s'endormit tout debout & ne s'éveilla qu'une heure aprés que j'eus fini.

COLOMBINE.

De pareils efforts d'esprits sont bons pour la province; mais à Paris on aime à parler terre à terre.

LE BAILLIF.

Bon, a-t-on de l'esprit à Paris ? Si-tôt qu'il y a un fat dans un pays on l'y envoye; c'est le rendez-vous de tous le sots de la France, & de tous les Parisiens, je ne vois que les Normands & les Manceaux qui ayent un peu de brillant.

COLOMBINE.

A vous entendre parler, vous ne paroissez pas content des cavaliers de ce pays-ici; des dames, qu'en dites-vous?

LE BAILLIF.

La, la, elles sont d'assez bonne amitié, j'en ai trouvé quelqu'unes de jolies en mon chemin, mais tout franc, je n'en ai point encore vu une de votre calibre.

COLOMBINE.

Il faut pourtant tomber d'accord qu'elles ont un tour d'esprit & des manieres de se mettre, que les femmes de province n'ont pas.

LE BAILLIF.

Oui-da, oui-da, je trouve qu'elles se

coeffent raiſonnablement haut, & je croi que leurs maris ne ſont gueres coeffez plus bas.

COLOMBINE.

Où paſſe-t-on le tems avec plus d'économie? aujourd'hui à l'opera, demain à la comedie, un autre jour au bal; on entrelaſſe cela de parties de jeu & de promenades, & vous voyez bien qu'il n'y a point de lieu où une femme ſoit ſi façonnée.

LE BAILLIF.

Pour moi je trouve cela le plus joli du monde; mais que diſent les maris à Paris?

COLOMBINE.

Les maris diſent ce qu'ils veulent, & les femmes font ce qu'il leur plaît; c'eſt la mode du pays.

LE BAILLIF.

Les femmes feront durer cette mode-là le plus qu'elles pourront, &, s'il vous plaît, quand une femme revient du bal à cinq heures du matin avec un cavalier, qu'elle éveille toute la maiſon, que diſent les maris à Paris?

COLOMBINE.

Ils ne diſent rien; dès que la femme eſt rentrée ils ſe rendorment.

LE BAILLIF.

Un homme qui a le ſommeil ſi en main n'a pas beſoin d'être bercé; mais, je vous prie, lorſqu'une femme vend ſes pierreries

pour faire l'équipage de quelque galand homme qui va à l'armée, que disent les maris à Paris ?

COLOMBINE.

Ho, les parisiens sont trop bons serviteurs du roi pour trouver cela mauvais.

LE BAILLIF.

Je ne m'en dédis point, voilà de bonnes gens que ces parisiens-là. Vaille que vaille, puisque j'ai fait les frais du voyage, je vous épouserai ; mais à condition que dés le lendemain de la nôce vous vous mettrez dans la cariole du Mans pour venir régenter les chapons de ma basse-cour : l'air de Paris donne trop de maux de tête.

COLOMBINE.

Quelque loi que vous m'imposiez, elle me paroîtra toujours douce, pourvu que je sois sûre de passer avec vous le reste de mes jours, vous me tenez lieu de tout : & du moment que je vous ai vû, j'ai senti pour vous.... ha, ne m'obligez pas de m'expliquer, j'en dirois peut-être plus que je ne veux.

LE BAILLIF.

Les filles de ce pays-ci sont faites avec des étoupes, il ne faut qu'une étincelle.....

COLOMBINE.

J'ai une grace à vous demander : les filles, comme vous savez, ont beaucoup d'ambition sur le fait du mariage : j'ai eu

toute ma vie une noble horreur pour les baillifs du Maine, ne pourriez-vous point changer de charge, & vous faire homme de qualité? LE BAILLIF.

Trés-volontiers, rien n'eſt plus aiſé, auſſi-bien je ſuis en pourparler avec un marquis de nos cantons qui s'en va à l'armée: & comme il a beſoin d'argent, il me veut vendre ſa charge de marquis avec ſa pratique. COLOMBINE.

Ho, monſieur, que cela me ſera de plaiſir! mais en achetant une charge de marquis, n'oubliez pas, s'il vous plaît, de vous faire donner les airs déhanchés de ces meſſieurs-là.

LE BAILLIF.

Ho, je n'en ai que faire, quand on a été toute ſa vie élevé dans le bas Maine, les airs de cour ne ſont que trop familiers. Adieu, ma belle enfant, touchez là-dedans, dans une heure au plus tard je vous fais marquiſe ou bailliveſſe, vous choiſirez.

COLOMBINE.

La ſotte pecore qu'un homme qui a le mariage en tête! une fille un peu ſavante ſur l'article le manie comme un chamois. Voyez, je vous prie, cet idiot de baillif qui va ſe faire marquis. Pour m'eſſayer, le premier marquis qui me tombera ſous la patte, j'en ferai un procureur fiſcal. *Dans l'intervale de cette ſcene & de celle qui ſuit, il ſe paſſe des ſcenes italiennes.*

SCENE IV.

COLOMBINE, TRAFIQUET.

TRAFIQUET.

JE vous prie, mademoiselle ma fille, de ne me point échaufer les oreilles, je sai ce qu'il vous faut : & c'est à vous à obéir, quand je vous ai choisi un mari, entendez-vous ?

COLOMBINE.

Comme je suis une partie des plus interressées dans l'affaire, je croi, mon pere, que mon choix est du moins aussi necessaire que le vôtre, & je vous dirai franchement que cet homme-là n'est point fait pour moi.

TRAFIQUET.

N'est point fait pour vous ! J'en suis d'avis, il faut vous l'essayer : mais voyez, je vous prie, comme cela fait la raisonneuse.

COLOMBINE.

Je vous dis encore une fois, mon pere, laissez-moi mener cette affaire-là. Vous êtes plus vieux que moi, j'en conviens : mais je me connois mieux en maris que vous.

TRAFIQUET.

Et que trouvez-vous, s'il vous plaît, à redire au mari que je vous propose ?

COLOMBINE.

Bon, c'eſt un homme qui ſe preſente de front au mariage, & qui ne ſait pas ce que c'eſt qu'un préliminaire d'amour.

TRAFIQUET.

Hé, de par tous les diables, par où veux-tu donc qu'il ſe preſente? par l'oreille? Tant mieux s'il commence à entrer en matiere; en fait du mariage, je n'aime point à voir préluder.

COLOMBINE.

Quoi, mon pere, vous voudriez...

TRAFIQUET.

Oui, je le veux.

COLOMBINE.

Vous prétendez qu'un homme que je n'ai jamais vu....

TRAFIQUET.

Oui, je le prétens.

COLOMBINE.

J'ai trop de raiſon pour....

TRAFIQUET.

Si tu as de la raiſon, tu dois m'obéir, & prendre le parti qui ſe preſente. *Octave paroît à la cantonade, & fait des mines à Colombine.*

COLOMBINE.

Le parti qui ſe preſente....

TRAFIQUET.

Oui, le parti qui ſe preſente.

COLOMBINE.

Aſſurément.

TRAFIQUET.

Oui, s'il vous plaît, il ne faut point tant faire de gestes ni de grimaces, est-ce qu'il lui manque quelque chose ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

TRAFIQUET.

Est-il tortu ou bossu ?

COLOMBINE..

Je trouve sa taille dégagée & engageante.

TRAFIQUET.

Est-ce qu'il n'a pas d'esprit ? Va, va, ce n'est pas le plus necessaire en ménage.

COLOMBINE.

Son esprit me charme, & je connois peu de gens qui en ayent plus que lui.

TRAFIQUET.

Et pourquoi donc n'en veux-tu point ?

COLOMBINE.

Moi, je n'en veux pas ? il faudroit, mon pere, que je fusse bien aveugle, ou bien insensible pour refuser un tel parti.

TRAFIQUET.

Ho, que ne parles-tu donc ? j'allois me mettre en colere : voyez, je vous prie, quand on ne s'entend pas; viens, ma fille, que je t'embrasse.

COLOMBINE.

Que cet embrassement me fait de plaisir ! *En embrassant son pere, elle donne sa main à baiser à Octave.*

TRAFIQUET.

Tu répons dignement aux ſoins que j'ai pris de ton éducation.

COLOMBINE.

J'aimerois mieux mourir, mon pere, que de vous deſobliger.

TRAFIQUET.

Tu me promets donc de ne plus ſonger à cet étourdi?

COLOMBINE.

Je ne le verrai de ma vie, c'eſt un homme que je ne puis ſouffrir.

TRAFIQUET.

Et moi pour reconnoitre ton obéiſſance, je te promets d'augmenter ton trouſſeau de ſix chemiſes, & de t'aller voir toutes les fêtes & dimanches quand tu ſeras au Maine.

COLOMBINE.

Au Maine, mon pere, & que faire-là?

TRAFIQUET.

Accompagner ton mari.

COLOMBINE.

Mon mari! ce n'eſt pas ſon deſſein de quitter Paris.

TRAFIQUET.

Et vraiment ſi, il eſt baillif du Maine.

COLOMBINE.

Octave eſt baillif du Maine, & depuis quand donc?

TRAFIQUET.

Que diable veux-tu donc dire avec ton

Octave

Octave ? je croi que tu es folle.

COLOMBINE.

Quoi, ce n'est pas Octave que vous me voulez donner pour mari ?

TRAFIQUET.

Non assurément.

COLOMBINE.

Bon, bon, vous vous moquez, vous voulez rire. *Colombine fait toujours des mines avec Octave.*

TRAFIQUET.

Je ne ris point, & je veux.... *Il se tourne, & apperçoit Octave qui lui fait une reverence, & s'en va.* C'est donc ainsi, coquine, que tu fais état de mes remontrances, que tu te moques de moi ?

COLOMBINE.

Mon pere....

TRAFIQUET.

Va, je t'abandonne.

COLOMBINE.

Hé, mon pere....

TRAFIQUET.

Je te desherite.

COLOMBINE *tout doucement.*

Mon petit papa.

TRAFIQUET.

Je te donne ma malediction, & tu mourras vieille fille. *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ho, criez tant qu'il vous plaira, je n'irai

pas perdre un amant pour la mauvaiſe humeur d'un pere ; nous ſommes dans un tems où il faut garder le peu qu'on en a. Mais voici notre amoureux Pierrot, il faut l'écouter un moment, & nous en divertir.

SCENE V.

PIERROT, COLOMBINE. Un Laquais.

PIERROT.

ENfin, Pierrot, te voilà dans le bourbier juſqu'au cou. De quoi t'aviſes-tu d'étre amoureux ? tu ne fais plus que quatre repas par jour; tu ne ſaurois plus t'éveiller qu'à midi ſonné; tu vois bien qu'en cet état-là, tu ne peux pas la faire longue. Hé bien je mourrai. Tu mourras ? Sais-tu bien qu'il n'y a rien de ſi triſte que la mort ? il n'importe, je ne verrai plus cette cruelle; je ne verrai plus cette ingrate, cette.... *Il apperçoit Colombine.*

COLOMBINE.

Que dis-tu là ?

PIERROT.

Je dis, je dis, mademoiſelle, que quand je ſerai mort, je ne verrai plus goutte.

COLOMBINE.

C'eſt donc à dire que ta folie te dure toujours ?

PIERROT.

Mademoiselle, assurément vous me ferez faire quelque mauvais coup. Je me serois déja jetté vingt fois par la fenêtre de notre grenier, s'il avoit été seulement d'un étage plus bas.

COLOMBINE.

Tu te moques, Pierrot ; quand on est bien amoureux, on n'est pas à un étage prés : je te conseille de ce pas d'aller faire ce saut-là pour l'amour de moi.

PIERROT.

Allez, vilain petit porc-épic, le ciel vous punira. O amour, amour ! ô Pierrot, Pierrot ! *Il s'en va, & le laquais entre.*

LE LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà la comtesse Flaméche, & la marquise Bistoquet qui demandent à vous voir.

COLOMBINE.

La comtesse Flaméche, & la marquise Bistoquet, je ne connois point ça. De quel mauvais vent ces femmes-là abordent-elles chez moi ? il faut que ce soient des provinciales.

LE LAQUAIS.

Ce sont des dames qui disent qu'elles demeurent depuis peu dans le quartier.

COLOMBINE.

Faites-les entrer : voilà de ces chiennes de visites qu'on ne sauroit éviter.

SCENE VI.

Pour l'intelligence de cette ſcene, il faut ſavoir qu'Octave ayant appris que Colombine avoit dit au baillif d'acheter un marquiſat, croit qu'elle l'aime veritablement; & pour l'en dégouter il fait habiller Mezzetin & Paſquariel en femmes, & les envoye chez Colombine, afin qu'ils la dégoutent du baillif.

LA MARQUISE Paſquariel. LA COMTESSE Mezzetin, COLOMBINE.

Le laquais qui porte la queue à la marquiſe, la tient fichée dans ſa culotte, & de ſes deux mains il caſſe des noix.

LA MARQUISE, LA COMTESSE & COLOMBINE toutes trois enſemble.

LA COMTESSE.

HE' bon jour, mademoiſelle, comment vous portez-vous? il y a mille ans que j'ai envie de vous venir voir, & de profiter de l'honneur de votre voiſinage.

LA MARQUISE.

On a dû vous dire, mademoiſelle, que mon équipage s'eſt arrêté vingt fois à votre porte; mais vous étes introuvable, & vous étes toute des plus rares.

COLOMBINE.

En verité, meſdames, je ſuis dans la derniere confuſion, d'avoir ſi mal profité de l'honneur de votre viſite. Hola, quelqu'un, des ſieges. *Elles ſe taiſent toutes les trois; & après un petit ſilence, toutes les trois enſemble diſent ce qui ſuit.*

LA COMTESSE.

Peut-on ſavoir, la belle, quels ſont vos plaiſirs? Vous êtes toujours dans le grand monde; on dit que c'eſt vous qui faites l'honneur du quartier.

LA MARQUISE.

Mais voyez ce tein, je vous prie, madame la comteſſe, apparemment vous l'avez pris du bon faiſeur? jamais je n'ai rien vu de ſi charmant.

COLOMBINE.

Je ſuis ravie, meſdames, d'avoir un voiſinage auſſi agréable que le vôtre. Quand vous voudrez, nous jouerons enſemble; mais je vous avertis que je ſuis la plus malheureuſe fille du monde. *Elles ſe taiſent de nouveau.*

LA COMTESSE.

Nous faiſons nos viſites du quartier, une charette de foin a fait un embarras, ce qui nous a obligées de nous ſauver chez Lami, où nous avons bu chacune trois bouteilles de vin pour nous déſennuyer.

COLOMBINE.

Six bouteilles de vin à deux femmes!

LA MARQUISE.

Il faut dire la verité, madame la comtesse porte le vin comme un charme.

LA COMTESSE.

Madame la marquise, veut qu'on lui rende justice, & qu'on lui dise qu'il n'y a point de Bretton qu'elle ne boive par dessous la jambe : c'est bien le plus hardi vin de femme.

COLOMBINE.

Avec ces talens-là, mesdames, il est à présumer que vous êtes mariées en Bourgogne ou en Champagne.

LA COMTESSE.

Vous ne vous trompez point. A propos de mariage, ma belle voisine, on m'a dit que vous couchiez la noce en joue : une fille comme vous se peut-elle resoudre à cette vilainie-là ?

COLOMBINE.

Pour moi, madame, je ne trouve rien de vilain à faire tout ce que le monde fait, & ce que vous avez fait vous-même.

LA COMTESSE.

Il est vrai, mais je n'avois que quinze ans pour lors. Vous savez que c'est un âge terriblement scabreux pour une fille : pourrez-vous abandonner votre taille aux accidens du mariage ?

COLOMBINE.

J'ai assez de peine à m'y resoudre : mais

que voulez-vous ; il faut bien prendre le benefice avec les charges.

LA MARQUISE.

Faites comme moi, mademoiselle. Depuis que j'ai épousé mon mari, nous ne couchons plus ensemble.

LA COMTESSE.

Cela est fort bon pour vous, madame la marquise, qui avez quantité d'enfans de votre premier lit : mais une fille qui se marie est bien-aise de savoir au juste à quoi elle est propre.

LA MARQUISE.

Pour moi je suis malheureuse en garçons, je n'en saurois élever, je n'en ai plus que dix-sept.

COLOMBINE.

Dix-sept ! en verité, madame, l'Etat vous est bien obligé, de lui donner tant de bons sujets.

LA COMTESSE.

J'en aurois bien eu vingt-cinq ou trente si tout étoit venu à profit ; mais les fausses couches ont fait de terribles brêches dans ma famille, le diroit-on à ma taille ? *Elle se promene.*

COLOMBINE.

Elle est d'une finesse extraordinaire, on croiroit que vous allez rompre.

LA COMTESSE.

Depuis deux ans, dieu merci ; j'en suis

un peu la maîtresse : j'ai obligé monsieur le comte à faire lit à part, car je suis presentement bien revenue de la bagatelle.

COLOMBINE.

Et monsieur votre époux prendra-t-il toujours ce petit divorce en patience ?

LA COMTESSE.

Madame, il fera comme il pourra.

LA MARQUISE.

Peut-on savoir, ma chere, qui vous épousez ?

COLOMBINE.

Plusieurs partis me recherchent : mais mon pere me destine à un baillif du Maine, & ...

LA MARQUISE.

A un baillif .... à un baillif .... ah, ouf, je me trouve mal : un baillif, ah quelle ordure !

COLOMBINE.

Comment donc, madame, avez-vous des vapeurs ?

LA COMTESSE.

Ha, mademoiselle, vous ne deviez jamais lâcher le mot de baillif : à l'heure qu'il est cela me dévoye. Un baillif ! encore si c'étoit un procureur fiscal. *Elles se jettent toutes deux sur leurs sieges faisant des contorsions.*

COLOMBINE.

Ha, que je suis malheureuse ! Voilà deux femmes qui me vont demeurer dans

les mains ; hola quelqu'un, mes laquais, ma femme de chambre ?

LA COMTESSE & LA MARQUISE *ensemble.*

Un baillif ! *Elles s'en vont, & quand elles sont à la cantonade elles disent :*

LA MARQUISE.

Non, madame, assurément je ne passerai pas, ou la peste m'étouffe.

LA COMTESSE.

Si je passe la premiere, je veux que cinq cent mille diables me tordent le cou. *A force de civilités & de contorsions leurs commodes tombent.*

COLOMBINE *après qu'elles sont sorties.*

Non, je ne croi pas que de mémoire d'homme on ait jamais reçu une si impertinente visite : elles n'ont que faire de me tant dégouter du baillif, si je l'épouse ce ne sera qu'à mon corps défendant.

Après cette scene, il s'en fait plusieurs d'Italiennes ; & entr'autres une dans laquelle Octave ayant su la réussite de la visite que Mezzetin & Pasquariel, déguisés en femmes, ont rendue à Colombine, leur ordonne de ne s'en pas tenir-là, & de joindre avec eux quelques fourbes ; ensuite faire ensorte, sous ces déguisemens, de trouver le baillif, & sous prétexte de lui dire sa bonne aventure, le dégouter tout-à-fait du mariage ; ce qui donne occasion à la scene qui suit.

SCENE VII.

MEZZETIN & PASQUARIEL en bohemiens, ſuivis d'autres bohemiens & bohemiennes, qui trouvant le baillif, danſent & chantent autour de lui.

ARLEQUIN.

QUand vous ſerez las de chanter, vous me direz peut-être ce que vous me voulez. *Ils continuent à danſer.*

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Monſieur le meneur de ballet, peut-on ſavoir qui ſont ces ſauterelles-là ? *En montrant deux bohemiennes.*

MEZZETIN.

Ce ſont des filles ſurnaturelles qui connoiſſent les aſtres, les langues, & tout ce qu'il y a de plus extraordinaires au monde & hors du monde : elles ne parlent qu'en vers : enfin ce ſont des filles d'un mérite ſublime. Tenez, quel âge donneriez-vous à celle-là ?

ARLEQUIN.

Elle eſt bien jeune : mais je croi que quand on la marieroit, elle n'en mourroit pas.

MEZZETIN.

Elle eſt de l'âge du cheval de Troye. Voyez-vous cette autre-là, c'eſt la femme

du zodiaque : elle accoucha un jour des douze ſignes.

ARLEQUIN.

Quoi, voilà la mere du capricorne ?

MEZZETIN.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Si cela eſt, madame, vous êtes grand'-mere de bien des gens, & tous vos enfans ne ſont pas dans le zodiaque : mais il me ſemble que vous m'aviez dit qu'elle étoit fille ?

MEZZETIN.

Cela eſt vrai ; elle a été cinq ou ſix cens ans femme, & puis elle eſt redevenue fille.

ARLEQUIN.

Voilà un beau ſecret avec lequel on gagneroit bien de l'argent en ce pays-ci. Puiſque ces creatures-là ſavent tant de belles choſes, elles pourront donc bien me déterminer ſur un mariage ?

MEZZETIN.

Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer.

Mezzetin & ſa troupe s'en vont en danſant & chantant.

Iſabelle & Colombine en bohemiennes, reſtent avec Arlequin.

ARLEQUIN *après s'être campé au milieu d'elles.*

Meſdames, pour venir à la concluſion,
Vous ſaurez que je ſens une convulſion,
Un appetit nommé vapeur de mariage ;
Un là .... quelque Arlequin qui demande paſſage,
Me dois-je marier ?

ISABELLE *gesticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison.
Et vous, à votre avis, me marierai-je ou non ?

COLOMBINE *gesticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

C'est bien dit ; à ces mots il n'est point de replique ;
Dans leur langue à mon tour, il faut que je m'explique.
Il gesticule & fait beaucoup de contorsions, & puis dit :
Vous m'entendez donc bien, enfin sans tant parler,
Car cela vous fait mal : devrois-je convoler ?

ISABELLE.

Oui.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Comment !

ISABELLE.

Oui.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN

Quelle peste de gamme !

ISABELLE.

C'est manquer de bon sens, que de vivre sans femme.

COLOMBINE.

Et pour se marier il faut être archifou.

ARLEQUIN.

Celle-ci, par ma foi, lui rive bien son clou.

ISABELLE.

Oui, l'hymen est des dieux le plus parfait ouvrage ;
C'est le port assuré dans le libertinage :
Le nœud qui nous unit avec de doux accords,
La porte des plaisirs qu'on goute sans remords,
Le bridon qui retient la jeunesse fougueuse,
L'onguent qui guérit seul la brûlure amoureuse ;
Des blessures du cœur, l'appareil souverain,
Et la forge, en un mot, de tout le genre humain.

ARLEQUIN.

J'en connois bien pourtant de plus d'une fabrique,

Qui ne furent jamais faits dans cette boutique :
Enfans du pur hasard, & sans aller plus loin,
J'en trouverois peut-être ici plus d'un témoin.
Il montre le parterre.

COLOMBINE.

Non, l'hymen tel qu'il soit, est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage ;
Un grand chemin rempli de voleurs dangereux ;
Une terre fertile en bois malencontreux :
Un magasin de fraude, où l'on fait de commande
Marchandise mêlée, & bien de contrebande ;
C'est l'écueil du plaisir, pour tout dire en un mot,
C'est une souricière, où l'on attrape un sot.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Cet avis à mon gout, vaut bien l'autre, madame.

ISABELLE.

Un homme ne sauroit vivre content sans femme ;
Sans elle une maison iroit tout de travers ;
Elle sait du destin partager les revers,
Elle sert un mari, soulage sa vieillesse.
La femme est dans le monde un miroir de sagesse,
Le temple de l'honneur, le chef-d'œuvre des cieux ;
La beauté fut son lot, l'esprit son appanage,
La vertu son domaine, & l'honneur son partage.

ARLEQUIN.

Oui, cela se disoit du temps de Jean de Vert.

COLOMBINE.

Plutôt que prendre femme, épouses un desert,
Par elle une maison va toute en décadence,
Elle ne met jamais de frein à sa dépense :
Elle accroit les chagrins, loin de les partager ;
La femme est en tout temps un éminent danger,
Un vaisseau sur lequel le nocher le plus sage,
Apprehende le calme autant qu'il fait l'orage :
C'est l'arsenic du cœur, la fureur la conduit :
L'inconstance en tout tems, ou l'escorte ou la suit ;
Et la vengeance enfin est toujours devant elle.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison, je sais qu'une femelle,

Qui prétend se venger d'un époux offensif,
Devient des animaux le plus vindicatif,

ISABELLE.

Quand on la nomme un mal & doux & nécessaire,
C'est qu'on lui voit toujours quelque vertu pour plaire;
Si le ciel ne l'a pas faite avec un beau corps,
Il aura sur l'esprit répandu ses tresors:
Si des biens de fortune elle n'est pas fournie,
Elle se fait un fond de son œconomie:
La sotte d'ordinaire a l'esprit complaisant:
La folle quelquefois plaît par son enjouement:
Dans une femme enfin toujours quelque mérite,
De ses petits défauts aisément nous raquitte.

ARLEQUIN.

Qui nous raquittera, dites-nous, s'il vous plaît,
Lorsque de notre honneur elle tire interêt?

COLOMBINE.

Si de quelques vertus les femmes sont pourvues,
Ces vertus de défauts sont souvent corrompues:
La belle est toujours bête, ou croit qu'un tein fleuri
Est un trop bon morceau pour un sot de mari;
La savante ne dit que vers, métamorphose,
Et méprise un époux qui ne parle qu'en prose:
Celle qui d'un beau sang voit ses peres issus,
Vous conte ses ayeux pour toutes ses vertus.
Non, quelque qualité qui regne dans son ame,
Quelque vertu qu'elle ait, c'est toujours une femme,
C'est-à dire, attentive à l'amant qui languit;
Et vous savez, *casta quam nemo rogavit.*

ARLEQUIN.

Voilà, je vous l'avoue, un extrait de sorciere,
Que les femmes devroient jetter dans la riviere,
Elle en dit peu de bien.

COLOMBINE.

Touchez là, j'en dirai,
Foi de fille d'honneur, sitôt que j'en saurai.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Mais parlez moi françois .... Là, si je me marie,
Ne serai-je point .... là....

ISABELLE.

Quoi, là ?

ARLEQUIN.

Je vous en prie,
Ne me déguisez rien.

ISABELLE.

Quoi donc ?

ARLEQUIN.

Là, ce qu'étoit
Peut être votre époux dans le temps qu'il vivoit.

ISABELLE.

Voilà donc l'encloueure, & le mot peremptoire.
Sur ce point douloureux on en fait bien accroire,
Et l'on en dit bien plus qu'on n'en fait à Paris :
Ce sont-là des terreurs pour les petits esprits....

ARLEQUIN.

Et pour les grands, par fois.

ISABELLE.

Des visions cornues,
Que les hommes vont mettre en leurs têtes fourchues.

ARLEQUIN.

Ce sont-elles, morbleu, qui nous les plantent là.
Il se touche au front.
De par Belzebut.

ISABELLE.

Bon, approchez, venez-ça,
Regardez-moi bien ; non, vous n'avez point la mine
De recevoir échec de la gent feminine :
Vous êtes beau, joli, bien fait....

ARLEQUIN.

Assurément.

ISABELLE.

Vous avez de l'esprit, le port fier, l'air charmant :
Allez, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Mauvaise sauvegarde
Contre les accidens qu'une femme vous garde.

COLOMBINE.

Moi, je dis, à vous voir seulement par le dos :

ARLEQUIN.

Ah, ciel, nous y voilà !

COLOMBINE.

Je vous dis en deux mots,
Que vous avez tout l'air, la phisionomie,
L'œil, le nez, la façon, la métoposcopie
D'un homme à qui l'on doit faire un mauvais parti.
Je vois sur votre tein bien du brouillamini :
Vos aspects sont malins, vous avez le front large :
Vous me portez tout l'air d'en avoir une charge.

ARLEQUIN.

Ha ! je sens déja là. *Il se touche à la tête.*

ISABELLE.

Animal défiant,
Vous croyez donc ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je croi à l'ascendant ;
Ce grand front, cet aspect, tout cela m'entortille.

ISABELLE.

Vous croyez donc la femme un sexe bien fragile ?
C'est une citadelle, on ne l'insulte pas,
Sans l'assiéger en forme & donner des combats.
On prend quelques dehors armé de brusquerie ;
Mais enfin quand le jeu passe la raillerie,
Que l'ennemi faisant flotter ses étendarts,
Vient du corps de la place attaquer les remparts,
De l'honneur retranché forcer les palissades ;
C'est pour lors qu'une femme, avec plusieurs grenades
Pleine d'emportement, de courroux, de mépris,
Vous écarte bientôt ces assiégeans transis.

ARLEQUIN.

Les François sont pourtant, soit dit sans vous déplaire,
Drôles qui n'ont pas peur du feu pour l'ordinaire :
Ils entendent, dit-on, les siéges comme il faut.
Et sont en droit d'aller brusquement à l'assaut.

COLOMBINE.

Ne vous reposez point sur cette citadelle ;
On a beau nuit & jour y faire sentinelle,
Quelque chemin couvert en tout tems y conduit.

A ces remparts d'honneur, dont on fait tant de bruit,
Je ne m'y fierois, moi, que d'une bonne sorte :
L'or est une machine & bien prompte & bien forte :
L'époux sur les crénaux observe vainement
La démarche que font les troupes d'un amant;
Il s'endort quelquefois, cependant on s'avance :
La femme ne peut pas toujours être en défense :
On capitule enfin. Et là, là, croyez-vous
Qu'un traité que l'on fait sur la brêche, à l'époux
Soit fort avantageux ?

ARLEQUIN.

Dans cette conjoncture,
Je croi bien que c'est lui qui paye avec usure
Tous les frais de la guerre. Allons, tant que quelqu'un
Plus courageux que moi, prendra femme en commun,
Je pretens me servir des droits du voisinage,
Et laisser qui voudra gouter du mariage.
En ces occasions on court plus de danger
A bâtir sur son fond, que sur un étranger,
Je ne tâterai point de la ceremonie.

ISABELLE.

Vous n'en tâterez point? alte-là, je vous prie.

COLOMBINE.

Point de femme morbleu.

ISABELLE.

Si vous n'en prenez pas.
Vous n'avez point encor trois jours à vivre.

ARLEQUIN.

Helas !

COLOMBINE.

Et si vous en prenez, moi, je vous signifie,
Que demain au plus tard vous n'êtes pas en vie.

Elles le prennent toutes les deux chacune par une manche de son juste au corps.

ARLEQUIN.

C'en est fait, je suis mort, je n'en puis revenir,
Predisceuses du diable, ha ! laissez-moi partir.

ISABELLE.

Avant que vous quitter, il faut que je vous voye
A côté d'une femme.

ARLEQUIN.

Ha plutôt qu'on me noye !

COLOMBINE.

Pour vous laisser, je veux vous mettre hors d'état
De ne pouvoir jamais sortir du celibat.

ARLEQUIN.

N'en faites rien, je suis le dernier de ma race.

ISABELLE.

Que de bruit.

COLOMBINE.

Qu'on me suive.

ARLEQUIN.

Hé, mesdames, de grace,
Un accord, je serai six mois de l'an garçon,
Et six mois marié.

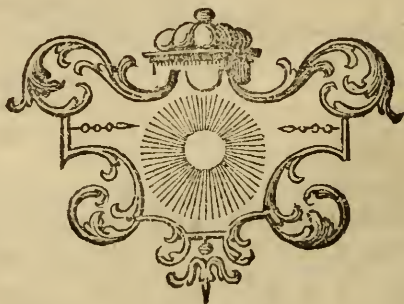
ISABELLE.

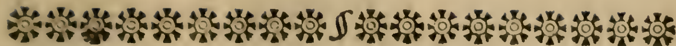
Marchez.

COLOMBINE.

Que de façon.

Elles s'en vont, & emportent chacune une manche de son juste-au-corps. Il crie au voleur, Mezzetin & sa troupe reviennent, dansent & chantent autour de lui ; l'achevent de deshabiller, lui emportent sa bourse avec sa culotte, & s'en vont aussi.





ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE *seule.*

JE n'entends point parler de notre baillif, il faut que le traité de cette charge de marquis l'arrête chez quelque notaire : il n'en est pas encore où il pense, & je lui garde le meilleur pour le dernier.

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà un bel esprit qui monte, madame Pindaret.

SCENE II.

MADAME PINDARET, COLOMBINE.

Mad. PINDARET.

HA, ma chere belle, que je suis heureuse de vous rencontrer ! car vous êtes la fille de France la plus introuvable.

COLOMBINE.

On ne m'a point dit, madame, que vous

m'ayez fait cet honneur-là : il eſt vrai que j'ai le domeſtique du monde le plus brutal : qu'une femme de qualité me vienne voir, on ne m'en dit rien : qu'une procureuſe frappe à ma porte, on m'en vient faire la honte en pleine compagnie.

Mad. PINDARET.

En verité, mademoiſelle, il faut que votre train ſoit travaillé d'un prodigieux dévoyement de memoire : oui, je croi que je ſuis venue ici plus de dix fois depuis les calendes du mois dernier.

COLOMBINE.

Comment dites-vous cela, s'il vous plaît ? Les cal...

Mad. PINDARET.

Les calendes, mademoiſelle, c'eſt-là la maniere de compter des romains & la mienne. Si ma ſervante dattoit ſa depenſe autrement, elle ne coucheroit pas chez moi deux jours de ſuite ; je veux de l'érudition juſques dans ma cuiſine.

COLOMBINE.

Que vous êtes heureuſe, madame, de ſavoir de belles choſes ! Si j'avois l'avantage de vous voir ſouvent, je croi que je deviendrois une habile fille.

Mad. PINDARET.

Il faut dire la verité, on ſe décraſſe aſſez à ma compagnie, & tout le monde avoue que je n'ai point la converſation roturiere.

COLOMBINE.

Ha, que cela eſt joliment dit, la converſation roturiere ! comment pouvez-vous fournir à la dépenſe d'eſprit que vous faites ? ſi vous ne vous ménagez, vous n'en aurez jamais aſſez pour le reſte de vos jours.

Mad. PINDARET.

Bon, cela ne me coute rien, & à une femme comme moi, qui ſe joue des auteurs, j'entretiens commerce avec les anciens, & je fraye auſſi avec les modernes.

COLOMBINE.

Avec les anciens, madame ?

Mad. PINDARET.

Aſſurément, mademoiſelle, j'en attrape aſſez le vrai, & je veux vous faire voir quelle eſt ma lecture quotidienne. Laquais, petit garçon, donnez-moi mon Juvenal.

LE LAQUAIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt, madame, que votre Juvenal ?

Mad. PINDARET.

Ce livre in quarto que je vous ai tantôt donné.

LE LAQUAIS.

A moi, madame, un quartot ; vous ne m'avez donné ni quartaut ni bouteille.

Mad. PINDARET.

Hé, le petit ignorant! qu'il vous arrive une autre fois de l'oublier. Je prens toujours la précaution de me faire eſcorter de ce li-

vre-là quand je vais en viſites de femmes, pour me dédommager des minuties de leur converſation.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle mettre à profit juſques à ſon ennui.

Mad. PINDARET.

Eſtes-vous comme moi, ma chere ? toutes les viſites de femmes me donnent la colique.

COLOMBINE.

Non, madame, je ne ſuis point d'une complexion ſi délicate : à vous dire vrai, j'aime beaucoup mieux la converſation des hommes, & je voudrois par fois qu'il n'y eut que moi de femmes au monde.

Mad. PINDARET.

Vous auriez de la chalandiſe. J'allai voir il y a quelque temps une marquiſe, je ne fus qu'un quart-d'heure avec elle, c'étoit pendant la canicule : ſa converſation ne laiſſa pas de m'enrhumer ſi fort, que je me ſuis miſe trois ſemaines au gruau pour en revenir.

COLOMBINE.

Cela étant, madame, quand vous allez en viſites de marquiſes, de crainte de vous enrhumer une ſeconde fois, il faudroit encore faire porter un manteau fourré avec votre Juvenal.

Mad. PINDARET.

Vous ne ſauriez vous imaginer juſqu'où va l'ignorance de cette femme-là.

COLOMBINE.

Une femme de qualité ignorante ! vous me ſurprenez.

Mad. PINDARET.

Ignorantiſſime ; croiriez-vous. . . . Mais non ; cela n'entre point dans l'eſprit.

COLOMBINE.

Mais encore ?

Mad. PINDARET.

Croiriez-vous qu'elle ne put jamais me dire dans quelle olympiade mourut Epaminondas.

COLOMBINE.

Ha ciel, quelle ignorance ! en verité, madame, vous fûtes bienheureuſe d'en être quitte pour un rhume, cela valoit bien la peine de tomber en apoplexie.

Mad. PINDARET.

Il ne tint qu'à moi. A propos, mademoiſelle, avez-vous vu mon madrigal ?

COLOMBINE.

Non, madame ; cela n'eſt pas venu juſqu'à moi.

Mad. PINDARET.

Vous n'êtes donc pas de ce monde ; c'eſt une piéce qui a ſouffert déja la troiſiéme édition, & qui a marié les quatre filles de mon libraire ; je vais vous le lire.

COLOMBINE.

Vous me ferez, je vous aſſure, un ſenſible plaiſir.

Mad. PINDARET *tire quantité de paperaces.*

Ce n'eſt pas cela, c'eſt un rondeau ſur une abſence que je laiſſe quelque temps mitonner ſur le réchaud de la reflexion. . . . Ni cela : c'eſt la vie de Themiſtocle en vers burleſques. Je tiens un poëme épique aux cheveux qui ſurprendra tout Paris. Ha voici notre madrigal. Sur l'inconſtance d'une maîtreſſe qui changea d'amant, parce qu'il avoit ſoupiré par le derriere, vous entendez bien cela ?

COLOMBINE.

Ho, oui, cela s'entend de reſte, peu s'en faut que je ne le ſente.

Mad. PINDARET *lit.*

MADRIGAL.

Quoi, pour avoir laiſſé ſauver un priſonnier,
Qui n'avoit de voix que pour crier,
Votre cœur fait la pirouette,
Et ſe fait un nouvel amant?
On dira, volage Lizette,
Que ce cœur eſt ſi girouette,
Qu'il change au moindre petit vent.

COLOMBINE.

Ha, madame, quel merveilleux talent vous avez pour la poëſie !

Mad. PINDARET.

J'ai d'aſſez belles humanités, comme vous voyez : mais je vais me donner à la phyſique.

COLOMBINE.

A la physique, madame !

Mad. PINDARET.

Oui, mademoiselle, c'est une des plus nobles sciences qu'il y ait : elle a pour objet tout ce qui tombe sous les sens, & par consequent le corps humain, qui est la plus belle & la plus parfaite de toutes les structures humaines. Adieu, mademoiselle, je sens que ma colique me veut reprendre.

COLOMBINE.

Quoi, si-tôt, madame ?

Mad. PINDARET.

Je ne me prostitue jamais à une longue conversation, & j'aime les visites breves & laconiques.



SCENE III.

ARLEQUIN en marquis, entre en chantant & en danſant, ſe donnant des airs de marquis ridicule, peignant ſa perruque, COLOMBINE, Mad. PINDARET.

ARLEQUIN.

HE' bien, morbleu, madame, les airs de cour nous ſont-ils naturels? La lore la, *Il chante.* Vous allez voir comme je vous chamarre une danſe ſérieuſe. Hé laquais, laquais, lâches-nous un coup de chanterelle, je veux tracer un menuet avec vous. *Il veut prendre Colombine.*

COLOMBINE.

Je vous prie, monſieur, de m'en diſpenſer: je ſuis d'une fatigue outrée, & voilà huit nuits de ſuite que je cours le bal.

LE MARQUIS.

Il faut donc que madame danſe à votre place.

Mad. PINDARET.

Moi, monſieur, excuſez-moi, s'il vous plaît: je ne danſe point, je fais des vers.

LE MARQUIS.

Parbleu, madame, vous danſerez en vers, ou vous creverez en proſe.

COLOMBINE.

Allons, courage, madame, voulez-vous qu'on envoye querir votre juvenal ?

LE MARQUIS *danſant avec madame Pindaret, qui ſe laiſſe tomber.*

Voilà un vers à qui il manque un pied.

Mad. PINDARET.

Ah, ah! voilà un menuet qui m'a miſe ſur les dents : j'aimerois mieux faire vingt ſonnets, que de. . . . ah, ah! ſouffrez, mademoiſelle, que je vous quitte pour m'aller mettre au lit.

LE MARQUIS.

Adieu, madame, allez vous faire tirer trois palettes d'épigrammes de la veine poëtique. Hé bien, morbleu, mademoiſèlle, ne vous avois-je pas bien dit qu'il n'y avoit gueres de marquis plus ridicule que moi ?

COLOMBINE.

A vous parler ſincerement, pour un marquis de nouvelle impreſſion, vous ne jouez pas mal votre rôle, & l'on croiroit que vous l'auriez étudié toute votre vie.

LE MARQUIS.

Etudié, moi, étudié! ha palſambleu, vous ne le prenez pas mal, étudié! vous ne ſavez donc pas que je ſuis homme de qualité ? à peine ſai-je écrire mon nom.

COLOMBINE.

Vous voulez vous divertir; je ſai ce que je dois croire, & j'apelle de votre modeſtie.

LE MARQUIS.

Cela eſt parbleu comme je vous le dis : & je veux que le diable m'emporte ſi jamais j'ai eu d'autres livres qu'un almanach avec un parfait maréchal. Bon, que nous faut-il à nous autres gens de cour, beaucoup de bonne opinion ſoupoudrée de quelques grains d'effronterie : voilà toute notre ſcience auprés des femmes. *Il ſe promene ſur le theâtre.*

COLOMBINE.

Mais où allez-vous donc ? vous avez des inquiétudes horribles dans les jambes, & vous ne ſauriez vous tenir un moment en place.

LE MARQUIS.

Ma foi, mademoiſelle, il faut du plein-pied à un marquis : je voudrois que vous viſſiez à la comedie le terrain que j'occupe ſur le theâtre. Ho, parbleu, la ſcene n'eſt jamais vuide avec moi : il n'y a que le theâtre de l'opera où je me trouve un peu en braſſiere, je n'y ſaurois virouetter à ma fantaiſie.

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, que vous n'y oſeriez pas tant faire le fanfaron qu'ailleurs.

LE MARQUIS.

Je ſuis pourtant toujours ſur le bord du theâtre : il y a long-temps que je n'ai ſecoué la pudeur de ces demi-gens de qualité qui commencent à ſe donner au public. Ventre-

bleu, je ne tâte point des couliſſes : ſur l'orqueſtre, morbleu, ſur l'orqueſtre.

COLOMBINE.

Je ne ſai pas pour moi quel plaiſir prennent certaines gens à la comedie, de venir étouffer un acteur juſques ſur les chandelles : comment voulez-vous qu'un pauvre diable de comedien ſe faſſe entendre au bout d'une ſalle, il faut donc qu'il creve ?

LE MARQUIS.

Parbleu, qu'il creve s'il veut, il eſt payé pour cela.

COLOMBINE.

Mais de bonne foi, monſieur le marquis, croyez-vous que ce ſoit pour vous voir peigner votre perruque, prendre du tabac, & faire votre carouſel ſur le theâtre, que le parterre donne ſes quinze ſols ?

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas bien de l'honneur pour lui de voir des gens de qualité ? ma foi, quand il n'auroit que ce plaiſir-là, cela vaut bien une mauvaiſe comedie.

COLOMBINE.

Aſſurément ; c'eſt ce qui fait qu'il s'eſt mis en droit de vous ſiffler auſſi-bien que les méchantes piéces.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que le parterre devient terriblement orgueilleux ; ce ſont ces Italiens qui ont achevé de le gâter. Savez-vous bien que

cet été ils l'ont traité de monſeigneur dans un placet ? Le parterre monſeigneur ! monſeigneur, j'enrage !

COLOMBINE.

Vous avez beau peſter, le parterre fait du bien à tout le monde : il redreſſe les auteurs, il tient les comediens en haleine : un fat ne ſe campe point impunément devant lui ſur les bancs du theâtre : en un mot c'eſt l'étrille de tous ceux qui expoſent leurs ſottiſes au public. Que ne vous mettez-vous dans les loges, on ne vous examinera pas de ſi prés.

LE MARQUIS.

Moi dans les loges, ho je vous baiſe les mains, je n'entends point la comedie dans une loge comme un ſanſonnet : je veux mordi qu'on me voye de la tête aux pieds : & je ne donne mon écu, que pour rouler pendant les entre'actes, & voltiger autour des actrices.



SCENE IV.

LE MARQUIS, COLOMBINE, MARGOT, couturiere, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdemoiſelle, voilà votre couturiere.

COLOMBINE.

Hé bien, Margot, m'apportez-vous mon manteau?

MARGOT.

Oui, mademoiſelle, & j'eſpere qu'il vous habillera parfaitement bien : depuis que je travaille je n'ai jamais vu d'habit ſi bien taillé.

LE MARQUIS.

Ni moi de fille ſi ragoutante : voilà mordi une petite créature bien émerillonnée. Ecoutez, ma fille, où demeurez-vous?

MARGOT.

Pas loin d'ici.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

COLOMBINE *prend le manteau.*

Vous voulez bien, monſieur le marquis, me permettre d'eſſayer mon manteau devant vous.

LE MARQUIS.

Oui da, mademoiſelle, vous pouvez vous

habiller jusqu'à la chemise inclusivement. *Elle ôte son manteau, Margot l'habille, Arlequin badine.* Margot est ma foi toute des plus jolies, & il y auroit plaisir de lui margoter le cœur, je m'assûre qu'elle n'a pas quinze ans. Peut-on voir votre minois, petite femelle ténébreuse. *Il lui leve la coeffe, Margot se défend.*

COLOMBINE.

Allons donc, monsieur le marquis, soyez sage. Que ne vous laissez-vous voir aussi, Margot, vous qui êtes si jolie.

MARGOT.

Je n'oserois, mademoiselle.

COLOMBINE.

Pourquoi ?

MARGOT.

C'est que monsieur Harpillon m'a défendu de regarder les hommes, & il seroit fâché s'il savoit que je me fusse montrée.

COLOMBINE.

Qui est donc ce monsieur Harpillon ?

MARGOT.

C'est un des gros fermiers, qui est mon parrain. Il fait du bien à toute notre famille & il a déja donné un bon emploi à mon grand frere.

LE MARQUIS.

J'entends, j'entends, monsieur Harpillon a mis le frere dans un bureau, & mettra, s'il peut, la sœur en chambre.

MARGOT.

MARGOT.

Ho, monſieur, il n'y a point de ce que vous penſez à ſon fait, c'eſt un homme qui n'a que de bons deſſeins, il m'a promis de m'épouſer ; & pour preuve de cela, il m'a déja envoyé une houſſe verte avec une bergame.

LE MARQUIS.

Fi, une bergame à une fille comme vous! ſi tu voulois, Margot, m'épouſer à la harpillon, j'irois moi juſqu'à une verdure, & une verdure des plus vertes.

MARGOT.

Je vous remercie, monſieur, cela feroit jaſer le monde. Tenez, monſieur, pour avoir été un jour promener avec mon couſin, vous ne ſauriez croire tous les contes qu'on a fait ; il y a les plus maudites langues dans notre montée....

LE MARQUIS.

Ecoutes, Margot, votre montée a peut-être raiſon, & il pourroit bien y avoir quelque choſe à refaire à votre réputation.

COLOMBINE.

Margot peut aller partout, monſieur le marquis ; elle eſt ſage, j'en réponds corps pour corps.

LE MARQUIS.

La bonne caution! Croyez-moi, les environs de Paris ſont terriblement dangereux : n'allez-vous point quelquefois au bois de Boulogne ?

MARGOT.

Dieu m'en garde, monſieur, ma mere me l'a défendu, & m'a dit que c'étoit un vrai coupe-gorge pour une fille.

LE MARQUIS.

C'eſt peut-être-là que votre mere a été égorgée. Ma foi, cette fille-là me plaît. Ma mie, me voudrois-tu tailler une chemiſette, & quelques calçons ?

MARGOT.

Je ſuis votre ſervante, monſieur, on ne travaille pas en homme au logis.

LE MARQUIS.

Hé bien, viens les faire chez moi.

COLOMBINE.

Juſtement, on vous garde des filles de cet âge là pour votre commodité, vous n'avez qu'à vous y attendre. Mais il me ſemble, Margot, que ce manteau-là monte bien haut, on ne voit point ma gorge.

MARGOT.

Ce n'eſt peut-être pas la faute du manteau, mademoiſelle.

COLOMBINE.

Taiſez-vous, Margot, vous êtes une ſotte, tenez remportez votre manteau, j'y ſuis faite comme je ne ſai quoi.

LE MARQUIS.

Te voilà bien embaraſſée, fais-lui en une paire de linge, ou prêtes-lui les tiens.

MARGOT.

Je vous demande excuſe, monſieur, je n'en ai pas trop pour moi, & j'ai eu aſſez de peine à les voir venir; mais j'en ferai à mademoiſelle de ſi gros qu'elle voudra.

LE MARQUIS.

Plus je vois cet enfant-là, plus elle me plaît. Un petit mot, j'ai beſoin d'une fille de chambre, je croi que tu ſerois aſſez mon fait; ſais-tu raſer?

MARGOT.

Moi raſer! je vois bien que vous êtes un gauſſeur; je mourrois de peur ſi je touchois ſeulement un homme du bout du doigt. Adieu, mademoiſelle, dans un quart d'heure je vous rapporterai votre manteau avec de la gorge. *Elle s'en va.*

LE MARQUIS.

Adieu, adieu, petite nymphe du bois de Boulogne. Elle n'eſt morbleu pas ſotte, & je l'aimerois preſque autant que vous. Nous autres gens de qualité, nous aimons quelquefois à rabattre ſur la griſette. Et de notre mariage, qu'en dirons-nous?

COLOMBINE.

Je vous dirai, monſieur le marquis, qu'avant de vous épouſer, je vous demande encore une grace; nous ſommes un certain nombre de filles qui avons fait ſerment de ne point prendre de mari qui n'ait été reçu

auparavant dans notre academie, il faut vous y faire recevoir.

LE MARQUIS.

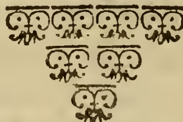
Moi, dans votre academie de filles, vous vous moquez, j'ai des empêchemens plus que légitimes : & que faut-il faire pour cela ?

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, on vous habillera en femme : on vous fera peut-être faire serment d'être un époux commode, de laisser faire à votre femme tout ce qu'il lui plaira, de n'être point de ces maris coquets qui vivent de rapine, & laissent leurs femmes pour aller picorer sur le commun.

LE MARQUIS.

Quand on a de cette besogne-là taillée à la maison, on n'a guéres envie d'aller travailler en ville. Allons donc, faisons ce qu'il vous plaira. Voilà qui est bien drôle, qu'il faille pour vous épouser commencer par se deshumaniser ! *Colombine rentre, & trouve en son chemin les fourbes qu'elle avoit fait préparer pour la cérémonie ; elle parle à l'oreille d'un deux, qui est habillé en sybille & s'en va.*



SCENE V.

MEZZETIN habillé en ſybille, ſuivi de plu-ſieurs autres fourbes, & LE MARQUIS.

MEZZETIN *chante.*

O Toi qui veux épouſer Colombine,
Reçois l'honneur que ſa main te deſtine;
Tu n'étois qu'un vilain magot,
Un oſtrogot,
Un eſcargot,
Tu vas être auſſi beau qu'une fille,
Gentille,
Ou peu s'en faut.

LE CHOEUR.

Tu n'étois qu'un vilain magot, &c.

Pendant que le chœur chante, on dépouille Arlequin & on l'habille en femme.

ARLEQUIN *voyant qu'on lui met des tetons, dit :*

Il ne me manquoit plus que cela. *On apporte une coeffure.*

MEZZETIN *chante.*

Reçois cette coeffure en malice féconde,
Avec cet ornement
Tu peux facilement
Inſulter hardiment,
Et la brune & la blonde,
Avec cet ornement,
Tu charmeras tout le monde.

Il fait des geſtes en danſant, & chante.

Micropoli, chariba, cariſtac.

LE CHOEUR.

Iſtac, & iſtac, & iſtac.

MEZZETIN *toujours chantant.*

Boroquina, bocardo, merlinbrac.

LE CHOEUR.

Iſtac, & iſtac, & iſtac.

MEZZETIN.

Miniſtres de mon art,
Verſez tout votre fard
Sur ce nez en pied de marmite:
Barbouillez vîtë ce muſeau,
Et n'ettoyëz votre pinceau
Sur cette trogne hermafrodite.

On joue une ritournelle. Deux ſybilles, l'une deſquelles tient un pot de rouge & l'autre un pot de blanc, barbouillent Arlequin des deux côtez du viſage, aprés quoi

ARLEQUIN *dit :*

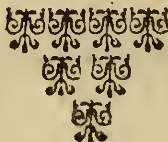
Je peux preſentement réſiſter à la pluye, me voilà bien peint.

MEZZETIN.

Ah qu'il eſt beau .... oh, oh;
Le damoiſeau!
A ce muſeau
De couleur de pruneau,
Faiſons le pied de veau.
Ah qu'il eſt beau, oh, oh, oh!

LE CHOEUR.

Ah qu'il eſt beau, oh, oh, oh!



SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE, TRAFIQUET, PIERROT.

TRAFIQUET.

QUe veut donc dire, s'il vous plaît, cette maſcarade-ci ?

ARLEQUIN.

Monſieur, je vous prie de me dire ſi je ſuis mâle, ou femelle; car, ma foi, je n'y connois plus rien.

TRAFIQUET.

Vous êtes un fou, voilà ce que vous êtes.

PIERROT.

Ah, ah, ah! eſſuyez-vous, monſieur le baillif, vous êtes tout barbouillé.

COLOMBINE.

Je ſuis, mon pere, diſpoſée à vous obéir, mais je ne croi pas que vous vouliez me donner pour mari un homme qui eſt capable de pareilles extravagances.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui eſt aſſez drôle; par ma foi, s'il y en a, c'eſt vous qui les avez faites, & qui avez voulu que je me ſois fait, & marquis, & ce que me voila... voyez, me voilà-t-il pas bien deſigné ?

COLOMBINE.

Moi, je vous ai fait faire ces extravagan-

ces-là ; ma foi , monſieur le baillif , vous rêvez.

PIERROT.

Monſieur , quand je vous ai dit que j'étois mieux le fait de votre fille que cet homme-là , eſt-ce que je me trompois ? Il faudra pourtant que vous y veniez.

TRAFIQUET.

Ce que j'ai vu tantôt , ce que je vois preſentement m'oblige de vous dire , monſieur le baillif , que vous pouvez vous en retourner tout de ce pas dans le bas Maine , manger vos chapons : car pour ma fille vous n'en croquerez que d'une dent.

PIERROT.

Que d'une dent , monſieur le baillif , que d'une dent.

ARLEQUIN.

Allez vous-en au diable , vous & votre fille , petit vilain grigou racourci : adieu la belle , je ne croi pas qu'il y ait au monde un plus méchant animal que vous. Il faut qu'un provincial ait bien le diable au corps pour venir s'équiper d'une femme à Paris. *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Et qu'une fille à Paris ſoit bien prés de ſes piéces pour épouſer un baillif du bas Maine.




ESOPE

ESOPE.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Mise au Theâtre par M. le Noble & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-quatriéme jour de Février, 1691.

ACTEURS.

ESOPE. ARLEQUIN.
RODOPE, amante d'Eſope. ISABELLE.
COLOMBINE, fille d'Eſope.
OCTAVE, amant de Colombine.
LE DOCTEUR, amant de Colombine.
FRIPONNET, huiſſier. MEZZETIN.
PASQUARIEL, valet d'Eſope.
MARINETTE, ſuivante de Rodope.
GERONTE, vieillard.
PIERROT, payſan.
MAITRE BABILLARD, avocat.
MADAME FAGOTIN, vieille femme.
NIZON, jeune payſane mariée.
GRIPPON, partiſan ruiné.
BRIFFETOUT, jeune homme débauché.
UN POETE.
CRESUS.
Suite du roi Creſus.
Chœur d'animaux.

La ſcene eſt dans l'anti-chambre de Rodope, & dans la ſalle d'audience d'Eſope.



ESOPE.

COMEDIE EN CINQ ACTES.



ACTE I.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE.

COLOMBINE.



T vous l'épouserez ?

RODOPE.

Oui, j'y suis resolue.

COLOMBINE.

Esope ?

RODOPE.

Esope, c'est une affaire conclue.

COLOMBINE.

Dès demain ?

COLOMBINE.

Mais, Rodope, entre nous;
Jeûne, aimant les plaisirs, belle & plus que coquette;
Dites-moi, vous croyez-vous faite,
Aprés tant de galans, pour un pareil époux?

RODOPE.

Chargé de sa montagne, Esope votre pere
Sera mon mari tel qu'il est:
Chacun a ses raisons, & sait ce qu'il doit faire,
L'un écoute l'amour, l'autre son interêt;
Et moi je tairai, s'il vous plaît,
Par quel endroit il sait me plaire.

COLOMBINE.

Mais quand dix ans entiers une fille a goûté
Tout ce qu'a de plaisirs un doux libertinage,
Peut elle au joug du mariage
Asservir cette liberté?

RODOPE.

Tout lasse, & tout enfin devient inquiétude.
Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs,
Ils sont nourris par les desirs,
Et s'étouffent par l'habitude.
Faut-il pour imposer un frein à son amour,
Attendre comme Iris qu'on soit sur le retour?
Faut-il comme Dircé, réformant sa coeffure,
Changer d'habillemens & non pas de nature,
Couvrir sous le manteau d'un dehors corrigé,
Un hypocrite cœur au desordre plongé,
Chasser de ses galans la publique cohue,
Dans le temple à toute heure affecter d'être vue,
Et du peuple credule éblouissant les yeux,
Imposer aux mortels & se jouer des dieux?
Faut-il comme Naïs, la prude débauchée,
D'un commerce d'éclat à la fin détachée,
Par des cris affectés, par de fausses clameurs,
Du siécle corrompu taxer par tout les mœurs,
Médire du prochain, seule se dire sage;
Elle a, je l'avouerai, mis bas son équipage,
Elle a quitté ses points, son fard, ses mouches; mais

Pourquoi garder son grand laquais.
Pour moi je ne suis point comme elle une hypocrite :
Vous savez jusqu'ici quel étoit mon emploi,
J'y trouvois mon plaisir : mais enfin je le quitte,
Et le quitte de bonne foi.

COLOMBINE.

Croyez-vous que ce mariage
De vos attachemens puisse vous dégager ?
Avec un laid époux sous le joug se ranger,
N'est pas un moyen sûr pour devenir plus sage ;
Et contre un tel écueil elle-même en danger,
La plus pure vertu risqueroit le naufrage.

RODOPE.

La plus pure vertu
Tremble dans le soldat qui n'a point combattu.
Mais je suis de mon cœur la maîtresse absolue.
Ce cœur s'est affermi par mille & mille coups,
Et fera voir à mon époux
Qu'une femme peut tout, quand elle est resolue.
Mais, parlons franchement. Ne m'est-il pas heureux
Qu'Esope, tel qu'il est, veuille être mon refuge ?
Cresus de son bouffon en a fait notre juge,
Il est riche, plaisant, goguenard, amoureux,
Aimant bon vin & bonne chere,
Vivant sans souci, sans chagrin ;
Comme le maître-coq la ville le revere,
Et l'on ne croiroit pas un procés bien vuidé,
Si par ses contes bleus il n'étoit décidé.
A moi qui n'aime rien qu'à rire,
Pourroit-il ne pas plaire avec ces qualités,
Sans compter mille autres beautés
Que son esprit renferme, ou que je n'ose dire,
Ma chere Colombine, enfin n'en parlons plus,
Tes raisonnemens superflus
Ne m'empecheroient pas d'être ta belle-mere :
Mais de notre amitié conservons la douceur,
Et dans la femme de ton pere
Regardes-moi comme ta sœur,

COLOMBINE.

Etre belle-mere & commode,
Ce n'eſt point du tout la methode
Des belles-meres d'aujourd'hui.
Voyez dans ce quartier la coquette Amarante,
Quel chagrin, quel ennui,
Ne donne t-elle point aux filles de Dorante.
L'une au fond d'un couvent gemit & ſe lamente;
L'autre au logis comme dans un étui,
Avec rigueur empriſonnée,
Paſſe en regrets les nuits, en larmes la journée,
Et par de vains ſouhaits s'efforce de hâter
Le dieu tardif de l'hymenée
Qu'elle trouve à ſon gré trop lent à l'écouter.
Quand vous ſerez ma belle-mere,
Aurez-vous tout de bon pour moi de l'amitié?

RODOPE.

Oui, faites du chemin ſeulement la moitié,
Et du reſte laiſſez-moi faire:
Mais pour vous témoigner combien vous m'êtes chere,
Parlons un peu de vos amours.
Comment gouvernez-vous l'amant qui ſait vous plaire?
Octave en votre cœur regnera-t il toujours?

COLOMBINE.

Ah! ſi d'un prompt ſecours
Vous n'aidez ma flâme allarmée,
Cette flâme en mon cœur par vos ſoins allumée,
Bien-tôt vous me verrez au dernier de mes jours.

RODOPE.

Votre Octave auroit-il pour vous de l'inconſtance?

COLOMBINE.

Nullement; & ſon cœur ne reſpire pour moi
Qu'un zele plein de feu, qu'une immuable foi,
Que langueurs, que ſoupirs, & que perſeverance.

RODOPE.

Eh bien, que craignez-vous?

COLOMBINE.

Un pere qui me veut donner un autre époux.
Mais, que dis-je, un époux, un monſtre, une figure,

Faite en dépit de la nature,
Qui de l'homme sur lui n'a pas le moindre trait,
Une tortue en masque, un horrible cyclope,
Et pour dire en un mot, sans qui le laid Esope,
Seroit des mortels le plus laid.

RODOPE.

Ou je me trompe fort, ou dans ce beau portrait
Touché d'une couleur si vive,
Je connois du Docteur la peinture naïve.
N'est-ce pas le Docteur ?

COLOMBINE.

C'est ce monstre en effet.
Peut-on l'imaginer ?

RODOPE

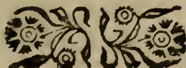
Non, il n'est pas possible.
Votre pere aime à rire & veut se divertir.
Mais feinte ou verité, de ce monstre terrible,
L'amour & la raison sauront vous garantir.
Reposez-vous sur moi, cessez d'être inquiéte,
Je saurai vous tirer d'un si grand embarras ;
Et si vous n'êtes satisfaite,
Rodope ne le sera pas,
Mais Octave ici doit se rendre,
Si peu que vous vouliez attendre.
De ce honteux rival vous pourrez l'informer,
Sans témoins vous pourrez expliquer votre flâme ;
Et pour ne point troubler le secret de votre ame,
Seule en mon cabinet j'irai me renfermer.

COLOMBINE.

Comment jamais payer cet excès de tendresse !
Faut-il.

RODOPE.

Ne poussez pas plus loin le compliment,
Je vois paroître votre amant.
Adieu, ma Colombine ; avec lui je vous laisse,
Ne perdez pas ce doux moment.



SCENE II.

COLOMBINE, OCTAVE.

Cette ſcene eſt italienne, & contient un épanchement d'amour entre Octave & Colombine. Elle lui découvre le deſſein qu'Eſope a de la marier avec le Docteur. Cette découverte produit des mouvemens d'indignation & d'inquiétude dans le cœur d'Octave; & tandis qu'il les explique, ils entendent Eſope qui vient; ce qui oblige Colombine d'entrer dans le cabinet de Rodope, & Octave d'un autre côté.

SCENE III.

ESOPE, LE DOCTEUR.

ESOPE.

OUi, rien n'eſt plus juſte que de réformer l'abus dont vous me parlez: je prétens le corriger, & que deſormais les dames rendent à la doctrine le reſpect qui lui eſt dû.

LE DOCTEUR.

Il eſt vrai qu'un bel eſprit en linge ſale n'eſt qu'un ſot dans une ruelle, & que le ſexe eſt d'un goût ſi dépravé, qu'Appollon lui-même ſans ſa perruque blonde, ne paſſeroit chez les muſes que pour un miſerable joueur de vielle.

ESOPE.

Je ne peux concevoir comment des femmes bien ſenſées s'amuſent à ces jeunes étourdis, dont l'humeur eſt ſi changeante, qu'ils ne peuvent pas porter deux jours de ſuite le méme linge; qui ſont ſi inconſtans, qu'ils changent d'habits comme l'année de ſaiſon; qui ſont des impoſteurs par la ſuppoſition de leurs perruques, bizares dans les nouveautés de leurs modes, flateurs dans leurs converſations, & de la derniere foibleſſe dans leurs complaiſances; & avec tous ces vices, ces colifichets à la mode regentent dans les ruelles, tandis qu'un ſavant y eſt tourné en ridicule. Non, je ne peux ſouffrir cet abus, & je veux y mettre ordre.

LE DOCTEUR.

Que la ſcience vous aura d'obligation, & ſur tout ſi vous rompez les amours de ce petit capitaine d'infanterie, qui veut enrôler Colombine dans ſes recrues d'amour. Il y a long-temps que tout le monde ſait de quel œil ils ſe regardent, & je m'étonne que vous ſoyez encore à l'ignorer.

ESOPE.

Les peres ont toujours le bonheur de ſavoir les derniers ce qui ſe paſſe chez eux, mais ſuffit que je vous ai donné ma parole, Colombine ſera demain votre épouſe.

Et fuſſiez-vous encor mille fois plus haï,
Je ſuis pere, je parle, & veux être obéi.

LE DOCTEUR.

Le pere doit commander, la fille doit obéir : mais, à vous parler franchement, ne seroit-il point plus sûr d'avoir la parole de celle qui doit l'obéissance, que de celui qui a l'autorité du commandement.

ESOPE.

Quoi ! vous mettez en balance mon autorité contre sa fantaisie ?

LE DOCTEUR.

Eh, qu'une fille est un petit animal bien mutin, & qu'il est difficile de lui ôter de la tête ce qu'elle y a une fois chaussé ! Elle me fuit comme le diable, & je ne la saurois aborder.

ESOPE.

Le tems apprivoise les bêtes les plus feroces ; & deux onces de matrimonion infusées de la main de votre doctrine, la rendront plus souple qu'un agneau. Ce qui paroît d'abord le plus choquant, se rend peu à peu familier : & je veux sur cela vous faire un petit conte.

LE DOCTEUR.

Vous en avez toujours quelqu'un en poche, & vos fables sont devenues si communes, qu'elles se fourent jusques sur le theâtre.

ESOPE.

N'a-t-on pas raison ? & y a-t-il rien qui puisse ni mieux instruire, ni mieux diversi-

fier les instructions ? Ecoutez celle-ci, qui vous fera voir que quelque effroyable que vous soyez, Colombine pourra devenir pour vous moins sauvage.

Fable de la biche & du rhinoceros.

Une biche autrefois, de loin dans la campagne
Apperçut un rhinoceros.
(C'est vous) Et le voyant si monstrueux, si gros,
S'enfuit d'un pas leger au haut de la montagne.
Le lendemain grimpant sur un rocher,
Elle revoit cette hideuse bête,
Elle en a moins de peur, la regarde, & s'arrête;
Mais elle n'ose encore en approcher.
Enfin de jour en jour l'ame plus affermie,
Elle y prend un peu plus de goût,
S'en approche, lui parle, & devient son amie,
Puis dit : *Avec le tems on s'accoutume à tout.*



Il en est de même, seigneur Docteur, d'une petite novice de quinze à seize ans.

LE DOCTEUR.

Ha, ah, ah! une novice de quinze à seize ans, & où diantre les trouve-t-on ?

ESOPE.

A vous parler franchement, je les tiens rares; & c'est à present qu'on peut dire :

Dans ce siécle rusé l'on ne voit plus d'enfans.
Une fille à quinze ans
Penetre jusqu'au fond de l'amoureux mystere
Les secrets les plus curieux.
A cet âge elle en sait tout autant que sa mere,
Et l'exécute beaucoup mieux.

Mais, quoiqu'il en ſoit, comptez que demain vous ſerez mon gendre. Allez vous y préparer. Pour moi, je viens ici conclure avec Rodope les articles de mon mariage. L'on m'a dit là-bas que ma fille étoit dans ſon cabinet, je vais la faire appeller pour lui apprendre mes intentions. Adieu, je vois qu'elle ſort, laiſſez-moi l'entretenir en particulier.

LE DOCTEUR.

Adieu, ſeigneur Eſope. A rivederſi.

ESOPE.

A rivederſi, ſignor Dottor.

SCENE IV.

ESOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

Colombine, approchez. Demain je me marie.

COLOMBINE.

Que le ciel ſoit propice à vos juſtes déſirs.

ESOPE.

Vous aurez part à mes plaiſirs :
Puiſqu'avec le Docteur un pareil ſort vous lie,
Je veux qu'en même tems, c'eſt-à-dire, demain
Il vous donne la main.

COLOMBINE.

Moi, mon pere ! & pourquoi me marier ſi jeune ?

ESOPE.

Ah ! il n'eſt que trop tems de rompre votre jeûne.
Dans la Grece comme à Paris,
Une fille à votre âge

Est un friand morceau fort propre au mariage.
Il est tems d'y penser lorsque seize ans sont pris ;
Le pas est dangereux, & souvent on rencontre
Un fat qui paroissoit quelque chose à la montre ;
Mais je vous ai choisi la perle des maris.
Il n'est pas des mieux faits : mais de l'esprit en diable.

COLOMBINE.

Quoi, ce vilain Docteur, c'est un monstre effroyable.
Comment prétendez vous que je puisse l'aimer ?

ESOPE.

Deux grains d'obéissance
Infusés dans trois doigts de jus de patience,
Vous y sauront accoûtumer ;
Et ne m'aimez-vous pas, petite créature,
Avec ma bosse & ma figure ?
Qui des deux, je vous prie, a le plus de beauté ?

COLOMBINE.

Le sang, le devoir, la nature,
Imposent à mon cœur cette necessité.

ESOPE.

Si-tôt qu'à votre époux vous serez accrochée,
Même necessité vous le fera cherir ;
Mais tout le *tu autem*, j'ai su le découvrir.
Ailleurs votre ame est attachée :
Et certain spadassin, certain godelureau
Qu'on nomme Ottavio,
Vous a pour ce refus finement embouchée.

COLOMBINE.

Puisque vous le savez, mon pere, c'est en vain
Que je voudrois vous taire une si belle flâme.
Octave possede mon ame,
Souffrez qu'il possede ma main ;
Je ne vois rien d'égal, & je le dis sans feindre,
Au mérite d'un vrai soldat,
La valeur a certain éclat
Que les autres vertus ne peuvent point atteindre.

ESOPE.

Eh quoi donc : un savant, vrai favori des dieux,
N'est pas un objet plus aimable ?

COLOMBINE.

Non. L'épée est seule capable
Et de frapper mon cœur & de charmer mes yeux.

ESOPE.

Ma fille, écoutez-moi : Dans le siécle où nous sommes,
De fumée on n'est pas nourri :
Et cet air de valeur qui fait les plus grands hommes,
Est souvent trés-mal propre à faire un bon mari.
Aux chaînes de l'hymen quand on se détermine,
Il vaut mieux, sans comparaison,
Songer solidement à fonder la cuisine,
Qu'à dorer les dehors d'une pauvre maison.
Ces fanfarons, ces gens d'épée,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées :
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans justes-au-corps,
Où l'or éclate en broderie ;
Ce ne sont, croyez-moi, que d'imposteurs dehors,
Qui renferment dessous bien de la gueuserie.
Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une dame :
Dites-moi, son douaire est-il bien assigné
Dessus la pointe d'une lame ?
Aprés les amoureux ébats,
Dîne-t on du recit de leurs hautes prouesses,
En remplit t-on les plats ?
Ah ! Colombine, fui les trompeuses caresses
D'un spadassin qui conte à ses maîtresses
Bien moins d'écus que de combats.
En un mot je ne veux point prendre
De maître dans un gendre :
Ces gens qui dévorant un hôte malheureux,
Lui parlent par, je veux.

COLOMBINE.

Ah ! si vous connoissiez quel est le cœur d'Octave.

ESOPE.

Oui, je n'en doute point, il est jeune, il est brave :
Belle perruque blonde, à la gorge un ponceau,
L'épée à son côté, le plumet au chapeau :
Mais je ne veux point être esclave

De ce signor Octave,
Qui dés le lendemain qu'il auroit pris ma fille ;
Voudroit regenter ma famille,
Serviteur. Sur ce fait, écoutes un petit mot,
La fable n'est pas longue, & te fera connoître
Ce qui peut arriver quand on est assez sot,
Pour chez soi se donner un maitre.

Fable du serpent & du hérisson.

Un serpent avoit sa maison
Dans le réduit d'une caverne étroite ;
Qui contre les rigueurs de la froide saison
Lui servoit de retraite.
Un hérisson
Qui pour l'hyver n'avoit point de taniere,
Sentant le froid lui causer du frisson,
Fit tant par caresse & priére,
Que le serpent fut assez fou
Pour le loger avec lui dans son trou.
Mais il n'eut pas plutot reçu ce vilain hôte,
Que d'un air insolent roulant de toutes parts
Son petit corps armé de dards,
Au serpent il serra la côte.
Sors, lui dit-il, sors de chez moi,
Tu me fais une peine extrême.
Si tu ne peux souffrir que je reste avec toi,
Répond le hérisson, tu peux sortir toi-même :
Et se roulant toujours de l'un à l'autre bout,
Le serpent fut enfin contraint de quitter tout.



Belle leçon pour un beau-pere,
Qui par un flateur endormi
Souvent de tout son bien achete un ennemi
Qui le reduit à la misere.

COLOMBINE.

Non, non. Si vous daignez à ses feux consentir,
Ne craignez rien d'Octave : & son cœur trop sincere.....

ESOPE.

Je voi combien il ſait vous plaire ;
Mais je n'achete point ſi cher un repentir.
Plus vieux que vous, par conſequent plus ſage,
Je ſai ce qu'il vous faut, ce qu'il me faut auſſi :
A bien m'appareiller je mets tout mon ſouci,
Octave eſt gentilhomme, & du plus haut étage,
Moi, fils de roturier, & ſorti du village,
Je vais dans mes égaux vous choiſir un mari,
Si vis nubere, nube pari.
Des leçons de l'hymen ce beau mot eſt la crême.

COLOMBINE.

Ah ! d'accord ſi c'étoit pour l'épouſer vous-même ;
Vous êtes juſtement l'un pour l'autre taillé,
Boſſe égale, égale figure,
Et l'on voudroit en vain chercher dans la nature
Un couple plus complet, ni mieux appareillé.

ESOPE.

Voyez la raiſonneuſe. Allez fille indocile,
Songez à m'obéir : & ſans raiſonnement,
Sortez.

COLOMBINE.

Si vous vouliez.

ESOPE.

Sortez, dis-je. Autrement.



SCENE V.

ESOPE *seul.*

QUe de tels animaux la garde est difficile !
Prés d'eux les plus fins sont capots.
Par pur instinct de la nature
Ces poulets sont à peine éclos,
Que d'eux-même aussi-tôt ils cherchent la pâture
Il faut que promptement je l'unisse au Docteur.
Quand je l'aurai chaperonnée
Du couvre-chef de l'hymenée,
Rien n'ira sur mon compte ; & monsieur le conteur
De fleurettes, sera l'affaire
De l'époux & non pas du pere.
Voyons un peu Rodope. Il nous faut convenir
De certains ... Mais l'on ouvre, & je la vois venir.

SCENE VI.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

SAlut à ma chere maîtresse,
L'honneur des voûtes de la Grece,
Qui riche à coffres pleins du fruit de ses amours ;
Sans craindre d'un époux le pénible esclavage,
Veut à la fin tâter du joug du mariage,
Et passer avec moi le reste de ses jours.
Vous me voyez tout prêt à vous rendre les armes ;
Tout prêt à m'enyvrer de ce reste de charmes,
Qui de tant de galans ont rôti le jabot :
Trop heureux si je puis, ô mignonne Rodope,
Voir de notre assemblage échaper un marmot,
Qu'on connoisse à ses traits sorti du sang d'Esope.
Vous riez. Trouvez-vous ce souhait si bouffon,

Ou si c'est du plaisir dont il vous peint l'idée?
Pour moi je n'eus jamais d'éloquence fardée,
Et tout ce que je dis, ie le dis tout de bon.

RODOPE.

Dans mes amans si j'aimai la franchise ;
Je l'aime beaucoup plus de la part d'un époux,

ESOPE.

Eh bien ! puisqu'ainsi va, toute liberté prise ;
A découvert expliquons-nous.
Je n'ai point l'ame embarassée
De ce qui ne me touche pas.
Et je ne me fais point, comme ces délicats,
Un mal toujours présent d'une faute passée:
Pourquoi vouloir au temps qu'on n'est point enchaînée ;
Faire retrogader l'affront du cocuage ?
Et n'est-ce pas assez qu'au temps du mariage
Son chagrin soit borné,
Puisque jamais un bail n'engage
Que du moment qu'on a signé ?
Ainsi sur le passé je n'ai d'inquiétude
Que pour une aigrette à futur.
Contre cet accident, comment puis-je être sûr,
Sachant combien il est & difficile & rude
De forcer le penchant d'une douce habitude,
Qu'on change peu l'eau trouble en un breuvage pur ;
Et que quand de coquette, on veut se faire prude,
L'esprit le plus solide a peine à gourmander
Le secret aiguillon qui veut le commander.

RODOPE.

Je ne prens point pour un outrage
La crainte que vous témoignez :
Et c'est avec raison que vous me soupçonnez,
Si des femmes du tems vous regardez l'usage.
Mais fiez-vous en moi,
J'ai le cœur fort sincere & suis de bonne foi ;
Et si je me plaisois au même badinage,
Dans la force de ma beauté
Si je cherchois la volupté,
Me réduirois-je à l'esclavage,

Quand il ne tient qu'à moi d'aimer en liberté :
Pensez-vous que je sois comme Aminte la veuve,
Qui croyant amortir tous les volages feux,
Dont pendant si long-temps elle avoit fait épreuve,
Ne les a point fixés par de semblables nœuds :
Mais par une richesse immense
D'un mari patient & gueux,
Ayant, deniers comptant, acheté le silence,
Elle n'a fait à ses amours
Que donner sous ce voile un bien plus libre cours ?
Ce n'est point là mon carectère.
Tant que Venus a sû me plaire,
J'ai suivi le sentier qu'elle m'avoit battu,
A ses appas trompeurs à la fin je m'arrache ;
Et tout ce qu'aux plaisirs mon cœur avoit d'attache,
J'essaye à le tourner, à ce qu'on dit vertu.
Tel qu'à vos yeux ici mon cœur se dévelope,
Tel vous le trouverez jusqu'au dernier moment.

ESOPE.

Fort bien. Mais, ma chere Rodope,
Si vous saviez comme une fille ment.

RODOPE.

Non, non, seigneur Esope,
Je parle à cœur ouvert & sans déguisement.

ESOPE.

Je le croi : mais pourtant d'un certain petit conte
Je me souviens fort à propos,
Et vais vous le dire en deux mots.

RODOPE.

Et que m'apprendra-t-il ?

ESOPE.

Qu'un mari se mécompte
Quand il dort l'esprit en repos,
S'imaginant qu'un mariage
Fait d'une fille folle une femme bien sage.
Ecoutez.

Fable de la chate.

CErtain homme éperdûment épris,
Aimoit jadis sa chate, assez mignogne bête:
Chate alerte & subtile à gripper les souris,
Et d'en faire sa femme il se mit dans la tête.
Pour accomplir ce dessein fou,
Il faloit que Venus la belle
Fît de la chate une donzelle,
Et de son amant un matou,
Il fit des vœux, & la déesse
En fille changea l'animal;
Cet amant la plaça dans le lit nuptial,
Et lui fit sentir sa tendresse:
Mais le premier repos à peine étoit-il pris,
Que dans la chambre une souris
Fit du bruit en rongeant un éclat de noisette.
A ce bruit le mari sentit tout aussi-tôt,
Que de son lit à bas son aimable minette,
Pour courir la souris, ne fit qu'un leger saut.
Les dieux peuvent, dit il, changer notre figure;
Mais jamais la nature.



Eh bien qu'en direz-vous? ce conte a-t-il raison?
Si tôt que vous serez ma femme,
La vieille flâme
Ne viendra-t-elle point ralumer le tison,
Et par un sort commun à tant de bons maris,
Ne vous verrai-je point abandonner ma couche
Pour courir aprés la souris?

RODOPE.

Non. Fiez-vous à ma parole,
Vous ne me verrez point sortir de mon devoir.

ESOPE.

C'est-à-dire, sachant tout ce qu'on peut savoir,
Et fine maîtresse d'école,
Esope me verra si bien jouer mon rôle,
Qu'il ne pourra jamais de rien s'appercevoir.

Ce seroit toujours quelque chose
Plus doux que le fracas du commerce éclatant
De ces femmes qu'on voit bretter tambour battant.
Sur cet espoir je me repose.
Faites du moins que je n'en sache rien.
Commerce adroit, & bouche close,
Est un mal fort proche du bien.
Nous voilà donc d'accord, & moi prêt au lien:
Mais sur notre contrat j'ai fait certaine glose
Que j'y prétens faire ajouter.

RODOPE.

Je ne refuse aucune clause.
Lisez, & je vais écouter.

ESOPE *lit.*

Articles de mariage entre Esope & Rodope.

PREMIER ARTICLE.

En maux ainsi qu'en biens, les deux futurs époux
Seront uns & communs, nonobstant la coûtume
Qui partage au mari la peine & l'amertume:
Tandis qu'en bon carosse, & riche de bijou,
L'autre goute à longs traits ce qu'hymen a de doux.

II. ARTICLE.

De son menage en toute honnêteté
La femme fera son delice;
Son train sera modeste avecque propreté,
Sans valet de chambre ou nourrice,
Ce sont meubles qui n'ont aucune utilité.
Quant aux laquais pour son service,
Je les veux au dessous de pleine puberté.

III. ARTICLE.

Toujours bon vin en cave, & bon pot en cuisine,
Elle prendra le soin que l'on soit bien nourri,
Et fera sans humeur chagrine,
Aux vrais amis de son mari,
Et bonne chere & bonne mine.

IV. ARTICLE.

Elle n'ira jamais par un chagrin jaloux
De son époux
Fureter les secrets pour lui rompre en visiere;

Mais à le contenter se donnant toute entiere,
Et complaisante à ses désirs,
Elle sera de ses plaisirs
Ou l'instrument ou la matiere.

V. ARTICLE.

Point de ces jeux publics où l'on passe les nuits
Et qui font qu'à toute heure une porte est ouverte ;
Celui qui donne le tapis,
Est toujurs pour le moins de moitié de la perte.
La femme y prend plaisir, l'utile est aux valets ;
Mais le ménage enfin se déconcerte ;
Et de son tricquetrac, l'époux pour tous ses frais
N'a de reste que les cornets.

VI ARTICLE.

Elle fuira comme la peste.....



Vous pourrez à loisir lire tout ce qui reste.
Jusqu'ici des plaideurs viennent me relancer.
Adieu jusqu'à tantôt.

RODOPE.

Je vais donc vous laisser.

ESOPE.

Je viendrai vous revoir avant mon audience.

RODOPE.

Adieu, la perle des maris.

ESOPE.

Adieu, belle Rodope, aimez avec constance,
Et prenez garde à la souris.





ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE, RODOPE, LE DOCTEUR.

COLOMBINE *sortant avec Rodope, & voyant entrer le Docteur.*

De grace laissez-moi sortir,
Rodope, & que j'évite un monstre que j'abhore.

RODOPE.

Non, non, il faut de la pecore
Pour un moment nous divertir.
Je veux faire semblant d'applaudir à sa flâme.

COLOMBINE.

De quels traits me percez-vous l'ame!
A moi qui deteste son feu,
O ciel quelle horrible figure!

LE DOCTEUR *approche & dit:*

A la fin dans ce lieu
Je peux vous accoster, notre épouse future.

COLOMBINE.

Ce nom-là me convient fort peu:
Et sans crainte d'être parjure,
Monsieur le grand docteur, je vous jurerois bien,
Que jamais il n'en sera rien.

LE DOCTEUR.

Qui d'Esope ou de vous est donc ici le maitre?

RODOPE.

Son pere doit l'être.

LE DOCTEUR.

Son pere m'a donné sa foi.

COLOMBINE.

Qu'il vous épouse & qu'il la tienne,
J'en suis d'accord, mais je sai moi
Qu'il n'a point engagé la mienne.
Ca, Docteur, parlons franchement,
Vous croyez-vous mon fait, me croyez-vous le vôtre,
Et la nature en nous formant,
Nous a-t-elle paîtris & tournés l'un pour l'autre?
Si l'hymen avec moi vous avoit enrôlé
Sous sa dangereuse cornette,
De l'air dont vous êtes moulé,
Et de celui dont je suis faite,
Il en seroit bien-tôt parlé.
A des bruits chagrinans n'ouvrons point la carriere,
Une femme se lie au sort de son époux:
Et la vertu la plus entiere
Doit craindre sur cette matiere
Le fatal ascendant d'un mari tel que vous.

RODOPE.

Eh bien, à tout hazard, qu'importe;
Il risque le paquet & veut bien s'embarquer.

COLOMBINE.

S'il a des raisons pour risquer,
J'ai pour ne risquer rien une raison plus forte;
Nul soupçon de ma part ne sauroit le troubler:
Mais puis-je regarder sa téte sans trembler?

RODOPE.

Mais que trouvez-vous donc qui puisse en sa figure
Le faire ainsi passer pour un si laid mâtin?

LE DOCTEUR.

En effet au miroir me voyant ce matin,
Je m'y suis trouvé beau, mais beau, je vous le jure.

COLOMBINE.

C'est ainsi qu'autrefois en se mirant dans l'eau,
Poliphéme se trouvoit beau.

LE DOCTEUR.

C'est que pour un Acis vous avez le cœur tendre.

RODOPE.

Il est aisé de le comprendre.

Mais

Mais helas ! qu'elle feroit mieux
D'aimer par la raison, que d'aimer par les yeux !
Colombine, fuyez ces galans, qui sans cesse
Appuyent de sermens une fausse tendresse,
Qui d'un brillant dehors cachant mille défauts,
Promettent tant de biens & donnent tant de maux.
Ce n'est qu'en beaux habits qu'un galant se presente :
En lui tout plaît, tout rit, tout émeut, tout enchante :
Mais si-tôt que l'hymen vous a mis sous le joug,
Qui soupiroit, vous gronde, & l'agneau devient bouc.
De l'esprit d'un docteur il n'en est pas de même,
Sa raison le conduit dans ses sages amours :
Et quand une fois il vous aime,
Colombine, c'est pour toujours.

LE DOCTEUR.

Voilà comme raisonne un amour philosophe.

COLOMBINE.

Eh, que de ce bon avocat
La robe est d'une fine étoffe,
Et que sa langue sait vous bien donner du plat !

RODOPE.

Non, non. Ce que je dis, ce n'est point faribole,
Je chéris la sagesse, & j'abhorre les foux ;
Et prendre Esope pour époux,
C'est vous prêcher d'exemple autant que de parole.

LE DOCTEUR.

A ce raisonnement, eh bien résistez-vous ?

COLOMBINE.

Monsieur le raisonneur, avec votre licence,
Je vais vous répondre : écoutez.
Pour passer un contrat, il faut comme je pense
Le concours des deux volontés.
Vous m'aimez, dites-vous : La chose est fort plausible,
Vous m'aimerez toujours : eh bien soit, je le croi ;
Mais il faut que je puisse aussi vous aimer, moi ;
Et c'est ce qui n'est pas possible,
Je vous le dis de bonne foi.
Par de secrettes sympathies,
Dont les puissans liens savent nous attacher,

L'on voit tout en naissant des ames assorties
Qui ne cherchent qu'à s'approcher,
Et d'autres par antipathie,
Ne peuvent ni s'unir ni se laisser toucher.
Accusez donc le ciel, accusez la nature,
Si vous ne pouvez être aimé;
Et plaignez-vous d'avoir été formé
D'une antipathique figure.
Allez, retirez-vous, ne m'importunez plus
De tous vos discours superflus;
Votre bosse éminente & toute sa doctrine
Ne sont pas de tournure à gagner Colombine.

LE DOCTEUR.

D'un cœur si peu soumis,
Prés d'Esope je vais me plaindre :
Il est pere, il est maître, & saura vous contraindre
A tenir ce qu'il m'a promis. *Il s'en va.*

SCENE II.

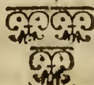
RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

Par une lâche obéissance,
Non, Colombine, non, n'allez pas vous trahir,
Sur un point de cette importance,
C'est un crime que d'obéir.

COLOMBINE.

Ah ! que plutôt sur moi la mort... Mais je vous quitte,
Voici mon pere, & je l'entens.
Dans le tumulte où sont mes sens,
Rodope, il faut que je l'évite.



SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

COlombine, arrêtez vos pas,
Votre presence est nécessaire,
Et pour passer nos deux contrats
J'ai fait avertir le notaire.

COLOMBINE.

Ah, mon pere, souffrez qu'embrassant vos genoux
Je détourne ce coup de foudre!
Votre cœur peut-il se résoudre,
A me donner un tel époux?
Laissez, laissez toucher ces entrailles de pere,
L'obéissance est mon devoir,
Je le sai, il est vrai, mais je ne le puis faire;
Et sur cet ordre dur qui fait mon desespoir,
Quand mon respect voudroit se taire,
Ma raison se révolte, & ne me permet point
De vous obéir sur ce point.

ESOPE.

Votre raison n'est qu'une bête,
Il sera votre époux, je l'ai dit, je le veux;
Il faut vous marier de tête,
Et non par la chaleur de vos volages feux.
De l'aimable Rodope imitez la sagesse;
Ce n'est que douceur, que tendresse;
Pour moi, son cher époux entre mille choisi.
D'un exemple si beau....

RODOPE.

Tout doux, seigneur Esope,
Il ne faut rien confondre ici,
Colombine n'est pas Rodope,
J'ai des raisons qu'elle n'a pas,
Elle fait bien de prendre une route contraire,

Et vous êtes un trop bon pere
Pour lui donner conseil de marcher sur mes pas.

ESOPE.

Ne croyez pas que j'en démorde.
Quand un pere s'est résolu,
Il faut sans balancer sur ce qu'il a voulu,
Qu'à ses désirs soudain une fille s'accorde.
Non, non. Point de quartier, point de misericorde.
Je veux qu'elle obéïsse à mon ordre absolu,
Et ce refus mutin à la fin me courrouce.

COLOMBINE.

Tel que puisse être, helas ! l'effet de ce courroux ;
La mort m'est mille fois plus douce
Que cet horrible époux.
Je ne demande plus, que sensible à ma flâme,
Votre paternelle bonté
M'accorde un époux souhaité,
Cet amant qui regne en mon ame.
Rompez, si vous voulez, de si tendres amours :
Mais permettez du moins qu'en habit de vestale,
Pour fuir de cet hymen la contrainte fatale,
Je finisse mes tristes jours.

ESOPE.

Bon. Des filles du tems voilà le grand recours.
Que dans leurs passions un pere les traverse,
Leur petite cervelle aussi-tôt se renverse,
On les voit par dépit se vouer aux autels :
Mais le feu mal éteint au cœur de la vestale,
En prophanes soupirs sous le voile s'exhale,
Et va scandaliser au ciel les immortels.
Non, non. Je ne veux point qu'un chagrin vous enrôle ;
Vesta n'en a déja que trop d'autres sans vous,
Qui ne pouvant avoir tel ou tel pour époux,
Ont par un pur dépit entré dans sa géole.
Je veux que dés ce soir, & sans plus barguigner... ;

RODOPE.

Eh bien : si votre esprit veut ainsi s'obstiner
A la sacrifier à l'objet de sa haine,
Du moins pour adoucir sa peine,

Donnez lui quelque tems à se déterminer.
Voulez vous sur le champ forcer son ame émue ?
Laissez-moi doucement ménager son esprit,
Et ne l'obligez point de songer par dépit,
A quelque retraite imprévue.
Pensez-vous tout d'un coup, que d'une extrêmité,
On puisse se porter a l'autre ?
Dès ce soir vous voulez que de concert au nôtre
Son hymen soit precipité.
Le temps peut tout, qui sait l'attendre.
Voyez couler ses pleurs, votre cœur est trop tendre
Pour les appercevoir sans en être excité.

ESOPE.

Oui, mes sens sont émus, & je veux bien me rendre.
Dés ce soir je voulois terminer cet hymen,
Mais afin de vous faire à toutes deux comprendre
A quel point j'ai le cœur humain,
Je le differerai.

RODOPE.

Combien ?

ESOPE.

Jusqu'à demain.

COLOMBINE.

O ciel !

ESOPE.

Point de replique, ou dès ce soir. . . .

COLOMBINE.

Mon pere !

ESOPE.

J'ai parlé, vous devez vous taire.
Allez, retirez-vous, & ne m'irritez pas.

COLOMBINE.

Ne m'abandonnes point, Rodope, en ces allarmes,
Et dans ton cabinet viens essuyer mes larmes.
Adieu pere cruel. Bien-tôt par mon trépas
De tes rigueurs vengée,
D'un hymen si fatal je serai dégagée.

SCENE IV.

ESOPE, GERONTE.

ESOPE.

NOn, non. L'on ne meurt point d'amour comme cela.
Et.... Mais quel importun est-ce que je voi-là ?

GERONTE.

Pardon, si pour un mot, monsieur, je vous arrête.

ESOPE.

Que voulez-vous ? parlez.

GERONTE.

Au bas de ma requête
Qu'il vous plaise, monsieur, mettre un soit assigné.

ESOPE.

A quoi concluez-vous ?

GERONTE.

Monsieur, prés de ma femme
Certain jeune importun à la voir obstiné,
Malgré moi lui conte sa flâme.
Je prétens que par vous il sera condamné,
A délaisser telle poursuite.
Défenses cependant de nous rendre visite,
A peine, *& cætera*, le tout avec dépens.

ESOPE.

Et quel âge avez vous ?

GERONTE.

J'ai soixante & quinze ans ;
Et quelque mois de plus.

ESOPE.

Fort bien, & votre épouse ?

GERONTE.

Environ huit par dessus douze.

ESOPE.

Et le galant, combien ?

GERONTE.

A peu prés vingt & deux,

ESOPE.

Bien fait?

GERONTE.

Fort bien.

ESOPE.

Hon, hon!

GERONTE.

Grand air, fort beaux cheveux;
L'œil brillant, le tein frais, & le ris agréable,
Une bouche vermeille, & de trés-belles dents,
Danse & chante fort bien, touche des instrumens,
Propre dans ses habits, d'un entretien aimable,
Où brillent à l'envi l'esprit & l'enjouement;
Fait un conte à plaisir, à se pâmer de rire,
Aime les petits vers, les tourne joliment;
Et quoiqu'il parle bien, sait encore mieux écrire.
Toutes ces qualités, je vous les dis, monsieur,
Pour vous montrer combien est juste ma frayeur.

ESOPE.

Et votre femme est-elle belle,
A-t-elle de l'esprit, de quelle humeur est elle?

GERONTE.

Elle a plus d'agrément qu'elle n'a de beauté,
La taille droite & fine au-dessous de la grande.
L'œil petit, mais d'où part tant de vivacité,
Qu'il n'est point à ses traits de cœur qui ne se rende.
Le poil brun, le tein blanc, beau bras, & belle main.
Pour de l'esprit, monsieur, elle en a comme un diable;
Et si-tôt qu'il s'agit de dauber le prochain
A tailler le lardon elle est inimitable.

ESOPE.

Fort bien. Mais la contentez-vous?

GERONTE.

Aucune de sa compagnie,
D'argent, de points, d'habits, de perles, de bijoux,
N'est mieux qu'elle fournie.

ESOPE.

Ce n'est pas là ce qu'on vous dit.
Ne la fournissez-vous que de ces bagatelles ?

GERONTE.

Bagatelles, monsieur ! pour ses seules dentelles
J'en ai pour cent ducats qu'elle a pris à crédit.

ESOPE.

Tu ne m'entens donc pas ; impertinente bête ?
Mais si tu veux bien m'écouter,
Pour mettre au pied de ta requête,
Voici la fable prête
Qu'en trois mots je vais te conter.

Fable du chien & du bœuf.

D'Une botte de foin un vieux mâtin le maître
Sur elle alloit ronger ses os,
Et comme il n'en pouvoit repaître,
Elle ne lui servoit que d'un lit de repos.
Un jeune bœuf du voisinage,
Dont la botte de foin aiguisoit l'appetit,
Et capable d'en faire un bien meilleur usage,
Pour son fourage,
Faisoit la ronde autour du lit ;
Mais le mâtin jaloux, & brûlant de colere,
Ne pouvant supporter
Qu'un autre fît ce qu'il ne pouvoit faire,
Par ses rudes abois tâchoit de l'écarter,
Quand Mercure passa, qui prenant connoissance
Du differend, & le voulant juger,
En ces mots donna sa sentence :
Jaloux, manges ta botte ou la laisses manger.



GERONTE.

Belle comparaison d'un chien avec un homme !

ESOPE

A la figure prés ; vous & lui c'est tout comme.
Mangez, monsieur, mangez votre botte de foin,

Et ſans m'embaraſſer la tête
De votre ridicule ſoin :
Allez, & pour le coup renguainez la requête.

GERONTE.

Mais ſi je ſuis. . . . helas, monſieur, quelle douleur !

ESOPE.

A ſoixante & quinze ans, voyez le grand malheur :
Combien d'autres mortels ont-ils cette aventure,
Qui pour s'en garantir ſont mieux que vous tournés ;
Mais je me trompe fort voyant votre figure,
Si jamais vous le devenez.
Vous m'entendez fort bien, & ſans que je m'explique.
Allez, retirez-vous.

GERONTE.

Monſieur.

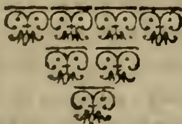
ESOPE.

Point de réplique.

SCENE V.

ESOPE ſeul.

A Soixante & quinze ans, une femme de vingt,
Et le galant à peu prés du même âge.
Ah ! qu'il faudroit d'eſprit être bien *quinze-vingt*
Pour n'en pas faire le préſage.



SCENE VI.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.

BOn ! Nouvel importun. Qui diable avec ſon dos
Chargé d'une noire jaquette,
Et dans ſa main une baguette,
Peut venir m'interrompre ici mal à propos ?
Voilà ſur mon honneur, une ample reverence.
Une autre.... Eh ! monſieur, c'eſt aſſez,
Encore.... Ah ! pour le coup ceſſez,
Ou je vais perdre patience.

FRIPONNET.

Monſeigneur. Vous voyez un nouvel officier,
Qui pour le ſalut de ſon ame
S'eſt pourvû fraichement d'une charge d'huiſſier.

ESOPE.

Fort bon emploi, monſieur, pour dans peu manier
Et mettre en uſage une rame....
De bon papier.
Votre nom ?

FRIPONNET.

Friponnet.

ESOPE.

Fort bien, armes parlantes.
Il ne vous faudroit plus qu'ajouter pour blazon,
Deux aîles de vautour ſur un champ d'or volantes,
Ce ſeroit rencontrer ſur la charge & le nom.
Mais à ce digne emploi, puiſque la providence,
A bien voulu vous deſtiner,
Savez-vous bien que l'ordonnance
Veut qu'on ſache du moins, lire, écrire & ſigner?
Sans cela c'eſt en vain qu'on veut être des nôtres.
Votre nom le ſignez-vous bien ?

FRIPONNET.

Sans doute ; mais c'eſt peu que ſigner le mien,
Et je ſai au beſoin ſigner celui des autres.

ESOPE.

Peſte, quelle capacité
Pour faire en peu de tems fortune !
Je ſais bien à la verité
Que parmi les ſergens elle eſt aſſez commune :
Et que s'il faut recorder leurs exploits,
Au lieu d'avoir deux compagnons en trouſſe,
Ils ſe contentent que leurs doigts
Servent de recors à leur pouce.
Savez-vous comme on dreſſe un bon procés verbal
De rebellion à juſtice ?
C'eſt là votre mere nourrice,
Et de l'or du Perou le précieux canal.

FRIPONNET.

C'eſt à quoi, grace au ciel, je ne ſuis point novice,
Et j'en ai, pour témoin, ſigné plus de deux cens,
Où jamais je ne fus preſent.

ESOPE.

C'eſt l'uſage.

FRIPONNET.

Et ſur tout je prens toujours bien garde
De n'y point oublier que ledit blaſphemant,
En parole execrable, avec emportement
A donné coups de pieds, coups de poings & nazarde,
Ebranlé l'os du croupion.
Plus fait à l'omoplate une contuſion :
Diſant qu'il ſe fichoit des gens de la juſtice :
Et que pour empêcher de faire notre office,
Par force, lui tout ſeul, il nous a mis dehors
Nous & nos ſix recors.

ESOPE.

D'un fin procés verbal voilà le vrai modéle.

FRIPONNET.

Vous m'en verrez, monſieur, acquitter avec zele.
Si l'on me met piéce en main,
Je me garderai bien d'exécuter ſoudain.

Un bon ſergent a l'ame indulgente ou cruelle,
Suivant que le detteur en uſe honnêtement :
Et ſelon qu'il remplit bien ou mal l'eſcarcelle
De l'officier qui fait commandement,
On fait doubler le pas : ou marcher lentement.

ESOPE.

Dis-moi, de la chimie as-tu quelque teinture ?

FRIPONNET.

A quoi me ſerviroit cette ſcience obſcure
Qui de ſes ſectateurs met la bourſe aux abois ?

ESOPE.

Lechymiſte & l'huiſſier de diverſe nature
Sympatiſent dans leurs emplois,
Puiſque l'un ſouffle le mercure
Et l'autre ſouffle les exploits.
Quand je tiendrai mon audience,
Entonnerez-vous bien : paix-là.
Paix là. Paix, procureurs. Paix donc : & qu'eſt-cela ?
Sortez, cauſeurs, faites ſilence.
Meſſieurs, vous faites tant de bruit
Que monſieur ne ſait ce qu'il dit.
De cet air, de ce ton en arpentant la ſale,
Vous ferez taire le palais,
Afin qu'où naît & regne une guerre infernale,
Je puiſſe voir du moins l'image de la paix.
De ce que je viens de vous dire,
Monſieur le Friponnet, faites votre profit,
Le temps pourra vous mieux inſtruire,
Quant à preſent cela ſuffit.
De vous voir cet emploi je ſens beaucoup de joye,
Et comptez à coup sûr qu'il vous met dans la voye
De n'être jamais indigent :
Puiſqu'on nomme par tout la main d'un bon ſergent
La ſerre d'un oiſeau de proye.
Ne demandez-vous pas de prêter le ſerment
Que vous ferez tout comme font les autres ?

FRIPONNET.

L'impatiente ardeur que j'ai d'être des vôtres,
Fait que mon cœur ſoupire aprés ce doux moment.

ESOPE.

Tantôt dans mon hôtel avec ceremonie,
Pour cette illustre compagnie
Vous aurez votre enrôlement.

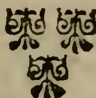
SCENE VII.

PASQUARIEL, MARINETTE, MEZZETIN.

Esope étant retiré : & Friponnet, qui est Mezzetin, étant resté, il se fait une scene italienne toute de jeu, entre lui, Pasquariel & Marinette, servante de Rodope, dont ils sont tous deux amoureux ; ils veulent l'obliger à se déclarer pour l'un des deux, elle les oblige à faire un combat burlesque ; & ensuite au lieu de se déclarer, elle finit la scene en chantant ces paroles françoises :

MARINETTE *chante.*

Que j'aime l'inquiétude
Qui balance ainsi vos feux.
L'un & l'autre est à moi dans cette incertitude ;
Et si je m'expliquois, je perdrois l'un des deux.





ACTE III.

SCENE I.

Le theâtre represente dans le fond la salle d'audience d'Esope, avec son tribunal; & l'huissier Friponnet paroît tenant d'une main sa baguette, & de l'autre un paquet de placets. Et fermant rudement la porte de l'audience sur les plaideurs, leur dit :

FRIPONNET *seul.*

Un moment. Faites-moi quartier,
Messieurs, & s'il vous plaît, un peu de patience.
Diantre, quelle fureur pour avoir audience,
Et quel incommode métier
Que celui d'un huissier !
Cà faisons maintenant de nos placets l'élite.
Voyons les bons payeurs, & d'un soin obligeant
Plaçons-les selon leur mérite,
C'est à-dire selon l'argent.
Mesurons tout à la finance,
Et vivons comme on a vécu,
La pistole en bonne balance
Au palais emporte l'écu.
Mais voici justement Esope, le grand juge.

On frappe de la baguette à la porte.



SCENE II.

ESOPE & sa suite. BABILLARD avocat, FRIPONNET.

ESOPE *en entrant.*

Huissiers. De ces plaideurs qui me serrent les flancs,
Soutenez un peu le déluge,
Et qu'on ne souffre point de chapeaux sur les bancs.
Aux avocats en approchant au bord du theâtre.
En attendant qu'on soit contradictoires,
Et qu'à mon tribunal il soit tems de monter,
Approchez de moi, troupes noires,
Souffrez, si vous voulez, un moment m'écouter,
Que par une apôlogue ici je vous instruise.

Fable du satire & du paysan.

Certain jour que siffloit la bize,
Un satire sorti des bois,
Vint dans un cabaret, trouva la nape mise,
Et vit un gros pitaut qui soufffloit dans ses doigts.
Pourquoi souffles-tu de la sorte,
Dit le satyre? C'est, repondit le pitaut,
Afin d'avoir un peu plus chaud.
Vois-tu pas que de froid j'ai la main presque morte?
Mais comme l'hôte en ce même moment
Servit sur table une soupe bouillante,
Le pitaut que pressoit sa faim impatiente,
En prit dans sa cuilliere, & souffla brusquement.
Pourquoi donc souffles-tu: dit alors le sauvage,
Puisque ce brouet est fumant?
C'est pour le refroidir, dit l'autre promptement,
Que je souffle ainsi mon potage.
Ah! répliqua le satire tout haut,

Puisse à l'infame bouche arriver mal-encontre,
Qui prête à parler pour & contre,
Sait souffler à la fois & le froid & le chaud.



Cette fable, avocats, vaut bien une harangue;
Car c'est ainsi que votre langue
Nous dit aujourd'hui blanc, & demain dira noir.
Les loix sont dans vos mains un glaive à tranchant double,
Et ce n'est qu'à mentir, & nous faire voir trouble
Que se réduit votre savoir.
Vous, maitre Babillard, pourquoi quand deux parties
Viennent sur le contre & le pour
Dans votre cabinet consulter tour à tour,
Avez-vous pour tous deux des raisons assorties?

M. BABILLARD.

Monsieur, jamais chasseur habile en son métier,
De ses filets tendus, n'égara le gibier.
Trois écus dans la main qu'on aille à la buvette,
De trois vieux avocats assembler la cornette,
Pour tout titre un plaideur n'eût-il qu'une chanson;
Sa cause est toujours bonne, & qui paye a raison.
C'est l'avis du pilier. Et c'est par ce langage
Que l'oiseau se met dans la cage.
On voit un chicanneur qui brûle de plaider:
Ira-t-on lui disant que sa cause est mauvaise,
Dans sa naissance éteindre cette braise?
Et ne vaut-il pas mieux selon son goût l'aider?
A vous ainsi qu'à nous ces conseils profitables,
D'un consommé de sots engraissent le palais;
Et sans cette méthode, on ne verroit jamais
Portier dans nos maisons ni gibier sur nos tables.

ESOPE.

Fort bien: c'est justement comme si la perdrix,
Alloit chercher conseil chez les oiseaux de proye,
Sur vos avis trompeurs qui s'embarque se noye,
Et qui les prend est pris
Comme une bête.
Huissier. Qu'on dise là que l'audience est prête.

SCENE

SCENE III.

ESOPE dans son tribunal, BABILLARD, PIERROT, FRIPONNET, & toute l'audience.

ESOPE.

Toi, jupon de treillis, comment t'appelles-tu?

PIERROT.

Monsieu, ne vous dépiaise,
An me lomme cheu nous Piarrot Cognefétu.
Sacouté mon affaire, alle n'est poin mauvaise.

ESOPE.

Votre avocat.

PIERROT.

Il est pa reveranse au li,
Aveu dans son ventre un clistere.
Mais laissé moi chanté un tantet mon affaire,
Je débagouleré tout aussi bian que li.

ESOPE.

Eh bien! avez-vous là quelqu'un qui vous écoute?

PIERROT.

Vezi vela-ti-pa: faut-il d'autre écouteux?

ESOPE.

Je dis votre partie adverse.

PIERROT.

Oh! oui sans doute,
Vlà maitre Babillard pour l'autre, & je son deux.

ESOPE.

Parlez donc: qui des deux a formé la demande?

PIERROT.

Moi, monsieu.

ESOPE.

Commencez, d'un ton qu'on vous entende.

PIERROT.

Monsieu. Je ne sis poin de ces diseux de rian:

Et tout du fin abord, c'est au fait que je vian.
Je préran que Jaquet aveu sa froide mine,
Qui m'a joué d'un tour qui n'est ni bian ni biau,
En me coqueluchant de la jeune Glodine,
Reprendra la vache & le viau.
Vezi le fait. Jaquet & moi j'érions comperes,
Je nous aimions comme deux freres,
Toujou ensemble au cabaret,
Et tous disien, voyan un si bon comperage,
En prouvarbe dans le vilage,
Jaquet Piarrot, Piarrot Jaquet.
J'avion une jeune voisine
Qui se lommoit Glodine,
Gente, drue, & qui bondilloit
Comme un petit cabri qui n'est pu sous la chevre.
Alle avoit du rouge à la lévre,
Un yeu d'émerillon, & la piau comme un lait.
Jaquet ne bougeoit de cheus elle,
Toujou batifollant, & par foi m'y meni:
Et puis à la parfin le finaut me disi:
N'est-il pas vrai, sditi, que Glodine est mou belle?
Si tu savois combian alle t'aime, Piarrot,
Tu l'aimerois pu que tai même.
Moi qui tout aussi-tôt le croyit comme un sot,
Je donni dans leus estragême,
Et n'eus pas plutôt dit à Glodine je t'aime,
Qu'alle me prit au mot,
Alle m'attendi dans la grange
Par un soir qui pleuvoit, & là je la trouvi.
Mais dès que j'arrivi,
J'y fu prins, & l'an fit un tintamarre étrange,
Et le tout par Jaquet qui venit en tremblant
Me faire un biau semblant.
Tant y a je l'épouzi par le conseil du drôle,
Qui me juri su sa parole
Qu'alle étoit comme un varre net.
Mais-sitôt que j'eus fait un si sot mariage,
Je m'appercevi que Jaquet
Avoit écramé le fromage.

Le soir je la trouvi ronde comme un tambour.
Quand je li demandi d'ou vian qu'alle étoit grosse :
C'est, sditelle, que j'ai mangé trop à la noce.
Mais son ventre s'enfli, monsieu, de jour en jour.
En trois mois tout fin juste, aprés ce tripotage,
Le pauvre malheureux Piarrot
Comme un sot,
Grace à Jaquet, vit croître son ménage,
D'un marmot.
Sans fatras d'évoca, monsieu, vla mon affaire :
De la plante à Jaquet sort ce fruit hativiau,
Et partant la raison est claire,
Qu'il faut qui reprenit & la vache & le viau.

ESOPE.

Huissiers, faites faire silence.

FRIPONNET.

Paix-là : paix. Paix causeurs, sortez de l'audience.

ESOPE.

Vous, maître Babillard, à present répondez.

Me BABILLARD.

Monsieur, je parle pour.... Jaquet dit Fine mouche... ;
Defendeur, sur le fait, que de la propre bouche
Du demandeur, vous entendez.
Je prétens que Pierrot orné de son panache,
De ses conclusions se verra débouté,
Et que vous lui direz avec grande équité,
Bon homme gardez votre vache.

ESOPE.

Couvrez-vous, Babillard.

Me BABILLARD.

Monsieur, toutes les loix
Dont le vieux Codrus autrefois,
Brida les habitans d'Athene,
Si nous voulons prendre la peine
De les approfondir avec attention,
Et celles de Lycurgue, & celles de Solon.
Oui. Si nous consultons jusque dans la Scytie,
Et même des Chinois les vieux legislateurs,
Et ce qu'ont dit, écrit, auteurs, commentateurs,

Tout paroît favorable au droit de ma partie ;
En effet.... Si le ciel par sept larges canaux,
Qu'on nomme ici-bas les planettes,
Répand incessamment & les biens & les maux,
Un mortel enchaîné par leurs vertus secrettes,
D'un insensible pas s'avançant à sa fin,
N'échappe point à son destin.
C'est ainsi que des loix l'unanime discorde,
Attachant les mortels par un puissant lien....

ESOPE.

Vous pourriez des trois quarts retrancher cet exorde:
Méme du tout, & vous feriez fort bien.

Me BABILLARD

Je n'ai rien avancé d'inutile à ma cause,
Monsieur, & si vous m'entendez,
Je vais en l'appliquant....

ESOPE.

En deux mots, repondez
Juste à ce que l'on vous propose.

Me BABILLARD.

Puisque vous le voulez, j'abrege, & viens au fait,
Dônt je vais résumer huit ou dix circonstances.

ESOPE.

Eh ! maître Babillard, le fait est clair & net;
Que diantre, voulez-vous lasser nos patiences ?

Me BABILLARD.

Je le retranche donc, & tout d'un coup je viens
Au premier de mes vingt moyens.

ESOPE.

Vingt moyens, vertubleu, qui pourroit les entendre !
Le droit par le seul fait n'est que trop éclairci:
Et par un conte que voici,
Ecoutez la sentence, & vous l'allez apprendre.

Fable du bouc & du renard.

Le bouc & le renard ensemble devisans:
L'un franc sot, & l'autre plus sage:
L'un ayant plus de barbe, & l'autre plus de sens,

S'embarquerent pour un voyage.
Pressez de vive soif, & leurs poûmons ardens
Ne soufflant plus que de la braise,
Ils rencontrent un puits. Tous deux sautent dedans;
Et boivent à leur aise:
Mais la peine fut d'en sortir.
Le bouc pour chercher une issue,
Portoit de tous côtés sa vue,
Et ne découvroit rien qui pût le secourir,
Quand le renard lui dit : ce n'est que bagatelle,
Ami, pour esquiver je sai un moyen sûr,
Dresses-toi tout le long du mur,
Tes cornes seront mon échelle :
Et quand j'aurai d'un leger saut
Gagné le haut,
De te tirer aprés il me sera facile.
Le bouc y consentit, & le renard agile,
Soudain sauta dehors, laissa le bouc au puits.
Puis dit, jettant sur lui sa vue,
Avec un ris moqueur : Adieu bête cornue,
Sauve qui peut, quand on est pris.



De ce conte plaisant, votre arrêt se composé;
Jaquet est le rusé renard.
Quant aux cornes du bouc, Pierrot, c'est votre part.
Hors de cour : sans dépens néanmoins, & pour cause.

PIERROT.

Malepeste, monsieu, je pers donc mon procés ?

ESOPE.

Je suis vraiment fâché de ce mauvais succès;
Mais il faut s'y soumettre. Allez, aimez Glodine,
Elle est votre moitié, vous êtes son époux;
Et je prévois à votre mine
Que ses futurs enfans pourront être de vous.
Faites sortir de l'audience. *Il se leve.*



SCENE IV.

ESOPE, FRIPONNET, MADAME FAGOTIN.

FRIPONNET.

SOrtez ; Meſſieurs, ſortez : Vîte donc s'il vous plaît.

Mad. FAGOTIN.

Monſieur l'huiſſier, de grace un peu de patience.

ESOPE.

Approchez, voyons ce que c'eſt.

Mad. FAGOTIN.

Ah, monſieur !

ESOPE.

En deux mots dépêchons votre affaire.
Pourrez-vous l'expliquer ? mais vîte & ſans colere.
J'ai vu votre mari. Pourquoi tout ce procés ?
J'ignore à votre égard ſa ſecrette conduite ;
Mais ne vaut-il pas mieux avec lui vivre en paix ?
C'eſt un homme d'eſprit, de cœur & de merite,
Et de plus jeune, & blondin,
Ne peut-il contenter madame Fagotin ?

Mad. FAGOTIN.

Qu'en ſa faveur déja votre ame eſt prévenue !
C'eſt un adroit, qui ſait finement emballer.
A l'entendre parler,
C'eſt l'innocence toute nue,
Mais, monſieur, ce n'eſt qu'un fripon,
Un pié plat revêtu, que j'ai mis en caroſſe,
Un gueux qui n'avoit pas à croquer un chapon,
Qui roule à ſix chevaux, & me traite de roſſe.
Si je vous expliquois ce que j'ai fait pour lui,
Et de quels froids mépris l'ingrat me recompenſe,
Je vous verrois, monſieur, ſenſible à mon ennui,

Punir ſeverement cette cruelle offenſe ;
C'eſt la plus lâche trahiſon.

ESOPE.

Ne nous emportons point ; encore ſeroit-il bon
Que j'appriſſe de votre plainte
La cauſe en termes brefs, ſans chaleur & ſans feinte ;
Car ſouvent plus on crie, & moins on a raiſon.

Mad. FAGOTIN.

A quinze ans j'étois jeune, & paſſablement belle ;
Et j'avois aſſez peu de bien,
Lorſqu'un riche fermier, par un excès de zele,
En m'épouſant me donna tout le ſien.
Mais peu contente de l'épreuve
Que je faiſois de ſes feux languiſſans ;
Je ſoupirois ſans ceſſe aprés le nom de veuve,
Et je la fus enfin aprés dix ans.
Impropre à garder le veuvage,
Je repaſſai bien-tôt aux mains d'un autre époux,
Riche à la verité, mais du dernier ménage,
Et du dernier jaloux.
J'étois dans les treſors, mais d'ailleurs peu contente.
Cent fois je deſirai d'une ame impatiente
Que ſon trépas rompît mes ſeconds nœuds,
Et ne trouvai ce jour heureux
Qu'aprés vingt ans de longue attente.
Je fus donc veuve encor & bien plus opulente.
Je me voyois ſur le retour,
Mais de mon vieil époux enfin débaraſſée,
Je crus pour m'acquitter envers le dieu d'amour,
Lui devoir immoler ma fortune paſſée.

ESOPE.

C'eſt de ces femmes juſtement,
Qui pour ſe venger d'un long jeûne
Qu'on leur a fait garder trop rigoureuſement,
De la peau d'un vieux loup en achetent un jeune.

Mad. FAGOTIN.

J'ai cru pour mon argent qu'au gré de mon deſir,
Il m'étoit permis de choiſir.
De ſon brillant éclat la lame m'a frapée ;

La robe & le parti m'ont tous les deux déplu ;
Et bien-tôt j'ai senti mon esprit résolu,
A tâter d'un homme d'épée.
J'ai de tous mes tresors acheté cet ingrat,
Le plus clair de mes biens est à lui par contrat,
A lui, qui pour toute richesse,
N'eut jamais qu'un peu de débit,
Sa bandouliere, son habit,
Ses cheveux blonds, & sa jeunesse.
Mais comblé comme il est, de mes riches tresors,
Quel en est le coupable usage ?
D'un froid continuel je sens l'indigne outrage,
Et toutes ses douceurs s'épanchent au dehors.

ESOPE.

Je vous plains, mais en vain vous implorez mon aide
Contre le fiel cuisant de ce chagrin amer.
La justice a-t elle un remede
Capable de forcer un cœur à vous aimer ?
Réflechissez sur vous, sur votre air, sur votre âge,
Et sous la patience étouffez ce procés.
Pouviez- vous d'un tel mariage
Esperer un autre succès.
Mais pour vous divertir du mal qui vous accable,
Ecoutez seulement
Ce trait d'une petite fable,
Qui vous convient parfaitement.

Fable de l'âne qui eut trois maîtres.

UNe bourique.... étoit avec un premier maître,
Aussi bien qu'elle pouvoit être.
Un bon homme de jardinier
Qui la rossoit un peu : mais l'injure est petite.
Sa peine étoit quant au reste réduite
A porter tous les jours au marché le panier.
Loin de se contenter de sa peine legere,
Elle pria les dieux de changer son destin ;
Et le ciel qui voulut exaucer sa priere,
La fit passer dans un moulin.

Elle y mangeoit du ſon & portoit la farine;
Mais ſous le poids du blé pliant ſa maigre échine,
Elle fit mille vœux, brayant avec éclat,
Pour changer encor ſon état.
Un jeune poſtillon fut donc enfin ſon maître,
Qui pour d'étrangeres amours,
Aux dépens de ſon dos, galopant tous les jours,
De chardons la faiſoit repaître,
C'eſt donc de pis en pis & contre mon ſouhait,
Dit la triſte bourique en ſecouant ſa tête,
Je voi bien qu'une vieille bête
D'un jeune poſtillon ne fut jamais le fait.



Ces tons plaintifs de la bourique
Sont une leçon pathetique
Dont grand profit ſe peut tirer,
Jeune époux, avec vieille veuve,
C'eſt ſur un drap uſé coudre une piéce neuve,
Qui ne fait que le déchirer.

Mad. FAGOTIN.

La raillerie eſt trop piquante.

ESOPE.

Non, croyez-moi, ſouffrez en femme patiente
Le mal que vous vous êtes fait;
Et ſi de votre époux vous n'êtes pas contente,
Soyez du moins aſſez prudente
Pour ne pas, par l'éclat d'un procés indiſcret,
Vous rendre du public la fable & le jouet.
Allez, retirez-vous, je n'ai plus rien à dire.

Mad. FAGOTIN.

Que ſans arrêt je me retire!
Non, non, je plaiderai, monſieur, & je veux voir
Ayant acheté ſon ſervice,
Si l'on peut refuſer d'ordonner en juſtice,
Qu'il me rendra mon bien ou fera ſon devoir.

ESOPE.

Hé bien, plaidez, plaidez, ſi vous l'avez en tête.
Je ſai que cent fripons vous vont de ce procés
Promettre un bon ſuccès.
Mais ſongez aux leçons que vous donne la bête.

SCENE V.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.

FRiponnet ?

FRIPONNET.

Monſeigneur.

ESOPE.

A combien de karrats
Crois-tu qu'elle ſoit folle ?

FRIPONNET.

Elle ne le croit pas.
Entr'elle & ſon époux, vous deviez lui promettre,
Pour la conſoler bien à point,
Un appointé en droit & joint,
Ou celui qu'on appelle à mettre.

ESOPE.

Laiſſons-là cette vieille avec tout ſon fatras,
Et ſongeons ſeulement à d'autres embarras
Qui m'inquiétent la cervelle.
Va chercher Colombine, il faut que de ce pas
Pour la derniere fois je m'explique avec elle.
C'eſt un eſprit mutin
Qui refuſe un époux que j'ai choiſi moi-même.

FRIPONNET.

Ah ! ne permettez pas que ſon cœur libertin
Brave l'autorité ſuprême
D'un pere qui tout ſeul doit regler ſon deſtin.
Mais quel eſt cet epoux enfin qui la chagrine ?

ESOPE.

C'eſt de tous les mortels la perle la plus fine,
Un gendre tel qu'il faut, un époux accompli
Le Docteur digne ſeul d'épouſer Colombine,

FRIPONNET.

Quoi ! c'est le docteur Baloard ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce soleil des écoles de Gréce ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce pedant qui passe dans son art
Platon en visions, Diogene en richesses ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce nez fait comme un bec d'oison ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce gros dos à triple culebutte ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Et votre fille en un mot le rebute ?

ESOPE.

Oui.

FRIPONNET.

Je trouve qu'elle a raison.
Sans secouer votre calotte,
Je demande de bonne foi,
Par quel entêtement, à quoi bon, & pourquoi,
Vous voulez qu'elle s'enfagotte
D'un magot qu'on ne peut regarder sans effroi ?

ESOPE.

C'est qu'il est bossu comme moi,
Et savant comme un Aristote.
En un mot, je le veux : elle n'a qu'aujourd'hui
Pour se déterminer à ce que je desire,
Et dès demain matin, quoiqu'elle puisse dire,
Je veux être obéi.

SCENE VI.

Esope s'étant retiré, il se fait une scene italienne de nuit entre Friponnet & Pasquariel, qui vient pour donner une serenade à Marinette. Ils doivent la faire à leur fantaisie, & tout en jeu italien.



ACTE IV.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE, MARINETTE.

RODOPE.

D'Un medecin bossu, vous prendre la figure ?

COLOMBINE.

Marinette le veut, tentons-en l'aventure.

RODOPE.

Pense-t-elle de bonne foi
Que cette *bourle* réussisse ?

MARINETTE.

Ainsi qu'on vous l'a dit, conduisez l'artifice,
Et de l'évenement reposez-vous sur moi ;
Je connois mon Esope & sai par où le prendre.

RODOPE.

Prenons garde de nous méprendre,

Les bossus ne sont pas facilement surpris,
Esope a de l'esprit,

MARINETTE.

C'est par où je l'assomme.
Par son foible si-tôt que l'ón attaque un homme,
Croyez-moi, Rodope, il est pris:
Esope veut faire la nôce
De sa fille avec le Docteur.

RODOPE.

Il est vrai.

MARINETTE.

Deux raisons déterminent son cœur;
Savoir de ce magot la science & la bosse.

RODOPE.

Oui.

MARINETTE.

D'ailleurs il pretend que vous l'épouserez.

RODOPE.

C'est son dessein.

MARINETTE.

Et quand vous lui proposerez
Que pour épouser Colombine,
Vous avez un parent, & savant bossu,
Un esculape plein d'une haute doctrine,
Doutez-vous qu'il ne soit reçu?

RODOPE.

Mais comment sous ce nom prétens-tu qu'elle passe?

COLOMBINE.

Non, non. Que sur cela rien ne voús embarasse,
Je saurai bien passer, l'audace sur le front,
A la montre, à l'habit, comme cent autres font:
En parlant de sené, de rhubarbe, & de casse,
L'on me croira d'abord de la premiere classe.
Pour être aujourd'hui medecin,
Il suffit que d'un plat on distingue un bassin,
D'un âni de verdun la pilule,
D'un clistere un bouillon de veau,
Et qu'on sache ordonner par un mot ridicule,
Le mélange commun du vinaigre & de l'eau.
Pour raisonner sur la matiere,

J'en ai cent fois plus qu'il n'en faut avoir ,
J'en viendrai bien à bout, & je livre mon pere,
Content de mon savoir.
Mais c'est sur vous , chere Rodope,
Que demeure fondé mon principal espoir ;
Ne m'abandonnez point, & faites sur Esope,
Agir, s'il se peut, tour à tour,
Et la raison & son amour.

RODOPE.

Vous savez le fond de mon ame,
Je ne repete point ce que je vous ai dit,
Et de vous contenter si je n'ai le crédit,
Je ne serai jamais sa femme.
Entrons dans mon appartement,
Votre pere dans un moment
Ne manquera pas de s'y rendre.
Pour ce déguisement allons tout disposer.
Toi reste, Marinette, il faut ici l'attendre,
Et tant que tu pourras prens soin de l'amuser.

MARINETTE.

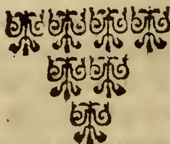
Ne vous tourmentez point, la charge m'est bien douce,
Et du gobin dans un moment,
Je vais me divertir fort copieusement.
Entrez. Esope vient, & je l'entens qui tousse.

COLOMBINE.

Ciel ! sois propice à ce déguisement.

MARINETTE.

Allez, allez avec la mort en trousse
Monter sur une mule en housse.



SCENE II.

ESOPE, MARINETTE.

Dans cette scene italienne, Marinette pour amuser Esope, feint d'être amoureuse de lui. Esope y répond agréablement ; ce qui produit un entretien fort divertissant. Enfin Marinette, comme par confiance, lui dit en secret que Rodope veut lui proposer Colombine pour un de ses parens bossu & medecin, qu'il prenne bien garde à ne pas refuser ce gendre, puisque Rodope est resolue de rompre avec lui, s'il n'accepte ce mariage. Alors Marinette voyant entrer Nizon, se retire, & laisse Esope avec elle.

SCENE III.

ESOPE, NIZON.

NIZON.

Monsieu. Je viens me plaindre à vous,
De Robin mon mari qui n'est rien bon qu'à pendre.

ESOPE.

C'est pousser loin votre courroux :
Mais il est bon de vous entendre.
Que fait-il, vous bat il, vous charge-t-il de coups ?
Ce seroit un brutal, s'il en avoit l'audace.

NIZON.

Non, mais j'aimerois mieux qu'il me battît bien fort ;
Et que d'ailleurs il fit. . . .

ESOPE.

En quoi donc a-t-il tort?
Cà, contez-moi votre disgrace.

NIZON.

Monsieu. Depuis un an qne je l'ai pour mari,
Si vous saviez le train qu'il mene:
Le jour au cabaret, & la nuit chez certaine....
Je ne peux achever tant j'ai le cœur marri.

ESOPE.

Mari d'une pouponne aussi fraîche & jolie,
Et porter ailleurs le tribut,
Ne l'avoir que d'un an & la mettre au rebut,
Je me garderois bien de pareille folie.

NIZON.

Encor si sa Martine avoit de la beauté:
Mais elle n'en eut jamais tache.
Dans sa bouche on pourroit enfourner un pâté,
De petits yeux de rat, un gros nez épaté,
Et du pis deux fois plus qu'il n'en pend à ma vache.
La sotte cependant a si bien cajolé,
Et pris dans ses gluaux mon homme,
Qu'il faut que malgré moi je chomme,
Tandis..... Je croi, monsieu, qu'il est ensorcelé.
D'abord c'étoit tout feu, ce n'étoit que tendresses,
Il ne pouvoit remplir l'ardeur de ses amours,
Et je crus que le jour des premieres caresses
Reviendroit tous les jours.
Mais oui, zest, il changea bien-tôt avec la lune;
Et notre premier mois ne fut pas écoulé,
Que commença mon infortune,
Et qu'en un autre nid je le vis envolé.

ESOPE.

Je sai sur ce sujet une petite fable,
Qui pour le rappeller bien-tôt à la maison,
Peut vous donner une leçon
Qui vous seroit fort profitable.

Fable de la grue & du renard.

LA grue & le renard resolurent un jour
De faire ensemble leur ménage,
Et se chargerent tour à tour
Du soin de dresser le potage.
Quand ce fut le tour au renard,
Ce tricheur d'un coup de sa pate
Ependit le brouet sur une assiette plate;
Et soudain lécha tout, tandis que de sa part,
Auprés de la soupe épendue,
Mouroit de faim la pauvre grue.
Mais cet oiseau le lendemain,
Pour se venger du chagrin de la veille,
Entassa le brouet, & la viande & le pain,
Dans le ventre d'une bouteille.
Et fourant aisément jusqu'au fond son grand cou:
Hier, dit-elle, vous étiez fou,
C'est aujourd'hui mon tour, compere, à la pareille.



N'allez pas de travers prendre cette leçon.
Je veux, mon aimable Nizon,
Que vous soyez toujours aussi sage que belle:
Mais en faisant semblant d'écouter un ami,
Tenez doucement en cervelle
Cet époux infidele,
Et reveillez son amour endormi.
De ce que je vous dis, faites un bon usage.

NIZON.

Ah! que d'une leçon si sage
Je comprens
Parfaitement le sens.
Que vous faut-il, monsieu, pour une si bonne ordonnance?

ESOPE.

Quand les conseils sont bons, il faut qu'ils soient suivis,
Nizon; & quant au droit d'avis,

Lorsque j'irai chez vous, j'en donnerai quittance.
Adieu.

NIZON.

Vous y viendrez alors qu'il vous plaira :
Et je prendrai le soin de vous ouvrir la porte.
Ma foi, Robin, il t'en cuira ;
Et, si tu n'agis d'autre sorte,
Rira bien de nous deux, qui le dernier rira.
Je suis votre servante, & je vous remercie.

ESOPE.

Adieu, la bergere jolie.

SCENE IV.

ESOPE, MONSIEUR GRIPPON.

ESOPE.

MAis que me veut monsieur Grippon,
Qui de nos partisans jadis le plus fripon,
En étoit avant sa ruine
La crême la plus grasse, & la fleur la plus fine,
Et n'en est aujourd'hui que la crasse & le son.

M. GRIPPON.

Monsieur. Pour un avis utile,
Et qu'au simple projet vous trouverez facile,
De me prêter l'oreille avez vous le loisir ?
Mais sans un grand secret l'on n'y peut réussir.

ESOPE.

Pour des avis bursaux, est-ce à moi qu'on s'adresse ?
A moi pauvre homme de palais,
Qui ne veux qu'amour & simplesse,
Et qui de vos partis ne me mêlai jamais :
Je laisse aux financiers tous leurs tours de souplesse,
Et ne songe qu'à mes procés.

M. GRIPPON.

Votre esprit perce tout, & rien ne s'y dérobe,
Vous avez de largent, & l'accès prés du Roi,

Eh quoi! jusqu'à la mort dans un chetif emploi,
Prétendez-vous trainer une gueuse de robe?
De vos sacs à papier n'êtes-vous donc pas sou?
Ignorez-vous que c'est par la seule finance
Que l'on se pousse & qu'on s'avance,
Et que là seulement on trouve le Perou?
Dans le parti que je médite
Je prétens vous interesser,
Et que j'aye du bail seulement la conduite,
Vous connoîtrez jusqu'où je saurai le pousser.

ESOPE.

Moi, partisan! Moi faire avec vous à mon âge
De ce mêtier l'apprentissage!
Ai-je quelque vertu propre à de tels emplois?
J'ai porté comme esclave, il est vrai, la livrée
D'une casaque bigarrée,
C'en est le premier pas. Mais quelqu'un autrefois
M'a-t-il vu rat de cave, ou contrôleur d'exploits?
Ai-je gardé quelque barriere?
Ai-je, petit traitant, ou petit soû-fermier,
Appris par les degrés tous les tours du métier?
Et va-t-on tout d'un coup nager en grand'riviere?
Mais de ce commerce subtil,
Par qui vous avez mis tant de terres en friche,
Vous qui jadis étiez si riche,
Dites-moi, que vous reste-t-il?

M. GRIPPON.

Il me reste l'espoir & de grandes lumieres,
Pour m'élever encor au point d'où j'ai tombé.

ESOPE.

Ah! pour l'espoir tout est flambé,
La fortune vous a donné les étrivieres.
Sous son revers fatal, quand on est succombé,
Un homme confondu ne se releve gueres,
Et d'un grand bien perdu le cruel souvenir
Ne sert qu'à mieux punir.
Pouvez vous refléchir sans desespoir, sans rage,
Sur cet hôtel perdu, dont les appartemens
Brilloient du vif éclat de tant d'ameublemens?

On vous voyoit rouler un superbe équipage,
Des chevaux bien nourris, un carosse bien doré,
De fleurons de marquis un écusson timbré,
Cent ragoûts déguisés avec mille artifices,
Des plus savoureux mets vous offroient les délices,
Et vos tables fumoient de ces vins précieux,
Qui flatent à la fois & le goût & les yeux.
Mais le volage sort qui du fond de la boue
Vous avoit élevé dans ce pompeux état,
Par un prompt contre-coup a retourné sa roue,
Et vous a refait un pié-plat.
Gueux ainsi qu'en naissant vous futes,
Il vous reste à peine du pain.
Au peril de semblables chûtes,
Je ne veux point d'un pareil gain.

M. GRIPPON.

Qu'importe? N'ai-je pas malgré mille créances
Brillé durant vingt ans avant qu'être abîmé,
D'un ventre engraissé de finances,
L'on ne peut arracher ce qu'il a consommé.

ESOPE.

Je ne veux point d'une fortune,
Que l'on ne voit aller que par sauts & par bonds,
Qui tantôt du vaisseau vous guinde sur la hune,
Et tantôt vous abîme en des gouffres profonds.
J'aime mieux rouler une vie,
Qui soit douce, commode, unie,
Sans mêler à mes biens celui de l'étranger,
Gardez pour tous vos égaux vos tours de souplesse,
Je ne veux point d'une richesse
Que je sois à la fin contraint de dégorger.

M. GRIPPON.

Pour une si belle morale,
Madame la finance, & toute sa cabale
Vous doit sans doute un compliment exquis,
Mais si l'on suit ce qu'elle étale,
Comment voulez-vous que le fils
D'un laquais devienne marquis?

ESOPE.

Je sai fort bien qu'il faut qu'en ce monde tout roule,
Et que pour s'élever on se fasse un degré.
Je consens volontiers que chacun à son gré,
Pour se démêler de la foule,
Empaume le chemin qu'il croit plus assuré.
Je regarde avec indolence
De ces gros champignons la soudaine opulence.
Qu'on les voye par tout & sur tout triompher.
Que sur d'illustres troncs ils se fassent greffer.
Des *Raimonds* comtes de Toulouse,
Qu'un fils de paysan se dise descendu ;
Sans en avoir l'ame jalouse,
Je dirai qu'à son or cet honneur est bien dû.
Que de l'éclat de leur richesse
D'une obscure naissance ils couvrent la bassesse,
J'en ris, & sans chercher d'où leur vient tant de bien,
Je me croi fort heureux s'ils épargnent le mien.
Mais je ris encor plus quand un coup de justice
De ce pompeux état les jette au précipice.
Quand pour les décharger de ce qu'ils ont pillé,
De leurs biens mal acquis on leur fait rendre compte :
Il faut que sur cela je vous débite un conte
Qui me semble pour eux tout justement taillé.

Fable du geay déplumé.

UN oiseau roturier, d'especes des plus basses,
Revêtu des plumes d'un pan,
Marchoit plus orgueilleux qu'un fils de partisan
Trainé dans son carosse au milieu de six glaces,
Cet oiseau riche & fier des dépouilles d'autrui,
Couvroit d'un beau sur-tout qui n'étoit point à lui,
Son ancienne mandille autrefois grise & bleue,
Et l'éclat emprunté qui brilloit sur sa queue,
Avoit du peuple sot presque l'œil ebloui.
Mais ses ailes enfin, étant deshabillées,
On le remit en casaquin :

Et chaque pân sur lui reprenant son larcin,
On ne vit plus qu'un geai, sous des plumes volées.



Eh bien, qu'en dites-vous? dans ce geay déplumé,
D'un riche partisan comme vous abimé,
Ne trouvez-vous pas la peinture?
Rien est-il plus semblable? & vous me proposez,
A moi vieux loup des plus rusés,
De risquer la même aventure.
Allez porter ailleurs tous vos secrets avis,
Votre présence m'importune.

M. GRIPPON.

Par d'autres ils seront suivis:
Mais songez qu'avec moi vous chassez la fortune.
Adieu.

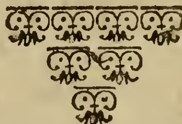
ESOPE.

Va-t-en chercher, si tu veux, tes égaux,
Je ne veux point de biens suivis de tant de maux.

SCENE V.

ESOPE *seul.*

QU'une charge publique est un dur esclavage!
Ne puis-je pour moi-même avoir un seul moment!
Sans remise aujourd'hui je veux absolument
Finir ce double mariage.
Nouveau plaideur. Nouveau tourment.
Il voit entrer Brissetout.



SCENE VI.

ESOPE, BRIFFETOUT.

BRIFFETOUT.

VOudriez-vous, monſieur, me donner audience,
Et dans deux mots m'expedier ?

ESOPE.

Eh bien, que voulez-vous ?

BRIFFETOUT.

Avoir votre ordonnance,
Qu'il faut à mes parens faire ſignifier.

ESOPE.

De vous émanciper, eſt-ce que l'on propoſe ?

BRIFFETOUT.

Non, monſieur.

ESOPE.

Voulez-vous changer votre tuteur ?

BRIFFETOUT.

Non pas.

ESOPE.

Eſt-ce pour faire un acquet ?

BRIFFETOUT.

Non, monſieur

ESOPE.

Un emploi de deniers ?

BRIFFETOUT.

Ce n'eſt point là la cauſe.

ESOPE.

Dites-donc ce que c'eſt ?

BRIFFETOUT.

Tout jeune que je ſuis
Vous me voyez, monſieur, d'une heureuſe opulence,
Par le débris fatal de tous mes biens détruits,
Tombé dans le malheur d'une extrême indigence;

Et si je n'eusse enfin pour garantir mon corps
Trouvé d'un bonnet vert le secours salutaire,
Je n'aurois fait que d'impuissans efforts
Pour échapper au decret consulaire.
Or je prétens, monsieur, que mes riches parens,
Devant vous assemblés suivant votre ordonnance,
Seront par vous taxés tous selon leur puissance
A me fournir au moins mille écus d'alimens.

ESOPE.

Mais de votre fortune il est bon de m'instruire.

BRIFFETOUT.

En trois mots je vais vous la dire,
Et tel m'écoutera qui peut à chaque trait
Y reconnoître son portrait.
Mon pere, bon bourgeois, par une longue usure,
Dans son coffre entassa cent mille écus comptans,
D'argent net, & mourant faute de nourriture,
M'eût pour seul heritier à l'âge de vingt ans.

ESOPE.

C'est que votre tuteur a dissipé peut-être
Durant cinq ans les biens qu'on vous avoit laissés ?

BRIFFETOUT.

Au contraire, monsieur, par des soins empressés,
Dans les mains de mon oncle ils n'ont fait que s'accroître,
Et depuis que j'en suis le maître,
Deux ans sont à peine passés.

ESOPE.

Est-ce vol, ou procés, banqueroute, incendie,
Ou d'un dépôt nié la noire perfidie,
Qui dans si peu de temps a pû vous abimer ?
Avez-vous en servant le Roi dans ses armées,
Vu vos richesses consommées,
Ou perdu quelque charge, ou risqué sur la mer.

BRIFFETOUT.

J'ai de ce bien comptant fait un plus doux usage;
Et tout mon patrimoine en quatre parts coupé,
Un quart à me fournir le meuble & l'équipage,
S'est en moins d'un an dissipé.

A travers un cornet l'autre m'est échapé:
Le troisiéme n'a pas suffi pour le ménage
D'une jeune beauté,
Dont j'étois entêté:
Le reste par un sort semblable,
Avec mille gloutons je l'ai précipité
Dans les abîmes de la table.

ESOPE.

Et sur ce recit vous voulez
Que vos parens taxés vous donnent subsistance,
Qu'ils soient pour ce sujet devant nous appellés,
La raison, je vous prie?

BRIFFETOUT.

Ils sont dans l'opulence;
Et tous par le profit d'un labeur assidu,
En possèdent bien plus que je n'en ai perdu.

ESOPE.

L'équipage, le jeu, les femmes, & la table,
Quatre gouffres de jeunes foux.
En verité, monsieur, je vous trouve admirable.
Il faut sur ce sujet vous conter une fable
Si juste, qu'on diroit qu'elle est faite pour vous.

Fable de la cigale & de la fourmi.

DAns les ardeurs de la saison brûlante,
Une cigale dans les champs
Sautoit, chantoit, se donnoit du bon-temps,
Et vivoit à son gré contente,
Tandis que la fourmi d'un labeur assidu,
Attentive aux soins du ménage,
Remplissoit son grenier d'un innocent pillage,
Pour s'en servir dans l'hiver attendu.
Cet hiver vient, & la pauvre cigale
Que pressoit le froid & la faim,
Se sentant approcher de son heure fatale,
Vint prier la fourmi de l'aider de son grain,
Que faisois-tu, lui dit la bête ménagere,
Durant les dernieres moissons:

Je m'égayois sur la fougere,
Répond la cigale legere,
Et faisois dans les airs retentir mes chansons.
Fort bien, dit la fourmi, ta prévoyance est grande:
Qui compte sur autrui souvent a mal compté;
Et pour toute réponse à ta sotte demande,
Tu peux danser l'hiver si tu chantois l'été.



M'entendez-vous? monsieur cigale,
Je vous répons en juge, & vous parle en ami,
N'attendez pas que la fourmi,
Du fruit de son labeur vous aide & vous régale;
En ce monde chacun doit travailler pour soi:
Sur l'exemple prudent de la petite bête,
Furetez, agissez, accrochez quelque emploi,
Ou d'un bonnet dragon affublant votre tête,
Pour avoir de quoi vivre, allez servir le Roi.

BRIFFETOUT.

Mais, monsieur.....

ESOPE.

Mais, monsieur, je n'ai rien à vous dire,
Vous m'avez entendu, prenez votre parti.

BRIFFETOUT.

De riche se voir gueux, ciel! quel cruel martyre!

SCENE VII.

ESOPE *seul.*

De tous mes importuns suis-je enfin garanti?
Et près de ce que j'aime,
Ne puis-je me donner un moment à moi-même?
Me voici cependant dans un grand embarras,
Ma parole & mon cœur se trouvent en balance,
Si je manque au Docteur, quelle sensible offense!
Mais du cousin bossu dont on fait si grand cas,
Si je rejette l'alliance,

Que Rodope à son tour ne fera-t-elle pas?
Comment puis-je éviter dans ce tourment extrême
De faire voir d'un ou d'autre côté,
Ou du mépris pour ce que j'aime,
Ou pour un vieil ami de l'infidelité?
Dans l'inquiétude chagrine
Qui me met l'esprit à l'envers,
Entrons prés de Rodope, & droit ou de travers,
Allons-y décider le sort de Colombine.



ACTE V.

SCENE I.

COLOMBINE *déguisée en medecin bossu.*

QUe tes coups, amour, sont puissans!
Qu'à d'étranges projets ta vive ardeur engage!
Mais tous les dieux à qui l'homme offre de l'encens,
Sous mille traits divertissans,
Nont-ils pas caché leur visage?
Jupiter en amour a-t-il été plus sage:
Et cent fois ce galant rusé,
Pour éviter l'œil d'une épouse
Trop inquiéte, & trop jalouse,
N'a-t il pas descendu sur terre déguisé:
Pour posseder la belle Europe,
Il prit la forme d'un taureau:
Et moi pour obtenir d'Esope
L'amant qui brouille mon cerveau,
Je prens d'un medecin, qui souvent n'est qu'un veau,
Le manteau dont je m'envelope.
Grand dieu! qui pour un feu moins pur que n'est le mien
Te mis des cornes à la tête,

Pardonne-moi ce trait dont j'augure fort bien
Sur l'exemple du tien,
Puisqu'un bon medecin n'est souvent qu'une bête,
Qui de corne & d'esprit au bœuf ne cede rien.
Mais Rodope paroit, elle aura beau s'attendre
A ce plaisant déguisement,
Je suis sûre, ma foi, que je vais la surprendre.

SCENE II.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

EH! qui vous connoitroit sous cet ajustement?
La figure est parbleu, risible & fort grotesque.

COLOMBINE.

La trouvez-vous assez burlesque,
Pour le succés que j'en attens?
Ce n'est encore rien que la mine:
Mais quand vous me verrez étaler ma doctrine,
Ne doutez point qu'en même temps,
Monsieur de Clistorel n'emporte Colombine.

RODOPE.

Clistorel! le beau nom, & d'un heureux augure!
Mais pour bien fournir l'aventure,
Monsieur de Clistorel parlez vous medecin?
Savez-vous jargonner leur phrase heteroclite?

COLOMBINE.

Comme ce jargon grec est le premier mérite
De ces éplucheurs de bassin,
J'ai su m'en fournir du plus fin;
Et vous verrez tantôt de quel air je débite
Ce langage assassin.
Ce n'est point du tout la science,
Qui fait en medecine un renommé docteur;
Non, non, pourvu qu'il sache avec grande arrogance,

Et d'un ton de hauteur,
Trainer de dix grands mots l'importune lenteur,
Ou les précipiter avec impertinence.
Il passera par tout pour homme d'importance:
Et dans deux ou trois ans, à force de troter,
De mule en bon carosse, on le verra monter.
Mais Esope vers nous s'avance.

SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE, ou CLISTOREL.

ESOPE.

Est-ce là ce cousin,
Qui, si l'on vous en croit, est si grand medecin?

RODOPE.

C'est monsieur Clistorel futur de Colombine,
Si selon votre goût, sa bosse & sa doctrine
Le font d'attraits assez rempli.

ESOPE *tournant & retournant Clistorel.*

Plus je le considere, & plus je l'examine,
Plus je trouve sa taille fine,
Et plus j'admire le repli
Qui forme de son dos la superbe coline.
Oui. Mon dessein sera de tous points accomplis,
Si l'esprit répond à la mine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Ah! monsieur. Les vapeurs de vos rares bontés,
Remplissent de mon diaphragme
Les profondes capacités.
Recipé donc, de grace, une premiere dragme
Des respects que vous meritez
Dans la décoction de mes civilités.

Beau debut ! Vertubleu quel habile compere !
C'eſt parler medecine, & voilà juſtement
Ce qu'on peut appeller ſervir un compliment
Dans un cliſtere.

RODOPE *à Cliſtorel.*

Courage, il eſt à nous ; c'eſt fort bien débuté.

ESOPE.

Mais avec vous avant que je m'explique,
Inſtruiſez-moi d'abord de votre qualité :
Sur les bans d'Eſculape avez-vous acheté
Le bonnet qui d'une bourrique
Fait ſouvent dans le monde un homme fort vanté ?
Et quand pour promener ſon eſcadron crotté,
Le recteur à pas lents fait ſa marche publique,
Entr'eux voit-on briller ſur votre dos voûté
L'écarlate ſcientifique ?
En un mot, êtes-vous medecin empyrique,
Ou docteur de la faculté ?

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

D'être tous les deux je me pique,
Et mon ſavoir en l'un comme en l'autre eſt connu,
Je perce les ſecrets de la nature à nu.
Par le tranchant de mes acides
Je ſai parfaitement aider le digeſtif,
Rendre les alkalis fervides,
Bien impregnés & bien ſolides
Par un prompt coagulatif.
Veut-on être traité par la pure chymie ?
Je ſai du plus fin des métaux,
Des perles & des mineraux,
Des pierres & des vegetaux,
Des ſerpens & des animaux,
Des ſels, des ſouffres & des eaux,
Tirer par le ſoufflet la quinteſſence amie.
Veut on du grand chemin ſuivre la prud'hommie ?
Soudain je vous guéris toutes ſortes de maux
Par frequente phlébotomie,
Et copieux ſervitiaux.
J'exerce la litotomie,

Je ſuis grec en anatomie,
J'ai les remedes purgatifs,
Les lenitifs, les vomitifs,
Nutritifs, & confortatifs,
Fermentatifs, fomentatifs,
Supuratifs, ſoporatifs,
Déterſifs, dulcificatifs,
Attractifs, conglutinatifs,
Apéritifs, & reſtrictifs,
Les communs & les ſpargyriques,
Les ſpecifiques, les topiques,
Les ſympathiques, les cauſtiques,
Diurétiques, émetiques,
Hépatiques, & cephaliques,
Podragriques, paracelſiques,
Prolifiques, ſudorifiques,
Febrifuges & cordiaux,
Et pour les appliquer mes talens ſont égaux.
Du malade inquiet j'épluche la manie,
Sur ce qu'il veut je fais mon choix,
Et je ſuis ſelon ſon génie,
Medecin, charlatan, ou tous deux à la fois.
Enfin de tout mon cœur, monſieur, je vous ſouhaite,
Qu'en bref vous en ayez beſoin,
Je vous étalerai ma doctrine parfaite,
Et pour ceux que je traite
Vous connoitrez quel eſt mon ſoin.

RODOPE.

Eh bien, ſeigneur Eſope,
Avez-vous entendu de quel air à vos yeux
Sa doctrine ſe dévelope.

ESOPE.

Au ſouhait prés l'on ne peut rien de mieux,
Quelqu'habile que ſoit un gendre,
Si peu qu'un beau-pere ſoit fin,
Il faut qu'il ſe garde de prendre
Son heritier pour medecin.
Dans une petite ordonnance,
Un *qui pro quo* fait tout exprès,

Vous trousse le beau-pere avec sa confiance,
Et comme un postillon vous l'envoye *ad patres.*
Sur un cas à peu prés semblable
Je me remets certaine fable,
Ou de cette sottise on peut voir tous les traits.

Fable du loup & du renard.

UN vieux loup à dent meurtriere,
Avoit jadis une taniere,
Qu'un renard son voisin convoitoit ardemment,
Et qui fit tant qu'à sa priere
Ce loup la lui legua par un bon testament.
Ce legs fait, il tomba malade.
Le renard s'efforçoit par mille petits soins,
Comme un franc donneur de cassades,
De s'offrir à tous ses besoins.
Le loup deçu fut si peu sage,
Qu'il lui dit d'aller au village
Chercher un medecin qui pût le soulager:
Mais le perfide légataire,
Par un *qui pro quo* volontaire,
Au lieu du medecin fit venir le berger,
Qui pour venger le tort qu'il avoit pû lui faire,
Assommant le loup sans quartier,
Fit passer sa taniere au joyeux heritier.



Ainsi ne croyez pas qu'en une maladie
Je m'expose à la perfidie
De qui peut par ma mort profiter de mon bien.
Non parbleu, je n'en ferai rien.
Prendre un medecin pour son gendre,
Passe encor, & l'on peut en risquer le destin;
Mais il faut être fou pour prendre
Son gendre pour son medecin.

RODOPE.

Mais enfin, entre nous, à quoi se détermine
Votre cœur chancelant?

Si

Si pour la main de Colombine
Il ne faut point d'autre talent
Qu'une bosse & de la doctrine
Pouvez-vous refuser ce sujet succulent ?
Il est docteur en medecine,
Et docteur de la faculté,
Habile par delà tout ce qu'on s'imagine,
Et tant d'estomach que d'échigne,
Est-il plus beau bossu d'un & d'autre côté ?
Votre sublime dos, prés de son dos voûté,
N'a qu'une bosse grimeline,
Et la sienne à mes yeux est d'un tour enchanté.

ESOPE.

Avec raison mon cœur balance,
Ma parole est à l'un, & l'autre a votre appui,
Cependant sur cette alliance
Il faut prononcer aujourd'hui.
Si le ciel d'une double fille
Avoit daigné me régaler,
Qu'avec plaisir dans ma famille,
Pour gendre j'aurois pû tous deux les appeller !
Cependant pour mon infortune,
Ils sont deux & je n'en ai qu'une.
Ciel, inspire à mon cœur quel doit être à la fin,
De Colombine le destin !

RODOPE.

En quatre mots, seigneur Esope,
Je veux bien vous ouvrir mon cœur :
Ou pour jamais renoncez à Rodope,
Ou pour jamais renoncez au Docteur.

ESOPE.

Il a pour cet hymen ma parole authentique,
Et c'est un de mes vieux amis.

RODOPE.

Sommes-nous dans un siécle où le monde se pique
De tenir ce qu'il a promis ?
Mais enfin, m'aimez-vous ?

ESOPE.

Helas, si je vous aime !

Le ciel m'en est témoin, & qu'il n'est point de
feux....

RODOPE.

Je croi que vous m'aimez, je vous aime de même:
Mais si vous resistez plus long-tems à ses vœux,
Je romps aussi mes nœuds.

ESOPE.

A ce terrible mot, Rodope, il faut se rendre,
J'accepte Clistorel pour gendre:
C'est à vous qu'il doit seule un si soudain retour;
Oui, mon cœur qui se détermine,
N'écoute plus que mon amour,
Et je lui donne Colombine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Colombine est à moi, j'en puis donc disposer?

ESOPE.

Sans doute, & je vous en fais maître.

RODOPE.

Esope, il ne faut plus ici vous abuser,
Ma chere Colombine, il est tems de paroître;
Et puisqu'à vous enfin vous êtes aujourd'hui,
Faites venir Octave, & donnez-vous à lui.

ESOPE.

Quoi! c'est là Colombine, & mon ame crédule....

RODOPE.

Il faut, seigneur Esope, avaler la pilule,
Octave est un trés-digne époux,
Colombine répond au beau feu dont il brûle,
Et par ce tour adroit enfin elle est à nous.

ESOPE.

J'y consens & le ratifie,
Et j'aurai soin que le Docteur
Trouve dans sa philosophie,
De quoi se consoler de ce petit malheur.

RODOPE.

Allons, ma chere Colombine,
Allons vous dépouiller de votre medecine,
Puisqu'à vous contenter Esope est résolu,
Cherchons Octave, & qu'on aprête

Pour notre double hymen une celebre fête,
Et recevez de moi l'époux qui vous a plû.

SCENE IV.

ESOPE, UN POETE.

LE POETE.

PArmi tous les plaisirs que le ciel vous envoye,
Puis je esperer, monsieur, près de vous quelque accès ?

ESOPE.

Point d'affaires, monsieur, & tréve de procés
Pour le reste d'un jour que je donne à la joye.

LE POETE.

Me prenez vous pour un plaideur ?
Ai-je cet air chagrin qu'inspire la chicane?
Non, monsieur, & Phœbus par une sarbacane,
Me souffle une plus noble ardeur.
Les muses en naissant. . . .

ESOPE.

Quoi ! vous êtes poete?

LE POETE.

Oui, monsieur, j'ai reçu des cieux
Ce talent précieux ;
Et je viens sur l'hymen, que votre amour projette,
Vous presenter. . . . .

ESOPE.

Monsieur, il n'est pas besoin.
Voulez-vous sur ma bonne mine,
Mon beau teint, & ma droite échine,
A me complimenter appliquer votre soin,
Lorsque mal-à-propos on nous loue, on nous raille ?

LE POETE.

Ne sait-on pas du bon côté
Tourner comme il faut la médaille?
Supprimit orator quæ rusticus edit ineptè.

Ce sonnet que j'ai fait pour votre épitalame,
Est peut-être, monsieur, l'un des plus beaux morceaux.

ESOPE.

Si l'on en croit l'auteur, ses vers sont toujours beaux.
Mais quand un sot poete à grands airs me déclame,
Au lieu de vers, de rampans vermisseaux,
Ou le cahos impenetrable,
D'un pompeux galimathias,
Je ne l'écoute pas,
Ou je le donne au diable.

LE POETE.

Je ne crains pas, monsieur, un semblable destin,
A tout ce que je fais, je donne un tour si fin,
Et vous allez trouver mon sonnet si sublime,
Qu'il faut que malgré vous j'arrache votre estime.
Mais pour le bien goûter, poussez jusqu'à la fin.
Lisez, monsieur, lisez.

ESOPE.

Eh bien, de sa lecture,
Hazardons à toute aventure,
Ou le plaisir ou le chagrin. *Il lit.*

SONNET

Pour le mariage d'Esope & de Rodope.

Fantasque dieu de l'hymenée,
Enfant & boureau de l'amour,
Pour venir au galop paroître à ce grand jour,
Prens ta meilleure haquenée.



LE POETE.

De ce premier quadrain savourez-vous le goût?
N'êtes-vous pas charmé de sa noble cadence?

ESOPE.

Eh, monsieur, s'il vous plaît, un peu de patience,
Laissez-moi pousser jusqu'au bout.
Il continue à lire.

Des deux parfaits amans unis la destinée,
Que les ris & les jeux bondissent tour à tour.

Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.



Et vous me promettiez, monsieur, de supprimer....

LE POETE.

Peut-on plus galamment parler de votre bosse ?

ESOPE.

Passons, rien ne paroit amer
Dans un jour de triomphe, & dans un jour de nôce.
Ne m'interrompez plus, & pour en juger net,
Dès le commencement reprenons le sonnet.

Il lit.



Fantasque dieu de l'hymenée,
Enfant & bourreau de l'amour,
Pour venir au galop paroître à ce grand jour,
Prens ta meilleure haquenée.
Des deux parfaits amans unis la destinée,
Que les ris & les jeux bondissent tour à tour,
Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.
Que tous les dieux viennent ici
Etouffer les chagrins & bannir le souci :
Qu'à la tête de tous, Vulcain menne la danse.
Toi Pluton des enfers avec ta fourche, sors,
Et toi riche Amalthée ouvre leur tes tresors,
Et sur eux de ta corne épanche l'abondance.



LE POETE.

Eh bien ?

ESOPE.

Et vous trouvez ce sonnet de bon goût ?

LE POETE.

Il est miraculeux.

ESOPE.

Il ne vaut rien du tout.

LE POETE.

Et moi, je le soutiens bon, & par excellence.

ESOPE.

Et moi je le soutiens rempli d'impertinence.

L'on aime toujours son enfant :
Et quelque laid qu'il soit on le trouve admirable.
Je veux par la leçon d'une petite fable
Sur cela vous payer content.

Fable du singe & de ses petits.

JUpiter convoquant un jour les animaux,
Les fit ranger en sa presence,
Et promit récompense
A qui lui produiroit des enfans les plus beaux.
Chacun se crut fort belle bête,
Le renard par sa queue, & le cerf par sa tête,
Le chien camus par son museau,
L'élephant par ses dents, le chameau par sa bosse,
Le lion par ses crins, le tigre par sa peau,
Et le gros cheval de carosse
Par sa croupe s'estimoit beau.
Passe, dit Jupiter. Mais quand il vit la race
De la vieille & laide guenon,
Qui le prenant d'un plus haut ton,
De ses petits marmots lui vantoit la grimace,
Avec tes laids enfans tu crois donc triompher,
Dit-il ? pour ces magots ton amour est extrême :
Mais pour t'en châtier, je veux que tu les aime
Jusqu'à les étouffer.



C'est ainsi, messieurs les poetes,
Que pour vos laids enfans, j'entens vos sots écrits.
C'est ainsi, dis-je, que vous êtes
Toujours d'un fol amour épris ;
Tout ce que vos creuses cervelles
Ont bisarrement enfanté,
Vous paroît d'un tour enchanté,
Vous en fatiguez les ruelles,
Passe encor, je pardonne en secret de sots vers :
Mais qu'avec imprudence un cerveau de travers,
De ses égaremens follement idolâtre,

Sous le trompeur appât d'un espoir decevant,
S'aille faire en public siffler en plein theâtre,
Comme il arrive trop souvent.
Des abus c'est le plus terrible,
Et, malgré Despreaux, le plus incorrigible.

SCENE V.

Dans ce moment l'on entend un grand bruit de tambours, de trompettes & d'autres instrumens; & Pierrot vêtu en maître des cérémonies, qui précede Crésus, entre sur le theâtre, & dit:

PIERROT.

Place, place à Crésus, qui vient par sa presence,
De l'hymen éclatant du prince des bossus,
Redoubler la réjouissance:
Place, dis-je, au bon Crésus,
Et qu'avec magnificence
Ses courtisans & lui soient ici bien reçus.



SCENE VI.

Dans ce moment le bruit des trompettes, des tambours, & des autres instrumens, redouble, & le roi Crésus entre, suivi de son cortége; & s'approchant d'Esope, dit ces vers.

CRE'SUS.

DEs nôces du célebre Esope,
Je veux qu'à jamais l'avenir
Garde le plaisant souvenir.
Que des bords Indiens jusqu'au fond de l'Europe,
L'esprit en s'instruisant sache se divertir
Par les mystiques sens que sa fable envelope;
Et qu'un superbe monument
Sur les rives du Nil garde éternellement
Le nom fameux de sa chere Rodope.
Je veux aussi qu'Octave épris d'un pur amour,
Aime jusqu'au tombeau sa belle Colombine,
Et qu'ensemble long-tems ils jouissent un jour
Des faveurs que je leur destine.

ESOPE.

Cà réjouissons-nous, ne pensons qu'au plaisir,
Puisque le grand Crésus prend part à notre fête,
Tandis que ses travaux lui laissent le loisir,
Faisons voir à ses yeux de quel air chaque bête
Est toujours prête
A m'obéir.
Paróissez animaux, que chacun en cadence
Vienne réverer sa présence:
Et si mon art a sû vous donner de la voix,
Que ce soit pour louer le plus puissant des rois.

Dans le moment qu'Esope dit ces mots : Paroissez, &c. *le theatre s'ouvre, & l'on voit au fond paroître des cavernes d'où sortent des betes qui s'arrêtent à l'entrée ; & sur le haut de chaque caverne l'on voit quantité d'oiseaux differens, & un singe qui saute du haut en bas pour descendre sur le theatre, & lorsqu'Esope a prononcé les deux derniers vers, tous en chœur repetent :*

Puisque ton art a sû nous donner de la voix,
Ce sera pour louer le plus puissant des rois.

Aussi-tôt que ce chœur a cessé de chanter, les oiseaux prennent leur vol, & les animaux s'avancent en cadence, entre lesquels paroît un satyre qui s'aproche du bord du theâtre, & chante ce récit.

En vain contre un grand roi tout l'Univers conspire,
Ses nombreux ennemis de tous côtés battus,
Rendent hommage à ses vertus,
Et tout doit reverer son glorieux empire,
Unissons, unissons nos voix,
Pour louer le plus grand des rois.

Le chœur des animaux répete :

Unissons, unissons nos voix
Pour louer le plus grand des rois.

Aussi-tôt quatre bossus, & un singe au milieu d'eux font une agréable entrée de ballet ; & l'ayant dansée, le satyre se rapproche, & chante ce second couplet.

Des princes opprimés il est l'heureux azile,
La terreur des tyrans, l'effroi des conjurés.
Sous lui ses peuples assurés,

Quand les feux sont par tout, goutent un sort tranquille.

Unissons, unissons nos voix
Pour louer le plus grand des rois.

Le chœur des animaux repete :

Unissons, unissons nos voix
Pour louer le plus grand des rois.

Et ce concert étant fini, les quatre bossus avec le singe répetent leur entrée de ballet. Le singe fait des sauts surprenans sur les quatre bosses des bossus adossés, & la piéce finit par ce spectacle divertissant.





LES DEUX ARLEQUINS

LES DEUX ARLEQUINS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur le Noble ; & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-ſixiéme jour de Septembre 1691.

ACTEURS.

ISABELLE, jeune fille de qualité.
GERONTE, vieillard, amant d'Isabelle.
OCTAVE, amant d'Isabelle.
PASQUARIEL, valet d'Octave, sous le nom de la Fleur.
COLOMBINE, MARINETTE, suivantes d'Isabelle.
ARLEQUIN, l'aîné, valet de Geronte.
ARLEQUIN le cadet, qui revient d'Italie.
PIERROT, paysan.
UN GARÇON ROTISSEUR.
UN COMMISSAIRE.
DES ARCHERS.

La Scene est à Paris.



LES DEUX ARLEQUINS.



ACTE I.

SCENE I.

GERONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



Usqu'ici je vous ai cru ſage,
Monſieur; mais tout de bon, ſoit dit avec reſpect:
Et tel que vous le doit un valet non ſuſpect.
Savez-vous bien quel eſt votre âge?
A ce coup hazardeux avez vous bien penſé?
Et paſſé ſoixante ans un homme bien ſenſé
Peut-il ſonger au mariage?

GERONTE.

Pourquoi non? Me prens-tu pour un homme ſi vieux?
Je ſuis gai, j'ai bon pied, bon appetit, bons yeux,
De meubles à la mode une maiſon fournie,

Ni dettes, ni procés, & veuf, mais ſans enfans.
Si peu qu'Iſabelle ait bon ſens,
Trouvant avec cela ma bourſe bien garnie,
Elle décomptera plus de vingt de mes ans.

ARLEQUIN.

Mais par tout ſera-t-on d'accord de ce décompte ?
L'équipage, l'habit, le meuble, le repas,
Pour une jeune femme ont de très-grands appas,
Mais avec tout cela le mari ſe mécompte,
Si tout le reſte ne ſuit pas.

GERONTE.

Par complaiſance, par careſſes,
Par mes ſoins & par mes tendreſſes,
Je ſaurai bien couvrir ce que j'ai de défaut.

ARLEQUIN.

Ah, monſieur, qu'un vieillard par des careſſes ſêches
Fait dans un cœur de foibles bréches !
Ce n'eſt point là tout ce qu'il faut.
Encore, ſi ſuivant la methode
De nos bons maris à la mode,
Vous vouliez ſans être jaloux,
Complaiſant à la dame, à ſes galans commode,
Les voir & recevoir à bras ouverts chez vous,
Leur donner le tapis, du vin frais....

GERONTE.

Ah, tout doux !
Ce n'eſt que pour moi ſeul que je prens Iſabelle :
Et pour te parler franc & net,
Je ne prétens ſouffrir auprés d'elle,
Ni gros partiſan, ni plumet,
Ni robe, ni petit collet.

ARLEQUIN.

Vous ſerez donc jaloux, monſieur, & vieux ?

GERONTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Jaloux & vieux, *ergò*, l'entente à qui m'écoute ;
Et mille exemples m'ont de tout temps convaincu,
Qu'un jaloux eſt du moins la moitié d'un cocu,

Il faut avoir un eſprit plus traitable.
Etre jaloux n'eſt plus la mode dans Paris :
Et fuſſiez-vous d'ailleurs la perle des maris,
Ce défaut rend tout ſeul un mortel effroyable.
Oui, l'on criroit au loup ſur vous,
Si vous vous aviſiez de paroître jaloux :
Il faut laiſſer à la fortune
De nos fronts regler les deſtins,
Une jalouſie importune
Ne fait rien qu'irriter l'amour par ſes chagrins,
Et conduire au galop le galant à ſes fins.

GERONTE.

Et qui laiſſe au galant une libre carriere,
Court-il moins de haſard ?

ARLEQUIN.

Je trouve délicate une telle matiére,
Mais s'il tombe aux filets, je croi que c'eſt plus tard.
Du moins s'il faut gober cette pilule amere,
Si c'eſt un boucon neceſſaire
Entre ces deux partis, ne vaut-il pas bien mieux
Etre paiſible bœuf que taureau furieux ?

GERONTE.

Maraut : c'eſt donc ainſi que d'un maître on ſe moque !
Ce bâton punira ton inſolent diſcours.

ARLEQUIN.

Sans courroux, s'il vous plait, ſi l'augure vous choque ;
A votre gré parlons de vos amours.
Vous aimez la jeune Iſabelle,
Et vous la voulez épouſer ?

GERONTE.

Je prétens que mon bien ſaura la diſpoſer,
A ne pas dédaigner le feu que j'ai pour elle.

ARLEQUIN.

Parbleu, nous voilà donc tel maitre tel valet,
La maitreſſe vous plaît, j'aime la ſoubrette :
Travaillons l'un pour l'autre, & dans cette amourette
Il nous faut de concert pouſſer notre bidet.
Colombine cette ſoubrette,
Si jamais il en fut, adroite,

Peut beaucoup vous ſervir : mais vous ſavez aſſez,
Que tous les valets de négoce,
Et principalement quand il s'agit de noce,
Veulent être recompenſés.
Point d'argent, point de ſoins : la ſeule clef dorée
Sait ouvrir aujourd'hui les portes de l'amour :
Ne donnez rien, ce dieu tient l'oreille ſerrée :
Mais voit-il une offrande, il ceſſe d'être ſourd.

GERONTE.

Voici de ma défunte femme
La montre, le colier, & les riches bijoux,
Pour gage aſſuré de ma flâme,
Je veux que ma maitreſſe aujourd'hui les ait tous :
A les faire agréer engage Colombine,
Outre ce que je lui deſtine,
Par avance voilà pour elle dix louis.

ARLEQUIN.

Dix louis, comment ? malepeſte !
Vivat, ma foi vivat l'amant aux cheveux gris.
S'entend en bien payant ; au reſte
Comptez ſur Colombine, elle eſt, je vous proteſte,
A vous autant que je le ſuis.
Repoſez-vous ſur ma parole,
Je vais la trouver de ce pas.

GERONTE.

Va vîte, va. Fais-lui ſi bien jouer ſon rôle,
Que je ne les regrette pas.



SCENE II.

ARLEQUIN *seul.*

UN vieillard qui se met en tête,
Qu'une femme pour lui se laissera charmer,
N'est-il pas entre nous une plaisante bête?
Si par hasard on feint de le vouloir aimer,
C'est pour l'endormir de paroles,
Succer sa bourse, en tirer bon tribut,
Et bien souvent payer de ses pistoles
Les épices du substitut.
Mais parlant des amours des autres,
Ne faut-il pas songer aux nôtres?
J'adore Colombine, elle m'aime, ou du moins
Elle me l'a tant dit qu'elle me l'a fait croire,
Et mille gros sermens me sont de bons témoins,
Qu'arriver à ma couche est le but de sa gloire,
Comme après le plaisir de boire,
Elle est l'objet de tous mes soins.
Oui, c'est en vain que Marinette,
Que Toinon, Margot & Lisette,
Veulent pousser mon cœur à bout:
En vain de s'y glisser elles cherchent la route;
De Colombine Arlequin est le tout,
Et d'Arlequin Colombine est la toute,
Aussi nature en me formant,
Dis, pourquoi m'as-tu fait si joli, si charmant?
Faut-il voir de cent cœurs ma flâme importunée,
Ciel, que j'achete, hélas, par un cruel tourment,
La beauté que tu m'as donnée!
Je ne peux faire un pas sans être assassiné
Et d'œillades & de caresses;
Mais je suis un rocher, & ne veux de maitresses
Que celle à qui mon cœur s'est tout abandonné.

Non, je n'aimai jamais en amour la ſalade,
Mais allons de mon maitre accomplir l'ambaſſade.
Holà, quelqu'un.

SCENE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

QUi va là?

ARLEQUIN.

Moi.

COLOMBINE.

Mon pauvre Arlequin, c'eſt donc tói!

ARLEQUIN.

Colombine, mon cœur, petit bouchon que j'aime,
Ce n'eſt point Arlequin qui paroit en ces lieux,
En propre original, la fortune elle-même
Se preſente devant tes yeux;
Qu'on m'accolle, qu'on me careſſe.

COLOMBINE.

Quelle verve te prend: l'amour te rend-il fou?

ARLEQUIN.

Non; mais pour toi, chere maitreſſe,
Dans mes mains je porte un perou.
Vois tu ces dix louis de fabrique nouvelle,
Ils ne ſont point à dédaigner,
Les trouves-tu jolis, la lueur t'en plait-elle,
Ils ſont à toi, morbleu, ſi tu veux les gagner.

COLOMBINE.

Va, va, retires-toi; va-t'en & ton offrande:
Crois-tu donc que l'argent ébranle ma vertu?
Je t'aime, tu le ſais: mais dis-moi, penſe-tu
Qu'à l'éclat des louis Colombine ſe rende;
Il faut être du dernier fat
Pour tenter ſa maitreſſe, & faire

D'un amour qui se doit terminer au contrat,
Un amour mercenaire.
ARLEQUIN.
Tu le prens de travers, ou je m'explique mal :
Crois-tu que je voudrois seduire Colombine,
Colombine que je destine
A l'honneur éclatant de mon lit nuptial ?
D'une semblable impertinence,
Je ne tenterai point le dangereux plaisir,
D'un tel essai je sais la consequence,
Et craindrois trop d'y réussir.
COLOMBINE.
Le compliment est doux, la fleurette jolie,
Mais sans crainte, ma foi, tu le peux essayer,
Puisqu'en futur époux tu serois le dernier,
Avec qui je ferois folie.
ARLEQUIN.
Quittons ces discours superflus ;
Veux-tu servir mon maitre auprès de ta maitresse ?
Il prétend l'épouser, je sai que sa vieillesse,
Le rend peut être un peu perclus :
Mais il est liberal & riche,
Il faut pour cet hymen seconder ses desseins :
Qu'importe que l'épouse ait ses terres en friche,
Pourvu que nous fassions moisson à pleines mains :
Son amour chaude & liberale,
De ces dix louis te regale,
En attendant d'autres bienfaits ;
Voici pour Isabelle une plus riche offrande,
Dont le bon homme recommande
A ton adresse le succès.
Fais ton devoir en habile soubrette,
Toute ta réthorique, & le fin de ton art,
Il faut les déployer en faveur du vieillard.
COLOMBINE.
Tu verras si je suis adroite,
Tu ne pouvois mieux t'adresser :
Du succès sur mes soins tu peux te reposer,
Laisses-moi ces bijoux, & songes à la retraite :

Je te répons de tout, c'est une affaire faite;
Ou j'y perdrai mon bavolet.
Dans une heure au plus tard viens savoir la réponse,
Je t'attendrai, ni manques pas.
ARLEQUIN.
Tu m'y verras, mais je t'avoue
Que sur les dix louis il me faut un repas.
Qu'un bon levraut suivi d'un dindon gras & tendre;
Soit tantôt sur le soir pour nous deux aprêté,
Et prens au pere noir d'un bon vin velouté,
Deux flacons dignes de m'attendre.
COLOMBINE.
J'y taupe avec plaisir, & tu trouveras prêts,
Viande chaude & vin frais.
ARLEQUIN.
Adieu donc beauté succulente.
COLOMBINE.
Des bons valets adieu la fine fleur.
ARLEQUIN.
Des bavolets adieu perle brillante.
COLOMBINE.
Du cœur de Colombine adieu petit voleur.
ARLEQUIN.
Des boyaux d'Arlequin, adieu soupe brulante.
COLOMBINE.
Que les momens sont longs quand je ne te vois pas!
ARLEQUIN.
La poste quand je viens, est a mon gré trop lente;
Mais lorsque je te quitte, à peine vais-je au pas.
COLOMBINE.
Adieu, donc Arlequin.
ARLEQUIN.
Adieu, ma Colombine.
COLOMBINE.
Songes à m'aimer toujours.
ARLEQUIN.
Toi, songes à la cuisine.

SCENE IV.

COLOMBINE *seule.*

GEronte aime Isabelle, elle est jeune, il est vieux,
Ce n'est pas le moyen d'être fort satisfaite,
Mais comme elle est pauvre & coquette,
Lui riche & liberal, peut-elle faire mieux ?
De tous les maux la gueuserie
Est une affreuse hôtellerie.
Etes-vous sans argent, tout vous tourne à rebours ;
Item, il faut diner. Lorsque le ventre crie
Adieu le plaisir des amours,
Et quand on se marie
C'est pour le reste de ses jours.
Si l'on ne pense de bonne heure
A fonder la marmite au ventre large & creux,
La jeunesse s'enfuit, la besace demeure,
La viellesse survient, & c'est en vain qu'on pleure
Le frivole plaisir d'un mariage gueux :
Isabelle ira-t-elle prendre
Un jeune officier indigent,
Ou de ces beaux marquis brouillés avec l'argent,
Et de qui les châteaux par decret vont se vendre ?
Ira-t-elle en sotte se rendre
Au caquet importun d'Octave ce taquin,
Cet avare fieffé, quoique jeune & blondin,
Qui pour cinq sols se feroit pendre,
Et qui vient tous les jours le soir & le matin,
Pousser des soupirs secs qu'on est lassé d'entendre ?
Non, non : un bon vieillard fourni d'écus à tas
Est ce qu'il faut à ma maitresse.
Une vie avancée & beaucoup de richesses,
Sont dans un vieux mari deux savoureux appas.
Sur l'âge il ne faut point tant de délicatesse,
Et l'on ne manque point. ... Mais voici justement
Celle à qui le present s'adresse,
Préparons notre compliment.

SCENE V.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Colombine.

COLOMBINE.

Madame.

ISABELLE.

Eſt-ce ſur une porte
Qu'on ſert une maitreſſe & qu'on fait ſon devoir ?

COLOMBINE.

Chez vous la joueuſe cohorte,
Ne vient jamais que ſur le ſoir.

ISABELLE.

Je ne veux pas que tu t'écartes.

COLOMBINE.

Faut-il un jour entier pour préparer des cartes,
Mais ne pourrois-je point un moment vous parler
Sur une matiere importante.

ISABELLE.

Tu ferois mieux de te mêler
Uniquement d'être ſervante,
M'habiller, me deshabiller,
Je ſerois cent fois plus contente ;
Que de t'entendre babiller.

COLOMBINE.

J'ai ſous mon bavolet certain trait de lumiere,
Qui fait que mon eſprit ne raiſonne point mal,
Et je vous aime trop, madame, pour me taire,
Ayant à vous parler ſur un fait capital,
Vous avez aſſez de naiſſance,
Beaucoup d'eſprit, le tein de roſes & de lys,
Et cinq fois cinq ans accomplis,

Mais ni pere ni mere, & fort peu de finance,
Le jeu qui vous fournit jusqu'à vos habits,
Bien ou mal suivant son caprice,
Soutient au gré du sort l'air que vous avez pris:
Et la carte, votre nourrice,
Ne donne de la soupe à vous & à votre train,
Que selon votre perte ou selon votre gain.

ISABELLE.

Il faut bien vivre d'industrie,
Quand d'ailleurs on n'a pas de quoi se soutenir:
Suis-je seule à Paris qui mene cette vie,
Et que par ce commerce on voit s'entretenir:
Sans ce négoce adroit aurois-je deux servantes,
Valet de chambre, deux laquais,
Repas de viandes succulentes,
Et tous les jours de l'argent frais,
Moi qui ne possedai jamais
Ni maison, ni terres ni rentes.

COLOMBINE.

Des fruits d'un tapis vert, chez vous tout est nourri:
D'autres le font, mais c'est à l'ombre d'un mari.
Vous êtes fille, jeune & belle;
Mais quand ce jeu seroit cent fois plus innocent,
Pouvez-vous éviter d'un poison médisant
La piqûre mortelle?
Quittez l'appas trompeur d'un gain
Aussi dangereux qu'incertain:
Cherchez le solide qui dure:
Donnez-vous un époux, madame: & par les nœuds;
D'un mariage avantageux,
Fixez enfin votre mercure.

ISABELLE.

J'y pense; mais helas, quel dangereux lien!
De tous ces jeunes foux qui me content merveille,
Lysis me paroit fat, Damon manque de bien,
Silene aime la bouteille,
Timon n'est qu'un brutal, Filinde un franc coquet,
Et l'avare blondin n'a rien que du caquet,
Ainsi pas un ne me peut plaire.

COLOMBINE.

Pas un de ces amans n'eſt auſſi votre affaire;
Sur tout votre jeune blondin,
Egalement riche & taquin,
A bien l'honneur de me déplaire.
Il vous faut un époux dont le coffre bien plein,
Inépuiſablement fourniſſe à la dépenſe.
Croyez-moi, vous aurez de tout en abondance,
Si celui que je ſais peut vous donner la main.

ISABELLE.

De qui veux-tu parler?

COLOMBINE.

Vous connoiſſez Geronte
Notre riche voiſin.

ISABELLE.

Ce vieillard deux fois veuf?

COLOMBINE.

Souvent un vieil habit en vaut bien un tout neuf.
Vous y trouverez votre compte.

ISABELLE.

Peux-tu me propoſer un tel aſſortiment!

COLOMBINE.

Eh, mon dieu! s'il vous plaît, tréve d'emportement;
Ne faites point tant la ſucrée.
La riche prend ce qu'elle veut,
Et la pauvre ce qu'elle peut.
Il eſt vieux; mais il a trois mille écus d'entrée;
Et ſi ſon hymen vous agrée,
Par un contrat avantageux,
Plus utile cent fois qu'avec ces jeunes gueux,
Votre fortune eſt aſſurée.

ISABELLE.

Tu prétens que j'épouſe un homme à ſoixante ans?
Que je perde avec lui mon aimable printems:
Qu'avec un vieux barbon, grondeur, jaloux, bizare,
Et qui pis eſt ſans doute avare....

COLOMBINE.

C'eſt, madame, où je vous attends:
De ce honteux défaut commun à la vieilleſſe,

Geronte n'a point la foiblesse,
Par un cœur liberal il veut vous mériter,
Et de ses biens vous faire la maitresse.
Ces jeunes éventés, qu'on se plaît d'écouter,
Par mille vains soupirs expriment leur tendresse ;
Mais, de grace, avouez que jamais billet doux
N'a mieux parlé que ces bijoux.

Elle ouvre le petit coffre, & montre les bijoux.

ISABELLE.

Ah, dieu !

COLOMBINE.

Je ne croi pas que leur éclat vous blesse.
Voyez, examinez, madame, ils sont à vous,
De l'amour de Geronte ils sont le premier gage,
Et pour vous les offrir, on me les a remis.
Avec plaisir je remplis mon message,
Et si peu que vous soyez sage,
Vous répondrez sans peine à ce que j'ai promis.

ISABELLE.

Colombine, qui prend s'engage,
Je ne condamne point ton zele officieux ;
Comme toi de ce mariage,
Je connois assez l'avantage :
Mais sur l'engagement d'un pas si serieux,
Où l'on voit chopper tant de monde,
Souffre que ma raison avant que je réponde
Se consulte un peu mieux.
Rends tous ces bijoux à Geronte :
Non pas que de ses feux je rejette l'ardeur ;
Mais il doit ménager lui-même ma pudeur :
Et si j'étois à les prendre si prompte,
Pourrois-je aprés, sans quelque honte,
Lui presenter ma main & lui donner mon cœur ?

COLOMBINE.

Oh, que vous êtes délicate !
Assurez-vous de ses amours :
D'un faux trait de vertu, votre raison se flate :
Il n'est que de tenir, nantissez-vous toujours.
Que sert de tant faire la fine ?

Si j'étois Isabelle, un pareil embarras. . . . .

ISABELLE.

Et moi si j'étois Colombine,
Je ne les refuserois pas.
Je veux qu'ils soient rendus, & sur ce mariage
Geronte aura ma repo nse aujourd'hui.

COLOMBINE.

Lui ferai-je esperer que vous direz un oui.

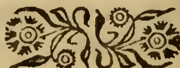
ISABELLE.

Ne dis rien sur ce qui m'engage.

SCENE VI.

COLOMBINE *seule.*

QUel scrupule frivole, & quel aveuglement!
A quoi servent tous ces misteres ?
Oh, que sur ses propres affaires
L'esprit qui fait le fin, raisonne sottement !
Mais allons bride en main, puisque ce fait me touche.
Si je rends ces bijoux, & que le vieil amant
Sur ce refus prenne la mouche,
Si par caprice il se dédit,
Adieu l'intrigue & le profit.
Cependant à cet ordre il faut que j'obéïsse,
Et remette au vieillard ces bijoux précieux:
Mais Arlequin résoudra mieux
De quel air il faut que j'agisse:
Allons de son régal ordonner les apprêts,
Et mettre les flacons au frais.
Mais voici justement de nos amans la crasse,
Notre avare blondin, dont les sêches amours
Ne s'expliquent jamais qu'en steriles discours,
Et qui croit avec sa grimace,
Que sans poudre & sans plomb, on emporte une place



SCENE VII.

COLOMBINE, OCTAVE, LA FLEUR valet d'Octave.

OCTAVE.

ARrêtez, un moment, Colombine, arrêtez,
Deux petits mots, de grace, en faveur de ma reine.

COLOMBINE.

Ces deux mots vaudront-ils la peine
D'être seulement écouté.

OCTAVE.

Je brûle d'un beau feu pour sa belle maitresse,
Je soupire la nuit, & je languis le jour,
Tandis que la tigresse
Se rit de mon amour.
Elle voit d'un œil sec les miens verser des larmes,
Mes sanglots redoublés n'ébranlent point son cœur,
Et plus je suis sensible à ce qu'elle a de charmes,
Plus je lui trouve de rigueur.
Au nom de cet amour, & si pur & si tendre,
Prés d'elle accordes-moi tes soins & ton apui,
Et fais en sorte qu'aujourd'hui
D'un cœur moins inflexible elle daigne m'entendre,
Oui, j'en viendrai sans doute à bout,
Si tu prens une fois pitié de mon martire.

COLOMBINE

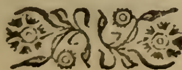
Monsieur Octave est-ce là tout ?

OCTAVE.

Oui.

COLOMBINE.

Si vous n'avez point autre chose à me dire,
Je suis votre servante. *Elle s'en va.*



SCENE VIII.

OCTAVE, LA FLEUR.

OCTAVE.

EH bien, la Fleur, eh bien,
Eſt il tourment égal au mien ?
Quel indigne rebut à ma flâme ſi pure !
Du moins conſoles moi ; quoi, tu ne me dis rien ?

LA FLEUR.

Que voulez vous, monſieur, je plains votre aventure ;
Vous aimez Iſabelle, & beaucoup plus le bien.

OCTAVE.

Eſt-ce-là me répondre ? & quand je te conſulte,
Sans prendre part à mes douleurs,
Faut-il, traître valet, faut-il me faire inſulte ?

LA FLEUR.

Quoi ! pour vous faire aimer n'avez vous que des pleurs ?
Eh, morbleu, faites mieux, ouvrez, ouvrez la bourſe,
C'eſt-là la clef des cœurs.
Vous pouſſez des ſoupirs, la plaiſante reſſource !
Mais voulez-vous, monſieur, que vos vœux ſoient ouis ?
Accompagnez-les-moi du ſon de vos louis.
Voulez-vous qu'une dame avale la pilule ?
Dorez-la-moi tout à l'entour.
Pour porter juſqu'au cœur le philtre de l'amour ;
Ce métail tout-puiſſant eſt le vrai vehicule ;
Vous êtes jeune & riche & d'un air aſſez fin :
Mais vos plus beaux talens gâtés par l'avarice,
Sont étouffés ſous ce ſeul vice,
Oui, près du ſexe feminin
Il n'eſt rien de ſi laid qu'un avare blondin.
Que n'ai-je votre air, votre mine,
Votre jeuneſſe & vos écus !

OCTAVE.

Eh bien, que ferois-tu ?

LA FLEUR.

Toujours bonne cuiſine,
Et de temps en temps des cocus.
Pour empaumer d'un cœur la veritable route,
L'or eſt le nerf d'amour dont il faut s'appuyer,
Et je ſaurois me garantir ſans doute
De ces rebuts amers qu'on vous fait eſſuyer.

OCTAVE.

Si pour gagner les cœurs l'or a tant d'avantage,
Tous nos ſoins doivent tendre à ne le perdre pas,
Et l'accroître par bon ménage,
N'eſt ce pas chaque jour accroître ſes appas ?

LA FLEUR.

Oui, l'avis eſt fort ſage,
Lorſqu'on attend que l'oiſeau ſoit en cage ;
Mais tandis qu'on le pipe, on le pourſuit en vain,
Si pour bien l'appâter on ne répand du grain.
Si vous ne mettez de l'amorce,
A la pointe de l'hameçon,
En vain vous prétendez accrocher le poiſſon :
Vos ſoupirs, vos beaux mots, ſans argent, ſont ſans force :
En amour ainſi qu'au palais,
Qui paye mal perd ſon procés.
Soyez bon œconôme aprés le mariage,
Paſſe. Mais qui le veut paroitre auparavant,
Prend mal ſon temps pour le ménage,
Et pour toute faveur ne gobe que du vent.

OCTAVE.

Serviteur, ſerviteur à ta belle morale,
De tes folles leçons
Ne crois pas que j'avale
Les dangereux poiſons.
Vois comme auprés de ſa maitreſſe,
En bien moins de deux ans de prodigue jeuneſſe,
Le riche Torincourt a ſû ſe faire gueux :
Vois comme dépouillé de ſa derniere plume
Il goute à longs traits l'amertume

De ſon deſordre malheureux.
Irai-je comme lui, phrénétique pecore,
Pour jouir d'une iris diſſiper tous mes biens,
Et des liens d'amour paſſer dans les liens
D'un uſurier qui me dévore.

LA FLEUR.

Entre vous & ce fou n'eſt-il pas un milieu:
Faut-il pour éviter la honteuſe avarice
Tomber dans l'autre précipice,
Et ne ſe chauffe-t on qu'en mettant tout en feu:
Quelle ſimplicité meſquine!
Sont-ce-là d'un galant & les airs & l'habit,
Ce ſimple juſtaucorps d'une groſſe étamine,
Cette perruque qui rouſſit,
Une legere mouſſeline,
Qui ſous votre menton voltige à quatre plis,
Ces vieux ſouliers tout plats avec ces gros bas gris,
Ce chapeau repaſſé, ce ruban de cravatte,
Déja plus de trois fois replié, retourné;
Si vous ne voulez point, ma foi que je vous flate,
Quand cent fois votre iris ſeroit moins délicate,
C'eſt bien plus qu'il n'en faut pour en être berné.

OCTAVE.

Maraut: c'eſt d'un valet trop loin pouſſer l'audace,
Et vingt coups de bâtons.....

LA FLEUR.

Vous me feriez trop mal,
Je ſai qu'en cela ſeul vous êtes liberal;
Mais que voulez-vous que je faſſe,
De vos feux mépriſés par un rebut fatal,
Vous me contez à moi la fâcheuſe diſgrace:
En valet d'honneur & d'eſprit,
J'ai cru tirer de ma cervelle
Pour mon maitre un avis fidéle,
Il vous déplait, cela ſuffit.
Je rengaine l'avis, rengainez la colere.

OCTAVE.

Trouves un remede au mal dont je ſuis opprimé.

LA FLEUR.

Etre jeune, être avare, & vouloir être aimé,
C'est bien le temps ma foi !

OCTAVE.

Eh bien, veux-tu te taire,
Mais moi-même je suis bien fou de m'amuser !
Entrons chez Isabelle,
Et par de chauds soupirs, que l'ardeur de mon zele
Essaye enfin de l'embraser.



ACTE II.

SCENE I.

ARLEQUIN, MARINETTE.

Dans cette scene italienne, qui ouvre le second acte, Arlequin paroît comme poursuivi de Marinette, dont il dédaigne l'amour & les empressemens. Cette scene se passe en douceurs qu'elle lui dit, pour essayer de lui donner de l'amour ; il la rebute fierement, & lui fait connoître qu'il ne peut aimer que Colombine. Cette déclaration inspire à Marinette des sentimens de fureur & de jalousie, & Arlequin sort en la raillant, & la laisse seule.

SCENE II.

MARINETTE seule.

Marinette transportée d'amour & de jalousie, jure de se venger d'Arlequin, menace de le faire perir ; & dans le temps qu'elle est dans son plus grand emportement, elle voit entrer Arlequin cadet avec Pierrot ; & comme elle le prend pour le veritable Arlequin, elle lui dit avec beaucoup de chaleur ces vers.

SCENE III.

ARLEQUIN CADET, PIERROT, MARINETTE.

MARINETTE.

Traitre, perfide, ingrat, objet trop odieux !
Pourquoi, lâche, viens-tu reparoitre à mes yeux ?
Est-ce pour insulter encore à ma foiblesse ?
Rien ne peut m'adoucir, ma haine est sans retour :
Et plus j'avois pour toi d'amour,
Plus tu vas me trouver tigresse.
Non ! je n'écoute plus la trop aveugle ardeur,
Que ton mépris indigne a si fort outragée,
Et de ta funeste froideur
Bien-tôt l'on me verra vengée.
Tiens, voilà cependant de mon juste courroux
Les premiers coups,

Et

Et toi bête de compagnie ;
Qui sembles me vouloir devorer d'un regard,
Voilà ta part.

Elle donne un soufflet à Arlequin cadet, & un autre à Pierrot, & sort.

SCENE IV.

ARLEQUIN CADET, PIERROT.

ARLEQUIN CADET.

TU dieu, qu'ici l'on a la main bien liberale !
Bel accueil ! & c'est donc ainsi qu'à coups de poing,
A Paris on regale
Ceux qui viennent de loin.

PIERROT.

Pal sanguié, monsieur Arlequin, cela n'est ni bien ni biau, & je n'ai que faire d'étre souffleté pour l'amour de vous. Ce matin, quand j'ai fait au Bourg-la-reine connoissance avec vous pour vous amener loger chëu nou, & que crainte des filoux vous m'avez donné à garder votre bourse, où il y a vingt ducats, vous me disiez que vsetiez un italien d'italie, & que jamais ve n'étiez entré à Paris, & tout en arrivant vsi trouvez des amis.

ARLEQUIN CADET.

Ma surprise, Pierrot, est à la tienne égale,
Et dans Paris jamais l'on ne m'a vu.

PIERROT.

Vezi vela pourtant diablement bien connu.

ARLEQUIN CADET.

Que je sois écrasé, si jamais de ma vie
En ces lieux j'avois mis le pié,
Et si de tout ce pas, je ne viens d'Italie.

PIERROT.

Vla pourtant un soufflet d'une bonne amiquié :
Mais enfin dans Paris, qu'est-ce qui ve zamaine ?

ARLEQUIN CADET.

Mon frere ainé, l'honneur du sang des Sbroufadels,
A depuis quelques mois en public pris la peine
D'essuyer au bord de la Seine
Certains chatouillemens mortels,
Dont en moins d'un quart-d'heure on le vit sans haleine:
Et je viens de ses biens heritier empressé,
Recueillir ce qu'il a laissé.

PIERROT.

Et pour cela vous venez d'Italie ?
Eh ! ne savez-vous pas, qu'où justice a passé,
Tout dans sa poesle est fricassé,
Il n'en faut rien attendre, & c'est pure folie ;
Mais savez-vous qu'il soit tout de bon decédé.

ARLEQUIN CADET.

Bon ! lui même me l'a mandé,
Et je n'en peux avoir un témoin plus fidéle.

PIERROT.

Lui même !

ARLEQUIN CADET.

Je te dis lui-même.

PIERROT.

Bagatelle.

ARLEQUIN CADET.

Si tu ne crois ce qu'on te dit,
Voici le testament qu'aux pieds de son échelle,
Avant que de mourir le pauvre homme écrivit. *Il lit.*

De la mort que jadis ravit notre feu pere,
En l'air je m'en vais expirer ;
Je te legue mes biens, pars pour t'en emparer

Et viens empaqueter les os de ton cher frere,
Dont un arbre se va parer.

ARLEQUIN.

PIERROT.

Au milieu d'une cheneviere
Ton pere reçut donc la mort.

ARLEQUIN CADET.

De pere en fils c'est notre sort,
Et de notre famille il n'en échappe guéres
Ayeul & bisayeul, & remontant plus haut,
Tous ont à leur trépas aimé la compagnie,
Et mon frere a perdu la vie
Par un semblable saut.

Ce que je desire maintenant que tu fasses, mon cher Pierrot, puisque tu veux bien prendre à cœur mes interêts, c'est de t'informer de l'emploi que mon frere avoit ici, & des biens qu'il y possedoit.

PIERROT.

Bon! quels biens voulez-vous qu'eût un italien, qui, à ce que vous m'avez dit, est entré laquais dans Paris?

ARLEQUIN CADET.

Ah, mon cher Pierrot, que tu es grossier! L'on m'a dit en Italie qu'il n'en étoit pas des laquais à Paris, comme des estafiers à Rome: qu'à Rome un estafier vieillit estafier, & porte avec sa barbe grise les livrées qu'il avoit portées à vingt ans; mais qu'à Paris le mêtier de laquais est le vrai noviciat de la forune.

PIERROT.

Eh oui, à d'aucuns; j'en vois assez à la

verité qui roulent bon carosse, & qui autrefois étoient trop heureux de monter derriere: mais cela n'arrive pas toujours; & de deux camarades qui servoient autrefois un riche commis, l'un est aujourd'hui gros financier, & l'autre avec un éventail de vingt pieds, chasse les mouches de dessus le dos de la mer. Je saurai de quelle accabie étoit votre frere, & la journée ne se passera pas que vous n'en ayez des nouvelles.

SCENE V.

ARLEQUIN CADET, PIERROT, PIQUELARD garçon cuisinier.

PIQUELARD.

Vous voilà, c'est venir tout juste à la fumée;
Rôti ne fut jamais, ni meilleur, ni plus chaud:
Mais de broc en bouche il vous faut
En repaître à l'instant votre gueule affamée.

ARLEQUIN CADET.

Que dit ce marmiton?

PIQUELARD.

C'est ce que Colombine
Vient de faire apprêter pour vous.

ARLEQUIN CADET.

Voila le plus plaisant des fous,
A qui diable en veut-il?

PIERROT.

C'est de quelque cousine,
Pour vous tirer chez soi, sans doute un trait filoux.

PIQUELARD.

La chair de ce dindon est-elle blanche & fine?

Et vîtes-vous jamais sortir d'une cuisine
Levraut rôti plus à propos ?
Jamais morceau ne fut si délicat, si tendre,
Vous le grugerez jusqu'aux os :
Mais que n'entrez vous donc : pourquoi vous faire attendre ?

ARLEQUIN CADET.

Que dis-tu de ce maître fou,
Dis, Pierrot ?

PIERROT.

Moi, je dis que sans doute il est fou.

PIQUELARD.

Ce rôt devroit être dans votre ventre :
Entrez vîte, monsieur.

ARLEQUIN CADET.

Où veux-tu donc que j'entre ?

PIQUELARD.

Là.

ARLEQUIN CADET.

Là ?

PIQUELARD.

Oui, là ; c'est là que pour faire festin
Colombine attend Arlequin.

ARLEQUIN CADET.

Voici bien une autre aventure
Que le soufflet en question :
Ecoutes un peu, Pierrot, ce faquin sait mon nom.

PIERROT.

Pure filouterie, & ruse toute pure,
C'est sans doute quelque guenon.

ARLEQUIN CADET.

Qui donc est cette Colombine
Qui veut si bien me regaler ?
Est-elle jeune & fraiche ? a t elle bonne mine ?
S'est-elle fait débarbouiller ?

PIQUELARD.

Quand le rôt sort de la cuisine
Il n'est plus temps de gazouiller.
Mais je connois à fond votre humeur Arliquine,
Qui ne cherche qu'à rire, & veut toujours railler,

Vîte donc il faut m'en aller,
Prenez mon plat, & donnez pour chopine.

ARLEQUIN CADET.

S'il eſt payé, je le veux bien.

PIQUELARD.

Oui, monſieur, tout du long, vous pouvez bien le croire.

ARLEQUIN CADET.

Donnes.

PIQUELARD.

Mais le garçon, monſieur, n'aura-t-il rien ?

ARLEQUIN CADET.

Tiens, prens cet invalide, à ma ſanté va boire ;
J'aurai ſoin de ton plat, & pour le même prix
Que j'aie demain deux perdrix.

PIQUELARD.

N'épargnez point notre boutique,
Tout eſt à vous, monſieur, & bon crédit ſurtout.

ARLEQUIN CADET.

Servez-moi toujours à mon goût,
Et je ſerai pour vous une bonne pratique.

SCENE VI.

ARLEQUIN CADET, PIERROT.

ARLEQUIN CADET.

HA ; ha, ha, ha ! le tour eſt fort cathegorique :
Quoi ! ſitôt qu'à Paris débarque un étranger,
Gratis on lui porte à manger ?
La police en eſt fort civile,
Et les rotiſſeurs obligeans.
Ne m'enverra-t-on point auſſi par d'autres gens
Quelques brocs du vin de la ville ?
Ce ſeroit nous fournir notre ſouper complet.

PIERROT.

N'eſt-ce point notre folle
Qui nous conſole
Du ſoufflet ?

ARLEQUIN CADET.

Prens, prens, quoi qu'il en ſoit, ce plat : je vais te ſuivre
Dans ce cabaret ici près,
Fais-y mettre du vin au frais.

SCENE VII.

ARLEQUIN CADET, COLOMBINE.

ARLEQUIN CADET.

Prens garde, diſoit-il, qu'on ne te déniaiſe,
L'on eſt bien ruſé dans Paris
Mais je ſerai toujours bien aiſe
D'être leur duppe à même prix.
Dans ce moment, je m'imagine,
Si l'on en croit le galopin,
Que d'un cœur inquiet la pauvre Colombine
Attend dans la cuiſine,
Et le rôt tout fumant, & ſon cher Arlequin.

Colombine entre, & s'approche doucement.

COLOMBINE.

Oui, mon cœur, je t'attens avec impatience :
Chaque moment perdu me paroit plus d'un jour.

ARLEQUIN CADET *à part.*

Voilà donc la ruſée ? avec quelle impudence
Déclare-t-elle ſon amour !

COLOMBINE.

Que dis tu là tout ſeul, cher objet de mon ame ?

ARLEQUIN CADET *bas.*

O l'impudente femme ! *Haut.*
Je dis qu'il ne faut pas tout au premier venu
Proſtituer ainſi ſa flâme :
Et qu'avant que d'aimer, il faut être connu.

COLOMBINE.

Dis moi quelle mouche te pique :
D'un reproche ſi dur t'ai-je donné ſujet ?

ARLEQUIN CADET.

Vous voulez donc que je m'explique ?
Eh bien, je vous le dis tout net,
Je ſuis un étranger, mais non pas une bête ;
Et je mépriſe un cœur coquet
Qui ſe jette à tous à la tête.

COLOMBINE.

Qui dit italien, dit un jaloux outré ;
Mais ton bruſque chagrin m'étonne & m'aſſaſſine,
Puiſque ta pauvre Colombine,
Pour d'autres que pour toi n'a jamais ſoupiré.
Pour toi j'ai dédaigné les preſſantes careſſes,
Les riches preſens, les tendreſſes
De cent jeunes galans à mes appas rendus :
Au plaiſir de t'aimer tout mon cœur s'abandone ;
J'ai tout ſacrifié pour ta chere perſonne,
Perfide, ſont-ce-là les fruits qui me ſont dus ?
Du Buiſſon, la Foreſt, ſaint Amand & l'Epine,
Tous valets de chambre fameux,
Ont voulu m'immoler leurs domeſtiques feux :
Mais le ſeul Arlequin plaiſoit à Colombine,
Et ſeul je le croyois digne de tous mes vœux.
Ceſſe, ceſſe, cruel, tes injuſtes allarmes !
Que vers moi de ton cœur je voye le retour !
Et du moins par pitié, ſi ce n'eſt par amour,
Ecoutes la voix de mes larmes.

ARLEQUIN CADET *à part.*

Peſte, quelle cauſeuſe ! on la croiroit, ma foi,
Tant elle ajuſte bien ſon rôle :
Mais pourquoi s'adreſſer à moi ?
Il faut aſſurément que ce ſoit une folle.
Qui peut rien connoitre aux eſprits
Des femmes de Paris.
L'une m'a ſouffleté, cette autre me cajole.

COLOMBINE.

Trop ingrat Arlequin, vois l'état ou je ſuis ;
Pourquoi t'écartes-tu, n'oſes-tu me répondre ?
Un reproche ſi juſte a-t-il ſû te confondre ?
Calme, calme d'un mot mes terribles ennuis.

Vois le tourment, cruel, dont j'ai l'ame acablée.
ARLEQUIN CADET
Cette femme, sans doute, a la tête fêlée.
L'on dit qu'applaudissant au caprice des foux,
Quelquefois au bon sens, leur esprit se ramène :
Essayons en filant plus doux,
De rendre celle-ci plus saine.
COLOMBINE.
Quel plaisir te fais-tu, cruel, de ma douleur ?
ARLEQUIN CADET.
C'étoit pour éprouver tes feux & ta constance,
Que ton cher Arlequin par sa feinte rigueur
Allarmoit ton timide cœur.
Je tentois ta persévérance :
Mais de ta flâme enfin vivement convaincu,
Quand je devrois être cocu.
Colombine, je suis à toi sans résistance.
COLOMBINE.
Ah ! ne mets plus mon cœur à de pareils essais,
Cruel ! tu l'as frappé d'une trop vive atteinte.
Ma flamme est pure, & mon amour sans feinte
Pourquoi m'assassiner par de si rudes traits ?
Conçois-tu le chagrin que cet essai me donne ?
N'importe, je te le pardonne :
Promets-moi seulement d'aimer jusqu'au tombeau
Ta Colombine qui t'adore.
ARLEQUIN CADET.
Oui, oui, je t'aimerai tant qu'on verra l'aurore
Empourprer l'horison de son rouge manteau.
A part. Cinquante prises d'ellebore
Ne guériroit point son cerveau.
COLOMBINE.
Que dis-tu ?
ARLEQUIN CADET.
Je disois que l'amour me dévore,
Et qu'au dedans du cœur je pleure comme un veau.
COLOMBINE.
Parlons des amours de ton maitre,
J'ai de tous mes efforts servi sa passion.

ARLEQUIN CADET *à part.*

Nouvelle viſion
Dont ſon eſprit va ſe repaître.

COLOMBINE *ouvrant la boete aux bijoux & les montrant à Arlequin.*

Je les ai d'abord preſentés
De la part de Geronte à ma belle maîtreſſe :
Et j'ai pour expliquer de l'amoureux vieillard
L'impatience & la tendreſſe,
Prés d'elle employé mon art ;
Elle approuve ſes feux, mais par délicateſſe,
Comme elle a refuſé de prendre ces bijoux,
Suivant ſon ordre exprés je te les remets tous.

ARLEQUIN CADET *à part prenant les bijoux.*

L'aventure eſt ma foi nouvelle.

COLOMBINE.

Rens les à ton vieillard, mais dis-lui qu'Iſabelle
Eſt diſpoſée à ſon hymen :
Et Colombine attend qu'un ſemblable lien
Uniſſe Arlequin avec elle.
Tu ne me répons rien, & tes avides yeux
Regardent fixement ces bijoux précieux,
En trouves-tu quelqu'un à dire.

ARLEQUIN CADET *regardant toujours avidement les bijoux.*

Moi ; non : mais plus je voi & revoi ces joyaux
Si magnifiques & ſi beaux,
Plus mon œil ſurpris les admire.
Je ne puis ſans plaiſir les voir entre mes mains,
Et j'y trouve juſte mon compte.

COLOMBINE.

Va de ce même pas les porter à Geronte.
Dis-lui que fortement j'appuirai ſes deſſeins ;
Qu'il ne ſe mette point en peine,
Qu'avec un peu de temps tout ira bien pour lui :
Et je lui garantis, en moins d'une ſemaine,
De la part d'Iſabelle un oui.
Va vîte, & pour ſouper retourne tout à l'heure.

ARLEQUIN CADET.

Adieu, vous me verrez ici dans un inſtant.

COLOMBINE.

Tu ſais en quel endroit le rotiſſeur demeure,
En paſſant dis-lui qu'on l'attend.

ARLEQUIN CADET *à part en s'en allant.*

Voilà qui va fort bien, & chaque jour autant,
Je ne voudrois jamais de fortune meilleure,
Et pourrois vivre aſſez content.

SCENE VIII.

COLOMBINE *ſeule.*

JE crains que le vieillard par quelque ſot caprice,
Un beau matin ne ſe dédiſe net.
Depuis qu'une exacte police
A defendu baſſette & lanſquenet,
Le tapis fait mal ſon office,
Et ſans quelque tour de bonnet,
Qui de tems en tems nous arroſe,
Je donnerois le gain pour un bouton de roſe.
Mais je vois Arlequin. Quoi, déja de retour!



SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

EH bien, pour le ſoupé tout eſt-il prêt, m'amour?
Pardon, ma chere Colombine,
Pardon; je cours depuis midi,
Voyons ſi notre rôt n'eſt point trop refroidi:
Pour diſſiper l'humeur chagrine,
Rien au monde n'eſt tel que l'air de la cuiſine.

COLOMBINE.

Dis-moi donc, es-tu fou? quelle verve te prend?
As-tu dis en paſſant qu'on apporte la viande?

ARLEQUIN.

Moi! non. Pourquoi cette demande?
M'en as-tu donné l'ordre, & ſais-je qu'on l'attend.

COLOMBINE.

Ne viens je pas de te le dire?

ARLEQUIN.

Tu viens de me le dire, toi:
Quand?

COLOMBINE.

Tout a l'heure.

ARLEQUIN.

Où?

COLOMBINE.

Là.

ARLEQUIN.

Tu te moques de moi.

COLOMBINE.

Quoi, tu le peux nier?

ARLEQUIN.

Prens-tu plaiſir à rire?

COLOMBINE.

Je ne te l'ai pas dit te rendant les bijoux,
Pour les reporter à Geronte?

ARLEQUIN.

Les bijoux?

COLOMBINE.

Les bijoux.

ARLEQUIN.

Ah! de grace, entre nous;
Rêves-tu?

COLOMBINE.

Rêves-tu toi même?

ARLEQUIN.

Par ce conte,
Tu mettrois mon cerveau tout ſans deſſus deſſous.

COLOMBINE.

Quatre pas ont-ils pu te ravir la mémoire,
T'ôter le ſens, te rendre ſou?

ARLEQUIN.

Peux tu t'imaginer que tu me feras croire....
Mais moi même je ſuis bien fou,
Qui veux par argument chercher à te confondre,
Non, je ne prétens pas ſeulement te répondre.

COLOMBINE.

Quitte un jeu qui commence à me trop chagriner.

ARLEQUIN.

Par un jeu qui te plaît ceſſe de me berner.

COLOMBINE.

Prens tu quelque plaiſir a me voir inquiéte?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt plus un plaiſir ſi tôt qu'on le repete.

COLOMBINE.

C'eſt trop rire.

ARLEQUIN.

C'eſt trop railler.

COLOMBINE.

Non, je ne puis ſouffrir cette peine cruelle!
Tu les as, j'en ſuis sûre, & je veux te fouiller,

ARLEQUIN.

Juſqu'au fond de mon eſcarcelle,

Regarde, & si tu veux je vais me dépouiller.

COLOMBINE.

Montres-moi tes deux mains, approches;
Que je voye ta droite, l'autre & toutes deux.

ARLEQUIN.

Tiens, vois, si la boete est dans le fond de mes poches,
Sous mon chapeau, dans mes cheveux,
Dans quelque pli de ma chemise.

COLOMBINE *aprés l'avoir fouillé par tout.*

Sans te faire fouiller, dis-donc où tu l'as mise?
C'est trop de moi te divertir,
Depuis qu'entre tes mains cette boete est remise,
Tu ne fais rien que de sortir.

ARLEQUIN.

De quelle vision ta cervelle est gâtée!
Me prens-tu pour un fat, ou si c'est que tu ris?
Car depuis que je t'ai quittée,
J'ai trois heures durant galoppé tout Paris.
Déja dans mes boyaux boût une bile aigrie
Qui cede encor à mon amour:
Mais si tu ne finis cette plaisanterie,
Cette bile pourra triompher à son tour.

COLOMBINE.

C'est en vain jusqu'ici que mon cœur se modere;
Ne veux-tu pas me dire où sont donc ces bijoux:
Je fremis d'un juste courroux.

ARLEQUIN.

Ce discours importun enfin me desespere:
Et déja mon cœur est dissous
Au courbouillon de ma colere.

COLOMBINE.

Tu veux donc à ton maitre excroquer le butin,
Et rejetter sur moi le soupçon de ton crime.

ARLEQUIN.

D'un tour de gobelet ton adresse sublime,
Aux dépens de l'honneur de ton pauvre Arlequin,
Veut donc faire ce gros larcin.

COLOMBINE.

Quoi, ce n'est pas assez de jouer Colombine

Par un affronté désaveu.
Tu m'insultes, perfide, & ta langue assassine,
Jusqu'à m'injurier ose pousser le jeu :
Mais de ton faux transport je découvre la ruse,
Quand on est criminel c'est alors qu'on accuse,
Et qu'on prend le détour d'un reproche affecté,
Pour prevenir celui que l'on a merité.
Tires tout le profit de ton lâche artifice ;
Va, traitre, va jouir du fruit de ta malice,
Tout d'un coup enrichi de ce butin honteux,
Reprens aussi ton cœur indigne de mes feux :
Reprens aprés ce vol un cœur que je dédaigne :
Oui, je veux à tes yeux que ma flame s'éteigne :
Plus d'hymen, plus d'amour, plus pour un tel filoux
Qu'un flambeau de vengeance, & qu'un feu de courroux !
Mes liens sont brisés, & ma chaîne est rompue :
Va, monstre criminel dont j'abhorre la vue :
De mes yeux irrités craint le funeste trait :
Au bout de l'univers vas cacher ton forfait :
Va y chercher les maux que le ciel te destine,
Perfide, & pour jamais renonce à Colombine.

Elle sort.

SCENE X.

ARLEQUIN *seul.*

PErcé jusqu'au fond des boyaux,
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Je donne la torture à ma pauvre cervelle,
Sur l'incident de ces joyaux.
Dans le cuisant chagrin qui ronge ma poitrine,
Stupide & comme un insensé,
Plus je veux y rêver, moins je me détermine.
O ciel quel embarras, que le tour est rusé !

Dans ce larcin je me vois l'accusé
Et qui m'accuse, helas ! c'est Colombine.



Est-ce feinte, est-ce verité ?
Auroit-elle perdu ces bijoux, les a-t-elle :
N'est-ce point un concert, & d'elle & d'Isabelle
Pour en faire un vol effronté ?
En vain de tous côtés je songe, je rumine,
De plus en plus embarassé,
Je condamne, & j'absous la main qui m'assassine.
Amour ! ô que sans toi tout me seroit aisé ;
Mais du larcin je me vois l'accusé,
Et qui m'accuse, helas ! c'est Colombine.



Mais aprés un si vilain tour,
Quelle est, sot Arlequin, ton indigne foiblesse ?
Elle même te fuit ; peux-tu pour la traîtresse
Garder quelque reste d'amour ?
Non, contre tout mon feu ma bile se mutine,
L'ingrate m'a trop offensé ;
A vaincre ma raison en vain ce feu s'obstine,
Et mon cœur à la fin cesse d'être abusé,
Puisque du vol je me vois l'accusé,
Et que ce vol est fait par Colombine.



Oui, sans doute, friponne, à ton indigne amour
Sans peine je renonce & sans aucun retour :
Pour toi je méprisois l'aimable Marinette :
Elle m'aime, & ses feux étoient dignes de moi,
Si peu qu'elle revienne à me compter fleurette,
Tu verras qu'en dépit de toi,
Elle aura mon cœur & ma foi.
Mais déja dans les airs, la nuit étend des voiles,
Que sans doute jamais elle n'a savonnez,
Et de son manteau noir tout parsemé d'étoiles,
Elle s'envelope le nez.
Pour conduire mes pas ni lune ni lanterne
Ne perce son obscurité :

Il faut me retirer, & dans quelque taverne,
Noyer tous les chagrins dont je ſuis irrité.

Dans le recit de ces ſtances imitées de celles du Cid, Arlequin contrefaiſoit monſieur Baron, cet illuſtre & à jamais regrettable comedien françois, qui n'avoit point de mouvement qui ne fut une perfection, & point de perfection qui ne fut un miracle. Sa retraite de la troupe fit groſſir la recette des comediens italiens de plus de vingt mille livres par an; car il étoit tellement aimé à la cour & à la ville, que le monde qui ne jouiſſoit plus du plaiſir de le voir en original, ſur le theâtre françois, couroit en foule en admirer la copie au theatre italien, lorſqu'on étoit averti qu'Arlequin l'imitoit dans quelqu'un de ſes rôles. Cet acteur réuſſiſſoit ſi bien, & avec tant de ſuccès, qu'un ſoir aprés l'avoir contrefait en recitant les ſtances ci-deſſus à viſage decouvert & en habit de ville, à la table de monſeigneur le Prince à Verſailles, en preſence de pluſieurs autres princes & princeſſes du ſang, & de pluſieurs des premiers ſeigneurs & dames de la cour, il eut l'honneur & le plaiſir de s'entendre dire, d'une commune voix, par toute l'auguſte aſſemblée, qu'il ne lui manquoit de Baron que les traits du viſage : tant il eſt vrai que l'amitié que nous avons pour quelqu'un nous aveugle, & nous fait ſouvent croire que nous le retrouvons dans les gens qui lui reſſemblent le moins.

SCENE XI.

Le theâtre represente la nuit.

ARLEQUIN, MARINETTE, ARLEQUIN CADET.

Dans le temps qu'Arlequin pense sortir du theâtre, il entend qu'on accorde une guittarre, c'est Marinette qui sort d'un côté, tandis qu'Arlequin cadet entre aussi de l'autre, ce qui donne occasion à Arlequin de rester, & de dire :

ARLEQUIN.

MAis, qu'entens-je : écoutons.

ARLEQUIN CADET.

Que la nuit est serrée !
J'ai mis en sûreté pour nous
Le dindon dans mon ventre, au logis les bijoux,
Tandis que je suis en curée,
Ne puis'je point encore filouter les filoux ?
Mais qu'est-ce : suis-je donc à Rome, où la guittare
Toute la nuit bat le pavé ?

Marinette touche un petit prélude que les Arlequins écoutent.

ARLEQUIN.

D'un prélude si fin j'ai le cœur enlevé,
Ecoutons ce qu'il nous prépare.

Marinette accordant sa voix à sa guittarre, chante un air italien.

Diantre c'est du plus fin, peste qu'elle est savante !
Voyez comme à cet air elle donne le tour.

ARLEQUIN CADET.

Je parîrois bien qu'en amour,
La chanteuse n'est pas contente.

MARINETTE *chante l'air françois qui suit:*

Cruel amour je romps tes nœuds,
J'adorois Arlequin, & l'ingrat me dédaigne,
Ah, qu'il est doux d'aimer! mais il n'est point de feux
Qu'un froid mépris enfin n'éteigne.

ARLEQUIN CADET.

N'est-ce point ma folle aux bijoux?

ARLEQUIN.

C'est parbleu Marinette, oui sans doute c'est elle.

MARINETTE *qui les entend s'en va en disant:*

Quelqu'un fait ici sentinelle,
Tout doucement retirons-nous.

SCENE XII.

LES DEUX ARLEQUINS.

ARLEQUIN CADET.

APprochons.

ARLEQUIN.

Avançons.

ARLEQUIN CADET.

Par quelque stratagême
Essayons d'arracher encor quelque butin.

ARLEQUIN.

Je veux lui dire que je l'aime,
Et que pour Colombine il n'est plus d'Arlequin.

Tous deux se cherchent, & passent d'un bout à l'autre du theâtre sans se toucher.

ARLEQUIN CADET.

Colombine, chut, chut.

ARLEQUIN.

Es-tu là, Marinette ?

Ils repassent d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN CADET.

St...

Ils repassent une troisiéme fois.

ARLEQUIN.

St.....

ARLEQUIN CADET.

Où es-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je ne te trouve point.

Ils repassent encore, & se rencontrant, se prennent tous deux par le bras.

ARLEQUIN CADET.

Tu prétens donc jouer à la cligne mussette ?

Ils se tâtent tous deux, & se trouvant de la barbe, se retirent plaisamment.

ARLEQUIN *prenant les bras de l'autre.*

Marinette, pour le coup je t'ai joint.

TOUS DEUX *en se retirant.*

Qui va là ?

TOUS DEUX *à la fois.*

Arlequin.

En prononçant ce mot d'Arlequin, tous deux tombent par terre.

ARLEQUIN CADET *à terre.*

C'est l'ombre de mon frere
Qui sait que je suis arrivé.

ARLEQUIN *à terre.*

N'est-ce point l'ame de mon pere,
Qui mourut mécontent à la fin d'un *salve* ?

Tous deux se levent sur leurs genoux.

ARLEQUIN CADET.

Ombre errante qui m'es si chere,
Frere qui sous la corde as ton sort achevé,

De quoi t'avises-tu de faire ici la ronde :
Laisses Arlequin en paix, & quittes ces bas lieux :
Des nouvelles de l'autre monde
Je ne fus jamais curieux.

Il se leve tout doucement, & à mesure qu'il se leve, l'autre se baisse & s'applatit contre terre.

ARLEQUIN *tirant son épée.*

Qui diable a donc pris ma figure,
N'est-ce point quelque loup garou :
Prens courage, Arlequin, va lui briser le cou :
On dit qu'il craint du fer la mortelle piqûre.
Fui, loup garou, fui de ces lieux,
Redoute ma fatale épée,
Ou ta tête coupée
Va tomber sous le fil de mon fer glorieux.

Il joue du sabre en cherchant l'autre qui tâche de se relever doucement; Arlequin lui donne un coup de son coutelas sur la tête, & en même temps tombe par dessus lui. Tous deux se relevent, le cadet s'enfuit aprés avoir reçu & donné quelques coups, & Arlequin en escrimant toujours, rentre de l'autre côté.





ACTE III.

SCENE I.

GERONTE, COLOMBINE.

COLOMBINE

Je vous dis vrai, monsieur, votre boete à bijoux,
A ce fripon je l'ai rendue.

GERONTE.

Qu'en a-t-il fait, l'a-t-il perdue?
Ou veut-il me jouer quelque tour de filou?
Suffit que je le sais, & j'y mettrai bon ordre,
Mais parlons d'un sujet plus doux.
Ta maitresse à l'appas enfin veut-elle mordre?
Et pourrai-je être son époux?

COLOMBINE.

Quoique votre valet m'ait fait par sa malice
L'affront que je vous ai conté,
A vos bontés rendant justice,
J'ai preferé votre service,
Aux soins de me venger de ce trait effronté.
J'ai si bien travaillé que je croi qu'Isabelle
Par une flâme mutuelle,
Est du moins ébranlée à répondre à vos feux,
Mais je vais l'appeller, vous parlerez vous-même.
Je n'ai fait qu'applanir le chemin raboteux,
C'est à vous d'achever, monsieur, & quand on aime,
L'on s'explique soi-même en mots bien plus nerveux:
Mais bon: la voici qui s'avance.
De ses intentions vous serez éclairci.
N'allez point battre l'air en amoureux transi.
Et tout en mots dorés, contez-lui votre chance.

SCENE II.

GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

GERONTE.

De quel eſpoir flattez-vous mon amour,
Madame : d'un vieillard ſouffrirez vous l'homage?
Je ſais qu'une fille à votre âge
N'écoute qu'avec peine un cœur ſur le retour.
Mais ce cœur n'eſt du moins, ni coquet, ni volage.
S'il aime, c'eſt de bonne foi,
Et qui le tient l'a tout à ſoi.

ISABELLE.

Votre cœur m'eſt ſans doute une offre avantageuſe,
Vous êtes riche & moi ſans biens,
C'eſt un grand pas pour être heureuſe.
Mais bien d'autres ſoucis peuvent de ces liens
Rendre la ſervitude affreuſe.
Et s'il faut m'expliquer ici,
Geronte, franchement je croi vous bien connoitre,
Vous devez me connoitre auſſi,
Et mon cœur en deux mots à vos yeux peut paroitre,
En vous diſant que s'il eſt doux
De s'unir avec un époux,
Il eſt rude d'avoir un maitre,
Et d'eſſuyer les chagrins d'un jaloux.

GERONTE.

Ah ! ne préſumez pas qu'en tiran domeſtique,
Je ſois homme à me gouverner.

ISABELLE.

Je connois d'un vieillard l'empire deſpotique:
Plus il eſt foible, & plus il prétend dominer.
De la moindre mouche il ſe picque,
Et près d'un jeune cœur ſon eſprit ne s'applique
Qu'a contrôler ſes pas, & par tout le gener
D'un pouvoir ſi chagrin l'inſupportable entrave
Exciteroit bientôt mon vif reſſentiment,

Et pour m'expliquer nettement
Je veux vivre en compagne & non pas en esclave.
Aimer tranquilement un mari respecté,
Avoir liberté toute entiere,
Et n'abuser jamais de cette liberté :
Geronte, de mon cœur voilà le caractere,
Qui n'est propre qu'à ceux qui veulent s'y fixer.
Vous accommode-t-il, est-ce là votre affaire ?
A ces conditions, voulez-vous vous lier :
Ou point de mariage, ou point de défiance.
Vous ne me dites rien ! Je voi dans l'embarras
De ce sombre silence
Que le parti ne vous plaît pas.

COLOMBINE.

Non, non, connoissez mieux jusqu'où va sa constance ;
Il brûle du desir de se voir votre époux.
Ce seroit vous mentir avec trop d'impudence,
De dire qu'un vieillard peut n'être point jaloux :
Mais l'excès nuit par tout. Si trop de jalousie
Dans une ame qu'elle a saisie
Transforme l'amour en tourment,
D'un mari patient, la commode indolence
Aux projets d'un galant donne trop de licence,
Et détruit ses feux promptement.
Il vous croit fort sage, il vous aime :
Mais un coup d'œil de tems en tems
Ne peut que vous donner de son amour extrême
Des témoignages éclatans.

ISABELLE.

Ah ! que l'éclat en est une marque bien fausse,
C'est un poison mortel dont on ne peut guérir.

COLOMBINE.

Un sage amour en peut souffrir
Autant qu'il faut de sel pour une bonne sauce :
Si vous lui donnez donc la main,
Vous pouvez en permettre au moins un petit grain
D'une doze fort délicate,
Pourvu qu'il sache y mettre un si bon frein
Que jamais son chagrin n'éclate.

GERONTE.

Suffit, & sur ce point nous serons sans procès.

COLOMBINE.

Lorsque l'on aime avec excès,
C'est en vain qu'on voudroit refuser quelque chose.
On ne doit pas être indolent,
Mais comme un bon mari jaloux & patient,
S'il a les yeux ouverts, il aura bouche close :
Du reste, vous pourrez, dit-il, à votre gré,
Comme maitresse du ménage,
Regler la table & l'équipage.

GERONTE.

Coupez, tranchez, taillez, & je l'approuverai :
Sous l'or, je veux couvrir les defauts de mon âge,
Il ne faut donc qu'un mot, & me voilà tout prêt.

ISABELLE.

Geronte, doucement, bride en main, s'il vous plaît.
Ce n'est pas que mon cœur à votre hymen renonce :
Mais je ne conclus rien sans le bien consulter,
Et dans la fin du jour vous aurez ma réponse.
Adieu : pour un moment laissez-moi vous quitter.

SCENE III.

GERONTE, ARLEQUIN CADET, tenant à la main le coffret aux bijoux.

GERONTE.

Et moi, je vais chez le notaire
Faire tout de ce pas minuter le contrat.
Mais j'apperçois mon scelerat,
Que pourra-t-il me dire, & que prétend-il faire ?
Il tient entre ses mains la boete à mes bijoux,
Peut-être vient-il me les rendre
Tout doucement approchons-nous,
Et sans qu'il m'apperçoive, essayons de l'entendre.

ARLEQUIN CADET *se croyant seul, & regardant les bijoux.*

Etranger que je suis, si je m'en vais les vendre,
L'on me prendra pour un filou,
Et je pourrois me faire pendre.
Ici dame justice a l'appêtit ouvert,
Au seul aspect d'une si riche proye
Un commissaire ardent petilleroit de joye,
Et mettroit sur le champ Arlequin à couvert.
Ne faisons point cette folie,
Entre leurs mains il fait trop chaud,
Il vaut mieux que sans bruit je décampe au plutôt,
Pour les porter en Italie.

GERONTE *se montrant.*

Non, traître, non, voleur, tu n'iras pas si loin :
Je te prends sur le fait. Eh bien, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN CADET *regardant fixement Geronte qu'il ne connoit point.*

Je dis que je n'ai pas besoin
Qu'un vieux singe habillé vienne me faire rire.
Ce vilain chat-huant m'a l'air d'un faux témoin.

GERONTE.

Scelerat : est-ce ainsi que l'on parle à son maître !

ARLEQUIN CADET.

Et vous, est-ce ainsi, maitre fou,
Qu'on parle aux gens sans les connoitre !
Retirez-vous, & vîte ; ou je vous romps le cou.

GERONTE.

Qu'entends-je, juste ciel ! quelle horrible impudence !
Faut-il qu'un fripon de valet
Ajoute au larcin qu'il me fait
L'injure, la menace, & la méconnoissance.

ARLEQUIN CADET.

Bon homme, dans quel cabaret
Viens-tu de sifler la linotte :
Est ce le vin rosé, le blanc, ou le clairet,
Ou tous, qui t'ont si bien chamaré la calotte.

GERONTE.

Ah ! c'est trop m'insulter. Je créve de courroux,

Traître, rends-moi ce vol, rends-moi tous mes bijoux,
Ou crains l'effet de ma menace.

ARLEQUIN CADET *à part.*

Voici quelque maitre filoux
Qui ſait mon aventure, & me ſuit à la trace.

GERONTE.

Que dis-tu là: te réſous tu
A me rendre ce vol. Fais-le de bonne grace.

ARLEQUIN CADET.

Vieillard, tu ſens le vieux battu.
Ma patience enfin ſe laſſe,
Et ſi tu ne quittes la place,
Tu pourras bien ſentir ce que peſe mon bras.

GERONTE.

Parler de la ſorte à moi, traître,
A moi Geronte, à moi ton maitre !

ARLEQUIN CADET.

Sois Geronte, ou qui tu voudras,
Ni je ne te connois, ni ne veux te connoitre:
Seulement ne m'approches pas,
Ou de vingt coups de poing....

GERONTE.

Inſolence ſuprême!
Eſt ce donc que je dors, n'es-tu pas Arlequin:
N'as-tu pas mes bijoux dans ce petit écrin:
Ne les ai-je pas mis entre tes mains moi-même:
Et ne les a tu pas portés
Pour en faire preſent à l'aimable Iſabelle:
N'ont-ils pas été preſentés
Par Colombine à cette belle,
Et n'ont-ils pas été remis entre tes mains,
Par cette même Colombine:
Dis, maraut, n'es-tu pas le dernier des humains,
Si dans ce vol ton cœur s'obſtine.

ARLEQUIN CADET.

Monſieur le vieux rêveur, point tant d'émotion,
Appaiſez votre bile, & dites, je vous prie,
D'où vous vient cette viſion:
Depuis demi-quart d'heure, avec attention,

Je gobe les vapeurs de votre rêverie,
Encore à ce discours faut-il faire une fin,
Je m'appelle, il est vrai, le seigneur Arlequin ;
Mais au diable si de ma vie
Je vous ai ni vu ni parlé,
Ni si jamais j'en eu envie.
Et si quelqu'un vous a volé.
Courez, si bon vous semble, aprés, le champ est libre ;
Mais laissez Arlequin retourner sur le Tibre.
Serviteur.

GERONTE.

Ah fripon! Doucement, doucement,
Tu ne t'enfuiras point avec mes pierreries:
Et dans peu ton larcin aura son châtiment.
Il veut s'en aller, & Geronte le retient par le bras.

ARLEQUIN CADET.

Et toi, maitre filou, avec tes singeries,
Penses-tu m'enlever ce qui n'est point à toi:
Laisses-moi, vieil escroq, je te dis, laisses-moi.

GERONTE.

Je te tiendrai, voleur.

ARLEQUIN CADET.

Si tu ne quittes prise;
Je t'arracherai, sur ma foi,
Jusqu'au dernier toupet de cette barbe grise.
Il lui arrache un poil de la barbe.
Quittes donc.

GERONTE.

Au voleur!

ARLEQUIN CADET.

Quittes donc.

GERONTE.

Au voleur,
A moi, messieurs, à moi!

ARLEQUIN CADET.

Ne veux-tu pas te taire.

GERONTE.

Scelerat!

ARLEQUIN CADET.

Tu cherches ton malheur.

GERONTE.

Fripon!

ARLEQUIN CADET.

De tes bijoux je vais te ſatisfaire,
Tiens les voilà payés. *Il le bat.*

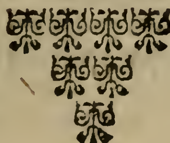
GERONTE.

Haye, haye, un commiſſaire;
Quel abominable attentat!
Un valet me vole & me bat.
Courons à la juſtice:
Vîte un decret, & qu'un cruel ſupplice
Me venge de ce ſcelerat. *Il s'en va.*

SCENE VI.

ARLEQUIN CADET *ſeul.*

VOyez-vous le gaillard comme avec ſon hiſtoire,
Il croyoit ici me leurrer,
Et ſi je n'avois ſu d'abord le rembarrer,
De quel air impudent il m'en faiſoit accroire:
Mais je lui devois net dépiler ſa machoire.
Au fond de notre poche enfermons nos bijoux,
Que Paris, malepeſte, eſt ſemé de filoux!
Mais il a, que je croi, parlé d'un commiſſaire:
De ces noirs animaux le terrible regard
Eſt une viſion qui jamais ne peut plaire:
De leurs avides mains fuyons donc le hazard,
Il vaut mieux pour trinquer m'enfoncer quelque part.
Il s'en va.



SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

Plus je rêve, plus je rumine;
Plus mon trouble s'augmente, & moins je vois de jour.
Ah, malheureuse Colombine!
Falloit-il me jouer de cet infame tour:
Moi, la perle des bons, des fidéles la crême,
Vrai miroir de simplicité,
Marmite de douceur, pot de sincerité:
Et moi, lâche poltron qui t'aime;
Aprés cette infidelité!
Que me dira tantôt mon bon homme de maitre,
Comment lui raconter ce larcin impudent?
Depuis ce fatal accident,
Je n'ai point à ses yeux encore osé paroitre.
Mon esprit est brouillé, mes sens sont abattus;
J'ai cherché du repos dans la liqueur vermeille:
Mais en vain mes soucis avecque la bouteille,
Toute la nuit se sont battus,
Quoique ma tête ait fait merveille,
Je n'ai pu voir sous la force du vin,
Succomber mon chagrin.
Mais n'apperçois-je pas de loin venir Geronte,
A son aspect déja se brouillent mes boyaux:
D'une chaude pudeur le sang au front me monte,
Bacchus, emplâtre à tous mes maux,
Fais qu'adroitement je lui conte
Le vol de ses joyaux.
Sur le discours que je veux faire,
Meditons un moment pour ne nous blouzer pas.

SCENE VI.

GERONTE, ARLEQUIN rêvant sur le bord du theâtre.

GERONTE.

J'Ai fait ma plainte au commissaire,
Et bon decret en main, je voici sur mes pas,
Bon. je vois mon fripon. Nous l'allons mettre à l'ombre,
Grace au ciel, de ces lieux il n'est point décampé.
Qu'il est rêveur, qu'il a l'air sombre!
Il a de son larcin tout l'esprit occupé.
Il parle entre ses dents, & secouant la tête,
Il marche, & tout d'un coup s'arrête.
Droit à son front son doigt s'étend,
Son visage est en eau, voyez comme il s'essuye,
Son menton sur son bras s'appuye,
Il soupire, & n'est pas content.
Qu'un crime au fond du cœur nous donne de martyre!

ARLEQUIN *sortant comme en sursaut de sa rêverie.*

Oui, voila justement ce qu'il faudra lui dire.
Ah, monsieur! vous voilà. Si ma fidelité....

GERONTE.

Ah, ne m'approches pas, scelerat effronté.

ARLEQUIN.

Qu'ai-je donc fait qui puisse enflâmer votre bile,
Par quel crime ai-je pu meriter ce courroux.

GERONTE.

Oui, sans doute j'ai tort de n'être pas tranquille.
Triompher à mes yeux du vol de mes bijoux,
Abuser lâchement de mon âge imbecille,
Traitre, pour me rouer de coups,
Tout cela ne vaut pas la peine de se plaindre.

ARLEQUIN.

Moi, je vous ai volé, moi je vous ai battu :
Ah, c'eſt trop inſulter un homme de vertu,
Quel plaiſir prenez-vous à feindre;
De la perte de vos bijoux,
Je ſuis plus mille fois en colere que vous.
Dans les exhalaiſons de ma bile chagrine,
De quels reproches rigoureux,
Malgré l'amour qui me domine,
N'ai-je point chargé Colombine,
Quand j'ai ſû ce vol douloureux :
Dites-moi ſeulement où ce vol ſe recele,
Vous verrez Arlequin fidele
A vous les rechercher employer tous ſes ſoins;
Et pour les retrouver fureter avec zele
Les plus ſecrets recoins.

GERONTE.

Traître, impoſteur, voleur à pendre.
Au lieu de m'inſulter tu n'avois qu'à les rendre
Quand je les ai ſurpris dans tes infâmes mains.

ARLEQUIN.

Dans mes mains, & quand ?

GERONTE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Vous rêvez, monſieur, ou je meure.

GERONTE.

Je rêve, moi ?

ARLEQUIN.

Monſieur, vos yeux étoient-ils ſains ;
Aviez vous des lunettes
Bien fines & bien nettes ?
Où m'avez-vous vu, moi, qui pour me divertir
Du fond d'un cabaret ne fais que de ſortir ?

GERONTE.

De ce franc ſcelerat j'admire l'impudence,
Oui, j'avois de bons yeux, & ne les fermois pas :
Mais plût au ciel en recompenſe,

Que

Que nous eussions été moi sans dos, toi sans bras.
Ca, ça, voici monsieur le commissaire
Qui te fera chanter tout d'une autre façon.

SCENE VII.

GERONTE, ARLEQUIN, LE COMMISSAIRE, Trois archers.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce là ce voleur?

GERONTE.

Oui, monsieur.

LE COMMISSAIRE *aux archers.*

Rapiniere,
Furet & Grippetout, saisissez ce garçon.

On se saisit d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Moi, monsieur, & pourquoi?

LE COMMISSAIRE.

Nous allons vous l'apprendre.

ARLEQUIN.

Qu'ai-je donc fait?

LE COMMISSAIRE.

De quoi te pendre.

GERONTE.

Monsieur, sans déplacer qu'il soit interrogé.

LE COMMISSAIRE.

Chez moi tout sur le champ je ferai mon office;
Mais garnissons un peu les mains de la justice,
Et que de vos bijoux le greffe soit chargé.
Nous ne combattons point sans part à la dépouille;
Où sont-ils?

GERONTE.

Sur lui-même.

LE COMMISSAIRE.

Ah, bonheur ſans égal!
Qu'avec exactitude en tous lieux on le fouille,
Et nous en dreſſerons un procés verbal.

ARLEQUIN *aux archers qui le fouillent.*

Que vos mains en crochets fecondes
Savent parfaitement de mes poches profondes
Trouver le droit chemin!
Voyez ſi par hazard la boete n'eſt point miſe,
Dans quelque trou de ma chemiſe:
Furetez par tout Arlequin.
Peut-être dans mon œil ſera-t-elle cachée,
Peut-être dans ma bouche, ou dans un autre endroit:
Tenez, regardez-y tout droit.
Eh bien! par tout en vain vous l'avez donc cherchée?

LE COMMISSAIRE.

Comment, ſur ce maraut l'on ne trouve donc rien!
La juſtice, monſieur, ne vit pas de paroles,
Voyez ſi vous voulez qu'on verbaliſe bien;
Au deffaut des bijoux l'infaillible moyen,
C'eſt d'avancer quelques piſtoles.
Ce ſera ſur les frais le premier rabattu,
Mon clerc aura le ſoin de vous en tenir compte,
Notre allure en ſera plus prompte,
Et nous vous ſervirons à bouche que veux-tu.



SCENE VIII.

PIERROT, GERONTE, ARLEQUIN, LE COMMISSAIRE, les Archers.

PIERROT.

A Mon ami ces faquins font insulte,
Tirons-le de cet embarras.
A moi, gardes, à moi soldats :
Dans un besoin pressant, c'est en vain qu'on consulte,
Canaille, lâchez prise, ou je vous romps les bras. *Il frappe sur les archers qui fuient.*

GERONTE *s'enfuyant.*

Au plus vîte je me dérobe,
Laissons-les entr'eux s'égayer.

ARLEQUIN *battant le commissaire*

Monsieur le commissaire, ah, la poudreuse robe !
Et qu'on vous fait plaisir de la bien balayer !

LE COMMISSAIRE *s'enfuit.*

Haye, haye, haye, haye.

ARLEQUIN.

Adieu, monsieur le commissaire.
Si jamais vos habits sont poudreux ou gâtés,
Venez à moi, bien-tôt ils seront vergetés.

SCENE IX.

ARLEQUIN, & PIERROT restés seuls sur le theatre.

ARLEQUIN.

ME voilà donc tiré d'affaires ?

PIERROT.

Eh oui, mais garde le retour :

Si bien-tôt au cachot tu ne veux qu'on nous gite,
Il faut dénicher au plus vîte.
ARLEQUIN.
Quitte pour faire aux champs un tour.
PIERROT.
Tiens, voilà ton argent, & je te rends ta bourse,
Les vingt ducats y sont que tu m'a mis en main :
Mais il faut décamper soudain.
ARLEQUIN.
C'est de quoi fournir à la course,
Je prens avec plaisir la bourse & les ducats :
Refuser de l'argent, en affectant le prude,
N'est pas dans Arlequin un peché d'habitude :
Mais tirez-moi d'un embarras ;
A qui d'un soin si charitable
Arlequin est-il redevable ?
Quel est votre nom, s'il vous plait ?
Encore faut-il que je connoisse
Cet ami chaud dont la prouesse
A si bien pris mon interêt.
PIERROT.
Quoi ! l'aspect de la bête noire
Auroit-il pu de ta mémoire
Effacer ton ami Pierrot ?
ARLEQUIN.
Qui, Pierrot ? PIERROT.
Pierrot. Moi, qui ne suis point un sot.
ARLEQUIN.
Vous, Pierrot, qui pouvez-vous être ?
Si j'ai de bonne foi, l'honneur de vous connoitre,
Puissai-je ne vuider jamais pinte ni pot.
PIERROT.
As-tu souvent cette saillie ?
ARLEQUIN.
Il faut que dans la tête il ait un peu de vin.
PIERROT.
Il est par ma foi fou.
ARLEQUIN.
La plaisante folie !

PIERROT.

Dis-moi, n'es tu pas Arlequin?

ARLEQUIN.

Oui, ſans doute.

PIERROT.

D'hier, arrivé d'Italie.

ARLEQUIN.

Qui moi? tu rêves donc; depuis plus de dix ans
Je mange du pain de Goneſſe.
Voyez un peu comme l'yvreſſe
Au plus ſage ôte le bon ſens.
Mais ſi j'ai de bons yeux, avec ma larroneſſe
Mon maitre revient ſur ſes pas.
Quelque fat l'attendroit: Tu ne m'y retiens pas.
Ils s'en vont.

SCENE X.

GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

OUi viens-t'en chez le commiſſaire
Dépoſer contre ce fripon.

COLOMBINE.

Mais, monſieur, eſt-ce tout de bon?
Certain reſte d'amour me dit de n'en rien faire.
Encor s'il ne riſquoit que des coups de bâton
J'y prêterois mon miniſtere;
Mais tel chatiment qui ſoit dû
A cette lâche perfidie,
Quand un quart-d'heure on eſt pendu,
Helas, monſieur, helas! c'eſt pour toute la vie.

GERONTE.

Quoi, tu peux pour ce traître avoir de la pitié!

COLOMBINE.

Soit que j'aye le cœur par nature un peu tendre,
Soit qu'il me reſte encor quelque brin d'amitié,
Je ne me puis, monſieur, réſoudre à le voir pendre.

Mais je prétens vous faire un entretien plus doux.
Cette perte de vos bijoux,
A-t-elle étouffé la tendresse
Que vous inspiroit ma maitresse ?
Vous pour qui, dans le but d'en faire son époux,
J'ai si bien fait agir mes soins & mon adresse.

GERONTE.

Non, Colombine, non : je ne peux oublier
L'amour que j'ai pour Isabelle :
Trop heureux si tes soins redoublés auprès d'elle,
A mon sort la peuvent lier.

COLOMBINE.

La voici qui vient elle même,
Comptez-lui vos raisons, faites lui dire un oui.
Quand on est bien riche & qu'on aime,
Rien n'est impossible aujourd'hui.

SCENE XI.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

MAdame, encore un coup soupirerai-je en vain ?
De mon sincere cœur, de toute ma richesse
Soyez seule & toujours maitresse :
A qui vous offre tout accordez votre main.

COLOMBINE.

Consentez aux desirs de l'amoureux Geronte :
Pour dire un mot si doux, faut-il tant barguigner :
Et pourquoi differer par une sotte honte
Ce qu'il faut à la fin donner?

ISABELLE.

Geronte, vous domptez enfin ma résistance,
Vous triomphez : & la distance
Qu'un âge different semble mettre entre nous,
Ne m'empêchera point de vous voir mon époux.

SCENE XII.

OCTAVE, GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

OCTAVE *entrant brusquement.*

QU'entens-je, juste ciel ! Madame est-il possible !
Vous aimez ce vieillard, & n'êtes point sensible
A mes feux violens, à mes brûlans desirs ?

ISABELLE.

Je vous l'ai dit vingt fois, & je vous le repete,
Vous poussez près de moi d'inutiles soupirs,
Et pour vous je ne suis point faite.

OCTAVE.

Cruelle !

ISABELLE.

Cet aveu doit vous mettre en couroux,
Mais plus vous me pressez, plus mon cœur se rebelle,
Et plus je reconnois qu'il vaut mieux entre nous,
Paroitre cruelle pour vous,
Que d'être à moi même cruelle.
L'hymen est pour toujours, & d'une folle ardeur
Je n'irai point me rendre
A qui jamais n'a sû comprendre
Le secret de gagner un cœur.
En vain vous venez pour me plaire,
D'un bien mort en vos mains m'étaler les attraits,
Ce que sur un amant l'amour n'a pas pu faire,
L'hymen sur un mari ne le fera jamais.
Vous contez en beaux mots vos feux, votre tendresse,
Mais croyez-moi, l'on aime mal,
Quand, moins que ses écus, on aime une maitresse.

OCTAVE.

Et vous me préferez cet indigne rival ?

ISABELLE.

Par un défaut honteux à votre âge trés rare,

Vous êtes jeune, & tout enſemble avare ;
Lui vieux, mais franc & liberal :
En un mot il me plait, je le croi mon affaire,
La choſe eſt reſolue, il n'en faut plus parler,
Et ſi cette pilule eſt un peu trop amere,
Sur votre coffre fort allez-vous conſoler :
Adieu, retirez-vous.

OCTAVE.

Oui, oui, je me retire,
Et ſi, ſans qu'il en coute, on ne peut être aimé,
Plutôt que d'eſſuyer le rigoureux martyre
De deſſaquer cet or dont mon cœur eſt charmé,
J'étouffe pour jamais mes amoureuſes flammes,
Et renonce à toutes les femmes :
Adieu. De ce vieillard faites un heureux époux.

Il s'en va.

SCENE XIII.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

ISABELLE.

OUi, ſans doute avec lui l'hymen me ſera doux.
Geronte, ſoutenez l'aimable caractere,
Qu'en un âge avancé l'on rencontre ſi peu.
Je mettrai tous mes ſoins à vous marquer mon feu ;
Et mon unique but ce ſera de vous plaire.
L'on ne me verra point comme on voit à Paris
Tant de femmes de vieux maris,
Maitreſſe de leurs biens & de corps ſéparés,
Sous l'appui d'un galant puiſſant,
D'un divorce honteux toujours deshonorées,
Fournir ample matiere au journal médiſant :
Courir tous les devins dans l'eſpoir du veuvage,

Et se faire trainer en pompeux équipage,
Tous les jours en cadeaux, au bal, ou dans le jeu,
Tandis que le bon homme épuisé sans ressource,
Voit bouillir auprés de son feu
Son petit pot qu'il regle à sa petite bourse.
J'accepte votre main, & jusques au tombeau
Vous me verrez inséparable.
Aimons-nous tendrement, & par un sort nouveau,
Montrons qu'un vieillard est aimable,
Et que l'on plait sur le retour
Quand la vertu regle l'amour.

COLOMBINE.

Pour accomplir de tout points votre joie,
Il ne faudroit plus que ravoir le butin
Qu'a volé le traître Arlequin:
Ah, voici justement le ciel qui nous l'envoye.

SCENE XIV.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE, les deux ARLEQUINS qui entrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

COLOMBINE *appercevant tout à la fois les deux Arlequins.*

MAis que vois-je, madame? Arlequin est doublé,
L'œuf à l'œuf n'est pas plus semblable.

Les deux Arlequins se voyant font des postures admirables pour témoigner leur surprise.

GERONTE.

D'un pareil incident je suis émerveillé.

ISABELLE.

Cette rencontre est admirable.

GERONTE.

Voyons un peu des deux qui doit être pendu.

COLOMBINE *les regardant tous deux.*

Mes yeux ont-ils donc la berlue ?

ISABELLE.

Plus ſur eux s'attache ma vue,
Plus mon eſprit eſt confondu.

COLOMBINE.

Il faut que je les examine,
Voyons qui répondra des deux.
Arlequin ?

LES DEUX ARLEQUINS *à la fois.*

Colombine?

COLOMBINE.

Plus mon œil s'arrête ſur eux
Moins je me détermine.
Spectres, dites de bonne foi
Qui de vous eſt le veritable,
Parlez, répondez-moi.

TOUS DEUX *à la fois répondent.*

Moi.

GERONTE.

Je ſoutiens l'un & l'autre pendable,
L'un pour être voleur, l'autre pour être un diable.

COLOMBINE.

Peut être en les touchant m'éclaircirai-je mieux.
Qu'enſemble prés de moi l'un & l'autre s'avance.

Ils s'approchent en faiſant les mêmes pas & les mêmes poſtures, & Colombine les tâte.

Ils ſont de chair & d'os, même corps, mêmes yeux,
Même nez camard, même panſe,
L'un des deux eſt un diable, ou tous deux ſont jumeaux.

ARLEQUIN CADET.

Oh, non, mon frere s'eſt fait pendre.

ARLEQUIN.

Deux fois je l'ai riſqué, mais de tous les deux ſauts
Galamment j'ai ſû me défendre.

ARLEQUIN CADET.

Cher ainé, c'eſt donc toi !

ARLEQUIN.

C'eſt donc toi, cher cadet !

ARLEQUIN CADET.

Quel plaiſir de te voir !

ARLEQUIN.

Que je ſuis ſatisfait !
Oui, c'eſt moi quipar eſcalade,
Te croyois aux enfers entré.

ARLEQUIN CADET.

Permets que dans cette embraſſade
Je goute le plaiſir de t'avoir rencontré.

Ils s'embraſſent d'une maniere ſort groteſque.

COLOMBINE *à Arlequin aprés leur embraſſade.*

Fort bien. Mais les bijoux ?

ARLEQUIN.

Ah, Colombine ceſſe
De me prendre pour un filou !
Rends à mon maitre ces bijoux,
Ou donnes-les à ta maitreſſe,
Dans ce vol ſuppoſé que veux-tu m'intriguer ;

ARLEQUIN CADET.

Ceſſez ſur ces bijoux de vous tant fatiguer ;
Vous vous tourmentez tous, & pas un ne devine :
Mais il m'eſt fort aiſé de vous les indiquer,
Puiſque par *qui pro quo* des mains de Colombine
Je les ai moi-même recus :
Et ce vieillard d'humeur chagrine,
Qui vouloit malgré moi mettre la main deſſus,
S'eſt un peu fait frotter l'échine.
Je te les rends, mon frere, & qu'on n'en parle plus.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Eh bien l'on m'alloit pendre avec ton impoſture,
Que n'aurois je point dit aprés ?

ISABELLE.

Le mal n'étoit pas grand, & de là-bas exprés
Tu ſerois revenu pour lui chanter injure.

ARLEQUIN.

Peſte, quel *qui pro quo*, qui coule un homme à fond !
L'on en fait en juſtice ainſi qu'en medecine,

Et l'on y prend ſouvent, crois-moi, ma Colombine,
Et le blanc pour le noir, & le brun pour le blond.

GERONTE.

Mes joyaux d'un voleur ne ſont donc plus la proye ?
Dans la dance & dans le feſtin,
Allons de notre hymen en redoubler la joye.

ARLEQUIN.

Et des deux Arlequins quel ſera le deſtin ?
Colombine mon cœur, ma petite friponne,
Pour venger tous les maux qu'aujourd'hui tu m'as faits
Tu ſais bien comme on peut refaire notre paix.

ISABELLE.

Tu la veux épouſer ? Eh bien, je te la donne,
Et Marinette à ton cadet.
Es-tu content ?

ARLEQUIN.

Très-ſatisfait.

ARLEQUIN CADET.

Je ne dédirai point mon frere.

ARLEQUIN.

Allons morbleu la joye, il faut bien commencer,
Grandes noces & bonne chere,
Sur-tout le bal, j'y veux danſer,
Et montrer ce que je ſai faire :
Sautons, chantons, buvons vin frais,
Et des deux Arlequins que l'on parle a jamais.

GERONTE.

D'un divertiſſement bizare
Attendant le ſoupé je veux vous réjouir.

ISABELLE.

Eh bien, qu'on le prépare.

GERONTE.

Il eſt déja tout prêt.

ISABELLE.

Il faut donc en jouir.

☞ *Le fond du theâtre s'ouvre, d'où ſort un charivari de toutes ſortes d'inſtrumens groteſques ; à la tête deſquels danſent quatre petits Arlequins & un Scaramouche qui eſt Paſquarel, & dans les pauſes de la danſe & du charivari une voix vient chanter un air en deux couplets à la louange de la vieilleſſe.*




LE
PHENIX

LE PHENIX.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur Deloſme de Monchenai, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-deuxiéme Novembre 1691.



SCENES FRANCOISES DU PHENIX.

SCENE

Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.


Ui, ſeigneur, je me tiens fort honorée de vos careſſes; mais avec tous le reſpect que je vous dois, vos bontés me mettent un peu martel en tête. Les princes d'ordinaire ne ſont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux; & quand ils s'abaiſſent à careſſer une fille de ma trempe. ... Ecoutez .... Enfin .... je croi que tout le corps peut lui friſſonner à bonnes enſeignes.

LE PRINCE.

Ah! ma pauvre enfant, ſi tu ſavois les chagrins qui me devorent....

COLOMBINE.

Oh, ces chagrins-là ne ſont pas de dure digeſtion, & vous avez des intervales aſſez récréatifs. On dit bien vrai, que les petits pâtiſſent toujours des chagrins des grands; & les vôtres me couteront du moins un blanchiſſage: car enfin me voilà aſſez honnêtement houſpillée. Mais il faut prendre ces petites traverſes en patience; & j'en ſai bien de mon ſexe, qui ſe feroient un fort gros plaiſir qu'un prince les eût mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah, Colombine! dans l'état ou je ſuis l'on doit bien me pardonner de petites abſences.

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, ſeigneur, ſi vous aviez l'eſprit preſent? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez; mais ne m'auriez-vous point comuniqué de vos abſences?

LE PRINCE.

Eſt-il ſous le ciel un prince tout enſemble plus heureux & plus malheureux!

COLOMBINE.

Voilà un prince qui eſt encore bien malade! Il n'a que ſoixante mille hommes ſur pied, & des hommes que nous avons aguer-

ris, il faut ſavoir. Helas! c'eſt bien nous autres qui devrions faire les pleureuſes, d'être à la veille de perdre tant de pauvres officiers que nous avons élevés à la brochette, & de voir nos ruelles menacés d'un déluge d'abbés, de chicaneaux, & de tant d'autres inſectes de la galanterie. Encore la preſſe y eſt-elle, comme à quelque choſe de bon; & pendant qu'on léve par tout des trouppes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caiſſe de leur côté, & font leur recrues à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah! plût au ciel que je n'euſſe à combattre que les Turcs; mais j'éprouve une guerre intérieure qui m'aſſaſſine à mort, & me met en proye à tout ce que la jalouſie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, ſeigneur! hé la princeſſe vit de matiere à faire en un beſoin un va-tout de chaſteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui ſe picquent de ſentimens plus fier-à-bras.

LE PRINCE.

Ah! Colombine, le cœur d'une femme eſt un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y connoitre: encore eſt-on ſouvent la duppe de ſes yeux &des apparences. Et que ſai-je, ſi dans les tranſports que la princeſſe me fait paroitre, elle ne cede pas

plutôt

plutôt à l'importance du devoir, qu'à l'inclination qu'elle a pour moi ? Ah ! je ne veux point de sa tendresse, ou je la veux indépendamment de toutes les sujétions du mariage. COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec votre permission, seigneur, ces délicatesses ne sentent guéres l'époux. Les maris d'aujourd'hui n'y cherchent pas tant de façons, & sont gens à passer les choses au gros sas. Generalement parlant, le cœur d'une femme est un mets à part, qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la discrétion de s'accommoder au tems. Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre !

LE PRINCE.

Et que me sert la possession, si le cœur n'est de la partie ? Et qui peut m'assurer qu'il en est ? Ah ! mon incertitude me tue ; & quoi qu'il en coûte, je vais faire ensorte de ne plus marcher dans les ténébres.

COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour éblouit, & sur tout en matiere de femmes. Cependant, seigneur, oseroit-on vous demander ce que vous prétendez faire ?

LE PRINCE.

Je prétens faire . . . Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre. . . .

COLOMBINE.

Bon ! ſeigneur, eſt-ce qu'on dit jamais aux grands ce que l'on penſe ?

LE PRINCE.

Ah ! je mérite les noms les plus odieux ; & il faut être lunatique ou viſionnaire pour former le deſſein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon ! c'eſt juſtement celles-là qu'il faut éprouver : car pour les autres, elles épargnent aſſez les frais d'une épreuve. Si bien donc, ſeigneur, que vous voulez mettre en tête à la princeſſe quelque galant, qui tâche à occuper toutes les avenues de ſon cœur.

LE PRINCE.

C'eſt de-là, Colombine, que dépend abſolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foi, ſeigneur, s'il eſt permis d'etre ſincere à la cour, votre repos eſt en grand branle : car enfin, vous n'irez pas produire à la princeſſe quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher ſa vertu. Mais auſſi, ſi vous lui lâchez quelque joli homme, qui ſache attaquer une place dans les formes, écoutez, cela eſt diablement chatouilleux, au moins. Ce n'eſt pas comme dans un roman, où l'auteur d'un trait de plume fait faire alte à la paſſion la plus fougueuſe : mais dans le roman de la

nature, quand un joli homme eſt une fois accroché à une jolie femme, tout franc dans ces occaſions on a plus beſoin de bride que d'éperon; & quand j'y ſonge, l'amour ſeroit bon à être courrier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de temps.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choiſiſſe un autre qu'un ami? mais encore faut-il que ce ſoit un ami d'une fidelité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'eſt bien le traiter en ami, que de l'appeller à un tel miniſtere. Mais pour en uſer en ami, il faudroit qu'il fut ennemi de ſoi-même. Voyez-vous, ſeigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excès de délicateſſe: c'eſt pourquoi quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur-joye, & faire valoir le talent au dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne ſais donc pas que je ferai la guerre à l'œil, & que je ſerai témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſera?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, ſeigneur, que vous êtes préparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne ſerviront de guéres: l'amour eſt un drôle qui vient à ſes fins imper-

ceptiblement, & les plus argus ſont de vrais quinze-vingts, quand il lui plait.

LE PRINCE.

Ah! tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, ſi je m'offrois à vous en tirer? j'ai en main une perſonne d'exécution; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'eſt que c'eſt une perſonne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Eſt-il bien poſſible? mais encore quelle eſt cette perſonne? & n'y a t-il pas de riſque à courir avec elle?

COLOMBINE.

Du riſque? bon: la nature y a pourvu; & je croi que vous n'en douterez point, quand vous ſaurez que c'eſt moi qui entreprens votre affaire.

LE PRINCE.

Toi, Colombine!

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il? Quand j'ai une fois endoſſé le harnois d'un cavalier, j'ai un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche; & je vous repons que, ſi la princeſſe m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras-tu pour lui compter tes raiſons?

COLOMBINE.

Oh, c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de défricher le cœur d'une agnés, bon! j'ai ce rôle-là en poche; & j'entens merveilleusement à extirper les broussailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques unes de ces femmes battues de l'oiseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ai affaire à une femme de vertu: & c'est-là ce qui rend mon rôle épineux; car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rôles, les idées se perdent, & il faut du tems pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent-ils pour...?

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, seigneur, avec vos deux jours: un tour de jardin me remettra sur les voyes. Allez, seigneur, je vous donne ma parole, que la princesse ne se couchera point aujourd'hui sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans le panneau, j'usois d'un stratagême?

COLOMBINE.

Bon! faut-il tant de précaution pour tromper une femme? La plûpart du tems, nous

nous enferrons aſſez de nous-mêmes. Ce n'eſt pas que vous êtes bon & ſage, & je ne ſuis ici que pour vous obéir.

LE PRINCE.

Viens, Colombine, je ſuis sûr que mon deſſein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, ſeigneur, vous me laiſſez les coudées franches auprés de la princeſſe, & il me ſera permis de pouſſer ma pointe? Voyez-vous, ſeigneur, je ne veux pas qu'on diſe de moi, que je ne ſuis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laiſſe les choſes à ta diſcrétion, & tu peux en uſer comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, ſeigneur, vous ne ſeriez pas ſi liberal, ſi vous ne me ſentiez les bras liés. Mais qu'y faire? Sur le pied où ſont les hommes aujourd'hui, ce n'eſt pas un grand malheur que de n'être pas faite tout à fait comme eux.



SCENE DES ADIEUX

D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN en habit de soldat.

ENfin c'est dans ce triste jour
Qu'il faut emballer notre amour ;
Il faut nous separer, ma pauvre peronelle,
Le tocsin de la gloire à la guerre m'appelle,
Mais je differe d'un moment,
Pour vous estocader quelque beau sentiment :
Heureux, si votre ame farouche,
N'ose pas refuser à mon cœur affligé
Son audience de congé,
Pour me laisser partir dessus la bonne bouche

COLOMBINE.

Quoi, tu veux attraper les heros au galop ?
Cher Arlequin, quelle furie !
Pour aller à la boucherie
As-tu quelque chose de trop.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai rien de trop, mais la gloire, madame,
A mis garnison dans mon ame :
Depuis qu'elle a bloqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur,
Dont toute autre que toi sentiroit les épreuves,
Oh que voilà des bras qui vont faire de veuves !

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabattre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fit une lucarne à ta pance.

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ai pas mis cela dans mon bail, ou je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure? Non le sort en est jetté.
Il est tems qu'Arlequin brille dans les gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes;
Entre ces animaux & toi
Mon cœur est suspendu, j'avourai ma foiblesse:
C'est pourquoi sans façon, ma chere, donne-moi
Quelques symptômes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment, c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoi donc? fais-tu déja mon oraison funebre?

COLOMBINE.

Va, traître, de ce pas rendre ton nom celebre:
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion?
Tu n'as qu'à te montrer, beau sire:
Oui, sans qu'il soit besoin de poudre ou de canon,
Tu feras tout crever de rire.

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voilà bien du sang épargné:
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné,
Mais puisqu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,
Mes bras n'auront point de pratique,
Permets-leur d'exercer ici par charité,
Quelques actes d'hostilité,
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah! monsieur le guerrier, vous prenez trop de peine.
Gardez d'évaporer votre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ai trop, aussi-bien ma mignonne, mon cœur,
Allons, que vos appas à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah, que de raison.

ARLEQUIN.

C'eſt que les mains me demangent.

COLOMBINE.

J'ai bien peur que le dos ne te démange auſſi.
Vous plaira-t-il, faquin, de décamper d'ici?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez, brave guerrier.

ARLEQUIN.

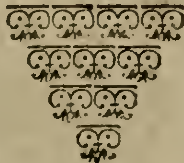
Mais au moins donne-moi le vin de l'étrier:
Car que diroit la renommée?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moiſſonner, friponne,
J'en ferai de telles moiſſons,
Qu'il n'en reſtera pas un brin pour les jambons.
Allons, il faut partir, la gloire ainſi l'ordonne.
O vous jeunes abbés, paitris d'ambre & de muſc,
Qui n'êtes expoſés jamais qu'aux coups de buſc,
Pendant que nous allons expoſer nos cervelles:
Oh, combien irez-vous fourager chés nos belles!
Pour vous gros douaniers, & vous gens de palais,
Vous n'avez que l'été pour faire les muguets,
Les plumets de retour, ſerviteur aux ruelles.
Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons;
Les abbés ſont, morbleu, de toutes les ſaiſons.



SCENE

Qui ouvre le ſecond Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, ſeigneur, mon plan de galanterie eſt tout dreſſé; & j'ai déja fait en moi-même la circonvallation du cœur de la princeſſe. Mais ſi les remontrances ſont de miſe avec les grands, ne feriez vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude, que d'aller tenter une épreuve auſſi délicate que celle-ci? Il en eſt du mariage à peu près comme de la peinture, ce n'eſt pas toujours le grand jour qui en fait la beauté; & les ombres y ont leur mérite comme le reſte. La meilleure politique, à mon ſens, que puiſſe avoir un époux c'eſt de ne conſiderer ſa femme que dans ſon point de vue. Les lunettes d'approche ne ſont point avantageuſes pour les maris: & le moins qu'ils puiſſent voir eſt toujours le mieux. LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raiſons. Deuſſe-je être la duppe de ma curioſité, je veux ſavoir mon ſort, quel qu'il puiſſe être.

COLOMBINE.

Comme ſi le ſort d'un mari étoit bien mal-aiſé à deviner ! ſeigneur, je parle en general. Mais pour venir à ce qui vous touche, ſi vous apprenez que la princeſſe vous ſoit fidele ; ce ſera un plaiſir aſſez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas priſe du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à ſon temperament. Mais auſſi, ſi le pied vient à lui gliſſer, car cela eſt aſſez caſuel, ſongez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez ?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les riſques. Tiens, vois, Colombine, je ſuis un peu heretique ſur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, reſſemble à ces piéces fauſſes qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupediſſipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vrai, je ſai beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à paſſer par le creuſet. Mais puiſque vous avez de ſi bons ſentimens de notre ſexe, qu'eſt-il beſoin de faire de nouvelles experiences ? Encore ſi cela ſe faiſoit aux dépens d'autrui, je dirois, paſſe : mais quand je ſonge que vous faites les avantages de vos deniers,

il me femble voir ces gens qui fe ruinent à chercher des tréfors. Toute la difference, c'eſt que les chercheurs de tréfors en font quittes pour ne rien trouver ; & que les maris de votre humeur trouvent fouvent plûs qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu, Colombine ? je fens ma bizarrerie mieux que perfonne. Mais comptes-tu pour rien, l'eſpoir de dérober à fa femme le fecret de fon cœur ?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le fecret de fon cœur ! Et là plûpart du temps, elles ne le favent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme eſt un vrai miroir qui reçoit toutes fortes d'objets fans s'attacher à pas un. Aujourd'hui c'eſt une petite chienne qui l'amuſe, demain ce fera un perroquet mignon. Si les hommes y font reçus quelquefois, ce n'eſt que par interim, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et après tout, n'eſt-il pas juſte que nous ayons notre revanche ? Car comment les hommes d'àpreſent regardent-ils les femmes ? Comme des commodités de paſſages, où l'on vient fe délaſſer des fatigues d'un grand repas, & pour ainfi dire, faire la digeſtion agréablement. Auſſi il faut voir comme notre fexe eſt fur fes gardes. On n'eſt plus fi folle, que

de prendre des fumées bachiques pour des tranſports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine : mais quand un joli homme joint à des manieres touchantes la rhétorique des larmes & des préſens, je croi qu'il peut ſe flatter d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'eſt bien tout au plus, ſeigneur. Une femme un peu grecque voit verſer des larmes ſans s'attendrir, & prend joliment les préſens ſans ſe laiſſer prendre. Preſentement c'eſt une loi reçue dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains ſans conſéquence : & en effet, voudriez-vous qu'une belle eſſuyât gratis les viſites de vingt originaux ? Ira-t-on leur prêter ſans interét des canapés pour ſe veautrer, des glaces pour rajuſter cent fois leurs perruques en un moment ; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres, & un plancher bien réluiſant pour repeter leurs pas de ſiſſone ? Au contraire, il y a telle maiſon dans la ville, où l'on devroit écrire ſur la porte : DEFFENSES ſont faites à tous fils de partiſans d'entrer ſans payer. Mais je croi qu'on y tient déja aſſez la main, ſans que la police s'en embaraſſe.

LE PRINCE.

Ah ! Colombine, tu te perds dans les

digreſſions, au lieu de ſonger à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, ſeigneur, je repaſſe les folies de la jeuneſſe pour prendre des manieres toutes oppoſées auprès de la princeſſe : car je croi que vous ſuivez votre pointe, & que vous voulez la faire éprouver abſolument.

LE PRINCE.

Si je le veux? Comptes que tu me rends la vie, ſi tu mets tout en uſage pour ébranler ſa fidelité.

COLOMBINE.

Seigneur, vous faites vos affaires à jeu sûr Mais ne m'avez-vous pas tantôt parlé d'un divertiſſement ſur mer, dont vous vouliez leurrer la princeſſe?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me ſuivre pour l'apprendre, auſſi-bien faut-il que nous concertions les choſes enſemble.

COLOMBINE.

Voilà un mari bien extraordinaire! Le mal ne vient-il pas aſſez tôt ſans aller au devant de lui.

SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN déguisé en turc, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

APprouvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur:
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Le bacha constipé du désir de vous plaire,
A vainement recours à son apotiquaire.
Il crevera, madame, en ce funeste jour,
Si vous ne lui donnez des pilules d'amour.
Pour peu que votre cœur barguigne à dire *taupe*,
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en preserve. Il est gras, potelé,
Dodu, frais, un œil vif, un menton redoublé,
Un vermeil de corail sur ses levres éclate:
Ses oreilles sur-tout font honte à l'écarlatte,
Tout, jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit.
Je voi que votre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, madame?

LA PRINCESSE.

Ah, tout beau, je vous prie,
Vous poussez trop loin votre emploi.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, madame, en bonne foi:
Car nous autres fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croi.
Mais qu'ai-je à faire, moi, de votre ministere?

ARLEQUIN.

Hé, madame, est-ce à vous qu'il faut un commentaire?
Lorsque sur un amant Cupidon acharné,
Est pis qu'un lutin déchaîné:

Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade :
Si le ſort venant à changer,
Met ſous la pate du berger
L'objet qui l'a rendu malade,
N'eſt-il pas naturel de ſe dédommager ?
Si vous n'entendez pas la choſe,
Madame, le bacha vous fournira la gloſe.

LA PRINCESSE.

Ah ! je connois trop bien ſes injuſtes deſſeins,
Mais je ſaurai les rendre vains.
S'il oſe de mon cœur ſe promettre l'entrée,
Je ſaurai m'affranchir par un trépas ſi prompt...

ARLEQUIN.

Hé, madame, la foire eſt-elle ſur le pont ?
Et vous voulez mourir contre vent & marée.

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendrai pas que le barbare vienne,
Pour prix de ſa tendreſſe attenter à la mienne,
Et ſi je ſuis tombée en ſes perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voyage. Allez, courez tigreſſe,
Marcher pompeuſement ſur les pas de Lucrece :
Auſſi-bien ſa mémoire eſt elle à ſon déclin.
Car, quoique dans le monde il ſoit plus d'un Tarquin,
Et que deſſus l'honneur le ſexe toujours gloſe,
On ne voit plus de femme en ce ſiécle malin
Se tuer pour ſi peu de choſe.

LA PRINCESSE.

Ah ! pour moi le trépas n'aura rien que de doux,
Aprés qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant, quoique cette épithete
Pour de tels animaux n'ait jamais été faite,
Croira-t-il, s'il lui reſte un peu de jugement,
Que vous vous poignardez pour des prunes ?

LA PRINCESSE.

Comment,
Traître, de quel ſoupçon viens-tu fraper mon ame.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

D'un ſoupçon, des ſoupçons le mieux fondé, madame;
Car, comme dit fort bien Platon,
Tout ravilleur étant ſujet à caution,
En vain dans ce ſiécle hypocrite
Vous joueriez des couteaux à bonne intention,
De votre mort encor vous perdriez le mérite,
Et vous attireriez ſur vous quelque *flon flon.*
Vivez donc, ma princeſſe, en dépit de l'envie,
Le pauvre bacha vous en prie:
Et ſon cœur, qui vous tend les bras de tous côtés,
Recommande à vos charités
Un amour fort preſſé de ſes néceſſités.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grand dieux! peut-on être aſſez brute
Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte:
C'eſt-là le procedé d'un turc & d'un tyran.

ARLEQUIN.

Hé, madame, de grace, épargnez l'alcoran.
Perſonne aujourd'hui ne ſe pique
D'aimer par ordre méthodique.
Car depuis que les partiſans
Ont amené chez nous la vilaine méthode
De ne point ſoupirer qu'à beaux deniers comptans
Les belles paſſions ne ſont plus à la mode.
Tous les cœurs à preſent ſont des cœurs de rocher,
On regarde l'amour comme un hôtellerie,
Où l'on ne fait qu'un gite, & puis, touche, cocher.

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant boufon, es-tu las de prêcher?
N'as-tu pas aſſez loin pouſſé la raillerie?

ARLEQUIN.

Je finis: auſſi bien j'ai déja la pépie.
Madame, puiſqu'enfin rien ne vous peut toucher,
Adieu, tout votre ſaoul faites la rencherie.
Je vais vite au bacha conter notre entretien;
Et je vous donne ma parole,
Que ſi j'ai bien joué mon rôle,
Le bacha jouera mieux le ſien.

SCENE DU BACHA.

COLOMBINE en Turc, LA PRINCESSE, ARLEQUIN derriere.

ARLEQUIN.

ALlons, il faut que je ſerve ici de juge de camp. En amour, il devroit toujours y avoir un tiers, pour regler les difficultés. Car depuis un temps les femmes ſont devenues ſi chicaneuſes…

COLOMBINE.

Madame, à juger de moi par les manieres du pays, vous vous attendez ſans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourſe. Les Turcs coupent aſſez court ſur la tendreſſe; & chez eux une galanterie reſſemble aux orangers, où l'on voit la fleur & le fruit tout enſemble. Pour moi, ſans trop faire le reſpectueux, je commence par abjurer ma patrie, ſi ma patrie vous eſt ſi ſuſpecte : trop heureux ſi ce premier ſacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur prétend vous faire.

ARLEQUIN.

Une, deux : Remettez-vous. En garde madame, en garde : voilà un complimen qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, ſeroit-ce bien moi qui cauſeroit vos allarmes? Ah ! laiſſez à des yeux vulgaires les larmes en partage: ce n'eſt point là le métier des vôtres. Peut-être auſſi ne pleurez-vous que par reſtitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage ſera toujours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embaraſſé ! Si elle pleure toujours, il n'y a qu'à lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une ſi belle bouche demeure oiſive, pendant que tant d'autres s'employent ſi volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent ? Comptez, madame, que tout ce que vous manquez à dire, eſt autant de larcins que vous faites. Il eſt vrai qu'aprés vous avoir entendu, on perdroit inſenſiblement le goût des autres bouches. Mais, madame, quand pour vous ſeule on devroit renoncer à toute la terre, vous pourriez être encore reçue à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voila déja la bouche & les yeux ſur les rangs. Courage, courage, nous ne ſommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je croyois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque début d'huma-

nité que je remarque en vous, le ſilence dont je me ſuis picquée juſqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place euſſent profité d'un champ favorable à étaler mille imprécations magnifiques, & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande ; mais moi qui n'oſe point perdre mes chagrins de vue, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir ſur mon infortune. Je laiſſe à des femmes médiocrement touchées, tout ce fracas de gemiſſemens, & cet appareil de triſteſſe, où l'eſprit ſuppoſe toujours le cœur. Voila, ſeigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où ſans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, ſi je craignois d'affoiblir mon reſſentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs ſont muettes. Mais il a excepté ſagement la douleur des femmes & des perroquets : car il faut bien que chacun jouiſſe de ſes privileges.

COLOMBINE.

Ainſi donc, cruelle, vous me plaignez juſqu'aux duretés dont vous me jugez digne, & votre cœur croiroit ſe mettre en frais, en rendant ſa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moi. C'eſt donc un grand crime que d'oſer vous aimer ? Oui, madame c'en eſt un, je le confeſſe, mais eſt-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas.

ARLEQUIN.

Au moins, voilà ce qui s'appelle de la plus fine turquerie. Diable, mon cœur sortira tout candi de cette affaire-ci.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, ſeigneur, aimer les gens que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille careſſes innocentes dont on cimentoit un hymen naiſſant. Helas, ſeigneur, que votre prétendu amour ſe ſent encore du vice du terroir! & que vos feux portent bien tous les caracteres du climat où vous avez pris le jour! Mais comment oſez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres? Prendre pour les mouvemens d'une affection reglée le deſordre d'un cœur vraiment eſclave des irruptions de ſon temperamment. Ah! ſi l'amour chez vous n'a point d'autre enſeigne, qu'ai-je fait au ciel pour ne pas mériter votre averſion?

ARLEQUIN *en chantant.*

Ah, CADMUS, pourquoi m'aimez-vous?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, madame, que vous faites vos reproches toujours à bon compte, & cela ma paroit de bon ſens. Car enfin qui pourroit répondre de ſa fermeté dans une occaſion auſſi délicate que celle-ci? Etre né turc, ſe voir dans le bouillant de l'âge; ſen-

tir auprés de ſoi une jolie femme, & encore la femme de ſon ennemi : être fondé en coutume , voilà mes titres, madame, voilà mon jeu ſur table. En faut-il davantage pour céder à l'impreſſion ſurprenante que vos charmes font ſur mon cœur ?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment : Voilà mon jeu ſur table. Il ſait bien pourtant que le meilleur eſt à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah ! ſeigneur, auriez-vous le cœur d'abuſer de la priſe que mes malheurs vous donnent ſur moi ? Feriez-vous ce tort à la nobleſſe de vos ſentimens ?

COLOMBINE.

Oh , madame , j'ai là-deſſus les ſentimens fort roturiers. Que voulez-vous ? ce n'eſt point ma faute. J'ai caché mon jeu le plus long-temps qu'il m'a été poſſible : je me ſuis retenu le bras vingt fois ; mais le levain de la nation eſt inſurmontable. A l'heure que je vous parle , je ne ſuis plus mon maître ; je ſens des tranſports qui m'emportent hors de moi-même. Madame, je vous le dit à regret, je ſuis fâché que vous ſoyez ſi belle.

ARLEQUIN *au parterre.*

Hé, meſſieurs, que quelqu'un de vous ſe jette entre-d'eux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah ! ſeigneur, je m'étois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroiſſiez. Je cherchois dans vos manieres ce turc que je rencontrois ſous vos habits. Seigneur, laiſſez-moi mon erreur : j'ai encore aſſez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun riſque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi. Je vois bien qu'il faut vous faire connoitre de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'encloueure ? Il eſt vrai que les femmes ne prennent guéres le change ſur cet article. Elles vous ſentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, ſeigneur, qui vous a pu gâter en ſi peu de temps ! Vous aviez tantôt des airs ſi reſpectueux.

COLOMBINE.

Madame ; il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les turcs d'ordinaire ne font point de montre : moi j'en ai voulu faire, pour laiſſer gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme eſt échu, madame ; il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foi, s'il lui fait ſaiſir ſes meubles,

qu'il ne s'avise pas de choisir un autre gardien que moi.

LA PRINCESSE.

Seigneur, si mes foibles appas ont trouvé grace auprés de vous, ne leur faites point l'affront de manquer à la retenue que vous devez à une personne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le seul endroit où je ne reconnois point la jurisdiction de vos appas. Quoi! je pourrois me posseder à la vue de tant de charmes? Et quelle occasion jamais plus belle pour s'oublier? Votre beauté, madame, porte l'excuse de tous les crimes où elle peut précipiter; mais se sont tout au plus d'heureuses foiblesses. Ce mot me fait appercevoir que le respect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah, seigneur! laissez-moi du moins le temps de me reconnoitre.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous?

LA PRINCESSE.

Quel terme, seigneur! est-ce trop de deux mois?

COLOMBINE.

Deux mois, madame, deux mois! Et j'aurai le tems de mourir un million de fois avant l'échéance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'est pourtant si peu, seigneur?

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces deux mois : mais j'y mets une clause. Le calendrier des amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année, & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsi, madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis : & j'aurai satisfait à ma parole, selon les loix de la boussole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites-là est bien turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore vu qu'un échantillon de mon amour ; mais dans deux heures d'ici, au dernier les beaux. *Elle s'en va.*

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

Et ledit temps passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon être.

LA PRINCESSE.

O ciel ! inspire-moi tout ce qui peut parer un coup si funeste. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour mettre les maris à la mode ; mais c'est une mode qui passeroit bien vîte. *Il s'en va.*

SCENE DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIOGENE, LE PRINCE, PASQUARIEL.

LE PRINCE *à Democrite.*

MOnſieur, je viens au canal de la ſageſſe, pour vous conſulter ſur la maladie de la princeſſe ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la ſageſſe ! Ah ! ah ! ah ! ah !

LE PRINCE.

Mais, monſieur, pourquoi me rire au nez, comme vous faites ? En uſe-t-on ainſi avec les gens de ma qualité ?

DEMOCRITE.

Quoi ! je verrois une coquette à pleines voiles, qui aprés vingt ans de poſtulation pour le mariage, eſt enfin parvenue à acrocher une duppe de cent mille écus : elle qui n'avoit pour tout revenu que ſpadille & baſte, & quelques gano qu'elle faiſoit à la traverſe : & je ne rirois pas ?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de ſon tein de lait & de ſon caroſſe de cuir de rouſſi, ſe faufiler parmi les petits maitres & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché ſuivant la cour : & je ne rirois pas ?

Je verrois un empyrique, appellé pour des vapeurs feminines, qui se met en devoir d'être tout à la fois le medecin & le remede: & je ne rirois pas ?

Je verrois le sousfermier Boursoufflé, à peine échappé de la mandille, ne jurer que par sa table, ses alcoves dorés, & sa tapisserie de velours cramoisi ; lui qui étoit trop heureux autrefois de manger à la gorgette, de coucher sur un lit de sangle, & de coller des theses tout autour de son galetas: & je ne rirois pas ?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque, se font un plastron de leurs éventails & de leurs manchons, côtoyer durant l'été les rivages de la porte saint Bernard, pour n'y voir rien moins que les dieux marins : & je ne rirois pas ?

Je verrois tous les jours aux thuilleries, un Anglois qui pousse vingt soupirs sterlins auprés de la grisette qu'il y rencontre : & je ne rirois pas ?

Je verrois un détachement de jeunes senateurs qui partent pour le siége de Mons, armés de perruques à l'espagnole, de petits miroirs de poche, d'essence de bergamotte, & qui se laissent contumacer à la tranchée : & je ne rirois pas ?

LE PRINCE.

Hé bien, ris donc tout ton saoul, philosophe à tous les diables. *A Heraclite.* Et

vous, monſieur, rirez-vous comme ce fou-là ?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas ſavoir que mes yeux ſont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de ſiécles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fiſtule lacrimale de fondation. *Il pleure.* Hui ! hui ! hui !

LE PRINCE.

Monſieur, c'eſt un conſeil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoi ! je verrois les deſolations cauſées par défunt le lanſquenet, & tant de bourſes aſſiégées pour avoir mis à la réjouiſſance : & je ne pleurerois pas ?

Je verrois notre ſiécle ſi fécond en danaës grace aux jupiters de la douanne ; & qu'aujourd'hui, ſi un mari veux être employé, il faut qu'il conſente que ſa femme le ſoit la premiere : & je ne pleurerois pas ?

Je verrois tant de jeunes gens qui ſe laiſſent prendre à la glue d'une belle voix ou d'un pied ſouple à la cadence, quoique ces beaux goſiers ſoient ſujets à entrer en mue, & que ces pieds ſi mignons faſſent quelquefois des faux-pas : & je ne pleurerois pas ?

Je verrois le mérite tomber en roture, & la vertu ſous les haillons dans un temps où le vice & la ſottiſe ſe font préceder par

des fourgons; & où l'on voit souvent six chevaux bien embarassés à en traîner un septiéme: & je ne pleurerois pas?

PASQUARIEL *au prince.*

Signor, lasciate questo matto, & ....

LE PRINCE.

Voyons Diogene. *Il frappe au tonneau.*

DIOGENE *dans sa tonne.*

Qui va là? *Voyant le prince & Pasquariel, qu'il prend pour des mouchards.*

Comment! ces marauts-la veulent-ils jeauger le manoir de la sagesse? ah, je vous apprendrai.... *Il sort tout en furie, & défonce les futailles.*

LE PRINCE.

Monsieur, je viens à vous en dernier ressort, pour vous supplier de guérir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé, j'ai bien affaire d'une femme? *hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que je cherche? *Il regarde le parterre avec sa lanterne.* Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne seroit-il pas-là?

Est-ce le damoiseau papillotin, qui fait de sa chambre une academie de frisure, qui se rend le menton chauve par art, qui parle toujours comme s'il jouoit de la flûte de peur de s'élargir la bouche; qui dans les chaleurs loue un homme exprés pour lui souffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la

reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraîches. Ecureuil assidu de tous les théatres, où il se donne en spectacle aux femmes : soûriant aux unes, ramageant aux autres, & se montrant piéce à piéce à toutes : toujours nouveau par ses habits, & pourtant toujours le même? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Est-ce le sous-fermier pimpant, avec son mérite doré sur tranche, qui fend brusquement la presse aux thuilleries, pour annoncer au public sa brillante écharpe, par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée? Non, ce n'est point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Est-ce le beau narcisse, qui prétend racheter les usures de son pere, par celle qu'il fait commettre à vingt marchands dont il prend de l'argent au denier quatre? Non, ce n'est point là mon compte. *Hominem quæro.*

Est-ce cet avanturier, dont la fortune est un labyrinthe, qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux charges & un carosse magnifique, carosse qui dés le jour de sa naissance a connu toutes les rues de Paris, & qui a furieusement éclaboussé la réputation de deux riches veuves, dont son maître passe pour le grand vencur? Non, ce n'est point là ce qui m'acccommode *Hominem quæro.*

Eſt-ce le ſenateur Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance, quoiqu'il n'ait encore opiné que ſur des ragoûts, ou ſur la ſéve du vin de Champagne ; le fait de ſon mérite conſiſtant à ſavoir remplacer par d'amples ſillons de tabac d'Eſpagne, la mouſtache que la nature prudente lui a refuſée ? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce. . . .

Le Prince le repouſſe avec violence, & les chaſſe tous. Diogene dit pluſieurs fois en s'en allant : Hominem quæro. *Democrite ſe voyant chaſſer, dit :* Et je ne rirois pas ; *& Heraclite :* Et je ne pleurerois pas.

SCENE DE LA FOLIE.

COLOMBINE en bacha, ARLEQUIN, LA PRINCESSE qui ſurvient habillée en auteur, avec une robbe noire.

ARLEQUIN *à part.*

VOyons le vent du bureau. J'ai bien peur que la piéce ne peche par la cataſtrophe.

LA PRINCESSE *à part appercevant le bacha.*

Voici l'indigne bacha qui en veut à ma

vertu, exécutons le dessein que j'ai resolu : ciel seconde mes desseins !

COLOMBINE *voyant la princesse.*

Est-ce vous, ma charmante ? Vous avez beau vous déguiser, votre beauté vous trahira toujours.

LA PRINCESSE *à part.*

O ciel, il m'a reconnu !

COLOMBINE.

Hé bien, mon adorable, les délais sont expirez, à quoi tient-il que je ne sois le plus fortuné de tous les hommes.

LA PRINCESSE *contrefaisant la folle, dit vers la cantonnade.*

Non, messieurs les comediens, cela n'est ni beau ni honnête, de faire sécher sur le pied un pauvre diable d'auteur. O l'épouventable chose qu'une troupe ! & qu'on a de peine à atteler tous les differens animaux qui la composent. L'un amorce son fusil, l'autre calcule ses bonnes fortunes ; celui-ci arrête les parties de son apoticaire ; celui-là couche en joue la pierre philosophale ; cet autre ajoute un second tome aux idées de Platon. *Prenant Arlequin par le bras.* Hé, ventre-bleu, messieurs, il est question de jouer ma piéce.

ARLEQUIN.

Oui, morbleu, il est question de sa piéce, entre les mains de qui l'avez-vous mise ; madame ?

COLOMBINE.

Que veut dire ceci ? eſt-ce que la princeſſe extravague ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous extravaguez, madame ?

LA PRINCESSE.

Hé bien, oui, monſieur, nous jouerons votre piéce, me dit l'un des comediens, avec ſon flegme de Caton le cenſeur. *Donnant de ſon chapeau dans le nez d'Arlequin.* Vraiment je prétens bien que vous la jouyez & mes créanciers auſſi.

ARLEQUIN *en colere.*

Je prétens auſſi vous caſſer le nez moi, ſi vous ne prenez garde à vous.

LA PRINCESSE *prenant Arlequin par la main.*

Mais, meſſieurs, avant toutes choſes, il faut ſonger à faire élargir votre theâtre, & vos coffres forts....

ARLEQUIN.

Tant mieux, car il y a long-temps qu'ils ſont retreſſis.

LA PRINCESSE.

Car afin que vous l'entendiez, ma piéce eſt une piéce.....qui vous donnera tant de monde, qu'il n'y aura point de place pour les ſiffleurs. *Elle ſecoue le bras d'Arlequin, & le fait tomber.*

COLOMBINE.

Madame, madame, à quoi ſongez-vous ?

ARLEQUIN *après s'être relevé.*

Je me donne aux diables, madame, si je ne frappe. *Il la menace de son bâton.*

LA PRINCESSE *vers Colombine.*

A quoi je songe, dites-vous ? je songe à vous rendre tous des crésus, ou pour mieux dire, des midas, aussi-bien vous en avez déja les oreilles. *Elle tire les oreilles à Arlequin.*

ARLEQUIN *dépité.*

Gernie, si je fonds sur vous, vous vous en sentirez.

LA PRINCESSE.

Mais savez-vous bien le sujet que j'ai choisi, c'est bien le sujet le plus drôle. . . . . Convoquez pour voir un arriere-ban d'auteurs ; faites tenir la diéte des beaux esprits modernes, car on ne parle plus des anciens ; je défie tous mes confreres en Apollon, de rien imaginer d'approchant de mon sujet.

ARLEQUIN.

Une femme devenir folle par un excès de sagesse ! oh le sexe pour son honneur la doit faire interdire.

LA PRINCESSE.

Que vois-je, une legion de petits ostrogots, qui s'érigent en auteurs dramatiques leur esprit n'a qu'une coudée tout au plus & ils osent s'élever jusqu'à l'heroïque. Que vient faire ici ce poete tragique, avec son visage de premier prix au lansquenet. *Ver*

Colombine. Monſieur Craſſon, monſieur Craſſon, avouez que vous êtes auteur dès les pieds juſqu'à la tête ; les lacunes de votre juſte-au-corps, ce chapeau qui fait la gouttiere, vos bas cicatriſſés, & votre ci-devant perruque : monſieur Craſſon, tout accuſe le bel eſprit chez-vous.

COLOMBINE.

Madame, madame, encore un coup, vous n'y ſongez pas.

ARLEQUIN *bas.*

Ho, pour le coup elle y ſonge bien, car tu n'es qu'une craſſeuſe.

LA PRINCESSE.

Hé non, je n'y ſonge pas, & c'eſt un rêve que ma comedie. *Elle prend Arlequin par la main, & ſe promene.* Elle ne ſera pas intitulée, Mars ſurpris en flagrant délit. Vulcain n'aſſemble pas tous les dieux qui lui conteſtoit ſes titres de mari à la mode : les dieux ne voyent pas deux amans pris comme un renard dans un bled : l'aréopage céleſte ne paſſe pas condamnation pour la téte de Vulcain; & Momus n'eſt point chargé de faire l'oraiſon funebre de ſon honneur ? Non, non, madame la troupe ; dites encore que je n'y ſonge pas.

ARLEQUIN *éclatant de rire.*

Hé non, non, dites donc qu'elle n'eſt pas folle : hé non, non.

COLOMBINE.

Madame, pouvez-vous vous oublier jusqu'à ce point....

LA PRINCESSE *vers Arlequin.*

Non, mademoiselle, je n'oublie pas....

ARLEQUIN.

Elle me prend pour une fille.

LA PRINCESSE.

Et je vous oublie encore moins, car c'est à vous à qui je destine le rôle de Venus.

ARLEQUIN.

Je serois mieux celui de Mars.

LA PRINCESSE.

Comment, mademoiselle : il ne faut point hocher la tête : qui dit Venus, dit la déesse de la beauté....

ARLEQUIN.

Et qui dit moi, dit le roi des magots.

LA PRINCESSE.

Et croyez-moi, il y en a bien qui prendroient le benefice avec les charges. Mais je pense que votre troupe n'entre pas comme il faut dans toutes les mignardises de mon sujet; allez, *d'un ton fâché*, pecores indociles, j'abandonne votre troupe à son mauvais sens, & à tous les manœuvres du Parnasse, & je donnerois ma piéce à des comediens turcs, plutôt qu'à vous autres. *Elle s'en va.*

COLOMBINE.

Il faut la garder à vue. Sa folie ne se

roit peut-être pas toujours ſi tranquille.

ARLEQUIN.

Va, va, ne te plains pas de ſa folie, elle te tire une grande épine du pied. *Ils s'en vont.*

SCENE DU COLONEL.

ARLEQUIN en colonel, MEZZETIN en vicomteſſe. COLOMBINE.

ARLEQUIN *entre, ſuivi d'une compagnie de ſoldats.*

LE fumet de vos appas m'ayant pris au nez, madame, j'ai gagné ſur ma pudeur de venir incognito vous annoncer la bréche que vous avez faite à ma liberté.

LA VICOMTESSE.

A d'autres, monſieur, à d'autres, il n'y a que la gloire qui ait droit ſur le cœur d'un homme tel que vous.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez furieuſement écorné les droits de la gloire. Comment diable! vous bracquez ſur moi toute une artillerie de charmes. Attendez du moins que mon cœur ſoit armé de pied en cap pour eſcarmoucher avec vos regards; car j'entrevois là de cet-

tains yeux qui me portent la mine d'être de grands incendiaires.

COLOMBINE.

Monſieur le capitaine, par charité, ſont-ce là des injures que vous dites à madame ?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce-à dire des injures, ſoubrette de ma divinité ? tu ne connois donc pas encore les fleurettes militaires ? il me prend envie de te bombarder quelqu'une de mes douceurs ſubalternes.

COLOMBINE.

Miſericorde, monſieur Mars !

ARLEQUIN.

Qui t'a ſi bien appris mon nom ? bon je réve, eſt-ce qu'à l'étendart de mon viſage on ne dévine pas qui je ſuis ?

LA VICOMTESSE *à part.*

Voilà ſur mon honneur un cerveau des plus cauteriſés que je connoiſſe.

ARLEQUIN.

Savez-vous, mon amazone, que le genre humain eſt menacé, ſi votre cœur ne vient à jubé dans un moment.

LA VICOMTESSE.

Hé quoi, monſieur, à peine paroiſſez-vous, que vous mettez aux gens le marché à la main.

ARLEQUIN.

C'eſt que les conquerans n'ont point de temps à perdre. Feu Ceſar de bruſque-me-

moire en usoit ainsi. Suis-je bâtard moi, pour ne pas dire à aussi bon titre que lui, *veni, vidi, vici.*

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire, que monsieur le colonel épargneroit volontiers à une belle les frais d'un amour en détail.

ARLEQUIN.

Ho, je ne fais l'amour qu'en gros. J'aime à soupirer en poste. C'est à faire à des écoliers à se remettre tous les jours à l'A, B, C, de la galanterie.

LA VICOMTESSE.

Mais comment feriez-vous donc avec ces gens qui sont bien-aises de conduire une passion par toutes les classes de la tendresse, & dont le cœur ne sauroit aller qu'en pas de tortue ?

ARLEQUIN.

Ma foi, madame, en amour les goûts sont differens. Les uns aiment à commencer par le cœur, & puis après va où tu pourras. Moi je commence toujours par où je puis, vienne le cœur après quand il voudra ; il n'est rien de tel que de laisser des arrhes au coche.

LA VICOMTESSE.

Ha, colonel ! vous n'êtes gueres orthodoxe en galanterie.

ARLEQUIN.

Ma foi, madame, je soutiens que pour

être heureux, il ne faut jamais avoir qu'un camp volant auprès des femmes.

LA VICOMTESSE.

Quelle furieuse gangréne de sentimens !

ARLEQUIN.

O ça, ma petite pallas, n'est-il pas tantôt temps de faire retirer mes gens ?

LA VICOMTESSE.

Pourquoi les faire retirer ?

ARLEQUIN.

Ha, le pourquoi est admirable ! votre cœur oseroit-il s'épanouir à la tête de mon regiment ; & voudriez-vous que je vous contasse fleurettes tambour battant & mêche allumée ? Ne savez-vous pas que le tête à tête est le saupiquet de l'amour !

LA VICOMTESSE.

Hé bien, qui croiroit un guerrier capable de ces rafinemens ?

ARLEQUIN.

Malepeste, le colonel Ravageon ne perd pas un point en amour. Quand j'y pense, si Cupidon ne prenoit soin d'emmailloter ma valeur, l'univers pourroit bien songer à son épitaphe.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est se picquer d'une gloire bien bizarre ; de travailler comme vous faites à déraciner le genre humain.

ARLEQUIN.

Allez, madame, touchez-là, si le monde

perd avec moi d'un côté, je le fais assez regagner d'un autre.

LA VICOMTESSE.

Dites la verité : combien tous les ans faites-vous mourir de belles ?

ARLEQUIN.

Hé le moyen d'en tenir catalogue. Il n'y a pas un maudit copiste qui se sente le jarret assez fort pour devenir l'entrepreneur de mes galanteries.

LA VICOMTESSE.

Bon ! il y a tant de greffiers au monde.

ARLEQUIN.

Il est vrai ; mais connoissant le naturel de certains greffiers, j'ai apprehendé que mes bonnes fortunes ne diminuassent entre leurs mains.

LA VICOMTESSE *en minaudant.*

Ha, monsieur le colonel, savez-vous bien qu'il n'y a pas de sûreté à vous regarder en face ?

ARLEQUIN.

C'est aussi pour cela que je ne me montre guéres que de profil. Mais vous, madame, sans vous faire compliment, vous avez le minois aussi effroyable que le mien, & n'en déplaise à votre modestie, je trouve quelque chose de fort soldat dans vos manieres.

LA VICOMTESSE.

Moi, les manieres soldatesques ! & tout le monde dit que je suis la mignardise incarnée.

ARLEQUIN.

Ma ſoi, madame, je ne doute point que vous n'ayez une fourmiliére d'appas; mais avec votre permiſſion, vous appas ſont plus mâles que femelles.

LA VICOMTESSE.

Quoi, mes appas ſeroient hermaphrodites! ha colonel, vous pouſſez la ferocité juſqu aux gardes!

ARLEQUIN.

Hé, ventrebleu, madame, c'eſt ce qui me charme en vous, que vos airs dévergondés, & je vous eſtimerois moins, ſi vous aviez les traits moins hommaſſes.

LA VICOMTESSE.

Encore ſi vous diſiez que je reſſemble à ces beautés romaines.

ARLEQUIN.

Eh, beauté romaine ou beauté turc, vous me plaiſez, c'eſt tout dire. Pourquoi toutes les femmes n'ont-elles pas une trogne enluminée comme celle-là, au lieu de ces couleurs de pain-d'épice, qui font croire qu'elles ont toujours vingt-ſix décoctions dans le ventre?

LA VICOMTESSE.

Il eſt vrai que j'ai un vrai teint d'abbé: il n'y a que ces maudits bourgeons qui me déſolent.

ARLEQUIN.

C'eſt peut-être que vous buvez trop de

brandevin, ou de ratafia. Ne fumeriez-vous point aussi quelquefois par maniere de conversation ?

LA VICOMTESSE.

Moi fumer ! c'est la pierre d'achopement de la beauté.

ARLEQUIN *en lui touchant les genoux.*

Ecoutez, madame, vous avez devant vous le plus intrepide fumeur du royaume: quand vous voudrez nous fumerons en partie.

LA VICOMTESSE.

Que font donc là vos mains ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous montrer que je ne suis pas manchot. Pauvres mains, si la guerre vous joue d'un mauvais tour, ma consolation est que jusques-ici vous n'avez point perdu votre temps. *Il lui embrasse les genoux.*

LA VICOMTESSE.

Mais, monsieur le colonel, savez-vous bien que je prendrai mon sérieux ?

ARLEQUIN.

Ha, mon heroine ! voulez-vous empêcher un colonel d'en venir aux mains avec vos appas ?

LA VICOMTESSE.

Mais pour en venir aux mains, vous n'êtes pas en pays ennemi.

ARLEQUIN *d'un ton guai.*

Ha ! si je ne suis pas en pays ennemi, le commerce n'est donc pas défendu ?

UN LAQUAIS.

Madame, monſieur l'abbé vient d'arriver, il ſe debat dans votre antichambre.

ARLEQUIN *voyant la vicomteſſe qui ſe leve.*

Quoi, madame! un abbé eſt mon rival? eſt-ce que vous voyez de ces drogues-là?

LA VICOMTESSE.

Comment, monſieur, les abbés ne ſont-ils pas aujourd'hui le plus beau fleuron des femmes?

ARLEQUIN.

Hé fi! Savez-vous bien à quoi ces gens-là ſont bons?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, à quoi?

ARLEQUIN.

Les abbés ſont dans les ruelles ce que les épagneuls ſont à la chaſſe, ils ſervent à faire lever le gibier, mais les officiers le prennent.

Ils ſe font une reverence fort plaiſante l'un à l'autre, & s'en vont.



SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN, LUCRECE, ARTEMISE. PENELOPE & DIDON arrivant succeſſivement.

ARLEQUIN *en commiſſaire infernal, lit.*

PLUTON, dieu des Enfers, à tous preſens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a été repreſenté, que pluſieurs donzelles ſe ſont intruſes aux champs Eliſées, dans le quartier des femmes de vertu, ſans avoir titre ni caractere, & ſans être marquées au veritable coin de la pudeur, nous avons jugé à propos d'établir un commiſſaire enquêteur & examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage: A la charge par ledit commiſſaire de prêter le ſerment en la maniere accoutumée, & ce, pour la forme ſeulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chaſteté en bonne forme, ſoient renvoyées ſur l'heure à l'appartement des Laïs & des Phrinées, s'il y a place. Déffenſes à elles de s'oſer jamais manifeſter dans l'allée des femmes ſages; à moins que d'y paroître en robbe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onçes de

fard ſur le viſage : le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui ſont en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos ancêtres, ſoient obligées de comparoitre, pour faire appurer leurs comptes de chaſteté pardevant Arlequin Sbrouſadel, commiſſaire ſus-nommé. Donné au manoir ſtigieux, le quatre-vingt dix-neuviéme, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur, il n'eſt pas étrange que Lucrece mene le branle dans l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes : mais il me ſemble qu'en bonne police, on devoit tirer de pair une vertu quinteſſenciée, & ne me pas mettre de niveau avec tant de chaſtetés ſubalternes, qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut-être a-t-on voulu me ménager des trophées en m'expoſant à l'examen avec les autres : mais mon mérite ſe ſoutient aſſez de ſoi-même ; & Lucrece ſera toujours la vertu par excellence, pour avoir lavé dans ſon ſang le forfait d'autrui.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que vous fites là une belle maneuvre ! Voyez auſſi comme on vous a ſuivie ? Votre action eſt encore la premiere & la derniere de ſa race. On convient que vous vous perçates le ſein aſſez méthodiquement: mais par malheur vous vous y prîtes un peu ſur le tard ; & apparemment vous fûtes bien-aiſe de ne vous tuer qu'en connoiſſance

de cause. Mais à quoi bon faire une assemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal ? Etoit-ce pour leur annoncer que votre honneur étoit mort *ab intestat* ? Le beau compliment pour un mari de s'entendredire : Ah, mon cher petit homme, ton front vient d'être insulté ; mais j'atteste Jupiter capitolin que ça été sans mon consentement ! comme si en pareil cas une femme étoit croyable sur sa simple déposition. Après cela le poignard joua son jeu ; & en effet, puisque votre mari étoit pourvu, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer sur nouveaux frais. Mais c'est ce coup-là que vous auriez pû dire à bon titre :

Je ne saurois.
Pour qui prenez-vous Lucrece ?
J'en mourrois.

LUCRECE.

Je croi que ce monstre est associé avec Tarquin pour me deshonorer une seconde fois. Traître, oses-tu bien noircir l'action la plus héroïque....

ARLEQUIN.

Et avec tout votre héroïque, vous ne méritez pas seulement le dernier *accessit* en vertu. Huissier, qu'on la mette avec Cléo-

patre. Avec Cléopatre, madame, avec Cléopatre.

ARTEMISE *arrive.*

Seigneur, qu'on me laiſſe ma part franche de chaſteté, ou je vais faire un bruit de diable dans les enfers. Tout le monde connoît aſſez Artemiſe ; & je défie la communauté des prudes de pouſſer plus loin que moi le vacarme de la tendreſſe conjugale. Je vous prens à témoin, balafres, égratigneures, gros toupet de cheveux, que me couta la mort de Mauſole ; & vous mauſolée à jamais durable, dont j'honorai ſes manes, ſans compter ſes cendres, que je pris la peine d'avaler. Voilà des titres cela ! qui feront renguêner toutes les vertus qui voudront faire aſſaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au mauſolée ſuperbe que vous fîtes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient être quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que ſait-on ſi votre intention n'étoit pas de perpetuer la joye que vous donnoit la mort de votre époux ? A l'égard de ſes cendres que vous prîtes en pilules, on peut dire que les pilules firent leurs effets, & qu'elles vous purgerent abſolument de toute votre affection conjugale; puiſque ſans attendre le bout de l'an, vous vous amourachâtes d'un jeune homme dont les mépris vous obligerent à vous caſſer la tête, que vous aviez déja

un peu fêlée. Ainsi donc toute votre fidelité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse, & à deux ou trois accès de desespoir. Allez, madame Artemise, je vais vous mettre en pays de connoissance. Huissier, avec la matrone d'Ephese. Avec la matrone d'Ephese, madame, avec la matrone d'Ephese.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon monsieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siége de Troye. Ulysse me laissa, pauvre innocente que j'étois, avec un petit poupon de sa façon. C'étoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis ; nous n'avions point de dindons qu'on ne mît à la daube, point de cochon de lait dont on ne fît des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fît des petits fromages, ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon monsieur : mais je n'eus garde. Tant y a, mon bon monsieur, qu'Ulysse revint, & trouva sa Penelope tout comme il l'avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh, madame Penelope, avec toute votre ingenuité, je trouve bien des non-valeurs de chasteté à votre fait : car enfin voici comme je raisonne. Un mari à la guerre de-

puis dix ans ; une jeune femme ſans défenſe ; vingt princes pour galans, dont le moindre étoit expert en l'art de coqueter ; votre maiſon avoit déja pris ſes titres de taverne & d'academie. Pour derniere batterie les princes y établirent un opera. Ah, madame ! le dangereux air pour la vertu.

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main forte, meſdames, main forte. Voici l'impoſteur qui m'a perdue dans le monde. Helas ! ſans ce traître de Virgile, la pauvre Didon jouiroit encore d'une réputation inviolable. Mais ce chien de poete, ce maudit mâche-laurier, ne ſe contente pas de renverſer l'ordre des temps, il renverſe encore l'ordre des chaſtetés, & me fait me paſſionner pour un eſcroc, qui me plante là ſur la foi d'une apparition chimérique. Quoi ! l'honneur de la plus vertueuſe veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel eſprit ? Seigneur, faites-moi faire réparation d'honneur, ou ſans autre forme de procés, je vais vous déviſager toutes les deux.

ARLEQUIN.

Hé là, là, madame Didon, vous prenez le mors aux dents un peu bien vîte. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez : & Homere par une compenſation poëtique a donné à Penelope

l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les poëtes sont sujets aux *qui pro quo*, aussi-bien que les apotiquaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huissiers, qu'on les place parmi les honneurs douteux des champs Elisées.

DIDON.

Comment, parmi les honneurs douteux ! Cela est bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec respect.

DIDON.

Allez, juge de balle, nous allons toutes vous prendre à parti.

ARLEQUIN *aux auditeurs.*

Et moi, je jure par le Styx,
Que leurs honneurs broyés ensemble,
Ne valent pas messieurs, celui qui vous rassemble,
Que j'intitule le PHENIX.
Un phenix, dira-t-on ! la pensée est nouvelle.
Oui, j'appelle phenix, une femme fidelle.
Mais de peur que quelque censeur,
Par cet argument ne m'entame,
Comme il n'est qu'un phenix, il n'est donc qu'une femme,
Qui puisse prétendre à l'honneur ?

Bon, je permets à chaque belle
De prendre mon titre pour elle.
Car, s'il n'eſt qu'un phenix, ou, ſoit dit entre nous,
Qu'une femme fidelle, à qui ce nom convienne,
Hé bien chaque mari jaloux,
N'a qu'à croire que c'eſt la ſienne.
Meſdames, ſi cela vous duit,
Bon jour, bon ſoir, & bonne nuit.




ARLEQUIN
PHAETON

ARLEQUIN PHAETON.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur de Palaprat, & repreſentée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le quatriéme jour de Février 1692.

ACTEURS.

PHAETON, Arlequin.
EPAPHUS, Pierrot.
GALATE'E, Marinette.
ESCULAPE, le Docteur.
CIGNE, Pasquariel.
DORIS, Colombine.
MOMUS, Mezzetin.
APOLLON, Octave.
DIRCE', UNE HEURE, Isabelle.
UN BRANDEVINIER, Pasquariel.
UN POETE, UN PROCUREUR, Cinthio.
UN FINANCIER.
UNE MARQUISE.
UN POETE.
LE MARDY GRAS.
LA TERRE.
LES DIEUX des bois & des eaux.
LE FLEUVE PO.
DEUX SATYRES.
Plusieurs yvrognes, Philosophes, Soldats, paysans. LAMPEZIE, PHAETUSE, PHEBE', *Personnages muets.*

La scene est en Egypte.



PHAETON.



ACTE I.

SCENE I. *Nuit.*

PHAETON, EPAPHUS, DORIS, MOMUS qui survient.

PHAETON *seul en habit d'Arlequin*



Hi crederebbe ch'el figliolo d'un dio, ma d'un dio avec tout le poil, car chés tous les poëtes mon pere est appellé *intonsus Apollo.* Oui, qui soupçonneroit jamais que le fils du blond Phœbus *fosse nascosto sotto un vestito d'Arlicchino!* Avec cet habit bigarré, je passerois plutôt pour le fils de l'arc-en-ciel, que pour celui du soleil : & je défie l'égyptien Doris, par qui je viens me faire dire ma bonne aventure,

toute ſavante en diablerie qu'elle eſt, de deviner qui je puis être.

EPAPHUS *en habit de Pierrot.*

A la faveur de la nuit, je me ſuis derobé aux tendreſſes de ma mere Iſis, & aux régards jaloux des plus belles nymphes de ſa cour, dont je fais toutes les délices, pour venir *incognito* conſulter ſur mon deſtin, la fille du ſilvain Philemon.

PHAETON.

Il me ſemble que j'entens quelqu'un ; qui va là ?

EPAPHUS.

Motus.

PHAETON.

Ha ! que je ſuis bien fils du dieu du jour, car franchement, je n'aime guéres d'aller la nuit.

DORIS.

J'ai été avertie par mes eſpions, que deux fameux rivaux doivent venir ici pour apprendre de moi le ſort de leur amour : en vain par le déguiſement le plus bizarre, prétendent-ils ſe cacher à mes yeux, puiſqu'on m'a inſtruite de leur deſſein, & que je ſuis la confidente de la nymphe qu'ils aiment.

EPAPHUS.

J'entens une voix de fauſſet devant la porte de celle que je cherche, ſeroit-ce Doris elle-même ?

PHAETON.

C'eſt mon égyptienne, je connois bien ſa

voix ; allons l'embrasser brusquement. Que je serois aise si je lui faisois peur ! *Doris se retire, & Phaeton croyant l'embrasser, embrasse Epaphus.*

DORIS.

La plaisante méprise !

PHAETON *croyant parler à Doris.*

Ho ça, devine qui je suis.

EPAPHUS *croyant aussi lui parler.*

Une bonne piéce : il y a long-temps que je t'attendois.

PHAETON.

Tu sais déja ce que je veux de toi.

EPAPHUS.

Et parbleu, je sai que tu veux de l'argent ; tiens, voilà la piéce blanche, & parles-moi sans barguigner.

PHAETON.

Ho, ho, voici une mode nouvelle, c'est le devin qui paye le curieux : n'importe, prenons toujours de quoi boire bouteille en nous en retournant. Mais comment pourras-tu voir dans ma main, à l'heure qu'il est.

EPAPHUS.

Dans ta main : & qu'ai-je à faire moi d'y regarder ?

PHAETON.

Aimes-tu mieux examiner ma phisionomie : elle parle, & me promet toutes sorte de bonheur, si vous en exceptez une petite bagatelle.

EPAPHUS.

Quoi ?

PHAETON.

Un certain ſaut en l'air, qui doit faire à ce qu'on m'a dit la cataſtrophe de ma vie.

DORIS.

Il eſt temps que je les tire d'erreur. Aſtre qui obéis à mes commandemens, éclaires-nous.

PHAETON *regardant Epaphus.*

Que vois-je !

EPAPHUS *regardant Phaeton.*

Quel perſonnage extravaguant !

PHAETON.

Un moulin à vent à figure humaine !

EPAPHUS.

Un papillon qui copie moitié le magot, moitié l'homme.

DORIS *au milieu d'eux.*

Vous voilà fort étonnés de ne vous point connoître, je vais faire un beau coup de mon métier, & vous découvrir l'un à l'autre. Donnez-moi chacun votre main. Vous, ſous cet habit de toile, vous cachez Epaphus ; & vous Phaeton, ſous cette jaquette ridicule. Vous aimez tous deux la nymphe Galatée, elle ſe moque ſûrement de l'un de vous, & peut-être de tous les deux. Cependant quoiqu'il en ſoit, elle ſuivra le choix de ſon pere Amphriſe, qui n'attend que la réponſe de l'oracle pour la donner à celui qui

pourra lui faire la plus heureuse destinée.

EPAPHUS.

Et qu'a-t-on besoin d'oracle pour savoir que c'est moi ?

PHAETON.

Toi ?

EPAPHUS.

Oui moi, qui suis le fils de Jupiter & d'Io.

PHAETON.

D'Io ? de cette vache enragée, qu'Argus ne put garder avec cent yeux, & qui fut cause qu'on fît la chanson, *bon homme garde ta vache.*

EPAPHUS.

Et bien oui, d'elle & de Jupiter.

PHAETON.

Quant à Jupiter neant. Pour Io, je n'en doute point, tant je trouve sur ton front des dispositions à lui ressembler.

DORIS.

N'insultez pas sa mere, je vous prie, nous savons ce qu'elle est; mais qui est votre mere Climene ?

PHAETON.

Climene est fille de Thetis, & c'est chez cette vieille amie que le soleil venoit tous les jours la voir entre chien & loup, & que....tant y a que vous me feriez dire plus que je ne voudrois.

DORIS.

Quoi, Thetis se mêla des amours de votre mere avec le soleil ?

PHAETON.

Vraiment, oui.

DORIS.

Voilà justement la derniere ressource des vieilles coquettes ; ne pouvant plus retenir leurs amans comme maitresses, plutôt que de les perdre, elles deviennent leurs confidentes.

PHAETON.

Vous savez mon origine du côté de l'eau, apprenez-là du côté de la terre. Je suis du sang des rois de Ligurie, où le royaume tombe en quenouille, & ma mere est la plus proche de la couronne, si le roi regnant Cigne, meurt sans lignée.

DORIS.

Croyez-moi, attachez-vous moins à la terre ; si vous y êtes jamais en élevation, elle ne sera pas de durée, votre étoile vous promet un plus long regne sur mer.

EPAPHUS.

En effet, c'est un bon corps pour s'avancer sur les galeres.

PHAETON.

Vous n'êtes pas le premier qui me l'avez dit ; un devin que je consultai, car comme j'ai le cœur grand, je suis curieux de ma bonne fortune, m'asşûra que je serois un jour chef d'espalier, ou tout au moins tire-gourdin. On dit que ce sont de beaux emplois.

EPAPHUS.

Diable ! ils placent ſur les bans les plus proches du capitaine.

PHAETON.

Ho , frottes-toi encore contre moi , le beau gars d'une vagabonde & d'une coureuſe , que Junon a fait pourſuivre par tous les commiſſaires des quartiers où elle a mis le pied.

DORIS.

Tout beau , monſieur Phaeton , vous n'y penſez pas de parler ainſi. Io a bien changé de condition en devenant Iſis. Elle a des prêtres & des ſacrifices : on fait l'enquête de vie & mœurs d'Epaphus pour le déifier , & déja quelques prudes de ce pays , amoureuſes des nouveautés , ont commencé à porter des offrandes dans les temples de ſa mere.

PHAETON.

A lui des offrandes ? *Il chante.*

Si le peuple lâche
Foible du cerveau ,
A ce fils de vache ,
Fait le pied de veau ,
Je veux bien qu'on ſache ,
Que je dis de ce tondu ,
Lanturlu , lanturlu , &c.

EPAPHUS.

Voyez comme me traite cet inſolent :

Sans reſpect du grand dieu de qui je tiens la vie.

PHAETON.

Gare que par ce fer elle te ſoit ravie.

DORIS.

Témeraire arrêtez, reſpectez Epaphus.

PHAETON.

Vous-même redoutez l'heritier de Phœbus.

EPAPHUS.

Toi, fils de ce beau dieu, vraiment tu nous en contes.

PHAETON.

Tiens, ne m'échauffes pas, j'ai les mains les plus promptes.

EPAPHUS.

Oui, pour couper la bourſe & voler des mouchoirs.

PHAETON.

Et la mere & le fils iroient aux écorchoires,
Si je m'abandonnois à toute ma colere.

EPAPHUS.

Ah, quel blaſphême; au moins, vous l'entendez, mon pere.

DORIS.

Monſieur, ſachez qu'Amphriſe eſt un fleuve trop doux
Pour contracter jamais d'alliance avec vous.
Diable, quand vous ſeriez le fils de la Garonne,
Vous ne ſauriez avoir l'humeur plus fanfaronne,
Il croit nous allarmer en faiſant le breteur,
Retirez-vous, Amphriſe eſt votre ſerviteur:
Touchez-là, par ma foi, vous n'aurez pas ſa fille.

PHAETON.

Et qui donc l'obtiendra pour épouſe, ce drille?

EPAPHUS.

Parlez mieux.

DORIS.

Oui, lui même.

EPAPHUS.

Ha, c'eſt fait de mes jours.
J'entens quelqu'un, peut-être on vient à ſon ſecours.

MOMUS *ſurvenant.*

Quelle rumeur faites-vous ici ? vous vous chantez pouilles comme des crocheteurs, n'avez-vous point de honte ? vos manieres & vos diſcours ne dementent-ils pas hautement le ſang dont vous vous vantez d'être ſortis ? Il eſt vrai qu'aujourd'hui les enfans de meilleure maiſon, ſont quelquefois les plus mal élevés.

DORIS.

Vous venez me tirer d'un étrange embarras, je craignois qu'il n'arrivât ici quelque malheur.

MOMUS.

Et ma pauvre enfant, eſt-ce par les injures qu'ils ſe ſont dites, que tu as craint qu'ils n'en vinſſent aux mains ?

DORIS.

Sans doute, & ſi des femmes en étoient venues juſques-là, elles ſe ſeroient par ma foi décoeffées.

MOMUS.

C'eſt que les femmes ſont folles, & que les hommes de ce ſiécle ont meilleur ſens. Je m'étois d'abord trompé, je voi bien qu'Epaphus & Phaeton connoiſſent le bel uſage du monde.

EPAPHUS.

Aſſurément.

MOMUS.

Il y eſt établi de ſe mépriſer, de ſe hair,

de ſe tromper, de ſe déchirer, de ſe détruire, & de s'enyvrer tous les ſoirs enſemble.

PHAETON.

Et ne ſe deshonore-t-on point à ce petit métier-là ?

MOMUS.

Point du tout : comme il n'y a parmi les hommes, de mérite ni de mépris, que par cabale, plus on eſt mépriſé dans l'une, plus on eſt eſtimé dans l'autre. Perſonne ne jouit pendant ſa vie d'une réputation generale dans le monde, elle ſe diſtribue par nations, & dans les villes, par quartier. Tel eſt regardé comme un heros dans un iſle, qui paſſe pour un fat en terre ferme, & à Paris où l'on ſe pique aujourd'hui plus que jamais de décider ſouverainement des choſes, tel eſt brave au faux-bourg ſaint Germain, qui n'eſt qu'un poltron au marais, & tel brille dans les ruelles de l'iſle, qui n'eſt qu'un ſot dans les cercles fameux de la bute ſaint Roch. Mais venons à votre different : ça voyons, que demandez-vous à Epaphus ? Pretendez-vous que le fils averé de Jupiter meſure ſon épée contre un malheureux enfant trouvé ?

EPAPHUS.

En effet, on ne ſait s'il ſort des enfans bleux ou des enfans rouges : il faut opter, monſieur, Phaeton : & ne pas ſe parer en même temps des couleurs de ces deux hôpitaux.

MOMUS.

MOMUS.

Sachez enfin que *chi tocca lui*, *tocca me*, & que je ſuis pour vous en faire raiſon moi-méme.

PHAETON *d'un ton de colere.*

Oui, deux contre un, la partie ſeroit mal faite; je reviendrai dans un équipage plus convenable à ma qualité; nous nous reverrons, nous nous reverrons. *Il s'en va.*

EPAPHUS.

Reviens, reviens ſeulement, tu trouveras à qui parler. Mais ne perdons pas la tramontane: ce drôle m'a paru colere, allons prier ma mere de faire ſonner le tocſin dans tous les clochers de ſes temples, & de convoquer pour moi les vieilles troupes, l'arriere-ban, & les milices de l'Egypte.

SCENE II.

MOMUS, DORIS.

MOMUS.

ET bien, as-tu toujours la même averſion pour Phaeton?

DORIS.

Toujours la méme; je n'aime pas qu'on ſe pare à toute heure de la nobleſſe de ſes

ayeux, qu'on paſſe la moitié de ſa vie à faire la génealogie de ſa maiſon, ſur tout quand on ne ſauroit la prouver.

MOMUS.

Epaphus a-t-il mieux prouvé la ſienne? apparamment que tu es payée pour dire qu'il eſt fils de bon pere & de bonne mere.

DORIS.

Qu'il ſoit fils de Jupiter, ou non, c'eſt de quoi, ſeigneur Momus, je ne m'embaraſſe point; je ne ſuis pas aſſez ſotte pour faire cas des enfans du côté de leur pere. Je ne fonde pas mon eſtime ſur une choſe ſi douteuſe. Il ſuffit pour me mettre dans les interêts d'Epaphus, qu'Iſis déclare hautement qu'elle eſt ſa mere, Iſis qui eſt ma patrone, & notre principale déeſſe.

MOMUS.

Doit-elle tirer vanité d'être adorée dans un pays où l'on prodigue l'encens aux oignons, aux chats & aux crocodilles? Ah! ſi les dieux m'avoient fait naître femme, & que j'euſſe à choiſir d'être ſur les autels de tous les temples d'Egypte ou ſur un des theâtres de France, je ne balancerois guéres à prendre ce dernier parti; la peſte! la fortune eſt bien differente.

DORIS.

Ferez-vous toujours le mauvais plaiſant? contrôlerez-vous éternellement toutes choſes? Vos critiques cependant ne ſont pas

toujours justes, témoin quand vous reprochiez à Jupiter d'avoir mis au taureau les cornes au-dessus des yeux.

MOMUS.

Il est vrai qu'on ne s'est point corrigé: c'est la maniere dont on les place encore familierement tous les jours, elles sont en vue de tout le monde, hors de l'animal qui les porte.

DORIS.

Courage, continuez votre satyre: mais qui êtes-vous, s'il vous plaît, vous-même, pour vous moquer de nos dieux, vous qui ne devez le nom que vous avez qu'à vos mommeries, & qui d'ailleurs n'avez ni feu ni lieu, pas un réchaut qui fume pour vous?

MOMUS.

Tu l'as dit, je suis railleur de profession.

DORIS.

C'est un métier à se faire suivre de tout le monde, sans se faire aimer de personne. Ceux qui se plaisent le plus à entendre railler, sont ceux en effet qui haissent les railleurs davantage; plus ils sentent la finesse & la malignité de la raillerie, plus ils craignent d'en devenir les objets à leur tour. Mais laissons cela, dites-moi, je vous prie, aimez-vous Phaeton, vous-même?

MOMUS.

Non.

DORIS.

Et pourquoi ?

MOMUS.

Ne ſais-tu pas que je ſuis fils du ſommeil, & que Phaeton prétend être fils d'un dieu, qui affecte ordinairement de troubler le regne de mon pere.

DORIS.

Cette raiſon n'eſt plus de miſe, depuis que les femmes paſſent les nuits à jouer, & les hommes à s'enyvrer avec des chanſons tendres, & des airs des vieux operas ; la moitié du monde dort ſi avant dans le jour, que le ſommeil auroit tort de ſe plaindre : mais je vois revenir Phaeton tout en colere.

SCENE III.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

HO, *ho, ho, ti farò veder, furfante, &c.*.

MOMUS.

A qui en avez-vous ?

PHAETON

Je vais porter ce cartel de défi à ce belître d'Epaphus : je n'ai voulu confier cette importante affaire qu'à moi-même, *io ſono il capitano*, le trompette & *la tromba* ; l'aſ-

ſaillant & le héros ; *l'oſte e l'oſteria, equando haverò ammazzato Epapho*, je ſerai encore par charité le porteur des billets de ſon enrerrement. *Voi tu ſentir la lettura del cartello di disſida?*

MOMUS.

Volontiers.

PHAETON *lit.*

Phaeton dit Paſſe brun le hard, chevalier de la zone torride, ſire de l'iſle des éternuemens & des catharres, ſeigneur des éclairs, vapeurs, feux volages, exhalaiſons & autres ſeigneuries à lui données en apanage par le ſoleil ſon pere, gouverneur pour ſondit pere des indiens, bretons, provençaux, picards & generalement de toutes les têtes chaudes de quelque nation qu'elles ſoient: colonel general des mouches, moucherons, guépes, frélons, hannetons & couſins: & meſtre de camp de la gendarmerie légere des puces, &c. A l'impoſteur Epaphus.

Poltron, qui te dis témérairement fils de Jupiter, le don que j'ai octroyé à la nymphe Galatée de mon cœur, rate, foye, & conſecutivement de toutes mes parties nobles, avec leurs fonctions & dépendances, tant en dilection, lieſſe, que rancune: m'oblige à ſoutenir contre tout venant, ſpecialement contre toi, que comme ladite nymphe eſt fleur de beauté & de prud'homie, je le ſuis de vaillance & de loyauté: & ſi la peau te de-

mange assez, truand malencontreux, pour vouloir par barat ou malengin, me disputer le terrein dans la banlieue de ses bonnes graces; je te défie, soit au bris de lances, cliquetis d'armes, chamaillis d'épées, à coups d'estoc, de pointe & de taille, à coups de poing, de pied, de dents & d'ongles; & te prouverai clairement par le pochement d'un œil, l'enfoncement d'une machoire, ou l'amputation d'une oreille, que tu es felon & outrecuidé.

MOMUS.

Fort bien.

PHAETON.

Je ne suis pas fils du soleil! quand je n'en aurois pas d'autre preuve, je le jugerois à mon teint: mais je viens encore tout à l'heure de le demander à Esculape.

MOMUS.

Que veut-on faire ici de ce grand medecin?

PHAETON.

Il est venu pour guérir de la gale un page de ma mere. Esculape me reconnoit pour son frere, vous ne lui contestez pas sa qualité?

MOMUS.

Passe pour lui. Apollon l'a fait legitimer par les muses.

PHAETON.

Vous douteriez aussi peu de moi, si vous voyez comme ma mere pleure.

DORIS.

Je n'en croirois pas davantage, défiez-vous de deux ſortes de perſonnes ſur leurs ſermens & ſur leurs larmes, des normands & des femmes.

PHAETON.

Quel outrage! & le beau démenti que je te ferois donner par le ſoleil, ſi je ſavois par où l'aller trouver!

MOMUS.

Si vous n'êtes en peine que d'aller trouver le ſoleil, je m'offre de vous y conduire. Je ſuis fils de la nuit, vous ne doutez pas que je ne ſache les chemins des états de ma mere, ils touchent à ceux de l'aurore; & de ceux de l'aurore à ceux du ſoleil il n'y a qu'un pas, nous ſerons demain à ſon petit lever, ſi nous marchons toute la nuit.

PHAETON.

Allons: mais attendu qu'on pourroit nous enlever nos perruques, ou nous jetter dans quelque four d'involontaires enrolés comme des malheureux oublieurs, allez demander à la nuit une eſcorte de loups-garoux, de chauve-ſouris, de chat-huans & de chouettes. Je vais cependant porter ce cartel à mon faquin de rival: je veux l'attirer ici ſur le pré, cela ne retardera pas notre voyage, je l'aurai bien-tôt expedié. Salut, juſqu'au revoir. *Il s'en va.*

MOMUS.

Je vous attendrai. Il y long-temps que je lui gardois celle-ci ; c'est en le menant à son pere, que je prétens le faire périr, & délivrer notre ami Epaphus du seul rival qui pourroit traverser son bonheur. Mais voici Galatée.

SCENE IV.

GALATE'E, MOMUS, DORIS.

DORIS.

VOus venez à propos, belle nymphe, pour être témoin des joûtes de deux grands champions, qui vont se couper la gorge pour vous.

GALATE'E.

Per me!

MOMUS.

Sicuro per tè, tu sei l'Elena che fa pugnare questo nuevo Hettore, & questo altro nuovo Achille, tu sei la carogna à chi due corbeaux gouleux font les yeux doux. *Tu sei, &c. . . .*

GALATE'E.

Ah, che pazzia?

DORIS.

J'entens un grand fracas: nos heros approchent, retirons-nous pour les laisser

faire & juger tranquillement des coups.

MOMUS.

Si Epaphus ne rosse pas Phaeton, le moyen dont je me suis avisé est sûr pour l'en défaire.

SCENE V.

PHAETON, LAMPETIE, ESCULAPE, PHAETUSE, CIGNE, PHEBE' armés ridiculement.

PHAETON.

POur mettre sur les dents mon indigne adversaire,
C'est trop de mes trois sœurs, du cousin & du frere.
Rangeons nous en bataille : à moi le general
Apartient du combat,& l'ordre & le signal,
Le reste volontiers à vous je le résigne,
Mon cousin, mon bras droit & mon lieutenant Cigne :
L'avant-garde sera de vos Liguriens
Esculape veillez sur les chirurgiens ;
Qu'aux blessez promptement soient fournis les remedes.
Dans cet habillement vous n'êtes pas trop laides,
Vous mes sœurs, recevez chacune votre emploi,
Lampetie, à blanchir tout le quartier du roi
Suffira-t-elle bien ?

ESCULAPE.

Oui, c'est la plus grossiere.

PHAETON.

Phaetuse sera des dragons vivandiere,
Phebé dans tout le camp crira du bran-de-vin.

CIGNE.

J'admire son génie, & cet ordre est divin.

PHAETON.

Marchant à l'ennemi qu'on garde un grand silence,
Le pourrez-vous, mes sœurs ? mais mon rival s'avance.

SCENE VI.

EPAPHUS à la tête d'une bande d'Egyptiens, PHAETON & les autres.

EPAPHUS.

PUisque vous me ſuivez, braves Egyptiens,
J'attendrai Phaeton à la tête des miens.

PHAETON.

Courage, mes amis, que l'on ſonne la charge,
Attaquons: le terrein ſera-t-il aſſez large?
Pour gagner quelque choſe, il faut s'evertuer,
Dépouillez bien les morts que nous allons tuer.
Mais quelle épaiſſe nuit tout à coup m'environne!
Qu'eſt-ce donc que je ſens, d'où vient que je friſſonne?
De quels mugiſſemens les airs ont-ils frémi?
Je reconnois ta main, Jupiter ennemi,
Quel ombre! roi des dieux, pour grace ſinguliere,
A ce ſecond Ajax accorde la lumiere,
Mon bras dans ce moment n'a beſoin que du jour,
Pour faire un pot pourri de ces gueux. Bat, tambour.

Le tambour bat, & après Phaeton continue.

Frapez, Cigne aſſommez; qu'aucun ne vous échappe.
Vous allez commander la reſerve, Eſculape.

EPAPHUS.

Eſculape, qu'entens-je, ha! quel trait d'aſſaſſin!
Vous marchez contre nous avec un medecin!
Vertu-choux vous auriez un trop grand avantage,
Qui pourroit de ſes mains éviter le carnage?
Nous ſavons trop combien ſon art peuple l'enfer,
Et ſes coups ſont plus sûrs que la flame & le fer.

PHAETON.

Ha ! c'eſt trop diſcourir, commençons le carnage.

Epaphus & Phaeton forment un combat ; & aprés pluſieurs lazzi, Phaeton remporte la victoire, donne la main à Galatée, & tout le monde ſe retire en criant : Vive Phaeton.



ACTE II.

SCENE I.

Le theâtre repreſente la premiere région de l'air.

PHAETON, MOMUS, ſur des nuages.

PHAETON.

ARriverons-nous bien-tôt ?

MOMUS.

Tu n'y es pas encore.

PHAETON.

La mauvaiſe police qu'il y a dans les cieux !

MOMUS.

Pourquoi ?

PHAETON.

Les lanternes y finiſſent auſſi-tôt que ſur

la terre, & il y a tant de crote dans les rues, que j'en ai les pieds tout mouillés.

MOMUS.

Innocent ! tu ne marches que ſur des nues, il eſt vrai qu'elles ſont fort humides : j'ai pourtant pris la rue du ciel que les commiſſaires ont ſoin de faire tenir la plus propre.

PHAETON.

Je voudrois qu'il y eut autant de boue que dans la rue de la Huchette, pourvu qu'il y eut autant de rôtiſſeurs; & comment l'appelles-tu cette rue ?

MOMUS.

Via lactea, la voye du lait.

PHAETON.

Attens, j'ai heurté contre quelque choſe, ne ſeroit-ce pas un fromage de Brie ?

MOMUS.

Gourmand !

PHAETON.

Il me ſemble qu'il y a long-temps que nous marchons, & cependant

Les portes d'orient ſont encore fermées,
Les chevaux de mon pere y paiſſent à l'entour,
Et dans le firmament les étoiles ſemées,
Conſolent l'univers de l'abſence du jour.

MOMUS.

Fort bien, Apollon n'aura garde de te déſavouer pour ſon fils à ce langage :

voyons si tu l'es en tout le reste : as-tu beaucoup d'argent ?

PHAETON.

Comment diable, est-ce qu'il y auroit ici des voleurs ?

MOMUS.

Vraiment ! quand ce ne seroit que Mercure.

PHAETON.

Prions donc le guet de nous accompagner par précaution.

MOMUS.

Tu le crois assez sot pour être encore sur pied, il se regle sur celui de Paris, il est retiré dès minuit.

PHAETON.

Tant pis.

MOMUS.

Pourquoi tant pis ? quand une certaine heure est passée, on prétend qu'il n'y a que des fous & des yvrognes dans les rues ; & le juste mépris qu'on a pour ces gens-là, fait qu'on ne se met pas fort en peine de leur sûreté ; mais tu as donc de l'argent, puisque tu crains d'être volé ?

PHAETON.

Je ne crains que pour mes habits, le fripier me les feroit payer quatre fois plus qu'ils ne valent.

MOMUS.

Rassures-toi, voici du monde.

SCENE II.

DIRCE', MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

COmment diable une femme ! une femme ſeule à l'heure qu'il eſt, eſt-ce qu'il y a ici un pont neuf & un cheval de bronze?

MOMUS.

Non, mais celle que tu vois, pourroit bien tenir ſon coin à la ſamaritaine.

PHAETON.

D'où vient?

MOMUS.

C'eſt que ſelon toutes les apparences c'eſt une heure; qui voudrois-tu donc qu'elle fut à l'heure qu'il eſt?

DIRCE'.

Vous ne vous trompez point, & ſi vous ne me voyez point tout-à-fait dans l'équipage convenable à mon caractére, c'eſt que j'ai ſi peu d'occupation, que j'ai été contrainte de demander un autre emploi au ſoleil, pour ne pas demeurer oiſive.

PHAETON.

Ce ſeroit dommage; vous êtes priſe d'une maniere à ne pas reculer pour le travail, & vous avez un corps fort propre pour la fatigue.

DIRCE'.

Helas ! il ne tient pas à moi ; mais tout le monde me fuit.

PHAETON.

Seriez-vous l'heure fatale qu'on a prise pour payer une vieille dette ?

DIRCE'.

Non, je suis celle qu'Appollon avoit marquée pour les restitutions de tous intendans, maîtres d'hôtel, procureurs, échevins, tuteurs, notaires, tailleurs & generalement de tous ceux qui manient l'argent ou l'étoffe d'autrui.

MOMUS.

Ah, ah ! vous êtes l'heure marquée pour les restitutions ?

DIRCE'.

Oui, monsieur.

MOMUS.

Ah ! je ne m'étonne pas si vous êtes si desœuvrée.

DIRCE'.

Je m'étois flatée, au furieux nombre de voleurs qu'il y a dans le monde, de tant d'especes differentes, que quand il n'y en auroit qu'un de chaque espece qui restituât je serois plus employée que la confidente d'une coquette qui a la vogue. Mais ni les cadrans solaires des vestales & des augures, ni les horloges des temples, ni les montres des gens de palais, ni les riches pendu-

les des financiers, rien enfin de ce qui sert à marquer les heures, n'a daigné me reconnoitre.

PHAETON.

C'est à quoi vous vous seriez attendue si vous aviez sû comme moi l'aventure qui se passa un jour aux enfers : je veux vous la conter.



Les diables ayant député
Un esprit qui passoit pour le plus esprité
De tout leur empire terrible,
Près d'un juge estimé le plus incorruptible
Que le sein de Themis ait jamais enfanté.
L'esprit offrit de l'or, & l'or fut accepté ;
La nouvelle au Coçite en est bien-tôt portée,
Et de cet illustre demon
Qu'un tel exploit couvroit d'un immortel renom
La famille felicitée.
On le rappelle, il ne revenoit pas,
On lui renvoye enfin message sur message,
Le juge a succombé, que veut-il davantage ?
Disoit le conseil d'en-bas.
Le lutin de retour allegua pour excuse,
Qu'il craignoit quelque remords,
Que du bien mal acquis la sinderese accuse....
Meritez-vous d'être de notre corps,

Lui

Lui dit le preſident du ſénat redoutable,
Eſt-ce là parler en diable ?
On vous croyoit habile, & vous n'êtes qu'un ſot.
Tout conſiſtoit à l'obliger à prendre,
Vous pouviez partir auſſi-tôt,
Il n'avoit garde de rien rendre.



Mais dites-nous un peu, quel métier faites-vous donc ?

DIRCÉ.

Je ſuis la coeffeuſe de l'aurore, je viens de cueillir ces fleurs de ſafran pour orner ſes cheveux, & je vais me rendre à ſa toilette.

PHAETON.

Elle eſt donc bien prés de ſe lever ?

DIRCÉ.

N'entendez-vous pas l'eau de vie ? c'eſt ſon réveil matin d'ordinaire.



SCENE III.

PHAETON, MOMUS, un vendeur d'eau-de-vie, qui est à terre.

LE BRANDEVINIER.

A*Qua vita*, *aqua vita*, eau de vie, brandevin, & la dragée au bout, qui est-ce qui veut boire? brandevin.

PHAETON.

Hai, brandevinier?

MOMUS.

Que veux-tu?

PHAETON.

J'en voudrois bien prendre pour un sou, je sens que les brouillards m'incommodent.

LE BRANDEVINIER.

Quelqu'un ne m'a-t-il pas appellé? la peste de l'yvrogne qui m'arrête.

PHAETON.

Il me connoit. C'est peut-être quelque coquin qu'Epaphus a envoyé sur le chemin pour me faire piéce.

LE BRANDEVINIER.

Quel maraut est-ce donc qui appelle les gens & ne se montre point?

PHAETON.

Et me voici, je suis si prés de toi; approches.

LE BRANDEVINIER.

En effet, je croi l'avoir à mes oreilles, & je ne vois perſonne. Les brouillards ſont bien épais ; où êtes-vous donc ?

PHAETON.

Me voici, te dis-je : vuide ſeulement ; que j'avale, *præſto*, pour un ſou.

LE BRANDEVINIER.

Voilà qui eſt fait.

PHAETON.

Donnes.

LE BRANDEVINIER.

Prenez.

PHAETON.

Approches-toi.

LE BRANDEVINIER.

Approchez vous-même ; prendrez-vous ?

PHAETON.

Je ne te trouve pas.

LE BRANDEVINIER.

Quelle patience il faut avoir !

MOMUS.

Il y a une heure que nous t'écoutons la coeffuſe & moi, & que nous nous moquons de toi, & ne vois-tu pas que tu es à moitié chemin du ciel, & que ce pauvre diable eſt ſur la terre ?

LE BRANDEVINIER.

Ho ! c'eſt trop attendu, puiſqu'il eſt tiré, il le faut boire, point de crédit à moi-même, cela me porteroit malheur, en voilà pour un

ſou, bon, bien payé, mieux avalé. *Il tire un ſou d'une poche, & le met dans l'autre.* Si j'avois cru que c'eut été pour moi, je me ſerois fait meilleure meſure. Hei, gaillard, qui que tu ſois, qui croyoit m'attraper, te voilà pris pour dupe. Eau de vie. *Il s'en va.*

DIRCE'.

Adieu, meſſieurs, je payerai bien le plaiſir que j'ai pris à m'arrêter avec vous, & je ne ſerai pas mal grondé par l'aurore.

PHAETON.

Demeures encore un peu.

DIRCE'.

Je ne ſaurois, c'eſt moi qui donne tous les matins le chocolat à Cephale; vous ne croiriez jamais comme ma maitreſſe le choye; voici l'heure qu'il faut qu'il ſorte d'auprés d'elle, ſi vous êtes encore là un moment, vous le verrez paſſer. *Elle s'en va.*

PHAETON.

Qui diable interrogeoit cette maſque? voilà comme les déeſſes ſont ſervies. Ho! que les femmes du monde comptent aprés cela ſur la diſcrétion de leurs ſervantes.

MOMUS.

Les femmes du monde ne ſe ſoucient guéres d'en avoir de diſcrétes; qu'elles ſeroient mortifiées ſi l'on ignoroit leurs affaires! l'éclat eſt la premiere idole à qui leur vanité ſacrifie.

SCENE IV.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

MAis que tu es inquiet : à quoi penſes-tu ?

PHAETON.

A la ſottiſe que j'ai faite d'avoir laiſſé échaper cette eau de vie ; quoique tu puiſſes dire, je gagerois que c'eſt un officier du gobelet de Bacchus.

MOMUS.

Non, te dis-je, c'eſt un franc brandevinier de Paris.

PHAETON.

De Paris !

MOMUS.

Oui, & de l'heure que nous parlons, Paris eſt juſtement ſous nous.

PHAETON.

.Que je ſerois curieux de voir ce quis'y paſſe, ſi nous avions le temps de nous arrêter !

MOMUS.

Arrêtons-nous : ſi le ſoleil étoit couché avec ſa femme, nous riſquerions de le rouver levé.

Mais il est dans les bras de Thetis sa maîtresse,
Rien ne nous presse.

Tiens, dans ce moment nous sommes directement sur le Châtelet, là, contre l'apport de Paris, prés de la galere.

PHAETON.

Ha vraiment, ce drôle de brandevinier en fait long ; pour débiter sa marchandise il s'en va attendre au passage les jeunes gens qui sortiront de chez Rousseau. Mais que je suis simple de te croire ! on dit qu'il y a si loin du ciel à la terre ; comment pourrions-nous avoir entendu sa voix si distinctement d'une espace si éloigné ?

MOMUS.

Comment ? je vais te l'apprendre ; mais as-tu quelque principe de philosophie ?

PHAETON.

Oui-da, je sai *barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, *&c.*

MOMUS.

Quelle philosophie barbare ! tout cela a changé comme la medecine. Entens-tu le sistême cartesien ?

PHAETON.

Quelle bête est-ce là ?

MOMUS.

As-tu été curieux de la recherche de la verité ?

PHAETON.

Vraiment, quelque peu qu'ait duré As-

trée, j'en ai retenu l'air & les paroles :

Une premiere ardeur n'eſt bien-tôt plus
qu'un ſonge,
La verité devient menſonge,
Et le menſonge verité.

MOMUS.

Ce n'eſt pas cela ; apprens que la voix eſt portée par le moyen de la réflexion, l'air eſt l'envelope du ſon, comme les œuvres de certains poetes le ſont du poivre & du gingembre. Juſtement l'air ſe plie en cornets, comme en petites trompes, ces trompes ſont extrêmement ſonores, le moindre ſouffle les met en mouvement, elles s'entrechoquent, & par le moyen de la réflexion & des concavités, les paroles, ſans qu'il s'en perde une ſyllabe, montent de la plus baſſe cave de la terre, juſqu'au plus haut galetas de l'Olympe.

PHAETON.

Que me dis-tu là ?

MOMUS.

Comment voudrois-tu que Jupiter entendît tous les vœux qu'on lui fait ; ſur tout pour des choſes qu'on ne lui demande qu'à demi voix & comme *in petto*; par exemple la mort d'une femme ou d'un mari ; l'intendance des affaires d'un grand ſeigneur déréglé ; & ſemblables bagatelles qu'on ne ſe

donne pas la peine de demander tout haut. Mais l'aurore ne brille guéres pour l'heure qu'il eſt, il faut qu'il ſoit plus de ſix heures.

PHAETON.

A quoi le connois-tu ?

MOMUS.

A ce que je vois, regarde.

PHAETON.

Et bien oui, je vois de jeunes gens qui ſont de pair à compagnon avec leurs laquais, qui tous à la fois veulent mener un fiacre, & ont détrôné le cocher; qui ſortent enfin de table, & ſe retirent fort jolis garçons.

MOMUS.

Puiſque ces meſſieurs ſe vont coucher, tu vois bien qu'il eſt déja ſix heures?

PHAETON.

Mais qui ſont ces gens ſerieux & graves que j'apperçois ? *Des philoſophes paſſent ſur le theâtre, le Docteur & Pierrot.*

MOMUS.

Des philoſophes.

PHAETON.

Des philoſophes! eſt-ce qu'ils vont à leur école ?

MOMUS.

Non, ils en reviennent.

PHAETON.

De quelle ſecte ſont-ils ?

MOMUS.

De la ſecte de ces fainéans de diſtinction, qui ſous le nom pompeux de ſages & de deſabuſés, font des repas de 15 à 16 heures, choiſiſſent les quartiers de ville écartés, où ils s'aſſemblent en plein jour aux bougies ; pour toute leçon de ſageſſe, ils enſeignent à leurs diſciples à mépriſer la moitié du genre humain, à renoncer à toutes ſortes d'emplois, à ne rien faire, que tâcher de meriter par leurs veilles, ce nom ſi honorable parmi eux de convive de longue haleine.

PHAETON.

La reſpectueuſe phyſionomie qu'a celui-là, pour un chef de ſecte ! quel viſage ſignificatif !

PIERROT.

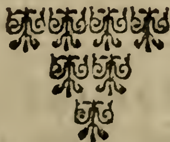
Adieu, mon bon ami. Bon jour.

LE DOCTEUR.

A demain à la même heure, aux Torches ; le bon homme Pirante s'y trouvera.

MOMUS.

Hâtons-nous, il eſt plus tard que nous ne penſons, voilà une marquiſe qui ſort du jeu.



SCENE V.

UNE MARQUISE, UN FINANCIER, UN PROCUREUR, & les mêmes.

PHAETON.

QUi eſt cet homme qui lui donne la main ?

MOMUS.

C'eſt un receveur general, & le don Quichotte du lanſquenet pour les dames.

PHAETON.

Que veux-tu dire ?

MOMUS.

D. Quichotte étoit le réparateur des torts; celui-ci eſt le réparateur des pertes.

CEPHISE, *marquiſe.*

Allons donc vîte, laquais, mon caroſſe.

DAMON, *financier.*

Et bien, madame, vous voyez juſqu'à quelle heure vous m'avez fait veiller ? le moyen que je ſois au bureau à 8. heures : vous me faites perdre mes droits de preſence.

CEPHISE.

Ah, fi ! monſieur, doit-on prendre garde à ces bagatelles ? que vous êtes impoli !

DAMON.

Si je le ſuis, madame, mon argent ne l'eſt point, mes eſpeces ſont toutes neuves.

CEPHISE.

Ah, que cela eſt groſſier !

UN PROCUREUR *appercevant Cephiſe.*

Que vois-je, ma fille ?

PHAETON.

Sa fille ! une ſi grande dame ! ce n'eſt qu'un craſſeux de procureur.

MOMUS.

Cela t'étonne ?

LE PROCUREUR.

Ha ! malheureuſe, d'où ſors-tu ſi matin ? faut-il que je ſois réduit pour ton honneur à croire que tu ne ſors que du brelan ?

PHAETON.

Le pere ſe leve, & la fille ſe va coucher ; elle ſort du jeu, il va au Châtelet, il y a par tout du coupe-gorge.

LE PROCUREUR.

Jouer juſqu'au jour, miſerable ! eſt-ce l'uſage que tu fais, d'un bien qui m'a tant couté à acquerir ?

PHAETON.

L'un vole, l'autre joue, ce qui vient de la flute, s'en retourne au tambour.

LE PROCUREUR.

Tu perds des trois ou quatre cens piſtoles, pendant que depuis Perdigeon juſqu'au moindre mercier, tous les marchands ont des

garçons gagés exprès pour glapir éternellement a tes trousses; pendant que tu laisses décrier ton maitre-d'hôtel comme la fausse monnoye, & qu'il n'est plus jusqu'à son oncle l'épicier qui veuille lui faire crédit d'un quarteron de gerofle: pendant que tu fais la conversation ordinaire de tous les malheureux galopins des degrés du palais, qui s'avertissent charitablement entr'eux de n'aller pas te servir s'ils attendent des gages. J'ai travaillé cinquante années pour te faire marquise.

CEPHISE.

Et bien, vous m'avez fait femme de qualité, j'en ai pris toutes les manieres.

LE PROCUREUR.

Et que dira ton mari?

CEPHISE.

Monsieur le marquis; pensez-vous qu'il s'en embarasse? il est homme de qualité, il sait vivre: adieu, monsieur.

DAMON.

Bon jour, bon homme. *Ils s'en vont.*

LE PROCUREUR.

L'étrange vie qu'elle mene! il valoit bien mieux la marier avec mon maitre clerc. *Il s'en va.*

MOMUS.

Tu viens de voir un petit échantillon de ce qui se passe dans cette grande ville. Pour peu que nous fussions encore à la considerer, nous verrions l'aventurier Eraste prenant sa

femme pour sa demoiselle suivante, & sa femme le prenant en même temps pour le galand qu'elle attendoit, se donner sans se connoitre, par un *qui pro quo* heureux, des marques d'une tendresse, qu'au moment qu'ils se connoitroient, ils cesseroient d'avoir l'un pour l'autre : le tendre Harpagon se levant du lit sans y avoir trouvé le sommeil, pour aller mettre en pratique les louables moyens de secourir son prochain, dont l'idée l'a occupé toute la nuit, & retirer du commerce un argent, qui au gré de son ardente charité, ne produisoit pas d'assez grands biens, pour le répandre liberalement chez d'imprudens fils de famille, des officiers ruinés par leur mauvaise conduite, & des sous-fermiers excedés, & menacés du fort-l'évéque par le fermier general, impitoyable : Nous verrions ici l'orgueilleuse Camille, veuve le jour d'un homme de condition, & épouse la nuit d'un pied-plat.

Là, ici, là & de tous côtés de faux catons, allant & venant à des rendez-vous amoureux, ménageant le secret de leurs bonnes fortunes, avec ce méme artifice qu'ils employent si finement à répandre le bruit de leurs bonnes œuvres.

Nous verrions dans un bal la précieuse Amalasonte, doyenne des coquettes, maquignonnée par mille souris compassez avec

art, mandier ſur la beauté de ſes dents des louanges qui ne ſont dues qu'à la dexterité de Carmeline.

Nous verrions au ſortir de ce même bal, la mignature du tein de Dorimene s'effacer inſenſiblement, & le ſurtout de ſon viſage ne pouvant plus ſoutenir ſon vernis, s'évanouir peu à peu comme une décoration d'opera, laiſſant déja en quelque endroit ſucceder au portrait de l'aurore, l'original de la ſybille.

Nous verrions l'habile & ruſée Arcabonne ne perdant pas ſes filles de vue, attachée à leurs pas comme leur ombre fidelle, & ſemblable à la mere poule couvrant ſes pouſſins innocens de ſes aîles, repouſſant avec fierté les attaques de la criarde belette, du milan amoureux, & du bruyant oiſeau de proye : mais ne pouvant reſiſter aux amorces du matois renard, qui lui fait briller le mil doré : apât inévitable de cette eſpece de volatille.

Nous verrions les Herodotes du cimetiere ſaint Innocent levés dès la pointe du jour, pour travailler avec application aux hiſtoires fabuleuſes du maitre-d'hôtel & de la ſervante.

Et ſi c'étoit un lundi au matin, & que nous vouluſſions parcourir la rue ſaint Denis & la rue ſaint Honoré, nous y verrions des ſcenes aſſez riſibles ; & plus de cent

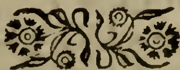
épées qui ont embarassé la veille les allées des Thuilleries dans l'espace d'une nuit métamorphosées en aulnes. De-là, si nous tournions vers la rue des vieux Augustins, nous verrions le commissaire vigilant pourvoir avec beaucoup de bonté aux frais du déménagement de quelque honnête famille.

PHAETON.

Et ne verrions-nous pas aussi la demoiselle batue de l'oiseau, & menacée du commissaire transporter furtivement pour tout penates son saladier & sa cassette ? le Pierrot obligeant avertir civilement les passans de la retraite du guet ? le cabaretier laborieux multiplier le vin de Champagne ? l'industrieux rotisseur, parfumeur & chasseur à la fois massacrer dans son galetas ses lapins de garenne, & puis les pendre en un endroit fort propre à leur donner un fumet relevé ? le chaircuitier officieux...

MOMUS.

Tais-toi, gourmand, tu ne penses qu'à ce qui a rapport à la gueule, voici bien d'autres objets. Nous entrons dans le zodiaque où ton pere a douze maisons, voici la premiere.



SCENE VI.

Le theâtre represente les douze signes du zodiaque.

MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

Ou?

MOMUS.

Là, où tu vois ce mouton.

PHAETON.

Et que veut faire mon pere d'un mouton dans sa maison?

MOMUS.

Il lui rappelle l'heureux temps qu'il étoit berger en Thessalie.

PHAETON.

Je croi, dieu me le pardonne, que la mere d'Epaphus nous a suivis.

MOMUS.

Où la vois-tu?

PHAETON.

Ne voyez-vous pas une vache?

MOMUS.

C'est le taureau celeste, imbecile.

PHAETON.

Je lui demande pardon, rien ne ressem-
ble

ble mieux à un chat qu'une chate : mais qui ſont ces deux drôles de ſi bonne amitié ?

MOMUS.

Deux jeunes aydes d'office de Jupiter : leur chef eſt Ganiméde.

PHAETON.

Demandons-leur du vinaigre, ou appellons un vinaigrier : promptement du vinaigre.

MOMUS.

Pourquoi ?

PHAETON.

Je vois une belle écreviſſe:la peſte elle eſt aſſez groſſe pour faire elle ſeule une biſque; hoime, hoime, fuyons, ſauvons-nous.

MOMUS.

Qu'as-tu ?

PHAETON.

Je vois un terrible animal, un lion!

MOMUS.

Raſſures-toi, de toutes les bêtes feroces, le lion eſt aujourd'hui celle qui peut faire le moins de mal ; il n'y a guéres plus d'un an que le ſoleil lui a trop bien rogné les ongles.

PHAETON.

En effet, il ne dit rien à cette demoiſelle qui eſt près de lui ; elle eſt parbleu jolie, je veux lui en dire un mot.

MOMUS.

Ne t'y frottes pas, il y fait trop chaud.

PHAETON.

Qui eſt-elle donc, comment l'appelles-tu ?

MOMUS.

Virgo, la pucelle du zodiaque.

PHAETON.

Quoi, ſi grande ? je n'en avois jamais vu de cette taille, ho, ho, une balance !

MOMUS.

C'eſt la balance de la juſtice ; les dieux par pitié l'ont placée ici ; on l'a chaſſée de la terre.

PHAETON.

Autre peur, je tremble, ſauvons-nous : quel monſtrueux ſcorpion ! hé, monſieur, de grace, ſi vous êtes bon arbalêtrier, défaites-nous de cette bête dangereuſe.

MOMUS.

Voilà ta peur paſſée.

PHAETON.

Une chevre auſſi ! Vénus oblige-t-elle quelquefois les dieux à prendre du petit lait? Vertubleu quelle pinte ! apparamment meſſieurs des aides n'ont pas mis le pied dans le zodiaque. Quoi, des poiſſons auſſi ! eſt-ce que Neptune envoye juſqu'ici ſes chaſſes-marée ? je penſe, ſauf correction, que ce ſont des maquereaux, je croyois qu'on n'en voyoit qu'au mois d'Avril ?

MOMUS.

C'eſt un poiſſon de toutes ſaiſons.

PHAETON.

Et qui les a ſi haut élevés ?

MOMUS.

Les ſervices qu'ils ont rendus.

PHAETON.

Il eſt vrai que ces ſervices-là ne vont jamais ſans récompenſe.

MOMUS.

Nous ne ſommes pas fort loin du palais du ſoleil, je vois aſſurément une des nymphes de ſa maiſon.

PHAETON.

Tous les domeſtiques de mon pere ſont-ils de même ? la peſte qu'il eſt bien ſervi ! *coſpetto di bacco*, qu'elle eſt jolie !

SCENE VII.

L'HYVER repreſenté par Iſabelle, MOMUS, PHAETON, LE MARDY GRAS.

MOMUS.

PArlons-lui ; & bon jour, la belle : qui êtes-vous, s'il vous plait, ſi riante & ſi gaye ? Si je ne ſavois pas que le célibat eſt religieuſement obſervé chez Apollon, je vous croirois parée pour le jour de vos noces.

L' H Y V E R.

Momus, de grace épargnez-moi,
Si ma parure vous offense :
Car vous me connoissez, & vous voulez, je croi;
Rire à votre ordinaire & railler.

M O M U S.

Non, ma foi,
Foi de dieu qui ne dit que trop ce qu'il pense.

L' H Y V E R.

Avez-vous oublié que nous nous relevons
Tous les trois mois dans cette cour brillante?
C'est par quartier que nous servons,
Mais vous le savez bien, je suis votre servante,
Je n'avalerai pas le brocard tout entier.

M O M U S.

Puissai-je si je mens, nymphe jeune & galante,
De l'humeur de Saturne être seul heritier !

L' H Y V E R.

Je suis la saison de quartier.

P H A E T O N.

La saison de quartier ! vous vous moquez vous-même;
C'est l'hyver, & l'hyver a le visage blême,
Il est vieux, cacochime, a les pâles couleurs :
Et votre jeune tein brille de mille fleurs.
Les lévres de l'hyver sont mortes & gersées,
Les vôtres ont l'éclat d'un vermeil saucisson,
Et vous étes l'hyver aprés cela, chanson;
Où sont ces bises glacées,
Ces rhumes, ces frimats, & ces noirs aquilons
Marchant sur vos talons?
Je ne voi rien en vous d'un semblable cortege,
Que deux pelotons de neige,
Encor, tant vous prenez de soin pour les cacher,
Je n'en répondrois pas à moins que d'y toucher.

L' H Y V E R.

Fi donc, vous glaceriez vos doigts.

P H A E T O N.

En les soufflant j'en serois quitte.

L'HYVER.

Je ſuis l'hyver, vous dis-je, une ſeconde fois,
Et je ne viens jamais trop vîte
Qu'au gré des vieux maris qui craignent la tempête,
Qu'excite le retour de cent jeunes guerriers. ....

PHAETON.

Ces bonnes gens ont peur qu'il croiſſe ſur leur tête
Autre choſe que des lauriers.

MOMUS.

Mais ſi l'hyver a tant de charmes
Que ſera-ce donc du printemps ?

L'HYVER.

Il vous feroit pitié ſi vous voyez ſes larmes.

MOMUS.

D'où vient ?

L'HYVER.

Le ſoleil dès long-temps
Importuné des vœux, des plaintes, des querelles
D'une infinité de belles,
Dont la ſaiſon des fleurs éloigne les galans,
A flatté les amours ennemis de la guerre :
Touché de leurs tendres ſoupirs,
De faire regner ſur la terre
Des horreurs au lieu des zephirs;
Mais je confeſſe à ma honte,
Nos guerriers font trop peu de compte
De mes glaces, de mes frimats :
Plus j'affectois d'être effroyable,
Et moins j'arrêtois leurs pas.
Enfin, n'avançant rien par les plus grands fracas,
Dont je puiſſe être capable,
J'ai choiſi le parti de me rendre agréable :
Leur derniere action m'a fait déterminer
A ce parti ſi raiſonnable.
Viens-je pas de les voir, ces heros s'obſtiner
A vaincre le froid & la neige
Sur des monts où le pied à la place du ſoc
D'éfleurer le terrain ſeul a le privilege,
Et s'y rendre maîtres d'un roc

Qu'un hyver éternel aſſiége,
Mais ſans avoir beſoin qu'on faſſe un changement,
Mon empire eſt toujours charmant.
De toutes les ſaiſons je ſuis la plus riante,
C'eſt moi qui ramene le bal:
Et quelle autre ſaiſon ſe vante,
De faire comme moi naître le carnaval.

PHAETON.

Pour faire bonne chere abondante en richeſſes,
Puiſſiez-vous revenir quatre fois tous les ans,
Vous valez cinquante printemps.
Vous avez des effets, il n'a que des promeſſes.
Je mets au nombre des ſots
Quiconque autrement vous regarde.
L'œuf à peine au printemps éclos,
En hyver eſt graſſe poularde.
Qui ſe plait à voir les ſillons,
Parés d'un ver naiſſant, n'eſt rien qu'une pécore:
A mon gré le regne de Flore
Eſt le regne des papillons.
C'eſt vouloir égaler les oignons aux citrouilles,
Que de faire entre vous quelque comparaiſon:
Pour moi je tiens pour la ſaiſon,
Des ſauciſſes & des andouilles.

PHAETON.

Mais quel eſt ce drôle enjoué,
Qui ſe tient prés de vous, l'avez-vous enroué?
Il ne dit mot.

L'HYVER.

Pourquoi vous le celer?
Tout ce que j'en dirai n'eſt pas par jalouſie;
C'eſt un gourmand ſi plein de nectar, d'ambroiſie,
Qu'il ne lui reſte pas la force de parler.
C'eſt un jour.

PHAETON.

A le voir alaigre,
Frais & vermeil, coeffé de cervelats,
Ce n'eſt pas au moins un jour maigre,
Et c'eſt plutôt le mardy-gras.

L' H Y V E R.

Vous l'avez dit.

P H A E T O N.

Que la ſemaine
Doit ſe plaire à lui voir ces airs gais, triomphans ;
Et Mars eſt ſon parrein ?

L' H Y V E R.

Oui.

P H A E T O N.

C'eſt plutôt Silene;
Mais la ſemaine a ſept enfans :
Ne pourrai-je point voir ſes freres ?

L' H Y V E R.

Qui voit un de nos jours, ſurement les voit tous.

P H A E T O N.

Voilà des diſcours contraires
Au proverbe de chez nous.

L' H Y V E R.

Je ſai qu'ailleurs les jours & les années,
Se ſuivent ſans ſe reſſembler ;
Mais le ſoleil ami des deſtinées
Nous fait ici des jours que rien ne peut troubler.



Mais le voilà déja ſur l'horiſon , ſi vous avez à lui parler , hâtez-vous pendant qu'il n'eſt pas plus élevé.



SCENE VIII.

LE SOLEIL, MOMUS, PHAETON.

LE SOLEIL.

HA, ha, ſeigneur Momus vous voilà? que voulez-vous de votre ſerviteur?

MOMUS.

Vous preſenter une perſonne qui vous doit être chere. *A Phaeton.* Fais ton compliment, je te ſoufflerai.

PHAETON.

Grand dieu des ſaiſons & des jours, œil du ciel, qui, quoique rond comme celui d'un chat, ne laiſſez pas de rendre la face du firmament & brillante & majeſtueuſe: planette dont le vertigo fait la ſanté de l'Univers, & la fecondité de la nature: auteur du métal radieux, incomparable bateur d'or: premier monnoyeur dans les veines de la terre, où vous faites des eſpeces brutes, dont les plus gros monarques ne ſont après vous que les miſerables rogneurs: meurriſſeur des figues & du muſcat: commode deſſécheur des crotes au grand ſoulagement des piétons: pere de toutes bonnes choſes, du bled, du vin, des melons, des raves, des carottes, des grenouilles, des

perroquets, des ſinges, & mon pere ſi ma mere dit verité, & ſi ce n'eſt pas une fauſſe gloire de Climene.

LE SOLEIL.

Quoi! te voilà, mon cher Phaeton? viens t'aſſeoir près de moi, que je t'embraſſe.

PHAETON *vers Momus.*

Et bien vous le voyez, allez le dire à Epaphus.

MOMUS.

Puiſque vous voilà enſemble, je n'ai plus que faire ici. *Bas à Phaeton.* Souviens-toi de le faire jurer par le Stix.

LE SOLEIL.

Ha, que j'ai de plaiſir à te voir! & que fait la pauvre Climene?

PHAETON.

Elle pleure, elle ſe déſole.

LE SOLEIL.

Pourquoi?

PHAETON.

On dit que je ne ſuis pas votre fils, qu'elle vous a coeffée comme ma tante la Lune, & ajouté à votre tête un rayon de croiſſant.

LE SOLEIL.

Je punirai quiconque attaquera ſon honneur avec les mêmes traits dont je punis l'audacieux qui oſa inſulter à ta grande mere Latone.

PHAETON.

Ha! je reconnois mon ſang, la tone; mais il ne faut pas pour cela vous emporter, vous êtes chaud & bilieux, la colere eſt nuiſible aux perſonnes de votre temperament : je ne voudrois pas qu'à mon occaſion, mon cher papa, il arrivât quelque éclipſe, & qu'il vous falût mettre au lit pour un *colera morbus.*

LE SOLEIL.

Dis-moi ce que tu veux que je faſſe.

PHAETON.

Que vous me donniez une preuve authentique que je ſuis votre fils, en m'accordant une bagatelle que je viens vous demander.

LE SOLEIL.

Tu obtiendras tout de moi.

PHAETON.

Me le promettez-vous?

LE SOLEIL.

Je t'en donne ma parole.

PHAETON.

Seriez-vous point normand?

LE SOLEIL.

Tu n'as qu'à parler.

PHAETON.

Jurez-en.

LE SOLEIL.

Je te le jure par Jupiter.

PHAETON.

Vous voulez me tromper.

LE SOLEIL.

Te tromper ! je jure par le pere & le roi des hommes & des dieux.

PHAETON.

Beau ſerment de nêfles ! jurez par quelque choſe que vous craignez davantage.

LE SOLEIL.

Par tout ce que tu voudras.

PHAETON.

Par le Stix.

LE SOLEIL.

Oui, j'atteſte l'onde redoutable de ce fleuve éternellement inconnu à mes yeux.

PHAETON.

Et bien, il n'y a qu'un mot qui ſerve : voici de quoi eſt la triomphe, mettez pied à terre, je veux pour le reſte du jour ſeulement, mener votre fiacre.

LE SOLEIL.

Ah ! malheureux tu n'y penſes pas, c'eſt la choſe la plus difficile.

PHAETON.

Diroit-on pas que c'eſt le premier que j'ai mené au mépris des bornes les plus diſcourtoiſes : je n'ai verſé qu'une fois, j'avois un peu bû, mais aujourd'hui, donnez, donnez ces rênes.

LE SOLEIL.

Quittes un deſſein ſi téméraire qui entrainera ta ruine.

PHAETON.

Voulez-vous donc qu'on appelle bâtard

un fils qui vous fait honneur ; & qui vous ressemble comme deux goutes d'eau ?

LE SOLEIL.

Cette crainte où je suis pour toi, prouve assez que je suis ton pere.

PHAETON.

Un dieu ne peut être parjure.

LE SOLEIL.

Non, mais les hommes se rétractent tous les jours, quittes un. . . .

PHAETON.

Si vous êtes religieux en dieu, je suis opiniâtre en diable.

LE SOLEIL.

Veux-tu sûrement perir ?

PHAETON.

Que vous connoissez mal la grandeur de
mon ame !
J'aime encor mieux mourir, que passer
pour infâme.

LE SOLEIL.

Puisque rien ne peut t'arrêter, prens garde au moins. . . .

PHAETON.

Ha, que de discours! hors d'ici: bon voyage.

LE SOLEIL.

Je vais m'envelopper d'une nue pour cacher ma foiblesse à l'univers, & l'empêcher de s'appercevoir de mon absence.

SCENE DERNIERE.

PHAETON *seul.*

HA ! me voici ſeul dans ce char plus brillant que le caroſſe d'un nouveau marié. Je voudrois bien que Galatée me vit dans cet équipage, la mener à Paris, & lui aller donner une fricaſſée de poulets à Paſſi. Allons la prendre doucement, mes amis. Il faut parler d'abord civilement à ces chevaux : les chevaux des dieux ſont bien plus raiſonnables que beaucoup d'hommes que je connois. Allons, mignons, & quand nous aurons Galatée, nous gagnerons au petit trot la porte de la conference. Je vous ferai doubler ce ſoir & l'ordinaire & la litiere; ce n'eſt pas de ce côté-là à gauche, à gauche, dia u ru hau. Hé, monſieur Piroïs, vous n'avez pas meilleure bouche ? ſi je prends mon fouet, monſieur Eous ? heï vilains animaux où diable montez-vous ? Ethon & Phlegon accordez-vous à la volée; peſte des coquins! vous meriteriez d'être à la charue. Où diable montez-vous ? ce n'eſt pas là, reculez, vous dis-je ? Mais en voici bien d'un autre, ils vont me précipiter du grenier à la cave. Dans quelle deſcente vous allez vous jetter ? doucement ; heï, holà quelqu'un des palfre-

niers de mon pere ? vîte, dépêchez-vous, venez ; enrayez, enrayez, tout le monde eſt ſourd, la peſte, la canaille ! il me valoit mieux paſſer pour bâtard toute ma vie. On dit qu'il y a une charette dans le ciel, n'y auroit-il pas quelque charitable perſonne qui voulût la mettre devant ces maudits animaux ? Je ne puis les arrêter, je ſuis perdu, je ſuis mort ; diable emporte Momus, Epaphus, Galatée & mon benêt de pere. Je ſerai fils de qui l'on voudra, d'un joueur de vielle, d'un cornet à bouquin, d'un gagne-denier, de la Couture. Ha ! maudits chevaux, ſi j'en échape, je vous rendrai inhabiles à peupler le haras celeſte. Les voilà qui ont pris le mors-au-dents & me vont emporter au-deſſus des eſpaces imaginaires.

La Terre, les Dieux des bois & des eaux avec le fleuve Pô, viennent faire une muſique enragée. Deux Satyres.

LA TERRE.

On rôtit mes plaines,
Ce n'eſt pas un jeu,
Ruiſſeaux & fontaines,
Tout crie au feu, au feu, au feu, &c.



Echevin tranquille,
Reveillez-vous :
Les ſeaux de la ville,
Nous brûlons tous, nous brûlons tous, &c.

Pluſieurs porteurs de ſeaux de la ville, entrent.

Seringues bourgeoiſes,
Accourez ici,
Les flammes grégeoiſes,
Sont moins que ceci.

Pluſieurs ſeringues entrent, &c.

Maitre du tonnere,
Quel ſort inhumain !
Fais qu'au moins la terre,
Brûle de ta main.

LA TERRE *continue.*

Qui tarit les rivieres,
D'où ce feu ſort-il ?
L'Euphrate & le Nil
Sont des piſſotieres.



Je voi dans ces cuves
Bouillir le vieux Pô,
Il eſt aux étuves,
Il créve en ſa peau,
De l'eau, de l'eau.

Le chœur répete, de l'eau.

LE PO *repreſenté par Paſquariel.*

Tu vois d'un côté le Pô,
Et de l'autre Margot;
Tu ſais la ſoif qui nous étrangle,
Vend-nous de l'eau pour un teſton:
Jupiter, je te crois trop bon,
Pour dire non, non, &c.

UN SATYRE.

Dans nos jardins tout eſt aride,
Evitons le deſtin des choux,
Pour tenir notre corps humide,
Vuidons les pots, arroſons-nous.



Mes chers amis dans la pepie,
Qui menace le genre humain,
Demande qui voudra la pluye,
Je ne demande que du vin,
Du vin, du vin, du vin, du vin.

Phaeton reparoit en l'air, ſon char renverſé à demi; dans le même temps Jupiter le foudroye, & le précipite avec ſon char.



ACTE III.

SCENE I.

MOMUS, ſuivi de pluſieurs valets.

HOrà che Fetonte è morto, Epaſo non hà piu rivale, e le ſue nozze con la nympha Galatea ſi faranno ſta notte. Suo padre Anfriſo a digia ordinato la cena. (Vers un des valets.) Va-t-en toi à la pêche. *Ma che diavolo tutta la ripa del fiume* eſt rotie! ſi le poiſſon eſt de même, il nous épargnera la peine de le frire. Pour moi je m'en vais à la chaſſe de la bête noire & de la bête fauve, *per farne dé paſticci.* Je prendrai auſſi beaucoup de gibier pour le rôt, cailles, faiſans, *pernici.* Les capitaines de chaſſe de ce pays-ci, n'ont pas les mêmes raiſons pour être ſi jaloux de leurs capitaineries qu'en France. Toi, fais-moi un grand abbatis d'oiſeaux de riviere, canards, ſercelles, beccaſſes, beccaſſines. *(Il aperçoit Cigne.) Ma che vedo! aſpetta, ecco un animale che ſara ſquiſito per far una buona mineſtra, vado ad ammazzarlo.* Il le couche en joue.

SCENE

SCENE II.

MOMUS, CIGNE.

CIGNE *chante.*

HA, quelle cruauté de me ravir le jour!

MOMUS.

Qu'entens-je, un cigne qui parle?

CIGNE.

Ha, méchant dieu! contentes-toi de tirer tous les hommes par tes coups de langue; laiſſes en repos un prince infortuné, qu'une amitié conſtante a mis en cet état.

MOMUS.

Ce duvet eſt donc la récompenſe que tu as eue pour avoir été bon ami de Phaeton?

CIGNE.

Tu l'as dit.

MOMUS.

Je n'aurois pas cru, ſi je ne le voyois, qu'il y eût encore un bon ami dans le monde. Jupiter auroit mieux fait de te métamorphoſer en cigne noir, ou en merle blanc, pour rendre la choſe plus extraordinaire. Un bon & fidéle ami en ce ſiécle! Vas, tu ſeras long-temps le ſeul de ton eſpece.

CIGNE.

Helas! c'eſt mon ami qui m'a fait ce que je ſuis.

MOMUS.

Tu n'es pas le premier. Je connois mille gens dont les plumes & le ramage ſont des preſens de leurs meilleurs amis. Adieu, pauvre diable, avertis-moi de ta premiere couvée : je voudrois bien engrainer le grand canal de la cour de ta race : un vrai ami en ce pays-là eſt un oiſeau bien rare.

SCENE III.

ESCULAPE, PHAETON étendu mort ſur un mauſolée.

ESCULAPE.

E*Cco la tomba del mio miſero fratello : caro fratello ! la troppa ambitione ti ha perduto.* Mon pere Appollon m'a prié de te reſſuſciter, *mà mi ſovviene della collera di Giove* pour avoir reſſuſcité Tindare. *Che faro ? Da una parte l'amicitia, dall' altra la paura : ceda la paura all' amicitia, Apollo prendera le mie parti*, & me le fera pardonner. C'eſt trop déliberer reſſuſcitons-le. Voici une boëte du même onguent pour la brûlure, dont je me ſervis autrefois contre la foudre de Jupiter. *Queſto è un fiaſco*, d'humide radical, & ceci eſt une fiole d'eſprits vitaux. Il faut les lui ſouffler par les narines, & par les oreilles :

commençons à le graiſſer ; & puis avec ce ſoufflet qui eſt compoſé d'un poulmon d'avocat plaidant, ſoufflons-lui *dentro le viſcere, il vento della riſpiratiene (A meſure qu'il dit toutes ces choſes ; il les execute l'une après l'autre.)* Il éternue, les eſprits travaillent. Fi, il a lâché un mauvais ſigne de vie. *L'anima potrebbe ſortir da queſta parte*, tournons-le. *Il l'aſſied ſur ſon ſéant.*

PHAETON *en reſſuſcitant chante.*

En me réveillant je veux toujours boire,
Pour moi je croi que je dors ſalé.

ESCULAPE.

Il parle & il chante ! bon, il danſera bien vîte.

PHAETON *ſe relevant.*

A boire : Ah que je ſuis alteré ! Aurois-je hier ſoupé de mortadelle, de harengs ſors, & d'anchois ? je n'ai pas encore les yeux ouverts que j'ai une ſoif effroyable : *ho un foco dentro le budella che credo che Plutone con tutti i marmittoni dell' inferno faccino la cucina nel mio ventre.* Que j'ai le goſier ſec ! & perſonne n'a la charité de m'offrir un verre de vin pour l'humecter. Ha ! où eſt maintenant la pinte que j'ai trouvée en allant chez mon pere ? Quelle ſoif ! mais que vois-je ? où ſuis-je ? dans quel diable d'étui me ſuis-je fourré ? mon bois de lit eſt métamorphoſé en marbre. Qui diable a volé mes draps & ma couverture ? Etois-je hier yvre ? Eſt-

ce que mon armée & moi nous avons paſſé la nuit au bibouac ? Je me trouve tout ſeul dans cette campagne qui eſt grillée, comme un carré que la ſervante a laiſſé brûler. *Ah poveretto !* Il faut que j'aye bien dormi pour avoir oublié par quelle aventure je ſuis ici.

ESCULAPE.

Croyez-vous, tout de bon, n'avoir fait que dormir, mon frere ? Vous avez été mort, c'eſt moi qui vous ai reſſuſcité par le pouvoir de ma medecine.

PHAETON.

Pour un qu'elle reſſuſcite, elle en fait mourir bien d'autres.
Ma tu ti burli di me, io ſono ſtato morto ? Le diable m'emporte ſi je m'en ſuis apperçu.

ESCULAPE.

Vous l'avez ſi bien été, que vos ſœurs à force de vous pleurer, ont été métamorphoſées en ces arbres que vous voyez.

PHAETON.

Jupiter les y maintienne : outre le plaiſir d'être unique, je les aime mieux peuplier que filles : au moins ne porteront-elles point de fruit qui me deshonore. . . . Mais qu'eſt-ce qui dégoute de celle-ci ? Ce doit être Phebé, elle étoit un peu chaſſieuſe.

ESCULAPE.

Comment, diable ! c'eſt de l'ambre.

PHAETON.

Ha! ma chere sœur, pleurez-moi un collier pour Galatée. Que Galatée sera parée avec un collier composé de mes neveux!

ESCULAPE.

Questo vecello è Cigno?

PHAETON.

C'est mon cousin: le pauvre animal, il n'a fait que changer d'espece. Tant mieux s'il ne peut pondre, ou s'il vient à casser ses œufs, je serai son heritier.

SCENE IV.

MOMUS, DORIS, PHAETON, ESCULAPE.

MOMUS *bas.*

En effet, le voilà ressuscité, feignons d'être dans ses interêts, pour mieux traverser son amour.

DORIS.

Hé bon jour, monsieur Phaeton: comment vous étes-vous trouvé de votre voyage?

MOMUS.

Sois le bien revenu de l'autre monde, puisque te voilà ressuscité, le destin veut que nous soyons bons amis; & il voudra aussi apparemment qu'Epaphus te cede Galatée; & tu n'ignores pas que les dieux les plus hupés sont obligés de céder au destin.

PHAETON.

Allegrezza, Galatea ſara ma moglie.

DORIS.

Alte-là, s'il vous plaît : Galatée dépend d'un pere qui ne la veut marier qu'à quelque bon parti, & les enfans d'Apollon ne ſont jamais riches.

PHAETON.

C'eſt lui pourtant qui forme l'or.

DORIS.

Mais ce n'eſt pas lui qui le diſtribue.

MOMUS.

Il en eſt du ſoleil à l'égard de l'or, comme des Eſpagnols à l'égard de la flote des Indes ; ils en ſont les maitres, ils la font venir, ils la conduiſent à bon port, & pour tout profit, n'en ont que l'honneur & la peine.

PHAETON.

Sans aller chercher une comparaiſon à Cadis, par tout où il y a de grands ſeigneurs qui ont des intendans, les grands ſeigneurs jouent le rôle des Eſpagnols.

ESCULAPE.

Si mon pere n'a pas de l'argent comptant à lui donner, au moins le peut-il enrichir avec quelqu'un de ſes métiers. Je m'en vais lui en parler.

SCENE V.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

ET que me ſervira d'être fils d'un dieu, ſi ſans égard à ma qualité je ſuis réduit à travailler? Je verrai tous les jours les enfans des maltotiers, des procureurs, des banquiers, des huiſſiers & des ſergens mêmes, vivre à gogo ſans rien faire? peſte, bienheureux ſont les enfans dont les peres ſont damnez!

MOMUS.

T'es-tu gâté pour n'avoir fait ce matin que voir Paris en paſſant? Ce n'eſt que là où les faineans ſe tirent d'affaires; par tout ailleurs il faut avoir un métier ſi l'on veut vivre.

PHAETON.

Et mon pere en a-t-il quelque bon à me donner?

DORIS.

Je le croi, il eſt menétrier, maçon, architecte (c'eſt tout un à l'heure qu'il eſt) devin, poëte, medecin, en voilà à choiſir.

PHAETON *à Momus.*

Aides-moi, je te prie, toi qui te piques de connoitre les defauts de toutes choſes.

MOMUS.

Je le veux bien, voyons; te ſens-tu du penchant pour l'architecture?

PHAETON.

Et qu'eſt-ce que chante cette architecture?

DORIS.

Elle apprend à bâtir de beaux palais dans l'ordre corinthien, dorique, ionique; elle approche ceux qui la poſſedent des grands, & les rends neceſſaires à leur faſte & à leur magnificence.

PHAETON.

Bon, je ſai la récompenſe qu'ils en doivent attendre, par le propre exemple de mon peré.

Ayant bâti les murailles de Troye,
Son marché fait avec Laomedon,
Il fut ſa dupe, & pour toute monoye
Il n'en reçut qu'un bon jour ſur ce ton,
Et toulouronton ton taine, &c.

MOMUS.

C'eſt bien pis aujourd'hui; & qui diable peut ſonger à bâtir? Les bourgeois ſont trop ſages, & les grands ſeigneurs ont trop d'autres dépenſes à faire. A peine en eſt-il encore qui puiſſe fournir à leur équipage de guerre; réparer dans leurs livrées, à la faveur d'un petit bordé artiſtement appliqué ſur un ſurtout, le défaut des juſte-au-corps, des veſtes & du gros galon, & ſoutenir par quelque groſſe piéce leurs tables à moitié

tombées. On en trouve encore quelqu'un, qui pour tracaſſer nobleſſe, fait rapetaſſer de vieilles maſures, & replâtrer des ſalons enfumés. Mais qui veux-tu qui penſe à élever des palais du fondement ? on a moins beſoin d'architectes pour en conſtruire des nouveaux, que de charpentiers pour étayer les ruinés.

PHAETON.

Percez-m'en d'un autre. Je vois bien qu'à ce métier-là, je ne gagnerois pas de l'eau pour boire.

DORIS.

Fais-toi devin.

PHAETON.

Et cela me vaudra-t-il quelque choſe ?

MOMUS.

Demandes-le à Doris qui te le conſeille.

DORIS.

Les ſeules femmes ſeront capables de t'enrichir. L'une te viendra demander ſi ſon amant la préfere de bonne foi aux ſolides appas de ſa vieille, mais riche rivale : l'autre, ſi le gros lingot d'or qu'elle amadoue, donnera bien-tôt dans ſes panneaux. Que de femmes inquiétes du repos de leurs maris, auront la curioſité de s'informer s'ils ſeront bien-tôt affranchis des miſeres de cette vie ! que de guerriers de valeur équivoque te conſulteront en partant pour l'armée, ſur le deſtin de leur campagne !

MOMUS.

Oui : mais la justice ?

PHAETON.

Et qu'auroit-elle affaire à moi ? Viendroit-elle me demander si tous les jours elle n'est pas vendue, si des juges qui ont la pudeur de ne pas recevoir de l'argent en espece, n'ouvrent pas la porte aux presens, sans scrupule, & sans honte ? Il ne faut pas pour cela aller au devin.

MOMUS.

Apprenez à parler : recevoir des presens pour rendre la justice, ce n'est pas la vendre, cela ne doit s'appeller tout au plus que la troquer. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, je veux dire, que si tu excellois dans le métier de devin, la justice pour consulter ton urne après ta mort, craignant que tu n'allasses porter tes os ailleurs, te feroit peut-être brûler pour avoir de ta cendre.

DORIS.

Bon, bruler : si tout le monde étoit traité selon ses mérites.......

PHAETON.

Les fagots aujourd'hui se vendroient plus de cent dix sols le cent. Oui, que de plus hardis le hazardent. Chat échaudé a peur d'eau froide. Point de devin.

DORIS.

Je vois venir Galatée, il faut vous laisser déliberer ensemble sur les soins de votre

ménage, nous reviendrons ſavoir votre réſolution.

MOMUS *bas.*

Allons en donner avis à Epaphus. *Haut.* Je ne veux point troubler votre tête à tête.

SCENE VI.

GALATE'E, PHAETON.

GALATHE'E.

M*I rallegro, ſignor Fetonte, che ſiate ucito dal foco come l'oro dalla cupella : la fenice* de ſon bucher & un boudin deſſous les cendres.

PHAETON.

Non hò piu paura, bella Galatea, che del foco de voſtri ſguardi.

SCENE VII.

MOMUS, DORIS, PHAETON, GALATE'E.

MOMUS.

ET bien, es-tu d'accord avec Galatée ? vous êtes-vous déterminé ſur le choix d'un métier?

PHAETON.

Je n'y ai pas ſeulement penſé.

MOMUS.

Il eſt vrai qu'il n'y en a guéres de meilleur que celui d'avoir une jolie femme. Je connois bien des gens qui n'en ont point d'autre, & qui ne laiſſent pas de faire figure dans le monde.

PHAETON.

Vas-t-en au diable avec ta figure.

DORIS.

Je penſe à une choſe ; s'il ſe faiſoit violon, il entreroit à l'opera.

PHAETON.

Violon, moi? ſuis-je fait pour être enſeveli dans un orqueſtre? je voudrois briller ſur le theâtre.

DORIS.

Cela dépend encore d'Apollon. La muſique & la danſe ſont de beaux arts, dont il eſt le ſouverain diſpenſateur.

MOMUS.

Oui, mais pendant qu'il s'égoſillera ſur la note en public, on donnera peut-être tablature à Galatée en chambre.

PHAETON.

Je l'en empêcherai bien, je ne la perdrai pas de vue, & je n'entrerois à l'opera qu'à condition qu'elle y entreroit avec moi : on n'auroit vraiment le benefice qu'avec les charges.

GALATE'E.

Avec les charges, je ferois fort bien ma

partie ; je ſai chanter, écoutez. *Elle chante.* Je ſai auſſi danſer , danſons enſemble. *Ils danſent.*

PHAETON.

Tenons-nous-en à la danſe, nous nous ferons trop admirer.

MOMUS.

Peut-être pour un temps : mais vous êtes un yvrogne , un gourmand , monſieur Phaeton ; vous groſſirez , adieu ma taille : vous aurez en même temps des affaires en tous les quartiers de la ville , adieu mon jarret ; vous arriverez eſſoufflé pour danſer , & vous battrez du flanc aux premiers ſauts de l'entrée. Pour Galatée , elle ſe gâtera la taille lorſqu'elle y penſera le moins.

PHAETON.

Nous chanterons quand nous ne pourrons plus danſer.

DORIS.

Il n'importe pas de quelle taille on ſoit pour la voix.

MOMUS.

J'en conviens , mais je dois avertir mon ami d'une choſe.

PHAETON.

De quoi ?

MOMUS.

De te préparer à voir ta femme obligée de ſoutenir l'irruption des fleurettes banales des paſteurs de la ſcene lyrique.

PHAETON.

Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par fleurettes banales ?

MOMUS.

J'entens que si un jeune homme, que ses débauches auront décrié parmi les belles, veut s'établir le renom de galant, il choisira ta femme pour lui jurer qu'il a renoncé au vin en faveur de ses charmes, & croira faire au sexe une réparation publique, en poussant des hoquets amoureux à la face du parterre, du paradis & des loges.

PHAETON.

Ho! parbleu qu'il demeure dans sa crapule; je ne veux pas passer pour sot, afin qu'il cesse de passer pour yvrogne.

MOMUS.

Tantôt un galant plus dangereux & moins jeune, nouveau tithon à qui ses prouesses pour une infinité d'aurores naissantes n'ont plus guéres laissé que la voix, jettera l'œil sur elle pour la rendre l'objet éclatant de ses brillantes galanteries, & s'acharnera à la pourchasser de coulisse en coulisse devant tout le monde, pour se consoler du peu de chemin qu'il lui feroit faire s'ils étoient téte à téte.

PHAETON.

Passe pour celui-là, les galans de ce caractére font quelquefois du bien, & ne sauroient jamais faire grand mal.

MOMUS.

Il eſt vrai, mais le mal eſt, que ſi quelque ſeigneur, d'un certain fracas s'aviſe de prendre des ſoins pour Galatée, quelque fatiguée qu'elle ſoit de ſes ennuyeux emportemens, quelque ſage conduite qu'elle puiſſe avoir, elle ne ſauroit empêcher que le ſpectateur malin, témoin de ce manége, le bourgeois ſoupçonneux, le ſot défiant, la femme de qualité envieuſe & jalouſe, la demoiſelle de vertu douteuſe qui meſure tout à ſon aulne, le jeune étourdi qui veut & croit tout ſavoir, le nouveau débarqué de la province, qui n'a fait qu'un ſaut du coche à l'auberge, & de l'auberge au parterre: elle ne ſauroit, dis-je, empêcher que tous ces gens-là ne s'imaginent que le ſeigneur eſt heureux: & c'eſt tout ce que le ſeigneur ſouhaite.

PHAETON.

Diable!

MOMUS.

La plûpart du monde ne juge que ſur la ſuperficie: & quand il voit un héros appliqué au ſiége de Sciros, où il n'aura pas manqué un ſeul jour de tranchée, ſe donner mille mouvemens, changer plus ſouvent de place que le theâtre de décorations, & s'embaraſſer dans les cordes des machines, il ne doute pas qu'étant devenu grand homme de guerre par ſon aſſidu ſervice, il ne

prenne d'emblée les places qu'il attaque, quoi qu'il en demeure ſouvent au blocus.

PHAETON.

Point d'opera, ma mie : palaſanbleu, que ces meſſieurs cherchent quelqu'autre que ma femme pour les mettre en réputation.

SCENE VIII.

ESCULAPE, MOMUS, PHAETON, DORIS.

ESCULAPE.

APollon a favorablement accueilli la propoſition que je lui ai faite pour vous. Il va venir, & il vous dira lui-même qu'il vous rendra celebre dans celui de ſes métiers que vous aurez choiſi.

DORIS.

Nous voilà bien embaraſſés ſur le choix d'un métier, qu'Eſculape lui enſeigne la medecine, Phaeton y gagneroit tout ce qu'il voudroit, lui qui ſeroit ſavant.

MOMUS.

Tant d'ignorans s'y enrichiſſent.

ESCULAPE.

Notre métier étoit bon autrefois, mais il eſt aujourd'hui trop décrié : perſonne ne donne plus dans nos mots ſpécieux, tous les enfans ſavent que l'oxicrat n'eſt que de

l'eau

l'eau avec du vinaigre, & le quinorodon du gratecul.

MOMUS.

Joint que chacun a la malice de vous frauder : l'un va ſe faire tuer à l'armée ſans le ſecours des medecins, l'autre créve en vingt-quatre heures des excès qu'il a fait; ſans attendre vos ordonnances. Et dans les maux extraordinaires, charlatans pour charlatans, on a recours aux empiriques.

PHAETON.

Et dans les maladies familieres, qui étoient autrefois pour vous un fretin sûr & journalier, la moindre garde en ſait autant que vous : tout le monde s'ingere à faire chez ſoi les remedes, & le premier meuble de toutes les bonnes maiſons eſt une ſeringue.

DORIS.

Voilà entrer dans la choſe en vrai allié de la faculté. Les fiévres leur reſtoient, derniere reſſource pour ſe ſaiſir d'un malade tant qu'il conſervoit une goute d'humeur dans le corps, & de ſang dans les veines : ils ont beau prendre tout le ſoin imaginable pour proſcrire le quinquina : en vain avez-vous conſeillé aux apoticaires de le falſifier le mortel entêté de ce maudit febrifuge le fait venir de la ſource avant que ces fidels ſupôts de la pharmacie ayent pu en alterer la vertu.

PHAETON.

Elle a parbleu raiſon, je.... mais ne

m'enrichirois-je pas de reste en ne traitant que les maladies secrettes ? Je ferai courir des billets, j'afficherai que je vois les hommes, & que madame Phaeton voit les femmes.

MOMUS.

Fi donc, c'est un métier trop vil.

DORIS.

Oui, mais si l'on ne remedie aux tricheries des apoticaires, je ne donnerois pas un clou à soufflet du métier de medecin. Fais-toi poëte, c'est un métier noble celui-là.

Va comme Pelletier, croté jusqu'à l'échigne,
Promener un sonnet, de cuisine en cuisine.

Mais voici ton pere.

SCENE IX.

APOLLON, MOMUS, PHAETON, GALATE'E, DORIS, UN POETE.

APOLLON.

JE suis ravi, mon cher Phaeton, que le malheur qui t'est arrivé, t'ait comblé de gloire, & serve à tout l'univers d'une preuve éclatante que tu es mon fils.

LE POETE *s'avançant.*

Il y a long-temps, seigneur Appollon, que je vous cherche.

APOLLON.

Et qui êtes-vous ?

LE POETE.

Et pouvez-vous me méconnoitre, moi qui devrois être le plus cher de vos nourrissons, moi le premier poëte du siécle, qui ne cede ni à l'aveugle thebain, ni au Cigne mantouan dans l'épique ; qui dans le lirique efface la réputation d'Anacreon & dePindare, & qui ai toujours méprisé le dragmatique, pour ne pas exposer mes ouvrages à l'insuffisance d'un mauvais acteur ? Mais je vous pardonne, ma tête en compote, & mon bras en écharpe me défigure assez.

APOLLON.

Je ne sache pas vous avoir jamais vu ; mais que voulez-vous de moi ?

LE POETE.

Je viens vous demander justice d'un de vos plus anciens domestiques.

PHAETON.

Adressez-vous à moi, je suis en possession de tout obtenir de mon pere : à qui en avez-vous ? Qui de sa maison vous a fâché ? est-ce des saisons dont vous vous plaignez ? l'hyver n'a-t-il pas eu égard au peu de bois que vous avez en cave ? quelqu'un des mois vous a-t-il offensé ? murmurez-vous de la stérilité d'octobre ? avez-vous quelque chose à dire contre quelqu'une des vingt-quatre heures ? Vous a-t-on à celle du diner ou du souper

chaſſé de quelque bonne table ? Parlez : mon pere vous fera raiſon de tout ce qui releve de ſon empire.

LE POETE.

C'eſt de Pegaſe dont je me plains. Puiſque tous mes confreres ſe plaignent comme moi qu'il eſt trop vicieux, que diable voulez-vous faire d'un cheval entier ? Vous êtes un dieu pacifique, & n'avez pas beſoin comme Mars d'un cheval de bataille ; & croyez-moi, ſeigneur Apollon, faites-en un ongre. Eſt-ce que meſdames les doctes pucelles ne ſauroient s'accommoder d'un palefroi trouſſé en coureur ?

MOMUS.

Vous verrez qu'il aura eſtropié cet honnête homme.

LE POETE.

Vous êtes dans le fait, voici l'hiſtoire. Il y a long-temps que j'avois une démangeaiſon démeſurée de monter ſur un cheval ſi renommé : le traître, dès que je l'aprochois, m'accueilloit avec des ruades : je fis tant qu'uſant de ſtratagême comme Alexandre, quand il voulut ſe percher ſur Bucephale, j'employai pour le réduire les plus beaux endroits de nos auteurs modernes ; car nous autres habiles gens nous mépriſons trop les anciens pour leur rien emprunter. Pegaſe à quelqu'un des traits dont je m'étois ſaiſi, devint plus doux qu'un mouton. Me voilà

enfin ſur lui à califourchon ; mais d'abord m'ayant reconnu, il ne fit que ſauter, ruer, peter, ſe cabrer, tant que du plus haut du parnaſſe, il me précipita dans le bourbier le plus bas de la grenouilliere d'Helicon ; encore fus-je trop heureux de tomber dans la fange, j'en fus quitte pour mon bras droit & pour mon œil gauche. Voilà, grand Apollon, comme ce maudit animal m'a traité.

PHAETON.

Quoi, mon pere, vous avez un cinquiéme cheval ? eſt-ce pour le mettre quelquefois en arbaleſtre ? De la maniere dont ce galand homme en parle, ce doit être le plus méchant de tous. Et pour être poëte, il me faudroit avoir affaire à lui, la peſte ! je me ſuis trop mal trouvé de ſes camarades.

MOMUS.

Mais n'entens-je point ſiffler ? eſt-ce qu'on joue ici près quelqu'une de vos comedies ?

DORIS.

Prenez-vous pour des ſifflets les chants des bergers du prochain hameau, qui danſent au ſon du flageolet ?

APOLLON.

Helas, qu'ils ſont heureux !

MOMUS.

Ho ! pour cela, voilà la ſeule condition contre laquelle je ne trouve rien à dire.

APOLLON.

Mon fils, puiſque l'oracle promet Gala-

tée, à celui de ses amans, qui saura lui faire la destinée la plus heureuse, épouses-là, & embrasses avec elle la vie champêtre; vous serez tous deux parfaitement heureux. Je n'ai jamais joui d'un vrai bonheur, que tandis que j'ai été pasteur en Thessalie.

SCENE X.

Une troupe de bergers vient dansant & chantant au son des chalumeaux & des hautbois.

APOLLON, & le reste.

UN BERGER *chante.*

QUe dans ces villages,
Nos jours sont serains!
Nos bleds, nos raisins
Y sont à l'abri des orages,
Nos troupeaux des loups,
Et nous des jaloux.

APOLLON.

Prenons, prenons tous avec eux
La panetiere & la houlete:
Non, je ne fus jamais heureux
Qu'en gardant les troupeaux d'Admete.

Apollon, Momus, & les autres se mêlant parmi les bergers, prennent des houletes.

EPAPHUS *arrivant.*

Nymphe, vous nous quittez pour devenir bergere,
Venez, venez dans la cour de ma mere,
Vous verrez mille amans à vos pieds chaque jour.

GALATE'E.

Et qui ne connoit pas les amans de la cour?
L'artifice est leur dieu, l'offense la moins noire
Chez eux est l'infidelité,

Tromper fait leur felicité,
Tromper finement eſt leur gloire?

UN BERGER *chante.*

L'artifice
N'eſt pas le vice,
De nos hameaux,
Le chant des oiſeaux,
Le criſtal des eaux,
Ces bocages,
Leurs ombrages;
Ces lieux enchantés
N'ont pas des beautés
Plus naturelles
Que nos feux.
Nous ſommes tous amoureux;
Tous fideles
Et tous heureux.

UN BERGER *chante.*

La bergere
Qui cherche à plaire,
Y plait ſans fard,
Le menſonge & l'art
N'eurent jamais part
A ſes charmes,
A ſes larmes:
Tous ces faux appas
Ne compoſent pas
Les caracteres
De nos feux.
Nous ſommes tous amoureux;
Tous ſinceres
Et tous heureux.

PHAETON *chante.*

Quand Gros-Jean dit qu'il aime Colinette,
Il eſt vrai qu'il l'aime bien;
Mordienne, dans les champs on ne frelate rien;
Et tout s'y fait à la franquete.

MOMUS *chante.*

Dans nos caves, dans nos celiers,

D'infideles cabaretiers
N'exercent point leur perfidie ;
L'art n'altera jamais le goût de nos raisins,
Et ce qui rend encor ce sort digne d'envie,
Tous les plaisirs de notre vie
Sont naturels comme nos vins.

UN BERGER *vers Phaeton & Galatée.*

Qu'on écrive vos noms sur les tendres ormeaux,
Pour chanter vos amours, que les bergers s'assemblent.

PHAETON *à Galatée.*

Songeons, nous, cependant à peupler ces hameaux,
De Celadons qui me ressemblent.

UN BERGER.

Qu'à l'envi chacun s'applique
A fournir des plaisirs à ce couple charmant,
Et puissent les douceurs de ce concert rustique
Avoir pour lui quelque agrément.

On entend un concert de hautbois & de flutes qui finit ce divertissement.






ULISSE ET CIRCE

ULISSE

ET

CIRCÉ.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au theâtre par Mr. L. A. D. S. M. & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le 20 jour d'Octobre 1691.

ACTEURS.

CIRCE' Magicienne, Isabelle.

COLOMBINE confidente de Circé.

MARINETTE Grecque.

ULISSE prince d'Itaque.

LE DOCTEUR, PIERROT, PASQUARIEL, MEZZETIN, ARLEQUIN, Compagnons d'Ulisse.

La Scene est aux environs de la ville de Troye, & dans l'isle de Circé.



ULISSE ET CIRCE.

ACTE I.



SCENE I.

Le theâtre represente le camp des Grecs devant la ville de Troye, laquelle paroit dans l'éloignement toute en feu.

On entend un grand bruit de trompettes, de tambours, de coups de mousquets & de gens qui crient : & qui traversent le theâtre en fuyant le vainqueur.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.



IENS, viens, Mezzetin, retirons-nous de tout ce fracas, laissons achever le combat à ceux qui ont besoin de réputation; pour nous on nous

connoit bien, je pense, retirons-nous avec le butin que nous avons fait.

MEZZETIN.

Tu as raison, de plus il ne faudroit que se trouver par malheur auprés de quelque mal-adroit, ou de quelque malitieux qui nous enfonceroit quelque coup d'épée dans le ventre, cela ne vaudroit pas le diable, non.

ARLEQUIN.

La seule idée m'en fait trembler. Ha! Mezzetin, comme on traite cette pauvre ville de Troye, la voilà toute en feu; as-tu remarqué, quel ravage, quel bruit, quel carnage?

MEZZETIN.

Vous l'avez voulu, messieurs les Troyens avèc votre obstination à retenir madame Helene, qui dans le fond n'est qu'une petite impertinente & une coquette fieffée.

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle devroit être aux magdelonnettes. Voyez le beau sujet de se faire échigner ainsi pour une femme; & fi! cela est pitoyable : mais enfin, voilà la guerre finie, qu'il y aura des gens bien-aises! Car afin que tu ne t'y trompes pas, la plûpart des gens d'épée, qui disent à tout propos qu'ils languissoient dans la paix, trouvent fort peu de plaisir à la guerre quand ils y sont; & plus de mille fois en unecampa-

gne, ils maudissent dans leur ame ce diable de point d'honneur qui les a obligé à prendre parti. Ho, combien j'en sai qui dans les occasions font assurément de belles réflexions sur l'heureux état des gens de robbe, & des petits collets, & qui enragent de tout leur cœur de se trouver là !

MEZZETIN.

Tout comme nous.

ARLEQUIN.

Je croi que tu n'as pas trop de tort : mais tiens, Mezzetin, afin qu'à l'avenir nous menions une vie bien agréable, loin de la guerre, je suis d'avis que nous nous retirions à une ville, dont tu as peut-être entendu parler, avec notre butin.

MEZZETIN.

Et quelle ville ?

ARLEQUIN.

A Paris.

MEZZETIN.

A Paris : y as-tu jamais été, toi ?

ARLEQUIN.

Ho, oui, j'y ai été ; c'est une ville qui convient parfaitement à des gens de notre humeur, car il est sûr qu'on n'y verra jamais la guerre.

MEZZETIN.

Je suis bien aise que tu saches ce que c'est que cette ville-là, car j'y ai été aussi, & nous ferons fort bien d'y aller. Mais, Ar-

lequin, dis-moi un peu quelle figure ferons-nous là ?

ARLEQUIN.

Nous y ferons la figure que font les autres.

MEZZETIN.

Je te veux dire de quelle profession nous nous mettrons.

ARLEQUIN.

Ho ! nous serons ce que nous sommes, gens d'épée.

MEZZETIN.

Fi, Arlequin, fi !

ARLEQUIN.

Comment, fi : y a-t-il rien de plus noble que cet état ?

MEZZETIN.

Non, quand on en fait le métier ; mais de battre le pavé à Paris avec un plumet & une épée de longueur tandis que tout le monde est à la guerre, fi ! te dis-je, ces gens-là sont tout-à-fait méprisables & méprisez.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant beaucoup.

MEZZETIN.

Cela ne fait rien.

ARLEQUIN.

Mais quel parti prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Tiens, je songe, jettons-nous dans la robbe.

ARLEQUIN.

Fi, Mezzetin, fi !

MEZZETIN.

Comment, fi ? ce ſont gens fort recherchés & conſiderés.

ARLEQUIN.

Pas tant qu'ils s'imaginent. . . . . on les voit quand on en a affaire : mais hors cela on s'en moque.

MEZZETIN.

Mais nous aimons l'argent, & c'eſt-là le moyen d'en gagner.

ARLEQUIN.

Maraut que tu es, conſerveras-tu toujours ton inclination friponne, à cauſe qu'on a tous les jours la patte graiſſée dans ce métier-là, tu en veux être ?

MEZZETIN.

Et que veux-tu donc que nous ſoyons ?

ARLEQUIN.

Faiſons-nous. . . . faiſons-nous. . . . . diſciples d'Hypocrate.

MEZZETIN.

Qu'appelles-tu diſciples d'Hypocrate ?

ARLEQUIN.

Ce ſont des gens qui gagnent leur vie aux dépens de celle des autres.

MEZZETIN.

Ha, j'entens, tu veux dire des boureaux. ...

ARLEQUIN.

Medecin, animal, & non pas bourreau :

un disciple d'Hypocrate boureau ! il faut avoir bien peu l'usage du monde pour confondre l'un avec l'autre.

MEZZETIN.

Que veux-tu, je n'en sai pas faire la difference.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant une notable : car l'un expedie son homme dans le moment, & l'autre le fait languir quelque temps auparavant.

MEZZETIN.

Ha, coquin, tu disois que je voulois être de robbe pour voler, & tu veux être medecin pour tuer ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on a le plaisir de gagner bien de l'argent aussi dans cette profession-là.

MEZZETIN.

Ne parlons plus de cela, c'est une profession qui porte trop au nez.

ARLEQUIN.

Mais quel parti prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Ho ! parbleu je l'ai trouvé, il faut prendre le petit collet.

ARLEQUIN.

Fi ! les rues de Paris en sont pavées, on n'y voit autre chose : il est vrai que le petit collet donne bien des avantages. Tel à l'ombre de son petit collet, se foure parmi tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, qui sans cela ne frequenteroit que des faquins.

MEZZETIN

MEZZETIN.

Tu as raiſon, cet habit-là donne bien de la hardieſſe à la plûpart de ceux qui le portent; ils ſe piquent de bel eſprit, ils jugent des ouvrages en vers & en proſe, ils chantent amoureuſement, ils ſont même de mauvaiſes chanſonnettes, qu'ils vont débiter enſuite dans les ruelles.

ARLEQUIN.

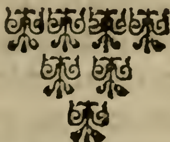
Ils ne laiſſent pas par ces manieres-là d'impoſer.

MEZZETIN.

C'eſt que quelque impertinent, & quelque ſot que ſoit un homme, il en trouve toujours de plus ſots, & de plus impertinent que lui.

SCENE II.

On voit paſſer Uliſſe combattant contre pluſieurs ſoldats qui reculent devant lui : Arlequin & Mezzetin le ſuivent de loin.



SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENfin, madame, vous avez vu tout ce que vous aviez envie de voir : vous avez vu cette belle Helene qui fait tant de bruit, qui a été cause d'une si grande guerre : vous avez vu tous ces fameux guerriers de l'un & de l'autre parti, dont elle a causé la querelle, & tout cela sans que nous ayons été vues. Oh que la magie est une belle chose ! celui qui vous l'a enseignée ne vous a pas dérobé votre argent : dieu sait aussi comme votre réputation est établie, & comme tout le monde parle de madame Circé, la plus savante magicienne, dit-on, qui fut jamais.

CIRCE'.

Il est vrai que je dois être assez contente des connoissances que j'ai dans cet art, qui fait jusqu'ici ma plus agréable occupation. Tu as vu avec quelle rapidité sur un char volant, nous avons traversé les airs qui séparent mon île de ces terres, où la simple curiosité m'a attirée : tu connois mon pouvoir sur les élemens & jusques dans les enfers : mais tu ne connois pas combien j'en ai peu sur moi encore.

COLOMBINE.

Comment donc, madame, que voulez-vous dire ?

CIRCE'.

Ha, Colombine ! mon cœur qui jusqu'ici n'a été sensible qu'aux charmes des sciences les plus hautes & les plus cachées, commence à me parler un autre langage, il veut une occupation plus naturelle que celle qu'il a eue jusqu'ici ; il veut aimer, Colombine, & je crains bien que toute ma science & toute ma raison ne puissent venir à bout de l'en empêcher.

COLOMBINE.

Voyez ce fripon de cœur, qui fait le petit révolté, on lui en baillera vraiment : Voilà de nos prudes, qui condamnent jusqu'aux apparences de la galanterie, & qui à l'heure qu'on y pense le moins deviennent amoureuses, folles jusqu'à faire toutes les avances. Mais, madame, vous qui méprisiez tant l'amour, comment vous y êtes-vous laissée surprendre ?

CIRCE'.

Il est vrai, Colombine, j'ai toujours méprisé l'amour, & je croi qu'il veut s'en venger presentement. Au milieu de tous ces princes grecs, assemblés pour la destruction de la ville de Troye, je n'ai pu m'empêcher de voir le fameux Ulisse d'un autre œil que les autres ; s'il y en a quelques-uns qui peu-

vent lui diſputer le prix de la valeur, il n'y en a aucun qui ne lui cede du côté de l'eſprit & du merite : enfin, Colombine, je n'ai ſu avoir de l'attention que pour lui.

COLOMBINE.

Hé bien, madame, il n'y a pas grand mal à cela ; Uliſſe ſera trop heureux d'une telle bonne fortune, les jeunes cavaliers comme lui n'en refuſent guéres, bonnes ou mauvaiſes ; ils ne ſont pas cruels ordinairement : ainſi vous aurez contentement quand vous voudrez.

CIRCE'.

Mais, Colombine, qui peut m'aſſûrer qu'Uliſſe répondra à mes ſentimens ?

COLOMBINE.

Vous voilà bien empêchée ; s'il ne veut pas répondre de gré, vous lui ferez bien répondre de force.

CIRCE'.

Ho, que tu connois mal ce que c'eſt que d'aimer ! quand même je pourrois par mon art le contraindre à me rendre des ſoins, que les hommages forcés touchent peu un cœur délicat !

COLOMBINE.

Diantre, que vous en ſavez déja pour une premiere paſſion ; je vois bien que l'amour eſt un bon maître qui ne triche point ; à la premiere leçon qu'il donne, il en apprend beaucoup. Mais, madame, pour re-

venir à ce que nous disions, ne craignez point qu'il soit nécessaire de vous servir de votre science : une personne faite comme vous, n'a pas besoin ordinairement de magie pour se faire aimer ; je vous en répons, moi.

CIRCE'.

Je t'avoue, que tes discours me flatent agréablement.

COLOMBINE.

De plus, madame, pour jouer à coup sûr, je sai une magie bien naturelle, dont la plûpart des femmes se servent presentement, & qui est immanquable : par-là elles attirent les hommes les plus inconstans.

CIRCE'.

Et comment, Colombine ?

COLOMBINE.

C'est de faire beaucoup de presens à la personne qu'on aime : vous ne sauriez croire le bon effet que cela fait, & combien cette maniere d'agir, releve le merite d'une femme auprès de son amant. La liberalité, madame, est un trait de beauté, contre lequel peu de cœurs sont à l'épreuve.

CIRCE'.

Mais, Colombine, Ulisse est un grand prince, qui n'a besoin de rien.

COLOMBINE.

Ha, madame ! quelque riches que soient les hommes, ils préférent toujours une mai-

treſſe qui donne, à une plus belle.

CIRCE'.

Mais cela ne ſeroit-il point honteux à une perſonne de mon âge, de donner pour ſe faire aimer?

COLOMBINE.

Non, madame, non, les vieilles ne ſont pas les ſeules qui donnent, les jeunes en ont pris auſſi la méthode, & s'en trouvent fort bien; il y a la maniere de faire les choſes: Eh, ne vous inquietez pas, les hommes entendent à merveille à épargner aux femmes, la peine de chercher d'honnêtes prétextes, pour leur faire des preſens, ils font naître ces occaſions ſi à propos.... Un homme arrive chez ſa maitreſſe, il lui fait quelques careſſes, enſuite il ſe jette dans un fauteuil, & là d'un air nonchalant devient triſte & rêveur; la dame auſſi-tôt lui dit: Qu'eſt-ce que c'eſt donc, monſieur, qu'eſt devenue votre belle humeur.... Ce n'eſt rien, madame, ce n'eſt qu'une petite diſtraction.... Il continue ſa rêverie.... Mais, monſieur, lui dit la dame, avec emportement: En verité vous n'y ſongez pas, eſt-ce que vous vous ennuyez avec moi? qu'avez-vous..... Et bien, madame, puiſque vous le voulez ſavoir abſolument, c'eſt que je ſuis le plus malheureux homme du monde.... Et comment donc, monſieur... Comment, madame, après toutes les per-

tes que j'ai faites depuis quelque temps au jeu, quand je penſe recevoir de l'argent de mes fermiers, un maudit chicanneur fait revivre un certain vieux procés de famille, & fait arrêt ſur tout ce qui m'eſt dû; mais par la mort, par la tête, il ne mourra que de ma main.... Ah, mon cher! dit auſſitôt la dame, ne vous faites point de mauvaiſes affaires; & s'il ne vous faut que de l'argent, je n'ai rien qui ne ſoit à vous: j'en dois toucher au premier jour, & en attendant, j'ai toujours cinq cens louis à votre ſervice.... Vous vous mocquez de moi, dit alors le cavalier, moi prendre de l'argent de vous! ce que je vous dis n'eſt pas pour cela: mais je veux me venger de ce maraut, qui a l'effronterie de plaider contre moi.... Ah, monſieur! prenez ce que je vous offre, que cela ne vous chagrine point, vous donnerez ordre à vos affaires... Moi, madame! vous ne me connoiſſez pas, je ne ferois pas une choſe comme cela pour rien au monde. Enfin, aprés quelques conteſtations de part & d'autre.... Oh bien, madame, dit le cavalier, puiſque vous m'y forcez, je veux bien vous donner encore cette marque de ma tendreſſe.... Alors elle va lui chercher les cinq cens louis, qu'il a la bonté de prendre, en attendant qu'elle ſoit en état de lui offrir une ſomme plus honnête.

CIRCE'.

En verité, Colombine, tu es bien folle avec tes descriptions.

COLOMBINE.

Madame, cela se fait tout de la maniere que je vous le dis, ou à peu prés; car quand on a la clef du cœur, on a aussi la clef du coffre fort, il n'y a plus que la maniere de l'ouvrir honnêtement.

SCENE IV.

PASQUARIEL avec une grande bride, & les acteurs de la scene precedente.

JE cherche Arlequin par tout, pour le faire convenir que je suis un homme d'esprit, & que j'ai sû voler adroitement, quand il verra les perles, les diamans...... *ma ecco due belle, arcibelle, piu che belle*, trés-belles, *bellissime, bellissime dame*.... Mais ne seroient-ils pas aussi deux filoux déguisés, *che m'attendono qui per mi attrapar? (Il les regarde de près.)* Voilà deux petites mines assez fripones, oui.

CIRCE' *à Colombine.*

Apparemment cet homme nous apprendra des nouvelles d'Ulisse.

COLOMBINE.

Laissez-moi faire. Seigneur capitaine grec,

car vous en avez toute la mine, qui cherchez-vous ici ?

PASQUARIEL.

Allete ragione, son greco .... Je cherche .... Je ne suis pas capitaine, *ma voi potrete farmi la compagnia* : que vous êtes jolie !

COLOMBINE.

Tout de bon ! mais qui cherchez-vous ?

PASQUARIEL.

Io cerco voi, o madama, car l'une des deux me suffiroit, *io cerco*, c'est peut-être vous que je cherche.

CIRCE'.

C'est un agréable.

COLOMBINE.

Etes-vous des amis d'Ulisse ?

PASQUARIEL.

Signora si, e l'hò lasciado nella villa de Troye, où il faisoit le diable à quatre, avec d'autres de nos camarades, dont les plus sages comme moi se sont occupés quelques momens à butiner, *& mi ho avuto il* bonheur de donner droit sur la toilette de madame Helene, savoir, perles, *rubini & diamantini al vostro servizio* : tenez, voilà son collier, ses boucles d'oreille, son coulant & sa bague. *Il tire tout cela de sa boëte.*

COLOMBINE.

Cela sera fort bon à donner à vos maitresses ; car enfin on a beau être aimable

comme vous, quand on fait des presens on est encore plus aimé : c'est ce que je disois il n'y a qu'un moment à madame.

PASQUARIEL.

Ca parliano un poco ragione volmente, vous avez toutes deux un petit minois fort engageant, qui de vous deux me veut recevoir dans ses bonnes graces ?

COLOMBINE.

Seriez-vous d'humeur à épouser une de nous deux ? Il ne tiendra qu'à vous d'avoir cet honneur-là.

PASQUARIEL.

Cet honneur est souvent fort deshonorant, & je ne veux pas me marier.

COLOMBINE.

Ha, monsieur ! cela n'ira pas ainsi, puisque vous nous avez conté fleurettes, il faut que vous épousiez une de nous deux.

PASQUARIEL.

Ouais ! ....

COLOMBINE.

Oui, monsieur, & si vous raisonnez, nous vous ferons bien nous épouser toutes deux .... ou bien nous épouserons vos diamans ; aussi bien c'est ainsi que les mariages se font presentement, on épouse les richesses plutôt que la personne.

PASQUARIEL.

Madama i miei diamanti sono troppo piccoli per il vestro gran merito.

CIRCE' *touche la cassette de Pasquariel avec sa baguette.*

Peut-être que vous les trouverez plus gros que vous ne pensez ; je le souhaite de tout mon cœur. Allons, Colombine, je veux songer en particulier à ce que je dois faire, dans la situation presente de mon cœur & de mon esprit.

SCENE V.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

M*A ecco Arlicchino !*

ARLEQUIN.

Ti cerco per tutto. Tu as bien-tôt quitté le pillage ; pour moi pour m'immortaliser, j'ai voulu être des derniers.

PASQUARIEL.

Nous sommes riches a jamais ; as-tu aussi-bien rencontré que moi ?

ARLEQUIN.

Ecoutes, pour moi j'ai bien fait mes orges, voyons, qu'as-tu là dedans ?

PASQUARIEL *met sa cassette par terre, l'ouvre & en tire un collier de perles très grosses & très grandes, avec des diamans fort gros, & autres pierreries.* Mais comment ? voici des perles qui sont devenues bien grosses en peu

de temps, personne ne pourra les porter.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, un mulet les portera, & de reste.

PASQUARIEL.

Je sai ce que c'est, ce sont deux dames qui se mêlent de faire grossir tout ce qu'elles touchent avec leur baguette.

ARLEQUIN.

Oui, je m'en vais les chercher pour leur faire toucher mon dos, la peau en est trop mince, & par consequent trop sensible aux coups de bâton.

PASQUARIEL.

C'est moi qui les vais chercher, je crains qu'il n'y ait quelque friponnerie à tout ceci.

SCENE VI.

MEZZETIN, PIERROT, & ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ET bon jour donc, enfans, hé bien, comme se portent messieurs les troyens?

MEZZETIN.

Ils sont, ma foi, bien malades, & leur ville se porte fort mal aussi, elle a les entrailles bien échauffées.

PIERROT.

Je suis si las de tuer, que je ne puis pas remuer ce bras-là. *En disant cela, il remue le bras dont il parle.*

ARLEQUIN.

O ça, camarade, à present que nous avons pillé de quoi vivre un peu grassement, n'exposons plus nos jours; car quand on s'obstine à ce métier-ci, on y demeure à la fin: & si nous suivons la fortune d'Ulisse, c'est une maniere d'avanturier brutal, qui nous causera malheur à la fin; croyez-moi, retirons-nous où je disois tantôt à Mezzetin, allons a Paris.

PIERROT.

A Paris! oui, j'ai bien oui parler de cette ville-là; mais contes-moi un peu, puisque tu y as été, ce que c'est, & de quelle maniere on y vit.

ARLEQUIN.

Oh l'agréable ville, quand on y a de l'argent! & quand on n'en a point, avec un peu d'esprit & d'industrie, il y a tant de duppes, qu'il n'est pas difficile d'y en gagner.

PIERROT.

Le plaisir se vend donc en ce pays-là, & on n'en a pas sans argent?

ARLEQUIN.

Il est vrai, avec de l'argent on y trouve de tout; un homme de la plus basse naissance, sans esprit, & avec toutes sortes de

mauvaiſes qualités y eſt reſpecté & recherché, pourvu qu'il faſſe bien de la dépenſe.

PIERROT.

Fi, voilà un pays bien avaricieux !

ARLEQUIN.

Nous ſerons tous les jours avec tout ce qu'il y a de jolies femmes ; car elles ſont maitreſſes de leurs actions en ce pays-là. Les maris n'oſent trouver à redire à ce qu'elles font : & quand il s'en trouve quelques-uns d'aſſez mauvaiſe humeur pour cela, tout le monde s'en moque, & ils deviennent ridicules.

MEZZETIN.

Ces pauvres maris, je les plains bien.

PIERROT.

Bon, comme perſonne ne gagne que l'autre ne perde, ſi c'eſt tant pis pour ceux qui ſont mariés, c'eſt tant mieux pour ceux qui ne le ſont pas ; & ainſi nous trouverons notre compte.

ARLEQUIN.

Aſſurément. Ah ! quel fracas nous ferons là parmi les belles, faits comme nous ſommes.

MEZZETIN.

Si on aime là les jolis hommes, j'y ſerai accablé.

PIERROT.

Pour moi fait comme je le ſuis, je n'aurai pas le temps de me retourner.

ARLEQUIN.

Nous menerons tous les jours les dames que nous croirons plus dignes de l'honneur de nos bonnes graces, aux comedies, aux promenades, à l'opera.

PIERROT.

A l'opera ! quel galimathias est-ce que l'opera ?

MEZZETIN.

L'opera, c'est un hermaphrodite entre le bon sens & le mauvais.

ARLEQUIN.

Comment diable, c'est la plus belle chose du monde ! Ha, Pierrot, si tous les hommes ne parloient jamais qu'en chantant comme à l'opera, ah que cela seroit beau ! Quel plaisir ne seroit-ce point d'entendre un beau plaidoyer en musique, & de voir ensuite un juge vénérable prononcer un arrêt en faisant mille fredons agréables dans sa gorge ?

PIERROT.

Comment, Mezzetin, à l'opera on ne dit rien qu'en chantant ?

MEZZETIN.

Non, pas même si on demandoit quelle heure il est. Par exemple, on diroit alors : *(il chante)* Quelle heure est-il, Margot, quelle heure est-il ? il est midi, madame, il est midi.

PIERROT.

Puisqu'on n'y parle qu'en chantant, ap-

paremment qu'on n'y marche qu'en danſant ; l'un eſt auſſi aimable que l'autre.

ARLEQUIN.

Peſte ! tu l'as deviné, c'eſt la danſe qui fait toute l'intrigue de l'opera.

SCENE VII.

LE DOCTEUR tenant Marinette, & les acteurs de la ſcene précedente.

LE DOCTEUR.

ALlegro compagni ecco, qua la mia preſa, ah ſon piu contento di queſta bella Troiana, que d'un quarteron de ſentences d'Ariſtote.

PIERROT.

La troyenne me plait ; allons j'en ſuis amoureux.

ARLEQUIN.

Ma belle truye ou troyenne, regardez un peu mon tein & ma taille : je veux être aimé.

MEZZETIN.

J'y retiens part, & il faut abſolument qu'elle ſoit à nous deux.

MARINETTE.

Poiche la mia ſorte mi rende ſchiava, amo ancor meglio haver due patroni ch'un ſolo, ſono perſuaſa que celui qui m'a perdue eſt un diable

diable déchaîné, *un lione di forze, un dragone auvelenato :* & s'il arrivoit ici, il vous déchireroit, il vous mangeroit, il.....

ARLEQUIN.

Là, là, sais-tu bien, la fille, qu'il n'y a personne qui ose me regarder seulement entre deux yeux ?

PIERROT.

Je renie, il fait bien de se tenir caché.

LE DOCTEUR.

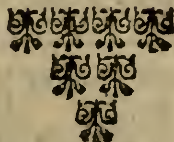
Parla un poco, qui sera ton maitre de nous quatre ?

MARINETTE.

Je vous ai déja dit que j'aimois mieux deux maitres qu'un seul; *dunque voi dovete credere per la medesina ragione*, que j'aime encore mieux en avoir trois ou quatre que deux.

ARLEQUIN.

La pauvre enfant! elle n'a pas trop de tort dans le fond; deux valent mieux qu'un, & trois valent mieux que deux ; quatre même ne lui font pas de peur : mais on ne suivra pas votre goût, ma mignonne.



SCENE VIII.

PASQUARIEL déguisé en soldat, & les acteurs de la scene précédente.

MARINETTE.

Tenete, ecco là il mio patrone, al certo egli mi cerca, hoime, hoime, voi siete tutti morti, salvatevi perche vi va ad uccidere.

PASQUARIEL *parlant à tous.*

Hola, hé canailles, venez me parler.

ARLEQUIN.

Ha, Mezzetin, quelle fichue mine! cet homme-là a l'air sombre & brutal : je ne veux point me commettre avec lui, j'aurois peur de me mettre en colere, & je ne serois plus le maitre de moi.

PASQUARIEL *vers Arlequin.*

Je parle à vous, coquin, approchez.

ARLEQUIN.

Coquin.... Mezzetin, crois-moi, pour éviter un grand malheur, vas parler à lui, & lui fais comprendre à quoi il s'expose de vouloir avoir affaire à moi : vas donc. *Il pousse Mezzetin vers Pasquariel.*

PASQUARIEL.

A qui est-ce donc que je parle, marauts?

LE DOCTEUR, PIERROT, & MEZZETIN *ensemble.*

Monsieur, ce n'est pas moi.

PASQUARIEL.

Chi è dunque quello cospettone che è stato tanto temerario , & si hardi , *per ammenare dalla mia tenda quella schiava ?* Qui de vous me répond , afin que je l'éventre tout à l'heure ?

ARLEQUIN.

Je vous l'ai bien dit que cet homme est fort brutal ; je n'aime point ces sortes de gens-là , moi.

PASQUARIEL.

Che quelche d'uno di voi altri mi risponda, ou je commence par vous couper à chacun un bras.

ARLEQUIN.

S'il commence par les bras , il finira par le reste de nos membres.

LE DOCTEUR.

En verité , je n'ai jamais eu grand goût *per la vostra schiava.*

PIERROT.

Pour moi je suis coquet , je ne saurois m'attacher à rien.

MEZZETIN.

Je disois que j'en voulois ma part : mais je vous assure que ce n'etoit que par un faux air de galanterie , & le diable m'emporte si je m'en soucie dans le fond.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous , messieurs , que je sois plus obligé de m'en soucier que vous autres ? Non , monsieur , non , vous n'avez

qu'à remmener votre esclave; voilà bien des façons pour une fille? Ne semble-t-il pas que ce soit une marchandise bien rare? Allez, monsieur, allez, emmenez-la.

PASQUARIEL.

Je ne veux pas l'emmener, moi?

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce là, qui ne veut jamais ce qu'on veut..... Hé bien, monsieur, qu'elle reste.... Vous êtes un peu difficile, au moins, monsieur, je vous demande pardon si je vous dis cela.

PASQUARIEL *tire l'épée.*

Ah, morbleu, moi, difficile! *Ils ont tous fort peur de Pasquariel; & font plusieurs postures pour l'exprimer. Pendant ce temps Ulisse arrive, qui chasse Pasquariel, & Marinette s'enfuit.*

SCENE IX.

ULISSE & les mêmes, hors Pasquariel & Marinette.

ARLEQUIN.

VOus êtes de pauvres gens, mes enfans, je vous croyois plus de cœur; fi les vilains poltrons.

ULISSE.

Je me réjouis, mes chers compagnons,

de vous avoir retrouvés tous enſemble, *per conſultarvi ſopra quello che dobbiamo fare preſentemente* , que nous avons terminé une guerre qui a duré tant d'années , *& che è ſtata coſi ſanguinoſa credo che ciaſcheduno di voi* ſera bien-aiſe de s'en retourner chez ſoi , & d'aller retrouver ſa famille. *Ditemi ſieti riſoluti* de vous embarquer avec moi , & de ſuivre encore mon ſort? *Tous enſemble parlent à la fois , de maniere qu'on n'entend rien de tout ce qu'ils diſent.*

ULISSE.

Hé, meſſieurs, parlez les uns aprés les autres, *accio poſſe godere del voſtro diſcorſo.*

LE DOCTEUR.

Che ciache duno mi laſci dir.

PIERROT.

Non, non, c'eſt à moi à parler.

MEZZETIN.

Pourquoi parleras-tu avant moi?

ARLEQUIN.

Et moi, meſſieurs, je ne dis rien; mais le premier qui ouvrira ſeulement la bouche, à moins que ce ne ſoit pour bâiller, car pour cela paſſe: mais ſi c'eſt pour parler, je lui paſſe mon épée au travers du corps dans le moment.



SCENE X.

PASQUARIEL & les mêmes.

PASQUARIEL.

MOnsieur, je viens vous dire.

ARLEQUIN.

Tais-toi, ou je te tue. *Chacun fait des grimaces & des postures comme pour se faire entendre par signes.*

ULISSE.

Hé bien, qui parlera donc de vous autres ?

ARLEQUIN *tire l'épée.*

Comment morbleu ? *Mezzetin bat Arlequin.*

ARLEQUIN.

Il me prend par mon foible, il m'obéit, il n'ose parler, & à cause de cela je ne saurois lui vouloir de mal. Parles presentement.

MEZZETIN.

Comment impertinent : tu as l'insolence de tirer l'épée contre notre chef le seigneur Ulisse ? poltron, maraut ! *Il le gourmande à coups de pied.*

ARLEQUIN.

Il a une certaine franchise dans ses discours & dans ses actions, qui m'a toujours gagné le cœur : j'ai eu du foible de tout tems

pour ce fripon-là; il ſait comment il me faut prendre.

ULISSE.

Hola, mes chers amis, ſoyons bien enſemble, & ceſſez toutes vos diſputes. Le Docteur parlera le premier, *coſi comanda Uliſſe, & coſi voglio.*

LE DOCTEUR.

Signor, per mi voi ſeguitarve da per tutto, ſon ſtado in terra con vu, voi andar ancor con vu ſul mar. Vous m'avez fait tant de bienfaits, vous m'avez diſpenſé tant de graces, que je ne ſaurois les oublier. Je veux ſuivre toutes vos actions, *perche dice il filoſofo : Boni viri nati ſunt in exemplum.* J'ai dit.

ULISSE.

Vous parlez ſagement ; & vous Paſquariel?

PASQUARIEL.

Signor, un filoſofo qui avoit épouſé une naine, *gli dimandarono per che aveſſe ſposà* une ſi petite femme, il dit : La femme étant un mal necéſſaire je l'ai pris le plus petit que j'ai pu : *voglio dir che pare ch'il deſtino mi perſeguiti in queſto paeſe, perche* toutes les femmes *che vedo mi dimandano* ſi je veux les épouſer : & comme mon pere, mon grand-pere, & mes ayeuls n'ont jamais voulu ſe marier, & que j'ai réſolu de ſuivre leur exemple, *partiro con voſtra ſignoria, & sarò* ravi de revoir mon pays où l'on ne parle jamais

de mariage ; parce que, comme dit le Sage, *omnia sunt communia.*

ULISSE.

C'est bien parler ; & Pierrot ?

PIERROT.

Quoique la matiere soit épuisée, écoutez-moi philosoficalement & sans prenbaranbule. J'ai médité une petite harangue en stile lacomique, qui est le stile à la mode presentement, & où le sel artique n'est point épargné. La voici : Partons vîte partons, partons vîte, partons, *multa paucis*, c'est en deux mots trente-six paroles.

ULISSE.

Che dira nostro famoso, Arlicchino ?

ARLEQUIN.

Moi, qu'on dit être le plus agréable assassin de la tristesse ! à moi, seigneur, vous me permettrez d'ouvrir ma grande bouche, pour vous dire mes petits sentimens ; à moi dont le ventre qui est le meilleur plaisant que j'aie au monde, & qui me divertit le mieux ; à moi dont l'appetit sans cesse renaissant n'a jamais été attaqué par aucun dégout ? Cela veut donc dire, messieurs, que depuis que je suis hors de mon pays, j'ai mangé comme un loup, bû comme un trou, couru comme un fou, & dormi comme un loup-garou, *dixi.*

ULISSE.

Non si poteva dir meglio? & Mezzetin, que dira-t-il ?

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes ſur la terre...

ARLEQUIN.

Il y a long-temps, & ſans les femmes, il n'y en auroit pas.

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes ſur la terre *non an mai potuto* convenir entr'eux en quoi conſiſte le moyen de vivre heureux. Qui a voulu monter au ciel, pour manger des mets de la deſtinée : qui a voulu deſcendre. ....

ARLEQUIN.

A la cave, pour boire de bon vin de Bourgogne.

MEZZETIN.

N'interrompez point mes periodes....

ARLEQUIN.

Mon ami, le vin n'a jamais interrompu les diſcours, il les entretiens.

MEZZETIN.

Qui a la fiévre de l'avarice, qui a la goutte de l'ignorance, qui a la galle de l'amour....

ARLEQUIN.

Qui a le cours de ventre de la jalouſie.

MEZZETIN.

Les uns menent une vie farouche, les autres s'abandonnent à toutes ſortes de délices : Democrite diſoit, moi j'aime à rire : Heraclite, moi j'aime à pleurer : Diogene, je cherche un homme.

ARLEQUIN.

C'étoit un grand sot, il devoit bien plutôt chercher des femmes.

MEZZETIN.

Ne m'interromps point, ce n'étoit point la mode: & enfin ceux-là qui m'ont paru les plus sages, ce sont ceux qui n'ont songé qu'à boire, rire & chanter, & qui ont cru que pour être heureux, il falloit suivre cette morale. *Il chante sur l'air*, Et brin, bron, brac.

Quelle erreur, quelle folie
De contraindre ses desirs !
La sagesse de la vie
Est d'en goûter les plaisirs.
Tour à tour
A Bacchus, à l'Amour
Il faut faire la cour,
N'y perdons pas un jour,
L'heureux temps des plaisirs se passe sans retour.

Tous ensemble chantent & reprennent: Tour à tour à Bacchus, à l'Amour, &c. *&* s'*en vont en chantant & dansant*





ACTE II.

Le Theâtre repreſente une iſle fort agréable, & la mer paroît en éloignement.

SCENE I.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

ET bien, Marinette, te voilà dans notre iſle preſentement ; qu'en dis-tu ?

MARINETTE.

C'eſt le lieu le plus charmant qu'il y ait au monde : mais ce qui me ſurprend le plus, c'eſt la maniere dont nous y avons été tranſportées, & avec quelle vîteſſe.

COLOMBINE.

Tu ne ſais pas tout ce que notre maitreſſe ſait faire : ce ne ſont-là que les moindres effets de ſon pouvoir.

MARINETTE.

Je ſuis bien heureuſe qu'elle m'ait donné place dans ſon char volant, & qu'elle m'ait amenée ici ; & auſſi qu'Uliſſe m'ait défait de mon brutal de mari : car je crois qu'il me ſeroit venu chercher au bout du monde pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Les maris ſont-ils bons à autre choſe qu'à faire enrager? Avant que de nous épouſer ils ſont doux, complaiſans, agréables: ſitôt que nous ſommes leurs femmes, ils croyent que ce ſeroit une foibleſſe, & qu'on ſe mocqueroit d'eux, s'ils conſervoient ſeulement de l'honnêteté pour nous.

MARINETTE.

Ah, que vous les connoiſſez bien!

COLOMBINE.

Si je les connois: oh vraiment ſi je les connois! Un mari ſort le matin, va ſe promener, va au cabaret, va jouer, tandis que ſa femme reſte à la maiſon à faire de la tapiſſerie; & s'il revient de mauvaiſe humeur, comme il arrive ſouvent, il faut qu'elle en pâtiſſe.

MARINETTE.

Voilà tout comme j'étois avec le mien.

COLOMBINE.

Et pour peu qu'il vienne quelqu'un la voir qui ſoit un peu bien tourné, le mari fait le diable à quatre, & par ſa jalouſie mal fondée eſt cauſe ſouvent que ſa femme ſonge à des choſes où elle n'auroit pas penſé ſans cela.

MARINETTE.

Rien n'eſt plus vrai.

COLOMBINE.

Crois-moi, Marinette, une femme peut

ſe venger en un quart d'heure de tous les chagrins que ſon mari lui aura cauſés en un an.

MARINETTE.

Aſſurément.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe y avoir quelque bon mari : mais, ma foi, ils ſont plus rares qu'on ne penſe : c'eſt comme les caroſſes inverſables, dont on entend parler, & qu'on n'a jamais vus. Ne ſemble-t-il pas à voir leurs manieres que nous ſoyons nées pour être leurs eſclaves? Oh, ſi je me marie jamais, je mettrai mon mari ſur le bon pied, & lui ferai enviſager le danger qu'il y a de ne pas traiter ſa femme comme il faut.

MARINETTE.

Je vous promets bien que, ſi jamais je me remarie, & que je trouve un méchant homme comme celui que j'avois, je ne ſerai pas ſi ſotte que j'ai été, & que je me vengerai....... Mais, Colombine, depuis que nous ſommes arrivées, Circé s'eſt enfermée ſeule, qu'a-t-elle? elle paroît avoir quelque chagrin.

COLOMBINE.

C'eſt qu'elle aime, mon cher enfant, & ſon amour l'inquiéte.

MARINETTE.

Ouais..... Mais, Colombine, il me ſemble qu'on ne devroit point aimer pour

avoir du chagrin ; on ne devroit aimer que pour avoir du plaisir.

COLOMBINE.

Tu as raison, mais c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle aime : & pour ne rien celer, tu sauras qu'elle s'est enfermée pour parler au diable, afin qu'il lui fasse le plaisir, que le vaisseau sur lequel est Ulisse, pour s'en retourner en son pays, vienne aborder en cette isle, quoiqu'il n'en prenne pas le chemin : mais le diable qui ne peut lui rien refuser, & qui a pour elle toutes les considerations possibles, soufflera tant de ce côté ici, qu'il faudra bien que le vaisseau y vienne, ou qu'il périsse.

MARINETTE.

Tu me dis là d'étranges choses ! Nous reverrons donc ces messieurs-là ?

COLOMBINE.

Assurément, & peut-être bien-tôt ; car quand le diable se mêle de quelque chose, c'est un ouvrier qui va vîte en besogne. *Elles sortent.*



SCENE II.

LE DOCTEUR, PASQUARIEL, PIERROT, à la nage dans la mer, faisant des cris. Il paroît aussi un petit bateau tourmenté par les vagues, dans lequel est Arlequin & Mezzetin. Tout cela passe le theâtre.

SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

CIRCE'.

ENfin, Colombine, j'espere que nous verrons bien-tôt Ulisse.

COLOMBINE.

En verité, madame, le diable vous sert avec beaucoup de zele. Il a fait aborder le vaisseau d'Ulisse un peu rudement sur les côtes, & tout le rivage retentit des cris de ceux qui étoient dedans, qui se sauvent comme ils peuvent, les uns sur des planches, & les autres à la nage. N'avez-vous point peur pour lui ?

CIRCE'.

Non, non, Colombine, il s'est sauvé & tous ses compagnons aussi : je prens trop d'interêt à ses jours, pour en avoir négligé

la conservation. Il est au bord de la mer presentement, qui rassemble tous ses gens, que les flots avoient dispersés.

COLOMBINE.

Ce prince seroit bien aise, madame, s'il savoit l'interêt que vous prenez à lui, & combien il est heureux.

CIRCE'.

Ce qui feroit le bonheur des uns, est souvent fort indifferent aux autres.

COLOMBINE.

N'ayez point d'inquiétude sur cela, madame, vous êtes jeune, aimable, belle: Ulisse a de l'esprit, il connoitra bien-tôt ce que vous valez, & il ne sauroit être insensible. A mon égard je vous avoue aussi que je ne suis point fâchée de tout ceci: je serai ravie de revoir un certain éveillé qui ne m'a pas déplu, en qui il paroit qu'Ulisse a le plus de confiance, c'est Arlequin ce me semble qu'il a nom: il est drôle, il est boufon, & la verité est que l'esprit & l'enjouement ont bien des charmes pour moi.

CIRCE'.

Vraiment, cela seroit plaisant, si tu étois devenue amoureuse d'Arlequin, fait comme il est.

COLOMBINE.

Et bien, madame, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Il est vrai qu'Arlequin n'est pa[s] fort beau, j'en demeure d'accord: mai[s]

combien

combien voit-on de jolies femmes attachées à de laids mâtins encore plus vilains que lui cent fois ? Et puis, cela ne seroit pas dans les régles, que moi, qui ai l'honneur d'être votre demoiselle & confidente, je n'aimasse pas aussi. Jamais a-t-on vu une dame avoir une affaire de cœur, que sa demoiselle n'en ait eu une aussi pour le moins ?

CIRCE'.

Pour le moins, Colombine !

COLOMBINE.

Oui, madame, pour le moins. Croyez-moi, il n'y a guéres de femme qui fût contente, si elle n'avoit qu'un homme à lui dire qu'elle est belle, & qui lui rendît des soins. Assurément, madame, la pluralité d'amans ne laisse pas d'amuser agréablement.

CIRCE'.

En verité, Colombine, vous tenez-là de beaux discours.

COLOMBINE.

Eh! mon dieu, madame, comme vous faites ? vous y viendrez comme les autres.

CIRCE'.

Il me vient un dessein dans l'esprit que je veux exécuter : je vais donner mes ordres pour cela.... Toi, Colombine, restes ici, & si tu apperçois quelques-uns des gens d'Ulisse, ne manques pas de me les envoyer.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE DOCTEUR, PASQUARIEL.

LE DOCTEUR *à Pasquariel.*

NOn occor andar più lontan ecco qua une fille ou une femme : car cela est assez difficile à connoitre, & les plus fins y sont trompez.

PASQUARIEL.

Non importa, l'étoffe est toujours d'une grande durée. *Bisogna parlagli. Signora, due cavalieri d'Ulisse* vous demandent à qui il faut s'adresser pour avoir des rafraichissemens pour eux & pour son vaisseau.

COLOMBINE.

Pour rafraichir votre vaisseau, laissez-le dans l'eau : & pour vous, allez-vous-en chez la le Févre, vous y trouverez de la glace tant qu'il vous plaira.

LE DOCTEUR.

Questa donna parla comme un filosofo.

COLOMBINE.

Allez, messieurs, allez vous presenter à Circé qui commande dans cette isle, elle vous fera donner ce que vous méritez, comme elle a déja fait à vos camarades.

PASQUARIEL.

Ohime Circé.... Questa sorsiera che parmi i diavoli è un diavolo, si méchante, *piu diavolo di tutti i terribili diavoli.*

LE DOCTEUR.

Ohime son morto, mi pare que questa isola formille di diavoli, eh per gratia, signora, diteci la verità : n'êtes-vous pas un diable déguisé en femme ?

COLOMBINE.

Il n'a pas trop de tort, il faut dire le vrai, c'est la forme que le diable prend plus communément : mais pour moi, allez, je suis une bonne diablesse : marque de cela, c'est que je veux vous mener au château, où je suis sûre qu'on vous régalera comme il faut. . . . *Ils s'en vont tous trois.*

SCENE V.

MARINETTE, MEZZETIN.

MEZZETIN.

A *Maladetto mar*, elle m'a bien tourmenté, & comme si j'avois été un voleur, elle m'a bien fait rendre gorge : en récompense aussi elle m'a bien fait avaler de l'eau : *mai piu mar*, quel chagrin si je m'étois noyé dans l'eau ! patience, d'étouffer dans le vin. MARINETTE.

Signor ti farò portare bon vin de Champagne *e boni caponi e pernici.*

MEZZETIN.

Voici un joli prélude pour faire danser mes dents.

MARINETTE chante sur l'air, *Beaucoup de vin & peu de tendresse.*

Viva gli amanti, e viva l'amore,
Cosi si gode la libertà,
Chi è maritato ha sempre il brusa core,
E non ha che guai, e non prova mai, la sanità.
Viva gli amanti, &c.

MEZZETIN, *sur le même air.*

Viva chi beve il vin di Ciampagna,
E che si crepa *dans les chapons*
Amo mangiar e viver in cocagna;
Ma per far l'amor, giuro di bon cor, che son poltron.
Viva chi beve, &c.

MARINETTE.

Oh, oh, voi cantate!

MEZZETIN.

Ah, ah, vous en faites autant!

MARINETTE.

Sapete che sono del mare una sirena, e voi?

MEZZETIN.

Et moi je suis un ciron.

MARINETTE.

Voi siete gratioso.

MEZZETIN.

E voi siete bella.

MARINETTE.

Ahi.... Elle soupire.

MEZZETIN.

Ahime.... Il soupire.

MARINETTE.

L'amor mi fa sospirare, e voi?

MEZZETIN.

Et à moi, c'est la faim.

MARINETTE.

Semo che cantate di mangiare e bevere, e non vi arrossite?

MEZZETIN.

Voi cantate in favor de l'amor, n'êtes-vous pas honteuse?

MARINETTE.

Nò, perche l'amor rienpisce il cervellò.

MEZZETIN.

E il mangiar remplit le ventre.

MARINETTE.

Senza amore non si puol vivere.

MEZZETIN.

Et sans manger on meurt.

MARINETTE chante sur l'air , *Je mene une agréable vie.*

Al diavol vadi chi non ama,
Il mio piacere è sol d'amar,
Solo l'amor il mio cor brama,
E chi non ama possi crepar.

MEZZETIN, *sur le même air.*

Al diavol vadi chi non magna,
Il mio piacere è di magnar,
Possi morir ch'il vin sparagna,
Per me magnando voglio crepar.

MARINETTE.

E chi non ama possi crepar.

MEZZETIN.

E chi non magna possi crepar.

SCENE VI.

COLOMBINE, MARINETTE, MEZZETIN.

COLOMBINE.

ET voici encore un de ces messieurs? que ne va-t-il manger & boire avec le reste de ses camarades? Ils sont à table, où ils s'en donnent à ventre déboutonné. *Elle lui montre le chemin, & il s'en va.*

SCENE VII.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

AH, Marinette, écoutes la plus prodigieuse chose du monde! J'ai mené

deux des compagnons d'Ulisse à Circé, elle a ordonné aussi-tôt qu'on leur servît à manger : mais le vin qu'on leur a presenté est un vin fort extraordinaire assurément : à mesure qu'ils buvoient vous les eussiez vu changer de forme insensiblement. A l'un le nez allongeoit, à l'autre les yeux appetissoient : enfin l'un a pris la figure d'un cochon, & l'autre d'un âne, & puis il est venu ensuite plusieurs autres compagnons d'Ulisse de sa part, on les a fait boire comme les deux premiers, & ils ont été changés comme eux en differentes sortes d'animaux.

MARINETTE.

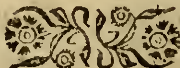
Je savois bien que les femmes ont le pouvoir de rendre la plûpart des hommes aussi sots que les bêtes quant à l'esprit : mais quant à la figure, c'est pousser la chose un peu loin.

COLOMBINE.

Ulisse n'a point encore paru ; apparemment qu'il attend au bord de la mer que ses compagnons viennent lui rendre réponse.

MARINETTE.

Il a beau attendre, il faudra ma foi qu'il vienne lui-même : mais j'ai une curiosité extraordinaire de voir des hommes bêtes, il faut que je la satisfasse. *Elle s'en va.*



SCENE VIII.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

EN verité, madame, vous vous êtes bien divertie à faire de plaiſantes métamorphoſes. Uliſſe eſt auſſi-bien en compagnons preſentement, que la plûpart des femmes ſont en maris. Mais dites-moi pourquoi vous les avez ainſi tous changés en animaux ? Croyez-vous que ce ſoit un moyen pour vous rendre agréable à Uliſſe ?

CIRCE'.

Non : mais Uliſſe dépendra en quelque maniere de moi par-là : il ne me pourra quitter quand il le voudra, ne pouvant s'en retourner ſeul : & quand il me plaira de rendre à ſes compagnons leur premiere forme, ce ſera une obligation qu'il m'aura très-eſſentielle.

COLOMBINE.

En verité, madame, ſi les femmes avoient le même pouvoir que vous ſur leurs amans, on verroit de belles métamorphoſes.

SCENE IX.

ULISSE, ARLEQUIN, CIRCE', COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VEnez, venez, vous dis-je, monſieur, ce n'eſt pas ici une iſle déſerte comme

vous le pensiez. Il est vrai qu'il y a des animaux qui font frémir : en voici deux qui ne sont pas si affreux à la verité, mais qui ne sont peut-être pas moins dangereux : allons, approchez, & faites un petit compliment bien troussé là.

ULISSE.

Il vostro aspetto, ô madama, dichiara la vostra nobiltà ; e al certo vi credo una persona considerabile di questa Isola, quando voi non ne siate la maitresse.

ARLEQUIN.

Ou la servante.

COLOMBINE.

C'est moi qui la suis.

CIRCE'.

Vous ne vous trompez pas, seigneur, je commande en ces lieux, & déja vos compagnons sont dans le palais.

ARLEQUIN.

Et que font-ils là, s'il vous plait, ces messieurs?

COLOMBINE.

Ils boivent, ils mangent.

ARLEQUIN.

Comment, depuis le temps ces marauts-là sont à table ? Vraiment je ne m'étonne pas s'ils ne reviennent point : fi les vilains yvrognes ! de quel côté faut-il aller, s'il vous plait ? il faut que j'aille vîte boire le reste pour les empêcher de s'enyvrer.

ULISSE.

Come.

ARLEQUIN.

C'est le zele que j'ai pour votre service, & pour leur santé qui m'emporte.

ULISSE.

Io lo credo, ma fermati.... Gourmand.... *(A Circé.) Signora, per trouvar i miei compagni sono venuto in questo loco, & sono contento della pena che mi son dato mentre mi à procurato l'honore di vedervi e di dichiararmi vostro schiavo.*

CIRCE'.

Allons, seigneur, faire un tour dans ces jardins, en attendant qu'on nous serve à manger .... *Ils s'en vont en causant.*

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

JE vous trouve un air mignon, une taille bien prise, un regard perçant, je croi que vous êtes naturellement bien tendre.

ARLEQUIN *d'un air dédaigneux.*

Pas trop.

COLOMBINE.

Comment donc, une jeune personne qui vous aimeroit, qui ne songeroit qu'à vous plaire, n'obtiendroit rien sur votre cœur?

ARLEQUIN.

Pas grand chose.

COLOMBINE.

Pourquoi faut-il que l'amour ait mis tant de charmes dans une personne indifferente!

Ah, dieux, je n'en puis plus! la douleur me tue. Ah, ah, ah! *Elle chancelle.*

ARLEQUIN *la soutenant.*

Sont-ce là des vapeurs? attendez, attendez: est-ce que vous m'aimeriez?

COLOMBINE.

Ingrat, peux-tu douter de ma tendresse!

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je vous demande pardon: je croyois en pouvoir douter sans crime. Diable, l'amour va bien vîte en ce pays-ci.

COLOMBINE.

Ahi, ahime, je me meurs!

ARLEQUIN.

Hola, hola, voyez un peu la force & le pouvoir de mes attraits...... Tâchez de reprendre vos esprits; j'ai déja de la pitié pour vous, le reste viendra petit à petit.

COLOMBINE.

Ingrat!

ARLEQUIN.

J'ai tort. Mais en verité, je n'ai pas encore eu bien le temps de vous aimer aussi violemment que vous m'aimez. Comme diable elle y va! si la maitresse est aussi vive que la soubrette, adieu mon maitre: ce sont là de ces sortes de choses où l'on ne s'attend pas toujours... Mais prenez courage, ma mignonne, je sens que mon amour commence à venir.

COLOMBINE.

Ah! je commence à reprendre mes esprits.

ARLEQUIN.

Courage, vous dis-je, courage; je vous trouve vraiment bien jolie, après tout.

COLOMBINE.

Vous me rendez la vie. *Ici arrive des muſiciens jouant des inſtrumens.*

ARLEQUIN.

Mais, ma belle, qu'eſt-ce que ces gens-là ?

COLOMBINE.

Ce ſont des muſiciens de Circé, qui apparemment, veut donner un concert à Uliſſe avant le repas.

SCENE XI.

ARLEQUIN, COLOMBINE, ULISSE, CIRCE'.

Flutes, violons, haut-bois, & une chanteuſe.

Ici commence un petit concert d'inſtrumens; enſuite on chante ces paroles.

Dans ces aimables lieux
Tout nous inſpire la tendreſſe,
Un printemps éternel y fait briller ſans ceſſe
Ce que Flore & Pomone ont de plus précieux:
Des oiſeaux nuit & jour le chant mélodieux
Exprime le plaiſir de l'amour qui les preſſe;
On ne connoit ici ni chagrin, ni triſteſſe.
Tout y plait, tout y charme les yeux.
Dans ces aimables lieux
Tout nous inſpire la tendreſſe.

Le concert des inſtrumens reprend enſuite, après quoi on chante ces paroles:

Aimez, aimez, laiſſez-vous enflammer,
Rien n'eſt ſi doux que le plaiſir d'aimer:
Après tant de travaux d'éternelle mémoire,
Goutez un doux repos dans ce charmant ſéjour,
Vous avez tout fait pour la gloire,
Ne ferez-vous rien pour l'amour ?

ARLEQUIN.

Cela est fort joli : mais tous ces beaux airs & ces beaux discours sont de la viande bien creuse. ULISSE.

Impertinente, gormando, tu non pensi che a mangiare. ARLEQUIN.

Est-ce que vous n'y songez jamais vous ?

ULISSE.

Nò.

ARLEQUIN.

Voilà comme disent la plûpart de ces messieurs : cependant ils mangent si bien qu'ordinairement il ne reste plus rien pour leurs valets, & à la fin pour leurs heritiers : sans songer à manger ils mangent tout leur bien. CIRCE'.

Allons, seigneur, allons nous mettre à table. ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle bien parler ..... *A Colombine.* Allons ma mignonne, allons repaître, pour pouvoir parler plus franchement, & puis nous ôterons la bride à la pudeur, & nous mettrons la selle à l'amour.

SCENE XII.

LE DOCTEUR, à moitié changé en âne, PIERROT en bouc, PASQUARIEL en cochon, MEZZETIN en chat, chacun une bouteille & un verre à la main, & pendant qu'ils veulent chanter & boire, ils font des postures & des cris conformes aux animaux que chacùn d'eux represente.

MEZZETIN en chat, chante.

CAntiamo, compagni, la gioia, su, su,
L'amore non è
Ma Bacco ch'io vò seguire, si, si.

D'amore son lasso, non ne posso più.

Chaque animal fait son cri ordinaire à la fin de chaque vers.

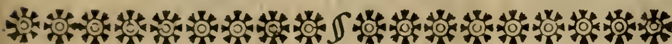
MEZZETIN *continue.*

Questo vino,
C'h'è divino,
E nel ventre cola giu,
E un liquore:
C'hal mio core,
Pio che certo grato è.

Les animaux reprennent leurs cris.

Su beviamo,
Non tardiamo,
Ancor io presto ne vò.
Vò trincare,
E ben mangiare,
Fin che posso notte & di.

Tous les animaux reprennent leurs cris, & s'en vont.



ACTE III.

SCENE I.

ULISSE, ARLEQUIN.

ULISSE.

Ti dico, che Circé è una maga, e che voglio partire.

ARLEQUIN.

Sorciere tant qu'il vous plaira, monsieur, elle donne fort bien à manger, & en verité vous n'avez pas raison de trouver cette princesse moins aimable à cause qu'elle sait faire quelques petits tours de magie.

ULISSE.

In fine, ti assicuro che ciò mi ferisce l'immaginatione.

ARLEQUIN.

Oui da.... Il y a bien des gens qui à la

verité feroient quelque ſcrupule d'avoir une maitreſſe qui auroit commerce avec le diable : mais les grands hommes comme vous ſe mettent ordinairement au-deſſus de ces bagatelles-là. ULISSE.

In fine, per impedire il corſo alla ſua volontà, va, cerca i noſtri compagni, & ne imbarcheremo per partire inceſſantemente.

ARLEQUIN.

Je doute qu'elle vous laiſſe aller comme cela. Quand une femme s'eſt mis quelque choſe dans la tête, ou qu'elle met quelque choſe dans la tête d'un homme, cela tient bien ferme. Oui, mais, monſieur, voici une penſée qui me vient ; il faudroit vous faire ſorcier auſſi-bien qu'elle, & alors ſi elle vouloit vous contrarier & vous faire du mal, vous ſeriez à deux de jeu.

ULISSE.

Va ti dico a cercare i noſtri compagni, non perdiamo tempo.

SCENE II.

COLOMBINE, ULISSE.

COLOMBINE.

ET bien, ſeigneur Uliſſe, comment vous trouvez-vous dans ce pays ici ?

ULISSE.

Trovo il tutto delitioſo, mà non poſſo ſtabilici il mio ſoggiorno. COLOMBINE.

Comment, n'êtes-vous pas le maitre de

vos volontés, & si vous vous trouvez bien ici, qui vous empêche d'y rester?

ULISSE.

Le cure che devo ai miei stati, ne sono troppo lontano, & poi moro di volontà di riveder la mia famiglia.

COLOMBINE.

Allez, monsieur, vos états se sont bien gouvernez sans vous, & votre famille aussi: peut-être que comme il y a long-temps que vous êtes absent de chez vous, qu'elle est bien augmentée. La presence du mari n'est pas toujours absolument necessaire pour cela, & j'en connois plus d'un à qui pareille chose est arrivée. Croyez-moi, monsieur, vous êtes ici dans le plus beau lieu de l'univers, goûtez-y tranquillement tous les plaisirs de la vie; la belle Circé connoit votre mérite, il ne tient qu'à vous d'être le plus heureux mortel qui fut jamais.

ULISSE.

In fine, voglio partire.

COLOMBINE.

Je ne sai, à vous parler franchement, si vous serez trop le maître de faire ce que vous dites.

ULISSE.

E chi vi si potrebbe apponere.

COLOMBINE.

Votre mérite, monsieur.

ULISSE.

Che voi tu dire per questo?

COLOMBINE.

Cela veut dire que Circé, qui vous croit

du mérite peut-être encore plus que vous n'en avez, ne vous laissera pas aller comme cela.

ULISSE.

E possibile che Circé mi vogli disobligare?

COLOMBINE.

Eh, monsieur, l'envie qu'elle a de vous obliger, pourroit bien l'obliger à vous desobliger, oui.

SCENE III.

ARLEQUIN, ULISSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *tout épouvanté.*

AH, monsieur.... Ah, monsieur.....

ULISSE.

E bene.

COLOMBINE.

Ahime! la mêche est découverte.

ARLEQUIN.

Ah! monsieur.... la douleur me constipe la parole.... Nos pauvres compagnons, monsieur.... ah! ah....

ULISSE.

E bene che fano presentemente.

ARLEQUIN.

Ce qu'ils font presentement, monsieur... *Il contrefait le cri de plusieurs animaux, comme d'un cochon, d'un chien, d'un âne, d'un chat, &c.* Voilà, monsieur, ce qu'ils font.

ULISSE.

Credo che Arlicchino sia diventato pazzo.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Non, non, il n'eſt pas trop fou.

ARLEQUIN.

Vous allez voir, monſieur, ſi je ſuis fou : j'ai prié Circé de trouver bon que vous euſſiez au moins la conſolation de voir ces pauvres garçons ; elle a chargé Marinette de les amener ici, ils ne doivent pas tarder. . . . *Arlequin fait des lazzi regardant autour de lui, & fuyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fait des cris d'animaux. Dans ce moment on entend de derriere le theâtre un bruit confus de cris de pluſieurs ſortes d'animaux tout à la fois.*

ARLEQUIN.

Tenez, monſieur, les entendez-vous? Ah, mes chers amis, que vous êtes changez en peu de temps. . . . Monſieur, ſuis-je encore Arlequin ? là, regardez-moi bien : ne me flattez point, je vous prie ; j'ai l'eſprit ſi troublé, que je doute à tous momens ſi je ſuis moi-même. *On entend encore les animaux, & en même temps ils paroiſſent.*

SCENE IV.

MARINETTE avec un chien & une houlette qui conduit le Docteur. Mezzetin, Paſquariel, Pierrot, & des valets habillés en animaux differens. ULISSE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

MARINETTE.

PEtits, petits, petits.

ULISSE.

O cielo, che vedo!

ARLEQUIN.

Ah, mes pauvres amis! voilà mon cher Mezzetin. *Il les caresse.* Je le reconnois encore, & voilà aussi Pasquariel. Combien y a-t-il de gens qui à la figure près sont encore plus bêtes que vous?

MARINETTE *vers Ulisse.*

Signor, Circé m'adetto che le dispiace assai di questo accidente. (Arlequin rit.) Tu ridi, impertinente; voglio pregarla che ti cambi in un muletto.

ARLEQUIN.

Qu'elle me change en mulet! & fi, Marinette, n'avez-vous point de honte?

ULISSE.

Sono riempito d'horrore, vado per supplicar Circé di ritornargli nel loro primo essere.

COLOMBINE.

Je ne sai, monsieur, si cela sera aussi aisé que vous vous l'imaginez. Il y a bien des gens qui peuvent faire du mal, sans jamais pouvoir faire du bien. Il est vrai cependant que Circé a bien du pouvoir: mais elle ne s'en servira, pour vous faire plaisir, qu'autant qu'elle sera contente de votre procedé.

MARINETTE.

Signor, vado arimenarli per che hò paura che non sene perda qualcheduno, e io sono caricata di renderne conto.... Petits, petits, petits. *Elle les chasse, & s'en va.*

ARLEQUIN.

Elle les mene comme une bande de petit poulets-d'Inde, voyez qu'ils sont dociles!

ULISSE *suivant Marinette.*

Rendetemi i mei compagni, se non volete che il dolore mi uccida. Il s'en va.

SCENE V.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

ECoutes, Arlequin, les manieres d'Ulisse pourroient bien le mettre dans le troupeau de ses compagnons.

ARLEQUIN.

Ah! Colombine, tu me fais peur pour moi-même.

COLOMBINE.

Il faut esperer qu'Ulisse ne fera pas toujours le cruel.

ARLEQUIN.

Morbleu, Colombine, cela m'inquiéte. Si ta maitresse par plaisir ou par chagrin. . . . car il ne m'importe, alloit me changer en coq, par exemple, voudrois-tu bien être ma poule?

COLOMBINE.

Etre poule, ma foi non: une poule n'occupe jamais seule les bonnes graces d'un coq; un coq est trop coquet, & cela ne m'accommoderoit pas.

ARLEQUIN.

Ah, pour moi je te serois fidelle, foi de coq: mais puisque cela ne t'accommode

pas, fais donc enſorte que ſi je dois être changé, ce ſoit ſous la figure d'un lapin, pour pouvoir entrer dans la garenne de ton cœur.

COLOMBINE.

Tais-toi, voici Circé.

SCENE VI.

CIRCE', COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *faiſant des reverences à Circé.*

POur cela, madame, Uliſſe... en verité.... je ne ſais pas.... mais de bonne foi.... oh cela eſt certain.... oui, madame.... cela eſt comme je vous le dis.

CIRCE'.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? il eſt devenu fou.

ARLEQUIN.

Uliſſe, madame, Uliſſe....

CIRCE'.

Acheves donc : Uliſſe, & bien ?

ARLEQUIN.

Uliſſe, madame, vous aime avec fureur, mais comme il vous craint beaucoup, & qu'il a peur que l'excès de ſa paſſion ne le porte quelque jour à bleſſer votre pudeur, il voudroit être bien loin d'ici ; ainſi, madame, croyez-moi, pour éviter quelque ſcandale qui arriveroit infailliblement, renvoyez-le au plutôt avec nos camarades ; ôtez-leur ſeulement la figure de bêtes, car pour le reſte, je vous promets, ils ſeroient toujours tels.... à votre ſervice.

CIRCE'.

Tu as raiſon, Arlequin, c'eſt ce que voudroit Uliſſe, que je viens de laiſſer ici aſſez inquiet. Il a un empreſſement extraordinaire pour partir; mais il ne partira point, quand je devrois mettre en œuvre toutes les furies de l'enfer. Il m'a marqué de la tendreſſe d'abord qu'il m'a vue; & tout d'un coup ſes ſentimens ſont changés pour moi, ſans que j'en puiſſe deviner la raiſon. Oh, puiſqu'il m'a obligée à l'aimer, car ce n'eſt plus un myſtere, il m'aimera auſſi, ou bien vous périrez tous.

ARLEQUIN *pleure.*

Moi, madame, tenez, écoutez, effectivement vous m'attendriſſez le cœur: cela n'eſt vraiment pas bien à Uliſſe d'en uſer ainſi, je ne ſaurois m'empêcher de le dire.

CIRCE'.

Oui, pour lui & pour toi j'inventerai mille moyens pour me venger.

ARLEQUIN.

Mais, madame, ce n'eſt pas ma faute en verité; & marque de cela, c'eſt que ſi Uliſſe ne vous aime pas, je ſuis prêt de vous aimer, moi.

COLOMBINE.

Comment, ſcelerat! Oh je vais la prier de te changer en cochon tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Tu t'en repentirois, examines bien cette

mine, ne vaut-elle pas mieux qu'un grouin ?

CIRCE'.

Allons, Colombine, je veux rendre la forme humaine à un des compagnons d'Uliſſe, afin qu'il ſache au moins que je puis faire du bien comme du mal.

SCENE VII.

ARLEQUIN *ſeul.*

QUe diable eſt-ce que tout ceci ? Le ſeigneur Uliſſe a grand tort, ne lui en déplaiſe, avec ſes beaux ſcrupules, à cauſe que Circé parle au diable quelquefois, voilà une belle affaire ; la plûpart des femmes pour ne pas parler au diable, ſont-elles moins diableſſes pour cela ? Franchement, je crains beaucoup pour ma figure : voyez, l'agréable choſe, ſi Circé alloit faire de moi un chat-huant, par exemple, ou un limaçon : que dis-je ! un limaçon ! j'aurois peine à éviter de lui reſſembler ſi j'épouſe Colombine, à moins que ſa phiſionomie ne ſoit bien trompeuſe ; mais ce malheur n'eſt pas ſi à craindre que l'autre, ni ſi extraordinaire aſſurément. Oh, monſieur Uliſſe, il faut que je vous en diſe deux mots : cette affaire paſſe la raillerie : & ſi vous n'aimez pas Circé, il faut abſolument que vous faſſiez comme ſi vous l'aimiez : il n'y a rien à mon gré de plus aiſé, il ne faut pour cela que de

la jeunesse & de la santé. Mais qu'est-ce que je vois? c'est mon ami Mezzetin.

SCENE VIII.

MEZZETIN dans ses habits ordinaires, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH *caro Mezzetin*, que j'ai de joye de te revoir! On t'a donc rendu ta premiere forme d'animal?

MEZZETIN *contrefaisant le chat.*

Magnao, fu, fu.

ARLEQUIN.

Fi!

MEZZETIN.

C'est un petit reste de l'état où j'étois tout à l'heure; voilà qui est passé presentement.

ARLEQUIN.

E bien credo che siete ben contento de non esser più animal, & esser devenu homme.

MEZZETIN.

Non è gia un grand bonheur non *d'esser huomo, tutto al contrario voria ancor esser bestia.*

ARLEQUIN.

Comment, coquin, est-il rien de plus malheureux que de perdre la raison?

MEZZETIN.

La ragion non serve ben souvente qu'à rendre *gli huomini* malheureux; & les bêtes qui

en ont une à leur mode, ſont toujours contentes.

ARLEQUIN.

Voilà un chat bien moral.

MEZZETIN.

Gli animali per loro inſtinto natural non ſon portadi che à le coſe che li fan piacer. Ah, ciel! pourquoi ne ſuis je encore chat!

ARLEQUIN.

Ouais, ce maraut-là me donneroit quaſi envie de devenir animal. Ce que tu as de raiſon ne vaut pas la peine de tant t'affliger; tu es encore aſſez bête, mon ami, ne te fâches point.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

COLOMBINE.

COurage, Arlequin, nos affaires vont bien: allons gai, gai, de la joie, ris donc, ah, ah, ah, ris donc, te dis-je, ah, ah, ah. *Elle rit.*

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah . . . . Cela eſt fort drôle, oui, ah, ah. *Il rit.*

MEZZETIN.

Cela eſt fort drôle, dis-tu?

ARLEQUIN.

Aſſurément, j'en creve de rire, ah,ah,ah.

MEZZETIN.

Puisque tu m'assûres que cela est plaisant, je m'en vais rire aussi, ah, ah, ah...., *Il fait un rire forcé.*

ARLEQUIN.

O ça, Colombine, tu vois que nous n'avons pas mal ris; sachons un peu presentement ce qui nous fait tant rire.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.... *Tous trois rient ensemble.*

ARLEQUIN.

Sera-ce bien-tôt assez? ah, ah.... Dis un peu à cette heure?

COLOMBINE.

C'est qu'on nous va marier ensemble, ah, ah. Comment, vous ne riez plus?

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

C'est donc-là ce qui est si plaisant? *Colombine & Mezzetin rient ensemble.*

COLOMBINE.

Assurément. N'es-tu pas le plus heureux homme du monde de m'épouser? je t'en assûre au moins.

ARLEQUIN.

Vous faites fort bien de m'en assurer, car cette affaire est de la nature de celles dont il est permis de douter: mais comment cela s'est-il fait sans que j'en aye oui parler, ni que j'y aye jamais songé?

MEZZETIN *rit.*

Bon, cela arrive tous les jours, ah, ah, ah.

COLOMBINE.

Ecoutes, trop fortuné Arlequin; c'eſt qu'Uliſſe & Circé font un accommodement enſemble à l'heure qu'il eſt; il a obtenu d'elle à force de prieres, & par les ſermens qu'il lui a faits qu'il l'aimoit de tout ſon cœur, qu'elle débeſtialiſera ſes compagnons; & lui a promis de reſter ici encore quelque temps, & de la revenir voir quand il auroit fait un tour en ſon pays, pour donner ordre à ſes affaires: & afin de former une eſpece d'engagement entr'eux, il a été reſolu que l'aimable Arlequin épouſeroit inceſſamment la ſage & diſcrete Colombine. Dès que j'ai entendu cela, je n'ai pas voulu voir le reſte de leur accommodement, & je ſuis venue t'annoncer une ſi agréable nouvelle. *Mezzetin rit, Arlequin paroît fort triſte.*

COLOMBINE.

Qu'avez-vous? eſt-ce que vous vous trouvez mal?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt rien, c'eſt que je tâche de moderer l'excès du plaiſir dont mon ame eſt remplie. On peut fort bien mourir du plaiſir, afin que vous le ſachiez.

COLOMBINE.

Ceux qui en meurent ont grand tort, à moins qu'ils n'ayent bien envie de mourir; car je ne ſache pas de mal contre lequel il y ait tant de remedes sûrs & aiſés à trouver.

ARLEQUIN.

J'en trouverai chez-vous, apparemment. *Mezzetin rit toujours.*

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas tout, il a été auſſi réſolu que Mezzetin epouſeroit Marinette. *Mezzetin devient tout d'un coup fort triſte.*

ARLEQUIN riant de tout ſon cœur.

Solatium miſerorum eſt habere pares. Allons, Mezzetin, tu riois ſi bien tout à l'heure.

MEZZETIN.

Et oui, mais on ne peut pas toujours rire.

COLOMBINE.

Adieu, je m'en vais tout faire préparer pour nos deux mariages, m'entendez-vous bien ?

ARLEQUIN.

De reſte. Diable qu'elle eſt empreſſée !

SCENE X.

MEZZETIN & ARLEQUIN.

Ils ſe regardent triſtement quelque temps ſans parler, & font des lazzi.

ARLEQUIN.

MEzzetin, as-tu jamais oui parler qu'on marie un homme; ſans ſavoir s'il le trouve bon ou mauvais ?

MEZZETIN.

Eſt-ce que tu le pourrois trouver mauvais ?

Colombine eſt ſi jolie, il me ſemble que tu l'aimois.

ARLEQUIN.

Ventrebleu, il y a bien des differentes manieres d'aimer : il y a ſouvent telle perſonne qu'on aime bien, qu'on ne voudroit pas épouſer.

MEZZETIN.

Ouais, je croyois qu'on étoit bien aiſe d'épouſer toutes celles qu'on aimoit ?

ARLEQUIN.

Non pas, de par tous les diables, non pas ; demandes, demandes à la plûpart des amans.

MEZZETIN.

Il faut pourtant que tu faſſes la choſe de bonne grace.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, il faût la danſer tout du long & du large ; & toi, comment la danſeras-tu ?

MEZZETIN.

De même, apparemment.

ARLEQUIN.

Et Marinette, eſt-elle un peu à ton gré, l'aimes-tu ?

MEZZETIN.

Non, mais par la raiſon que ceux qui aiment leurs femmes avant que de les épouſer, les trouvent inſupportables quelques temps aprés ; j'eſpere que la haïſſant preſentement, je pourrai l'aimer dans la ſuite.

ARLEQUIN.

Fort bien.

MEZZETIN.

Ah, mon cher camarade, que tu seras content quand tu auras dix ou douze petits Arlequins qui viendront autour de toi ! Mon papa à déjeûner, à dîner, à goûter, à souper, mon papa, dodo, dodo. *Mezzetin contrefait l'enfant & caresse Arlequin.*

ARLEQUIN.

Paix, paix, petits marmots, vous m'étourdissez : allez trouver votre mere.

MEZZETIN.

Ah, mon cher papa !

ARLEQUIN.

Je vous donnerai le fouet.

MEZZETIN.

Baisez-moi, mon bon papa, papa mignon.

ARLEQUIN *bat Mezzetin.*

Quels petits coquins sont-ce-là donc, ils ne se tairont pas ?

MEZZETIN.

Veux-tu t'arrêter ?

ARLEQUIN.

Non, je veux moriginer mes enfans, moi.

SCENE XI.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

VOilà bien du bruit, ſans ſavoir pourquoi ?

PASQUARIEL.

C'eſt à cauſe des noces d'Arlequin & de Mezzetin.

PIERROT.

Ah, je ne m'étonne pas puiſque ce ſont des noces : cela mene toujours du bruit avec ſoi en les faiſant, & aprés auſſi bien ſouvent.

PASQUARIEL.

Dicono che Ulisse a maritato Arlequin & Mezzetin, *perche sono suoi favoriti.*

PIERROT.

Ce n'eſt pas là une marque bien sûre qu'ils ſoient favoris d'Uliſſe, & il me ſemble qu'on pourroit mettre en queſtion avec aſſez de raiſon, ſavoir, ſi c'eſt une récompenſe ou une punition que ce que l'on leur fait faire.

PASQUARIEL.

Ordinamente quando si marita si fa delle conditioni, & Arlequin & Mezzetin *son hanno fato niente.*

PIERROT.

Ils ont eu de l'eſprit : car de faire des conditions, ou de n'en pas faire avec ſa femme

en l'épousant, je croi que cela est bien égal, & qu'elle en perd la mémoire peu de temps après les noces.

PASQUARIEL.

Tu hai ragione, & malgré ses promesses *la moglie fa* souvent *suo marito* . . . vous m'entendez bien : *di cento mariti non ve ne sono quatro* qui soient en droit de se moquer de celui à qui cet accident arrive.

PIERROT.

On ne peut rien dire ni penser de plus juste. . . Mais voici la noce qui va commencer, allons-y rire avec les autres.

Ici le theâtre se change en un jardin magnifique. Des violons & des hautbois environnent le char d'Ulisse & de Circé, qui est au milieu du theâtre.

D'un côté Arlequin & Colombine sont dans un char, qui represente un ménage.

De l'autre côté Mezzetin & Marinette sont pareillement dans un char, qui represente toute une batterie de cuisine. Ils sont environnés d'instrumens grotesques, poëlles & chaudrons.

On parodie la chaconne d'Armide, sur laquelle les acteurs chantent ce qui suit.

UN CHANTEUR.

Suivons Ulisse & chantons sa victoire,
Tout l'univers retentit de sa gloire.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

LE CHANTEUR.

Circé nous offre ici mille plaisirs,
Ce prince a sû desarmer sa colere,

Deux mots d'amour & cinq ou ſix ſoupirs
Ont enchanté cette aimable ſorciere.

LE CHOEUR.

Suivons Uliſſe, &c.

ARLEQUIN.

Sans ſes attraits nous ſerions tous encor
Chiens, chats, hiboux, cochons, renards, panteres;
La beauté ſert quelquefois plus que l'or,
Souvent par elle on fait bien des affaires.

LE CHOEUR.

Suivons Uliſſe, &c.

ARLEQUIN.

Que la douceur d'être pere eſt extrême,
Quand on en doit tout l'honneur à ſoi-même!

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

ARLEQUIN.

Loin de chez moi ces plumets, ces blondins,
Qui n'ont aucun reſpect pour l'hymenée,
Je crains ces gens effrontés & badins,
Sans leur ſecours je veux avoir lignée.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

MEZZETIN.

Cher Arlequin, crois moi; c'eſt vainement
Qu'on fait garder une femme coquette,
Quand elle veut écouter un amant,
Malgré nos ſoins l'affaire eſt bien-tôt faite.

LE CHOEUR.

Suivons Uliſſe, &c.

Tous ces couplets ſont entremêlés de danſes, oi l'on contrefait les danſes de l'opera, & la comedi finit.

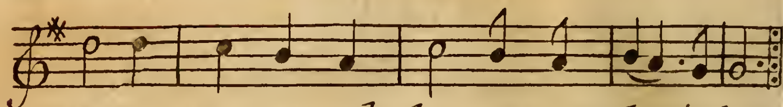
Fin du troiſiéme Volume.

Airs des deux Arlequins

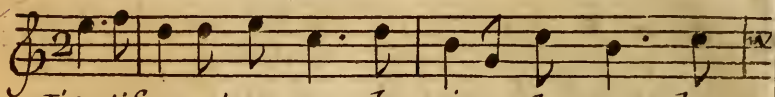
L'Amour est de tout Age et la Vieillesse
même trouve dans ses douceurs a calmer son en-
nuy ; quand on est bien riche et qu'on aime,
rien n'est impossible aujourdhuy ; quand on est bien
riche et qu'on aime, rien n'est impossible aujourdhuy.

Phaeton

Que dans ces Villages nos jours sont serains! nos
Blez, nos raisins y sont a l'abri des o-ra- - -



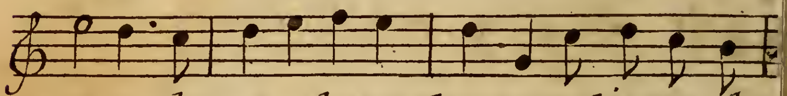
ges, Nos troupeaux des loups et nous des jaloux



L'Artifice n'est pas le Vice de nos ha-



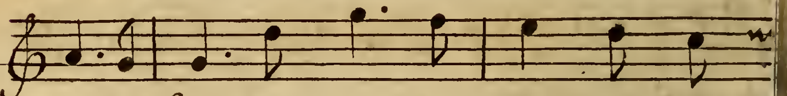
meaux, le chant des Oiseaux, le Cristal de.



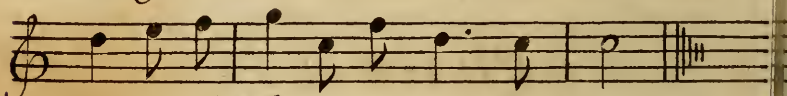
eaux, ces bocages, leurs ombrages, ces lieux enchan



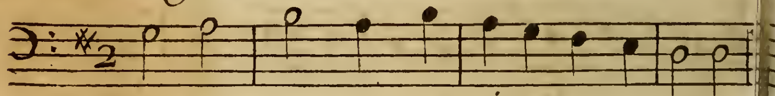
tez n'ont pas des beautez plus naturelles



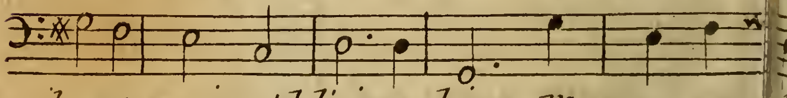
que nos feux, nous sommes tous amou - -



reux, tous fideles, et tous heureux.



Quand gros Jean dit qu'il aime Colinette



il est vrai qu'il l'aime bien. Morguenne

dans les champs on ne frelatte rien et tout s'y

fait a la franquette, quand gros Jean dit quil

aime Colinette, il est vrai quil l'aime bien.

2

Dans nos caves, dans nos celliers, d'infi-

deles Ca ba re tiers n'exercent point leur perfi-

die. l'art n'altera jamais le gout de nos rai-

sins; et ce qui rend encor ce sort digne d'envie

tous les plaisirs de notre vie sont natu-

rels comme nos vins.

Dans nos jardins tout est aride evi - -
tons le destin des choux, pour tenir notre
corps humide, vuidons les pots, ar rosons no
vuidons les pots, arrosons nous,

FIN de la Musique du Tome III.e



